Pierre Morizot

Archéologie aérienne de l'Aurès



cths

Dessins et schémas d'interprétation : Robert Godon.

Plans : André Girard.

Cartographie : Abdelbaki Bouguessa.

Planches I et II : P. Bazin.

Documents : Sélection d'images photographiques de l'Armée de l'Air.

Morizot Pierre
Archéologie aérienne de l'Aurès. – Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1997. – (Commission d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord)
ISBN 2-7355-0355-0

Rameau :	prospection archéologique : Aurès (Algérie ; massif)
	photographie aérienne en archéologie : Aurès (Algérie ; massif)
	Aurès (Algérie ; massif) : civilisation
Dewey :	939 : Autres parties du monde ancien.
	965 : Algérie.
Public concerné :	Public intéressé.

En couverture : Vue oblique de Ouarka dans la vallée de l'oued Abdi.
En quatrième de couverture : Insigne d'une unité photographique de l'armée de l'Air, date indéterminée, vers 1930.
Collection du Service historique de l'armée de l'Air. (Cliché armée de l'Air.)

Mise en page : Petits Papiers.

ISBN : 2-7355-0355-0

Préface

On sera reconnaissant à l'auteur d'avoir contribué à la sauvegarde de précieux documents que le temps aurait fini par faire disparaître et de les avoir interprétés avec sagacité grâce à sa connaissance intime d'un pays sur lequel il a publié plusieurs études originales. Ses commentaires, qui sont à la fois géo-topographiques, archéologiques, historiques et ethnographiques, révèlent, dans des paysages grandioses, l'empreinte de Rome et la continuité des modes de vie ancestraux, dictés par les conditions naturelles et la nature du peuplement.

On sera reconnaissant aux Professeurs Desanges et Rebuffat d'avoir conseillé M. l'Ambassadeur Morizot pour la mise au point d'un dossier qui se situe dans la grande tradition d'un J. Baradez, et au CTHS d'en avoir assuré la publication.

R. Chevallier
Ancien membre
de l'École française de Rome

Avant-propos

M. Pierre Morizot présente et commente plus d'une centaine de photographies prises à basse altitude au-dessus de l'Aurès, entre 1956 et 1962, par notre armée de l'Air. Son commentaire, précis et pénétrant, est vivifié par plusieurs décennies d'expérience du terrain. Jeune fonctionnaire en Algérie, avant d'accomplir une belle carrière diplomatique, il s'est très tôt passionné pour le passé de l'Aurès, publiant dès 1948, avec son frère Jean, une étude remarquée sur les ruines romaines de la vallée de l'oued Guechtane. Depuis lors, il a exposé en détail dans nombre d'articles, avec les ressources d'une triple compétence d'historien, d'archéologue et d'épigraphiste, les résultats de ses patientes prospections dans une région reculée, difficile et, somme toute, trop peu connue en égard du rôle historique qu'elle a joué à travers les âges.

Les vues aériennes, que M. Morizot a sélectionnées parmi des milliers d'autres, ont été prises en des saisons différentes et sous des éclairages divers dans la presque totalité du massif aurasien. Elles constituent un témoignage précieux non seulement sur les époques lointaines, mais aussi sur l'état de l'habitat et des cultures à la veille de l'indépendance. Une division du massif en neuf sous-ensembles rend plus aisée la consultation du livre. En se reportant au justement célèbre *Atlas archéologique de l'Algérie* de Stéphane Gsell, on s'apercevra très vite que l'apport de ce *survey* aérien, tel qu'a su le dégager l'auteur, est loin d'être négligeable. Il est mis en valeur par un bel ensemble de cartes dû à M. Marc Côte, géographe spécialiste de l'Aurès, des schémas interprétatifs, dont le principal auteur est M. Robert Godon, et des photographies prises au sol. M. Morizot a été assez convaincant pour susciter encore d'autres collaborations ; il n'en reste pas moins le maître d'œuvre d'un ouvrage dont l'intérêt historique et géographique ne sera pas perceptible aux seuls chercheurs, mais aussi, nous en sommes persuadé, à un plus large public qui n'oublie pas, en ces heures difficiles pour l'Algérie, les liens de toute sorte noués jadis et naguère. Qu'il en soit ici remercié !

Jehan Desanges

Introduction

Alors que j'étais à la recherche de photographies aériennes couvrant la région de l'Aurès, M. Euzennat m'a signalé l'existence du dépôt d'archives photographiques, conservé au Centre d'exploitation des images de l'armée de l'air (CEIAA) de Saint-Cyr l'École. Ces indications, dont je lui suis très reconnaissant, m'ont incité à demander au général Lerche, alors chef d'État-Major de l'armée de l'air, l'autorisation de consulter ces archives. Celle-ci me fut généreusement accordée, à une époque où ces documents avaient encore un caractère confidentiel.

C'est dans ces conditions que, de 1989 à 1993, j'ai été reçu de la façon la plus cordiale par les chefs du Centre successifs, le Lt colonel Lacaille, le Lt colonel Blondelle, le Lt colonel Gravières et le Ct Rouge qui ont, dans la mesure de leurs possibilités, mis à ma disposition leur personnel et leurs moyens techniques.

De son côté, le général Robineau, chef du service historique de l'armée de l'air (SHAA) était, par mes soins, tenu au courant de ces recherches.

À la fin de 1993, celles-ci ont été interrompues momentanément, par suite de la dissolution du CEIAA, dont les archives historiques sont désormais directement gérées par le SHAA, qui s'efforce d'en organiser le classement et la consultation. Le nouveau directeur de ce service, le général Silvestre de Sacy s'y emploie activement et grâce à ses collaborateurs, M. Rech conservateur, Mme Gaume qui lui a succédé et M. Hodeir, responsable de la photothèque, j'ai pu poursuivre ces recherches, sinon sur les pellicules originales, inaccessibles pour le moment, du moins sur les jeux de photographies correspondants.

Parallèlement, G. Souville, alors directeur du Centre de recherches d'Antiquités africaines a bien voulu prendre à sa charge, jusqu'en 1993, le coût du tirage et de la reproduction des photographies que je sélectionnais. S. Sempère s'est consacré à cette tâche additionnelle avec sa compétence et son dévouement habituel.

Pour compléter ma documentation il m'a été parfois nécessaire d'avoir recours à V. Robin et à F. Mocci, du centre Camille Jullian, de l'université d'Aix-en-Provence, qui m'ont procuré, lorsqu'elles les détenaient, les vues qui me manquaient.

Plusieurs photograhies prises au sol sont dues à R. Lafitte, ancien doyen de la faculté des Sciences d'Alger, à J. Mermet, médecin généraliste à Muttersholzheim (Bas-Rhin), à A. Sainsaulieu, auteur d'un mémoire de maîtrise sur Menaa et au docteur F. Morizot ; J.-P. Rey-Coquais a photographié la mosaïque du musée du Bardo à Tunis que son conservateur m'a permis de reproduire ici.

Abdelmalek Nasraoui, docteur en informatique, m'a grandement aidé à identifier certains sites de la région de Bou-Hamama dont il est originaire.

M. Saadi Nadir, Directeur de l'Institut national de Cartographie d'Alger, a bien voulu me donner l'autorisation de reproduire les cartes au 1/50 000 de la région survolée. À lui et à son collaborateur, M. Atoui Brahim, j'exprime toute ma reconnaissance.

Enfin lorsque, au moment de passer à la phase rédactionnelle de ce travail, j'ai jugé indispensable d'y associer un géographe, j'ai reçu de Marc Côte, agrégé de géographie, qui vient de passer vingt-cinq ans à Constantine et qui possède une connaissance exceptionnelle de l'Aurès et de ses habitants, un accueil chaleureux. Sa collaboration s'est par la suite révélée inappréciable non seulement en matière de géographie, mais aussi de cartographie. C'est ainsi qu'il est l'auteur des cartes d'ensemble du massif et de celles des bassins versants, qui ont été mises au point, sous sa supervision, par M. Bouguessa. Il a été, ainsi, dans tous les domaines d'une remarquable efficacité.

Je dois aussi beaucoup à Robert Godon, qui fut directeur de l'école des garçons de Menaa, de 1938 à 1942. Il est l'auteur de la plupart des schémas interprétatifs réalisés à partir des vues aériennes et m'a donné souvent de fort judicieux conseils. A. Girard, ingénieur des Arts et Manufactures, a réalisé les plans de plusieurs bâtiments antiques de la vallée de l'oued Guechtane dont il avait effectué des relevés en 1990. Son expérience du terrain et ses connaissances en architecture ont été fort précieuses. De son côté, P. Bazin s'est employé à présenter les planches I et II, les principaux types de constructions rencontrées. Si l'on songe que Marc Côte habite le Luberon, Robert Godon, Grenoble, M. Bouguessa, Constantine, André Girard et P. Bazin la région parisienne, l'on comprendra combien il a fallu de dévouement aux uns et aux autres, pour que ce projet puisse être mené à bonne fin. La bibliographie a été établie par J. Barbin et le manuscrit revu à maintes reprises avec beaucoup de dévouement et de soin par E. Peyré.

J. Desanges, directeur d'études à l'École pratique des hautes études et président de la commission d'Afrique du Nord du CTHS a toujours manifesté le plus grand intérêt pour ces recherches. Il a bien voulu relire mon manuscrit original et m'en signaler les imperfections. Deux autres membres du CTHS, R. Chevallier, professeur émérite à l'université de Tours et R. Rebuffat, professeur à l'École normale supérieure, m'ont également donné conseils et encouragements.

À tous, j'adresse l'expression de ma profonde gratitude.

Bref aperçu sur l'observation aérienne appliquée à la recherche archéologique

C'est en Syrie d'abord, à partir de 1925, grâce à un père jésuite qui avait servi comme observateur aérien pendant la Première guerre mondiale, le P. Poidebard, qu'a véritablement débuté la prospection aérienne dans le domaine de l'archéologie. On doit au P. Poidebard, une étude sur la frontière romaine de Syrie, qui fait encore autorité[1].

Dans les États voisins, alors sous mandat britannique, il fût bientôt imité par un savant anglais d'origine hongroise, Sir Aurel Stein, qui effectua en 1938 et 1939 deux longues campagnes de reconnaissance au-dessus de l'Irak, la Transjordanie et la Palestine[2]. En Algérie le commandant de l'aviation, le colonel Weiss, fit réaliser, en 1935-1936, à la demande du service des Antiquités, une centaine de clichés sur la zone du *limes* de Numidie. Son successeur, le général Lacolley fit exécuter une série de photographies des principaux sites archéologiques algériens[3]. Ces recherches reçurent une nouvelle impulsion dans l'immédiat après guerre avec le colonel J. Baradez. L'essentiel de ses travaux est présenté avec brio dans son livre intitulé : *Vue aérienne de l'organisation romaine dans le Sud-Algérien.* Fossatum Africae[4].

En Europe, les recherches d'archéologie aérienne connurent à la même époque un important développement avec les travaux de R. Agache, R. Chevallier et J.K.S. Saint-Joseph. Cependant, en Afrique du Nord, J. Baradez avait, volontairement, limité ses observations au Sud-Algérien, de Tobna à la frontière tunisienne, sans guère s'écarter du piémont sud de l'Atlas saharien.

Notre objectif a donc été de poursuivre ces recherches plus au nord, de les axer plus précisément sur le massif de l'Aurès, en vue de confronter les résultats des prospections conduites au sol, avec la couverture aérienne très complète de ce massif réalisée par l'armée de l'air de 1956 à 1962.

Abréviations utilisées

A. OUVRAGES ET COLLECTIONS

A.A.A. : *Atlas archéologique de l'Algérie*, par S. Gsell, Paris, 1911.
A.N.R.W. : Aufstieg und Niedergang der römischen Welt.
C. : *Corpus inscriptionum latinarum*, VIII.
E.B. : *Encyclopédie berbère.*
E.I. : *Encyclopédie de l'Islam.*

B. REVUES

A.E.S.C. : *Annales, Économie, Sociétés, Civilisations.*
Ant. Afr. : *Antiquités Africaines.*
Afr. rom. : *Africa romana.*
B.A.A. : *Bulletin d'archéologie algérienne.*
B.A.R. : *British archaeological report.*
B.C.T.H. : *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques.*
B.S.A.F. : *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France.*
C.R.A.I. : *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.*
C.T. : *Cahiers de Tunisie.*
M.E.F.R. : *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome.*
R. Afr. : *Revue Africaine.*
R.E.A. : *Revue des Études anciennes.*
R.S.A.C. : *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine.*
R.T. : *Revue Tunisienne.*

Pourquoi l'Aurès ?

Le massif de l'Aurès est un des hauts lieux de la mémoire de l'Algérie.

Depuis des millénaires, des hommes y ont vécu, à travers des vicissitudes diverses. Qu'on les appelle Gétules ou Maures, Imazighen ou Zénètes, Berbères ou Chaouïas, ou simplement Aurasiens, il n'est pas douteux qu'ils appartiennent au groupement humain le plus anciennement connu de l'Algérie. À l'époque où les plaines du bas-pays ne voyaient passer que des troupeaux itinérants, et où les montagnes du Tell étaient encore quasiment vides, le massif de l'Aurès était déjà peuplé et façonné par l'homme.

Ce privilège, l'Aurès le doit à son appartenance à la longue bande de massifs méridionaux du Maghreb – les chaînes atlasiques – qui, du Haut-Atlas à l'Aurès, ont été le lieu d'une implantation ancienne de populations montagnardes, sédentaires de vieille souche.

À 500 km d'Alger, à 100 de Constantine, l'Aurès présente dans la partie sud-est du territoire de l'Algérie du Nord une très forte personnalité.

Vu des Hautes Plaines batnéennes au nord, sises à 900 m d'altitude, ou du Piémont saharien au sud, à 100 m, l'Aurès s'élève avec une grande vigueur au-dessus de ces terres basses, et donne l'impression d'un bastion impénétrable. Il porte à 2 300 m ses crêtes sommitales (Mahmel, Chélia, Aïdel), qui dessinent la ligne de faîte d'une vaste toiture dissymétrique : vers le nord, une retombée rapide, en 10 à 20 km, établit la jonction avec les Hautes Plaines, entre Batna et Khenchela ; vers le sud, un long versant mène en 50 ou 60 km au Piémont saharien (fig. 2).

Bastion montagneux ? Oui, car s'il est quelques espaces intérieurs plans, très vite les vallées s'incisent, les bassins se ferment, les oueds recoupent en gorges les crêts. Le massif trouvait en lui-même autrefois des écrans pour sa sécurité, il présente aujourd'hui des obstacles à la grande circulation moderne.

Mais en même temps, l'organisation rigoureuse de cet ensemble lui confère une valeur pédagogique, parce que sa structure plissée simple en grands anticlinaux et synclinaux conduit à ordonner le versant méridional en une série de longues échines et de vallées, parallèles entre elles, et orientées nord-est / sud-ouest, qui dessinent des cellules de vie et organisent toute l'activité humaine du massif.

En position très méridionale en Algérie, l'Aurès fait face directement au Bas-Sahara ; mais cette situation est compensée par son altitude, qui lui assure humidité, oueds pérennes, sources, belles forêts de chênes-verts et de pins d'Alep. Des cèdres sommitaux aux palmiers des fonds de vallées méridionales, le massif offre ainsi des potentialités très diversifiées, et plus aisées à mettre en œuvre avec les moyens élémentaires d'autrefois, que les sols lourds des plaines ou les forêts humides du Tell.

Là, des communautés humaines ont su tirer partie de terres apparemment ingrates, en jouant sur les complémentarités altitudinales, en déplaçant leurs troupeaux, en structurant leur vie sur l'espace des longues vallées. Elles ont capté les sources, construit un habitat de pierres, taillé les versants en terrasses, et créé au long des siècles des paysages agraires parmi les plus beaux qui soient en Algérie.

Tournant le dos à l'extérieur, l'Aurès a tout naturellement joué le rôle de montagne refuge à certaines époques. Mais en d'autres périodes, il a constitué un môle de peuplement, émettant des groupes qui se sont installés dans les plaines périphériques. Les Chaouïas aujourd'hui débordent très largement du massif, notamment sur les Hautes Plaines au nord. Et à toutes époques, l'Aurès a entretenu avec le bas-pays des relations, militaires, commerciales, pastorales, mettant en mouvement hommes, troupeaux et produits. Traditionnellement, le massif envoyait ses hommes faire les moissons sur les champs des plaines périphériques.

Donc, une montagne chargée d'une vie humaine très forte. Et une montagne chargée d'histoire. Celle-ci ne se réduit pas à une suite de résistances, comme on l'a présentée parfois. L'on connaît peu de choses sur l'organisation politique et sociale antérieure à notre ère, parce qu'il n'en reste pas de traces écrites. La pénétration romaine à partir des garnisons périphériques y a été beaucoup plus forte qu'on ne l'avait cru initialement. Les Byzantins du général Solomon y menèrent campagne. À la périphérie du massif, Sidi Oqba se heurta à une coalition de forces berbères où figuraient sans doute des ancêtres des Chaouïas. À l'époque ottomane, l'on sait que les grandes confréries religieuses y étaient implantées solidement. Plus près de nous, l'Aurès a joué un rôle militaire important dans l'histoire du pays, notamment en 1845 (ultime refuge du Bey de Constantine), en 1916 (refus de la conscription militaire), et en 1954 (déclanchement de la lutte pour l'Indépendance).

De ce riche passé, des éléments demeurent dans la mémoire des habitants, à travers les toponymes et patro-

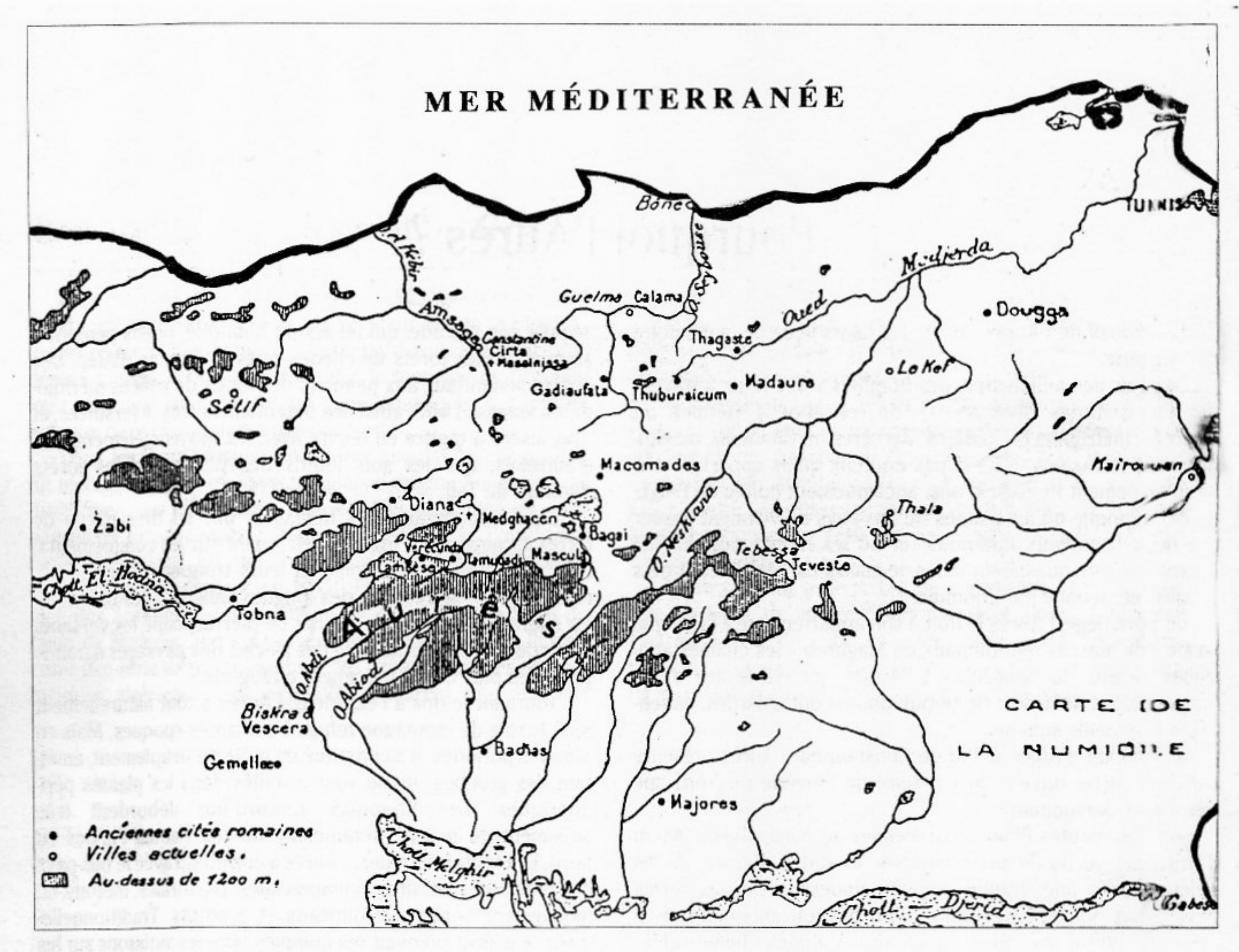


Fig. 1. Place de l'Aurès dans l'est algérien.
(D'après E.F. Gautier, Les siècles obscurs du Maghreb.*)*

nymes, ou transmis par mode oral à travers récits, contes et chants. Certaines de ces traditions orales ont été recueillies par des chercheurs (E. Masqueray), ou figurent dans les procès-verbaux dressés en exécution du Sénatus-Consulte de 1863 pour chacune des tribus. Sans doute pourrait-on en collecter d'autres sur les pratiques agraires anciennes et les modes de vie locaux de chaque secteur de ce microcosme que constitue l'Aurès.

Il est un autre type de traces laissées par le passé : ce sont tous les éléments au sol, vestiges de constructions, de routes, d'aménagements agraires, de travaux hydrauliques ou militaires, dont chaque période a laissé successivement des traces, comme les vagues sur un rivage. L'occupation continue et dense du massif les a rasés, ou gommés, ou oblitérés, ou encore réutilisés ; il est rare qu'ils aient totalement disparu.

Il faut la curiosité des bergers, ou la longue patience des chercheurs archéologues, pour les retrouver au sol, mal dégagés des versants rocheux ou des couverts forestiers. À moins que l'on ne dispose d'un avion ou de vues aériennes pour observer ces mêmes sites.

Car alors, ces vestiges apparaissent avec vigueur, marquant le sol, comme en filigrane, dans toute leur exactitude et leur étendue. Les alignements, murettes ou traces, qui échappent à l'œil lorsque l'observateur se trouve immédiatement au-dessus, se dessinent sans hésitation vus du ciel. Ainsi, l'archéologie aérienne apporte un précieux renfort à la connaissance des sites anciens. C'est là l'objectif du présent travail : utiliser une couverture de photos aériennes à échelle détaillée, pour inventorier la quasi-totalité du massif de l'Aurès, identifier les vestiges du passé, les confronter aux

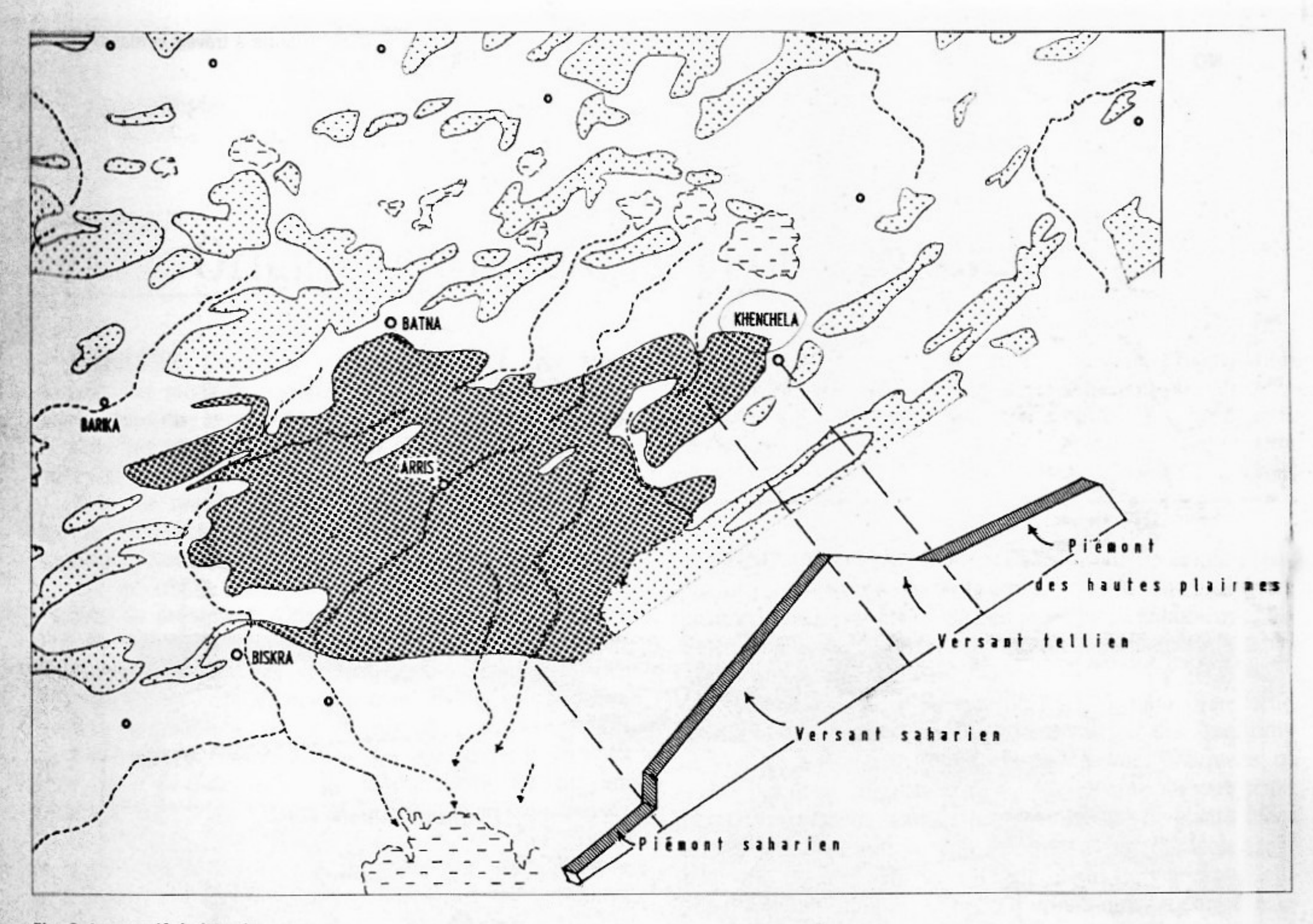


Fig. 2. Le massif de l'Aurès.

recherches conduites au sol, et présenter un certain nombre de ces résultats.

Les éléments nouveaux que ce travail apporte à la connaissance des époques passées seront synthétisés en conclusion. Tel quel, cet ouvrage constitue un ensemble de documents bruts, qui devrait permettre de relancer les recherches au sol sur des bases à la fois plus larges et plus sûres.

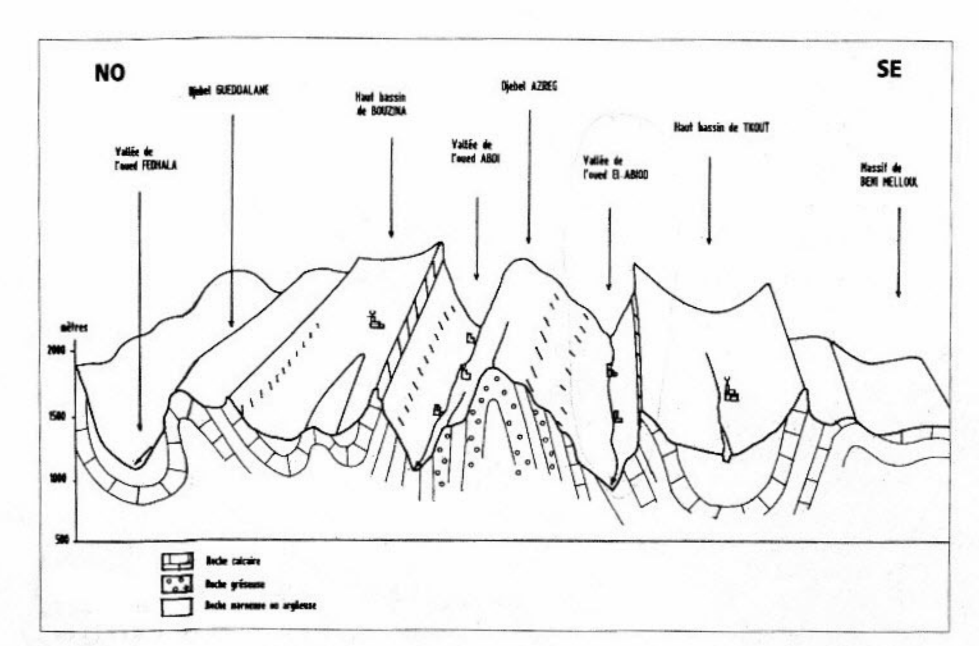


Fig. 3. Coupe à travers le massif de l'Aurès.

Fig. 4. Le massif de l'Aurès, les sous-ensembles géographiques.

Origine et présentation des documents

OBJECTIFS. L'analyse couvre l'ensemble des sites anciens. Elle privilégie les sites attribués à l'Antiquité classique, c'est-à-dire ceux couvrant la période du Ier au VIe siècles de notre ère, parce que ce sont ceux qui ont laissé le plus de traces au sol.

Mais elle prend aussi en compte les sites proto-historiques, c'est-à-dire antérieurs, contemporains ou postérieurs à la présence romaine, et en tous cas, préislamiques.

Elle ne néglige pas non plus les sites chaouïas plus récents, se présentant sous forme d'habitat, de terrasses sèches, ou de guelaas (greniers collectifs), si caractéristiques de la région aurasienne, et dont certains étaient utilisés encore il y a une cinquantaine d'années ; ils font partie désormais du patrimoine historique de l'Algérie.

Cette prise en compte globale des vestiges permettra aux spécialistes de distinguer ce qui est du ressort de l'histoire ancienne, de la proto-histoire, et de l'époque récente. Elle n'a pas la prétention d'être exhaustive. Bien souvent d'ailleurs, on constatera que, par suite des réemplois successifs, c'est la guelaa récente qui conduit au site antique ou proto-historique.

DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES*. Le présent travail est constitué, pour l'essentiel, de prises de vue aériennes, datant des années 1956-1962.

Bien que réalisées à des fins militaires, elle se révèlent constituer un instrument précieux pour l'archéologue, en raison de leur échelle très détaillée, le plus souvent de l'ordre du 1/5 000. En effet, une couverture à pareille échelle n'a pas été renouvelée depuis lors.

De surcroît, ces images ont l'avantage de saisir la situation existant avant que les grandes transformations récentes (sédentarisation, urbanisation, infrastructures, dégradation forestière) n'en aient altéré la physionomie.

Si dans un avenir plus ou moins lointain, on peut espérer que les documents de télédétection fourniront aux archéologues du futur des informations de même valeur, beaucoup de vestiges encore visibles entre 1950 et 1960 auront probablement disparu. En outre, les images satellitaires couvrent des espaces si larges, et l'échelle en est si réduite, qu'elles ne sont guère utilisables, pour le moment, pour la recherche archéologique (Kennedy et Riley, p. 68).

Est-il besoin d'ajouter que le coût de la réalisation d'une couverture aérienne à des fins uniquement archéologiques serait sans doute prohibitif ?

Il convient cependant de souligner que la prospection archéologique n'étant pas le but de ces prises de vue, elles ne respectent pas toujours les conditions optimales (conditions atmosphériques, éclairage, etc.) que cette prospection requiert. On peut y suppléer par l'éventail de vues couvrant certains sites.

PRÉSENTATION DES DOCUMENTS*. Pour l'ensemble des missions photos couvrant le massif de l'Aurès, sur plusieurs milliers de vues examinées, un peu plus d'une centaine ont été sélectionnées ici, en fonction de l'intérêt archéologique ou historique qu'elles présentaient.

Ces photos sont des vues verticales, à l'échelle originelle. Elles ont été complétées dans certains cas par des agrandissements de la photo de départ, ou par des vues obliques, ou encore par quelques photos au sol. Là où la photo verticale, pour des raisons diverses (telles que présence de plantations arboricoles, de constructions récentes, voire un éclairage médiocre) est peu explicite du strict point de vue archéologique, la photo oblique permet à tout le moins une appréciation des autres caractéristiques du site, telles que son environnement végétal et minéral, ses aptitudes agricoles, son « atmosphère » pourrait-on dire, et de ce point de vue, peut contribuer utilement à l'évocation de la vie antique.

Initialement à l'échelle du 1/50 000 les extraits de cartes topographiques permettent de localiser avec précision chaque secteur.

Chaque photo, définie par un numéro et le nom du lieu-dit, est présentée avec son échelle, son orientation, le repérage par rapport à l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, ainsi qu'un commentaire. Certaines photos sont doublées par un croquis de photo-interprétation.

CLASSIFICATION DES SITES. Il eut été imaginable de présenter les sites dans l'ordre des plans de vol aérien, car certaines missions avaient pour objectif le survol d'une vallée ; mais le plus souvent elles étaient effectuées en bandes d'ouest en est ou du nord au sud, répétées à plusieurs mois d'intervalle.

Il eut été possible également de les présenter dans le cadre des planches de l'*Atlas archéologique d'Algérie* (S. Gsell, 1911), qui constitue le document de référence par excellence pour tout ce qui est archéologie en Algérie.

Il a paru préférable de classer les sites par espaces géographiques, qui respectent mieux les réalités humaines : les montagnards d'hier, comme ceux d'aujourd'hui, privilégient les relations à l'intérieur des vallées plutôt que les relations transversales.

L'analyse est donc menée dans le cadre de 7 grands espaces allongés parallèlement suivant une direction nord-est / sud-ouest ; ainsi que à travers la retombée nord du massif, et son piémont sud. Soit au total les neuf sous-ensembles suivants :

- le piémont tellien de l'Aurès (de Lambèse à Baghaï) ;
- la vallée de l'oued Fedhala et ses affluents (El Arba, Zembouta, Taghit) ;
- la vallée de l'oued Abdi et ses affluents (El Ahmar, Nara) ;
- la vallée de l'oued El Abiod et ses affluents (El Ksar, Guecha) ;
- la chaîne de l'Ahmar Khaddou (et la vallée de l'oued Mestaoua) ;
- le bassin-versant de l'oued Guechtane (affluents = Sidi Fatallah, El Ma) ;
- le bassin-versant de l'oued El Arab (affluent = oued Mellagou) ;
- le djebel Chechar ;
- le piémont saharien (de Thouda à Liana).

* Les contraintes du format de l'ouvrage nous ont obligés à réduire l'échelle de la plupart des cartes topographiques qui étaient initialement au 1/50 000. Sauf indications contraires, l'échelle est alors donnée par le carroyage, le côté d'un carré égalant un km.
Il a malheureusement été aussi nécessaire de réduire le format d'un grand nombre de clichés.

A. Piémont tellien de l'Aurès

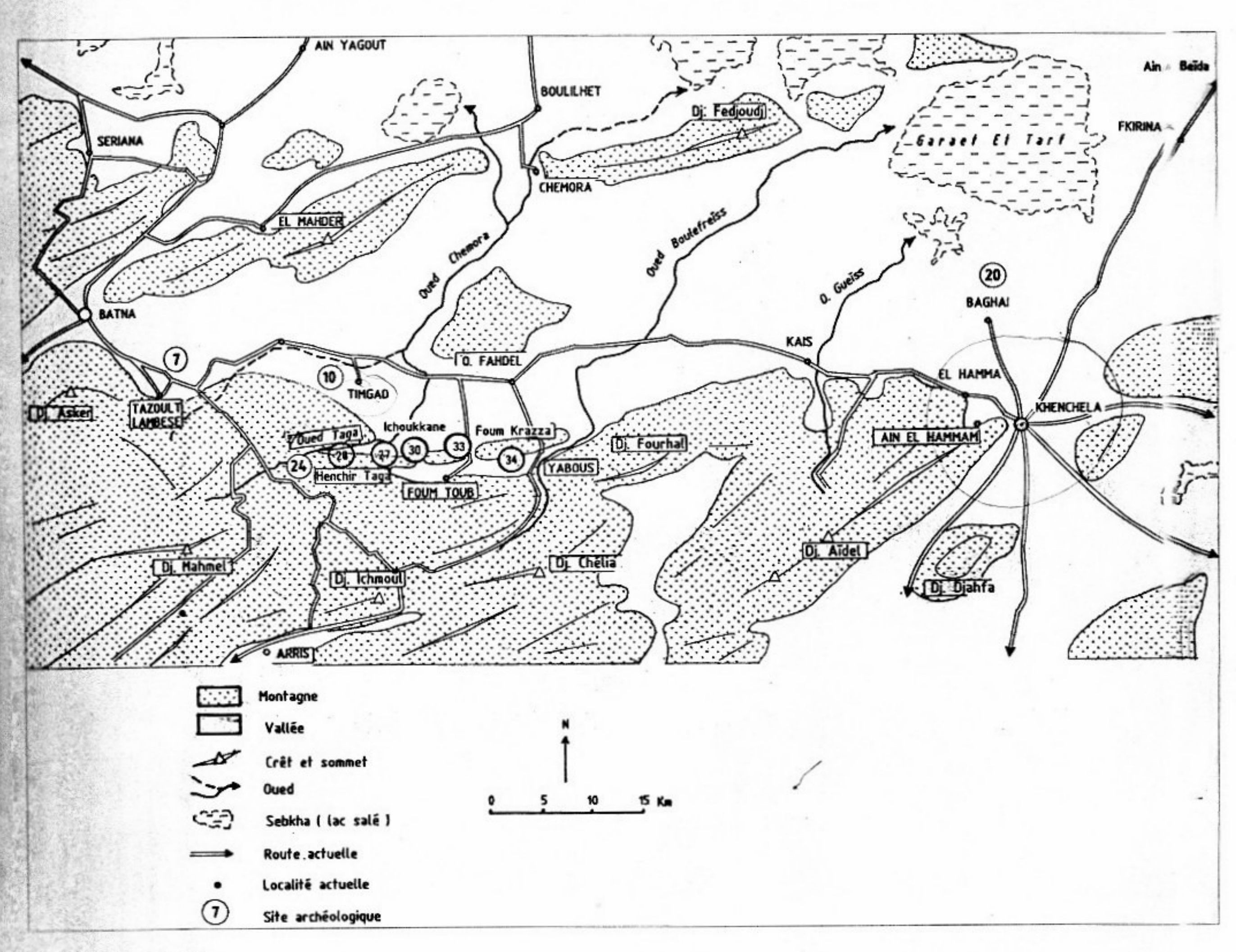


Fig. 5. Le piémont tellien.

Le versant tellien de l'Aurès, ou si l'on préfère son balcon nord, abondamment arrosé par les oueds qui en descendent, est indissociable du massif.

C'est aussi une des régions dont la prospection archéologique a été la plus complète : les deux grandes cités de Lambèse et de Timgad ont fait l'objet de nombreuses études[5]. Un autre centre important, Baghaï, a été plus délaissé. Hors des villes, les ruines romaines du nord de l'Aurès ont été minutieusement recensées à la fin du siècle dernier[6].

Les grands axes de circulation est-ouest que constituent le piémont nord et le piémont sud se caractérisent par la présence de nombreux ouvrages militaires : au nord, Baghaï, Yabous, Timgad, Lambèse, au sud, Badès et Thouda.

Nous reviendrons dans nos conclusions sur la finalité de ces ouvrages, variable selon les époques.

I. Les cités

Pour les raisons que nous venons de dire, nous ne nous attarderons pas sur les sites urbains de Lambèse (réf. *A.A.A.*, f° 27, n° 223-224) et de Timgad (réf. *A.A.A.*, f° 27, n° 255).

Cependant il nous a paru que cet album serait incomplet s'ils en étaient totalement absents. Nous n'en présenterons donc que des vues très générales, en insistant cependant sur quelques aspects particuliers que les vues aériennes ont révélés et révéleront sans doute encore.

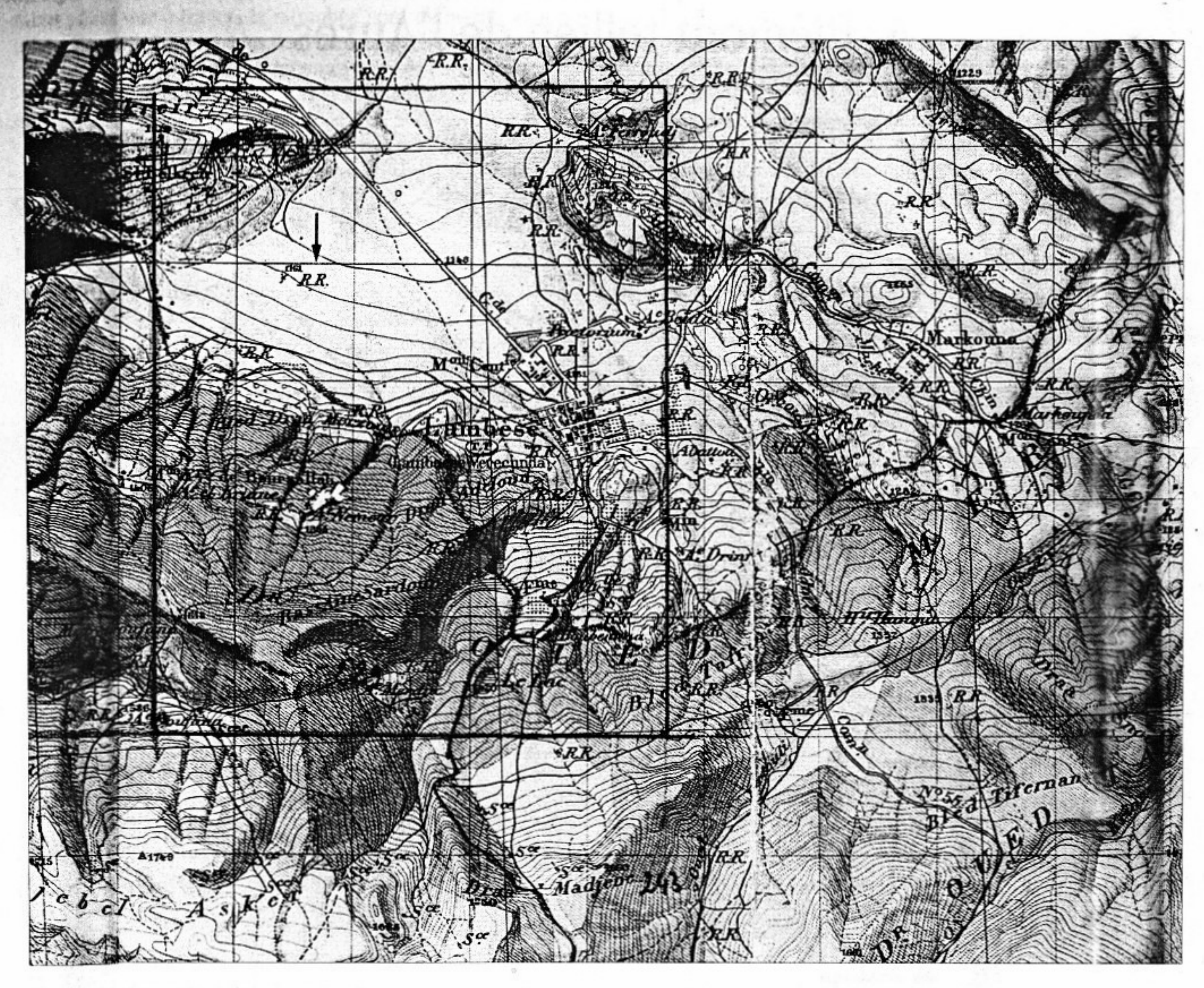


Fig. 6.1. Carte de la région de Lambèse.
Extrait de la carte topographique de l'Institut national de cartographie (INC, Alger), au 1/50 000 des environs de Batna.

Cette carte déjà ancienne (1904, révisée en 1930), est beaucoup plus complète, en ce qui concerne l'implantation des ruines romaines, que la carte au 1/50 000, édition de 1956. L'on notera en particulier, à la cote 1166, au nord-est de Lambèse, l'emplacement du camp de manœuvres de la IIIe Légion Auguste. (Flèche).

Localisation des figures 6 bis à 9.



Fig. 6.2. Lambèse ouest et ses environs.
(Cliché photothèque Camille-Jullian.) Échelle approximative 1/25 000. Carte n° 5, réf. A.A.A., *f° 27, n° 223-224.*

La photographie permet de bien situer le grand camp (A du plan ci-joint), le terrain de manœuvre (n° B) par rapport à leur environnement montagnard, ainsi que les voies se dirigeant vers l'ouest et le nord.

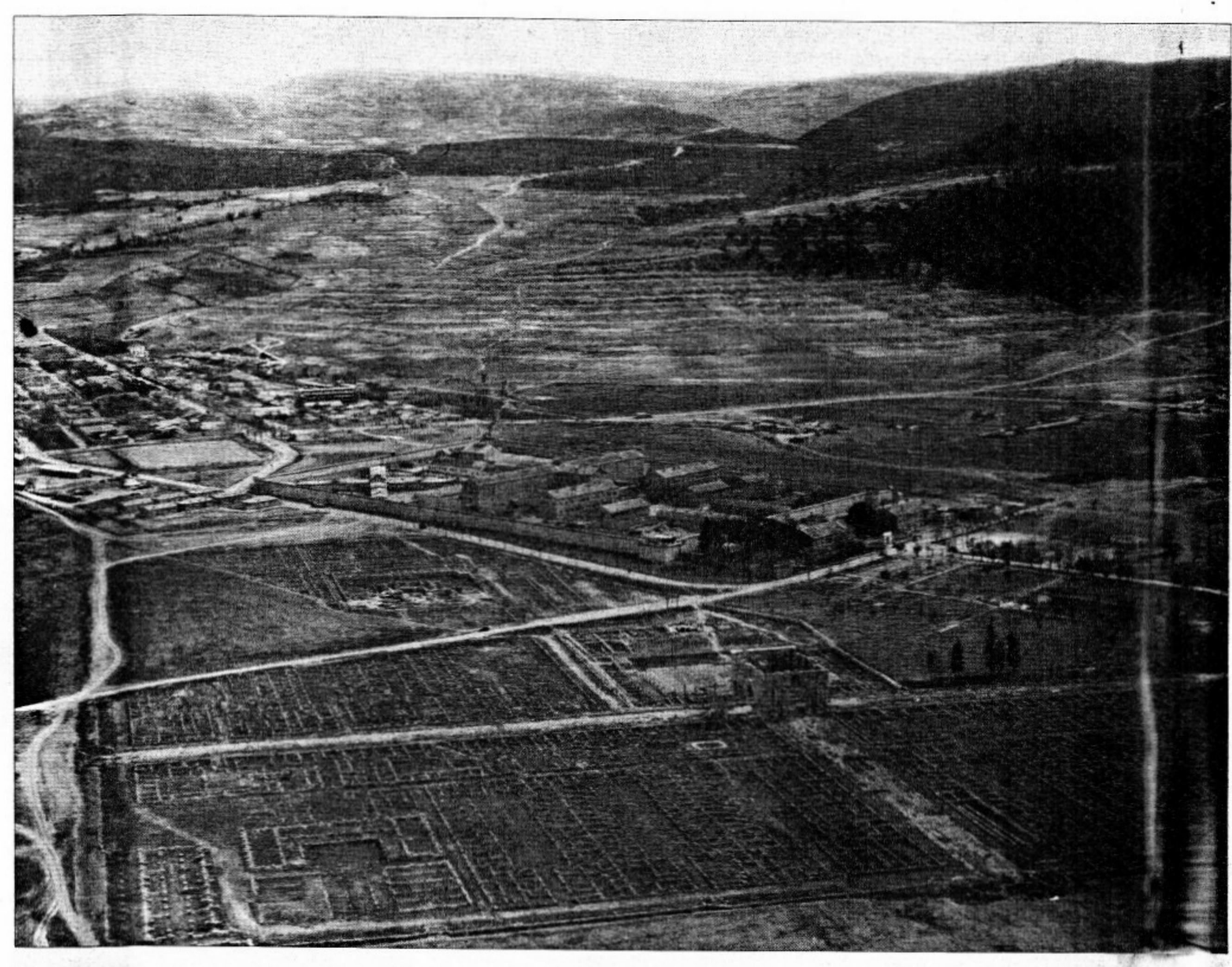


Fig. 7. Vue oblique de Lambèse, aujourd'hui Tazoult, en direction du sud-est.
(Cliché photothèque Camille-Jullian.)

Au premier plan le grand camp ; au carrefour de la *via praetoria* (nord-sud) et de la *via principalis* (est-ouest), le grand bâtiment longtemps appelé *praetorium* et qui est en réalité la *groma* (voir glossaire). Au second plan, le pénitencier, construit au milieu du siècle dernier, couramment nommé la maison centrale, et derrière, allant de gauche à droite, la piste menant à Lambiridi par la forêt d'Ich Ali. Au fond à gauche, la piste rejoignant la vallée de l'oued Fedhala et conduisant à El Kantara (*Calceus Herculis*).

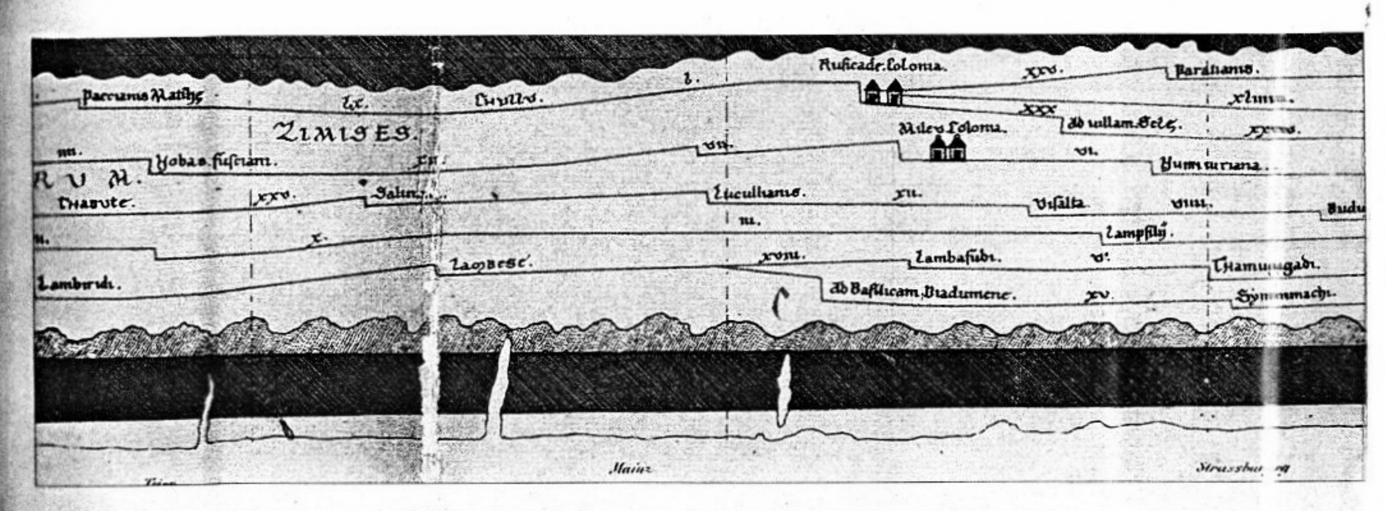


Fig. 8. La *Table de Peutinger* entre Lambiridi et Thamugadi.

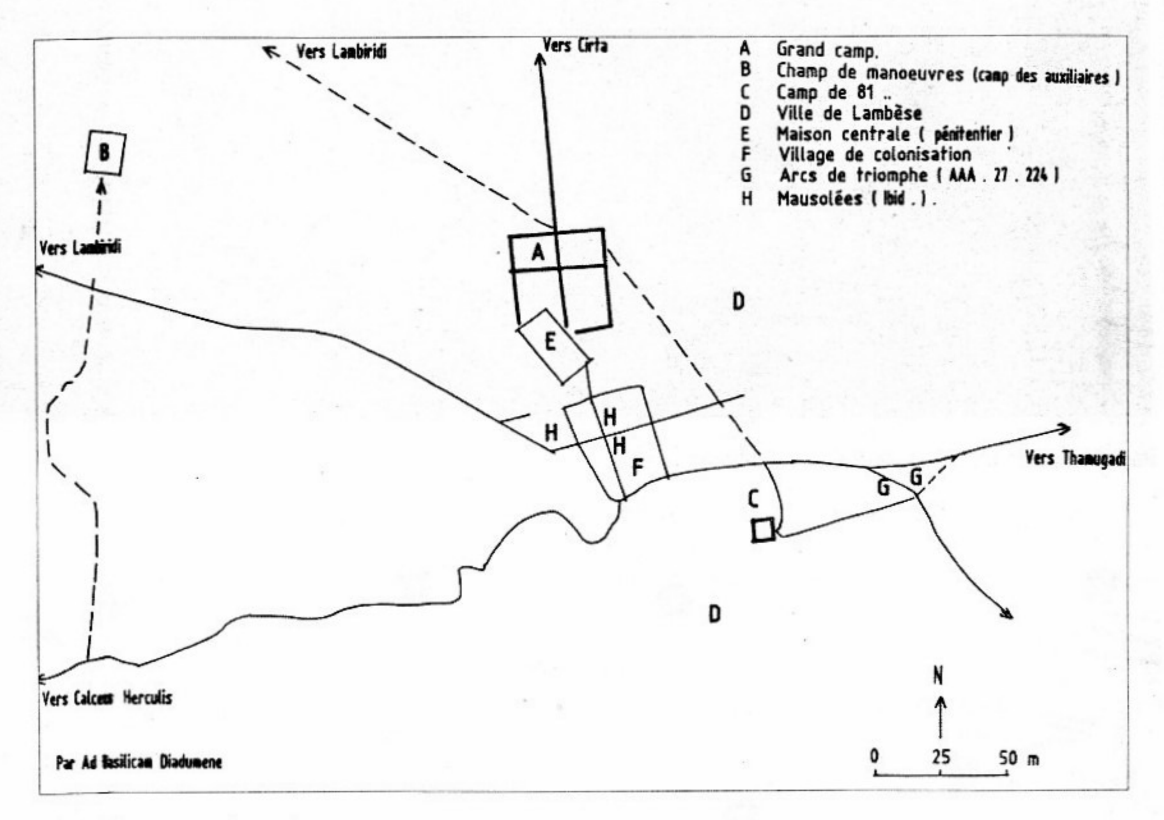


Fig. 9. Voies partant de Lambèse.

La *Table de Peutinger* situe Lambèse sur un axe Lambiridi-Thamugadi sur lequel s'embranche une voie menant à Calceus Herculis par Ad Basilicam Diadumene. Cette représentation surprend, car elle donne l'impression que cette voie est sensiblement parallèle à celle allant de Lambèse à Thamugadi. Ce serait oublier que la *Table* n'est pas un document cartographique mais un choix d'itinéraires. On peut, par conséquent, concevoir une voie venant de Lambiridi à l'ouest et se dirigeant vers Thamugadi à l'est, voie dont le tracé est confirmé par les mausolées 32, 31, 30 et par les arcs de triomphe 23 et 24 (*A.A.A.*, f° 27, n° 224), sur laquelle s'embrancherait un court fragment de voie se dirigeant vers le sud, puis vers le sud-ouest en direction de Calceus Herculis, par la vallée de l'oued Fedhala.

Fig. 10. Timgad, vue oblique. Porte de Trajan et faubourg ouest.

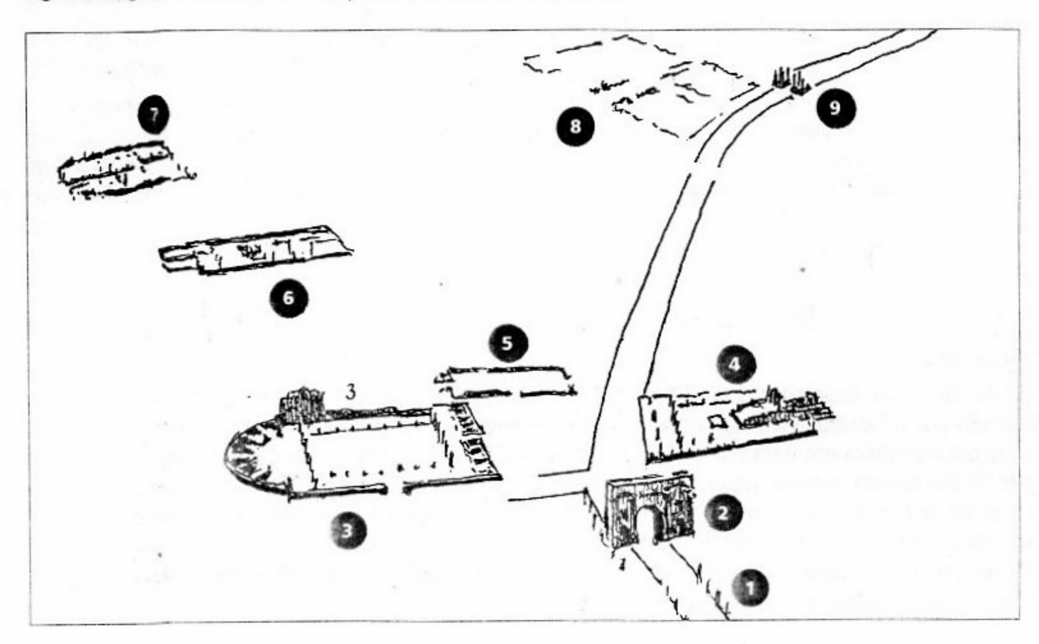


Fig. 11. Timgad.
(Schéma de R. Godon.)

1. Extrémité sud du *decumanus*.
2. Porte de Trajan.
3. Marché de Sextius.
4. Temple du génie de la colonie.
5. Annexe du marché.
6. Maison à péristyle.
7. Petits thermes.
8. Édifice non identifié.
9. Porte monumentale (règne de Aurèle).

Fig. 12. Timgad, vue oblique au sud du *decumanus*.

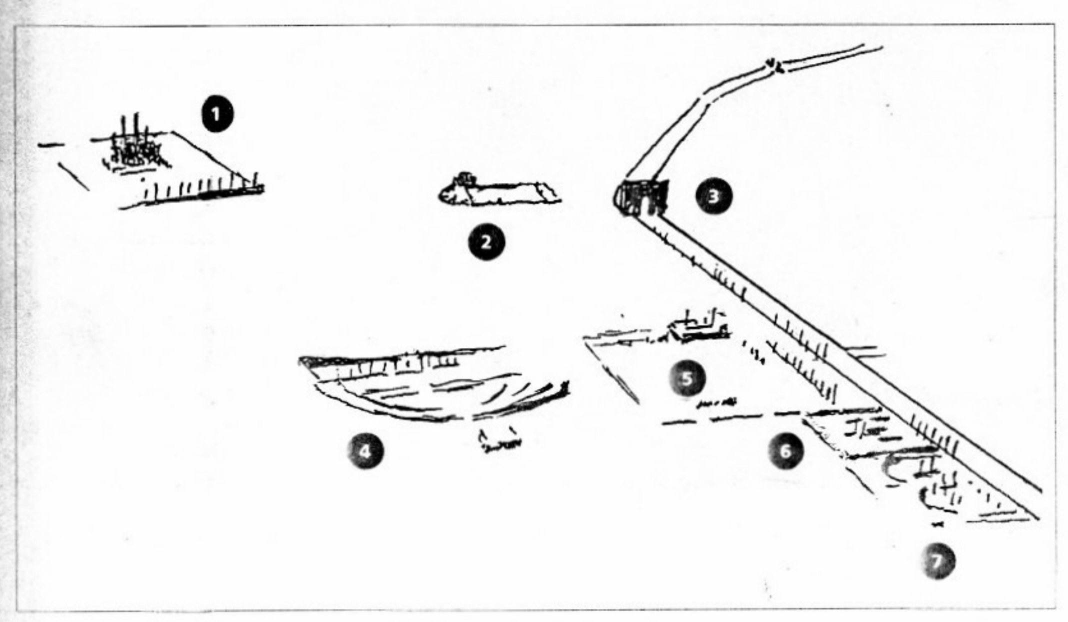


Fig. 13. Timgad.
(Schéma de R. Goo

1. Capitole.
2. Marché de Sextius.
3. Arc de Trajan.
4. Théâtre.
5. Forum.
6. Maison aux jardinières.
7. Petits thermes de l'est.

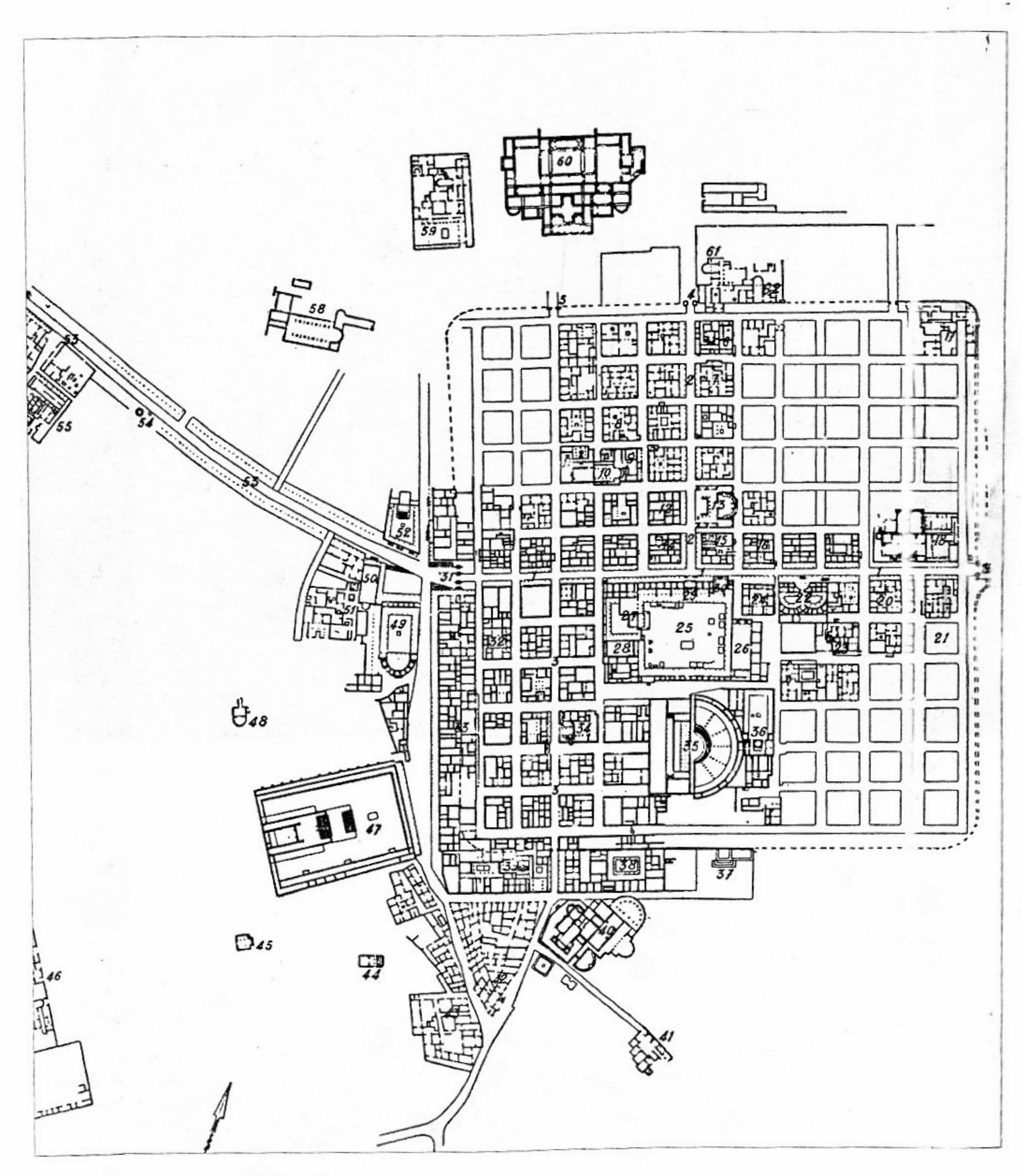


Fig. 14. Plan de Timgad. *A.A.A.*, f° 27, p. 26.
Plan dressé par A. Ballu en 1903.



Fig. 176. Sommet du Chélia.
Nord = ↑. Échelle approximative 1/5 000 à 1/7 500, selon l'altitude. Vue aérienne verticale prise fin février.

Alors que, vue dans son grand axe, nord-est/sud-ouest la chaîne du Chélia se présente comme une suite assez monotone de sommets de 2 000 m, la photographie ci-dessus, prise dans un axe nord-sud, fait alterner, dans un contraste spectaculaire, les alpages enneigés du sommet et le versant nord que recouvrent les plus beaux spécimens, plusieurs fois centenaires, de *cedrus atlantica*.

Point culminant de l'Aurès, avec ses 2 327 m, et par là même de l'Algérie du Nord, le djebel Chélia est situé sur la ligne de partage des eaux entre le Tell et le Sahara : son flanc nord appartient au versant tellien, son flanc sud au versant saharien. Nous l'évoquons ici, parce que l'oued Mellagou, principal affluent de l'oued El Arab, y prend sa source.



Fig. 15. Vue verticale provenant des archives de J. Lassus.
(Agrandissement)

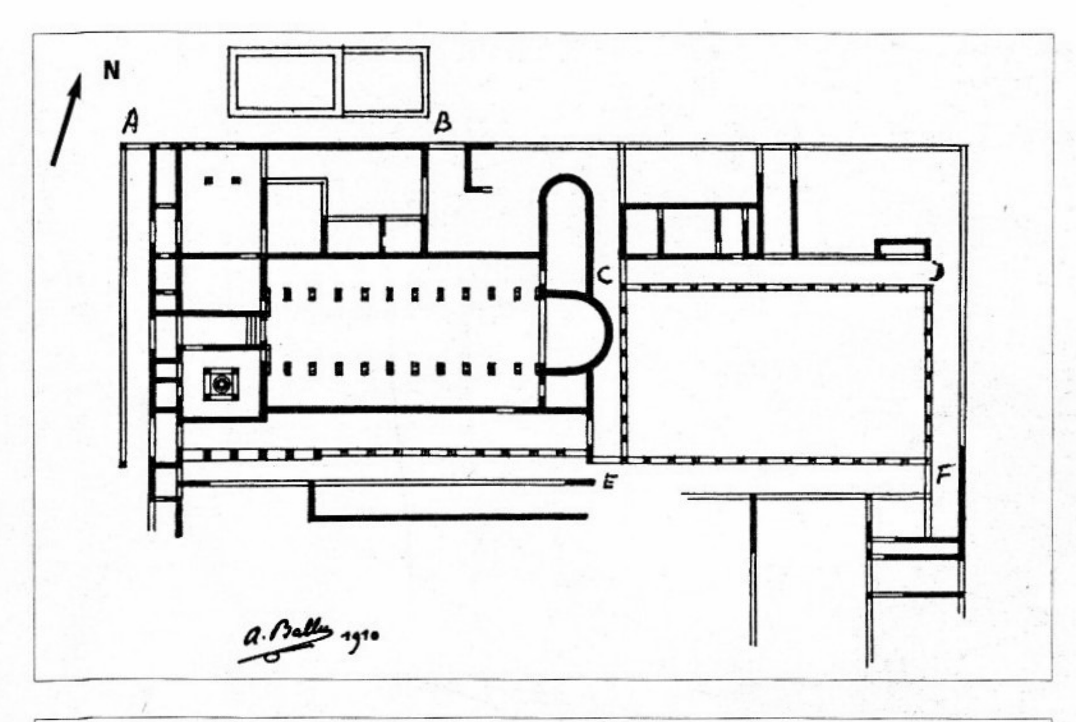
Fig. 16. Timgad. Vue verticale du quartier nord.
Échelle approximative au 1/6 000.

Ce cliché *C.E.I.A.A.* plus net que le précédent, mais qui ne couvre que la partie nord de la ville a révélé des anomalies dans le plan ci-dessous de la basilique nord (fig. 18). En se reportant au plan 14 et à sa numérotation, on peut reconnaître par ailleurs :

1. Le *decumanus maximus*. 2. Le *cardo maximus* nord. 3. Le *cardo maximus* sud. 4. La porte du nord. 13. La bibliothèque publique. 18. Les grands thermes de l'est. 22. Le marché de l'est. 25. Le capitole. 31. L'arc de Trajan. 49. Le marché de Sertius. 52. Le temple du génie de la colonie. 58. La cathédrale « catholique ». 60. Les thermes du nord.



Fig. 17. Timgad. Basilique nord.
Agrandissement partiel de la vue 16. Échelle approximative 1/625.



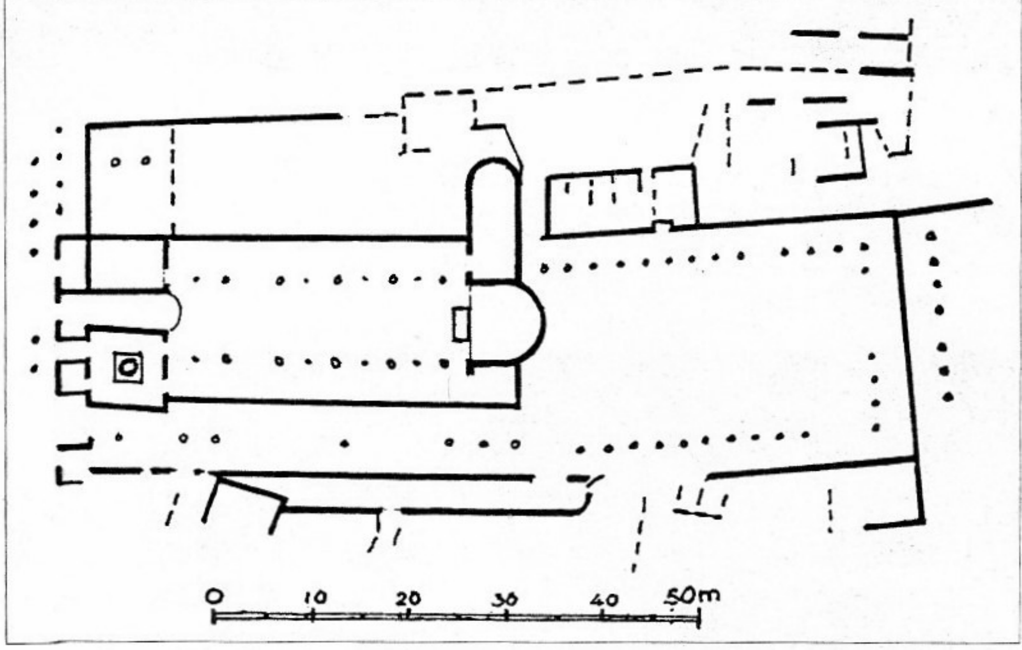


Fig. 18. Plan de la basilique nord.
1. Par A. Ballu ; 2. par R. Godon.

Si Ballu signale bien dans sa description que le mur que nous appelons AB « placé légèrement de biais par rapport à la façade latérale de l'église, allait toujours s'écartant de celle-ci[7] », le plan qu'il en a donné (fig. 18, I) ne tient pas compte de cette particularité, que la photographie de la figure 17 et le plan qu'en a tiré R. Godon (plan 18, II) font bien ressortir. Le baptistère C est lui-même désaxé par rapport à la nef. La grande cour (D. E. F. G.) et son portique qui se trouvent à l'est de la basilique[8] ne sont pas davantage construits dans l'axe de ce bâtiment et font avec celui-ci un angle d'environ 8°. Ce qui tendrait à confirmer l'hypothèse selon laquelle l'église a connu plusieurs états successifs, peut-être jusqu'à l'époque byzantine[9].

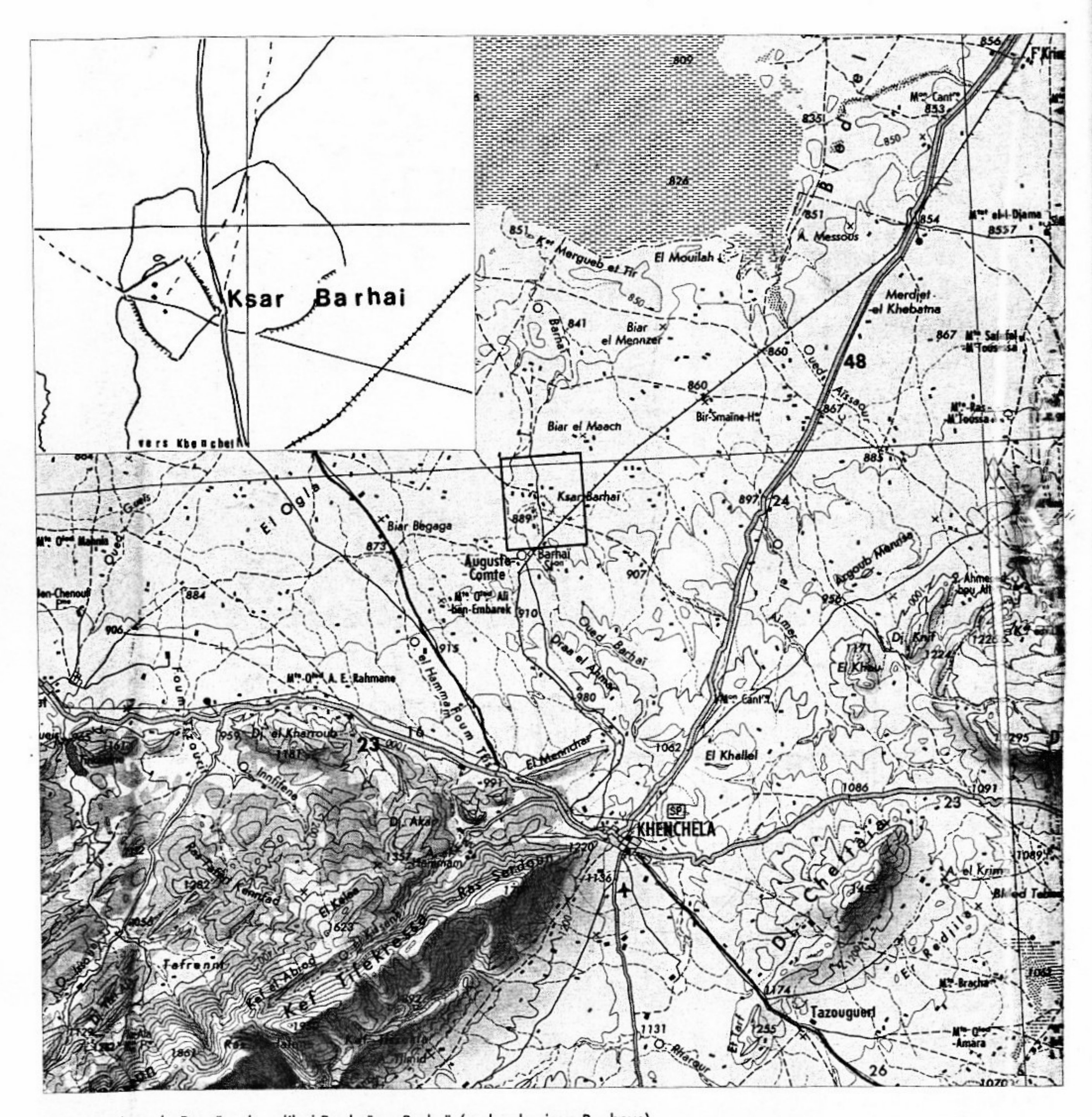


Fig. 19. Environs de *Bagaï*, aujourd'hui Baghaï ou Barhaï, (arabe classique Baghaya).
Carte au 1/200 000.

Elle montre la position-clé de cette citadelle. Considérée souvent comme une place forte destinée à surveiller l'Aurès, dont elle est au demeurant assez éloignée (17 km), elle commande de surcroît l'étroit passage situé entre le massif et les marécages de la Garaet et Tarf, qu'il fallait emprunter pour se rendre dans l'Antiquité, de Carthage à Lambèse et Timgad, à l'époque arabe de Kairouan à Tobna. À l'époque contemporaine la voie ferrée Constantine-Khenchela passe aussi par Baghaï.

Dans le cartouche, carte au 1/25 000, du site de *Bagaï*, obtenue par agrandissement de la carte topographique au 1/50 000.

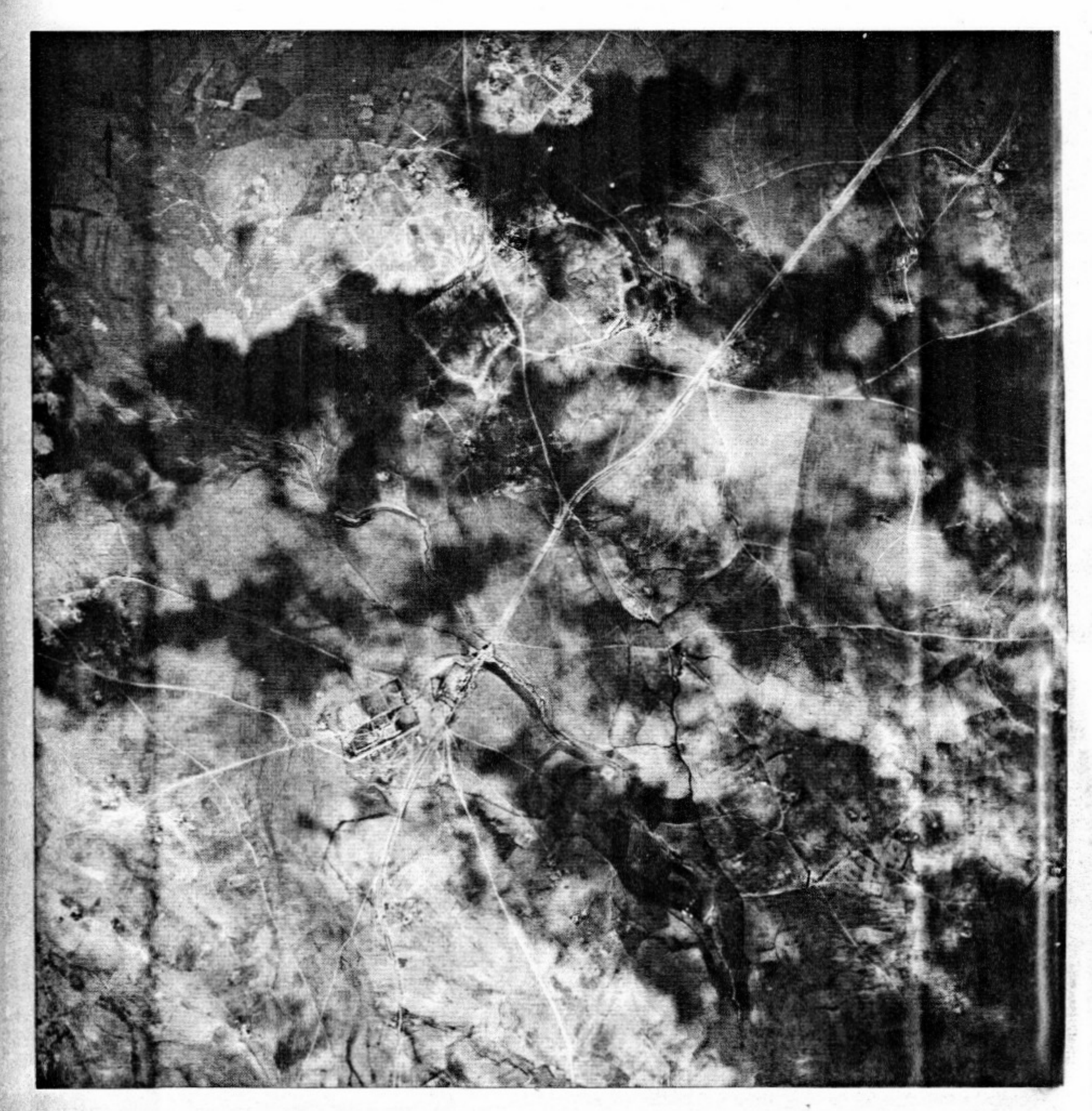


Fig. 20. *Bagaï.* **Vue verticale par forte nébulosité.**
Échelle approximative 1/25 000. Réf. Héron de Villefosse, 1873, p. 445-455. Ch. Diehl, 1893, p. 316-324. A.A.A., *f° 28, n° 63. Bon résumé historique de P. Trousset, dans l'*Encyclopédie berbère, *art. Bagaï.*

Inhabitée au milieu du siècle dernier, elle ne compte aujourd'hui que quelques maisons, proches du site de la ville antique.

Celle-ci a connu bien des vicissitudes. Peut-être parce que le site a été très peu fouillé, on ne connaît rien de son histoire avant le Haut-Empire, peu de choses ensuite. C'est beaucoup s'avancer de dire avec H. de Villefosse qu'elle fut très florissante à l'époque impériale. L'épigraphie en est pauvre. Un conseil de décurions fait graver en 162 une dédicace en l'honneur de Marc Aurèle et de Lucius Verus (*C.* 2275) ; une autre inscription, datée du même règne, mentionne un procurateur impérial (*C.* 2276) ; quelques épitaphes de soldats de la IIIe Légion ont été aussi relevées[10]. Le village actuel de Baghaï est à deux kilomètres au sud.

En fait *Bagaï* ne nous est vraiment connue qu'avec le développement du schisme donatise dont elle est au Vᵉ siècle l'un des principaux bastions en Numidie et son rôle politique et religieux est alors important.

Peut-être du fait des Berbères, elle connut ensuite une nouvelle éclipse, car en 539, lors de la seconde campagne aurasienne de Solomon, le général byzantin la trouve déserte.

Après la défaite de Iabdas, Justinien y fait construire une forteresse qui est l'un des plus importants ouvrages byzantins d'Afrique. Sans doute connut-elle alors un renouveau urbain, car l'on y signale un évêque au VIIᵉ siècle.

Après plusieurs tentatives infructueuses de leur part, elle tombe aux mains des Arabes au tout début du VIIIᵉ siècle.

Lambèse et Timgad ayant alors perdu toute importance stratégique, elle devient la principale place-forte des conquérants sur la grande transversale qui joint le Maghreb central à l'Ifriqya. À ce titre, elle sera l'objet des convoitises des dynasties successives des Aghlabides, des Fatimides et des Zirides et victime de nombreux assauts. Au XIIᵉ siècle, elle n'est plus qu'une ville déchue et ne se relèvera plus de sa ruine, au point, progressivement, de disparaître.

À part les brèves fouilles effectuées en 1873 par H. de Villefosse et la découverte en 1969 de la dédicace de la citadelle par Solomon, ce site fort important n'a plus guère attiré l'attention. Le rôle économique que Baghaï a pu jouer dans le passé est aujourd'hui tenu par la ville voisine de Khenchela (l'antique Mascula).

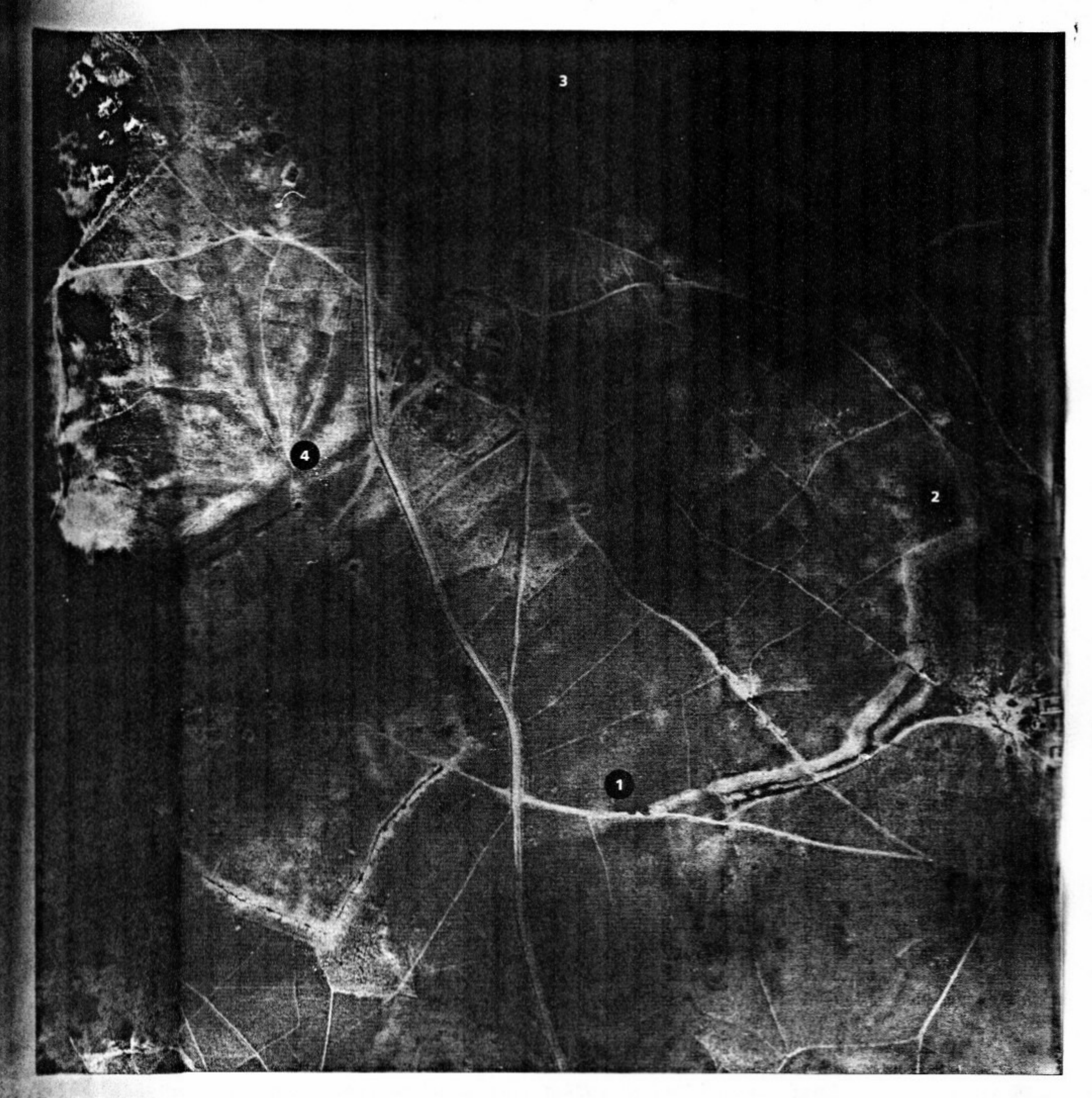


Fig. 21. *Bagaï.*
Agrandissement de la figure précédente. Échelle approximative 1/5 300.

Le plan de la ville apparaît quelque peu différent de ceux qu'en ont donnés H. de Villefosse et Ch. Diehl, ce dernier, suivi en particulier par Pringle[11]. L'on constate, en outre, que les dimensions relevées par Villefosse sont partiellement inexactes et mériteraient d'être revues au sol. Or elles semblent avoir été reprises telles quelles par Diehl, qui fait état d'un périmètre identique, soit, 1 174 m.

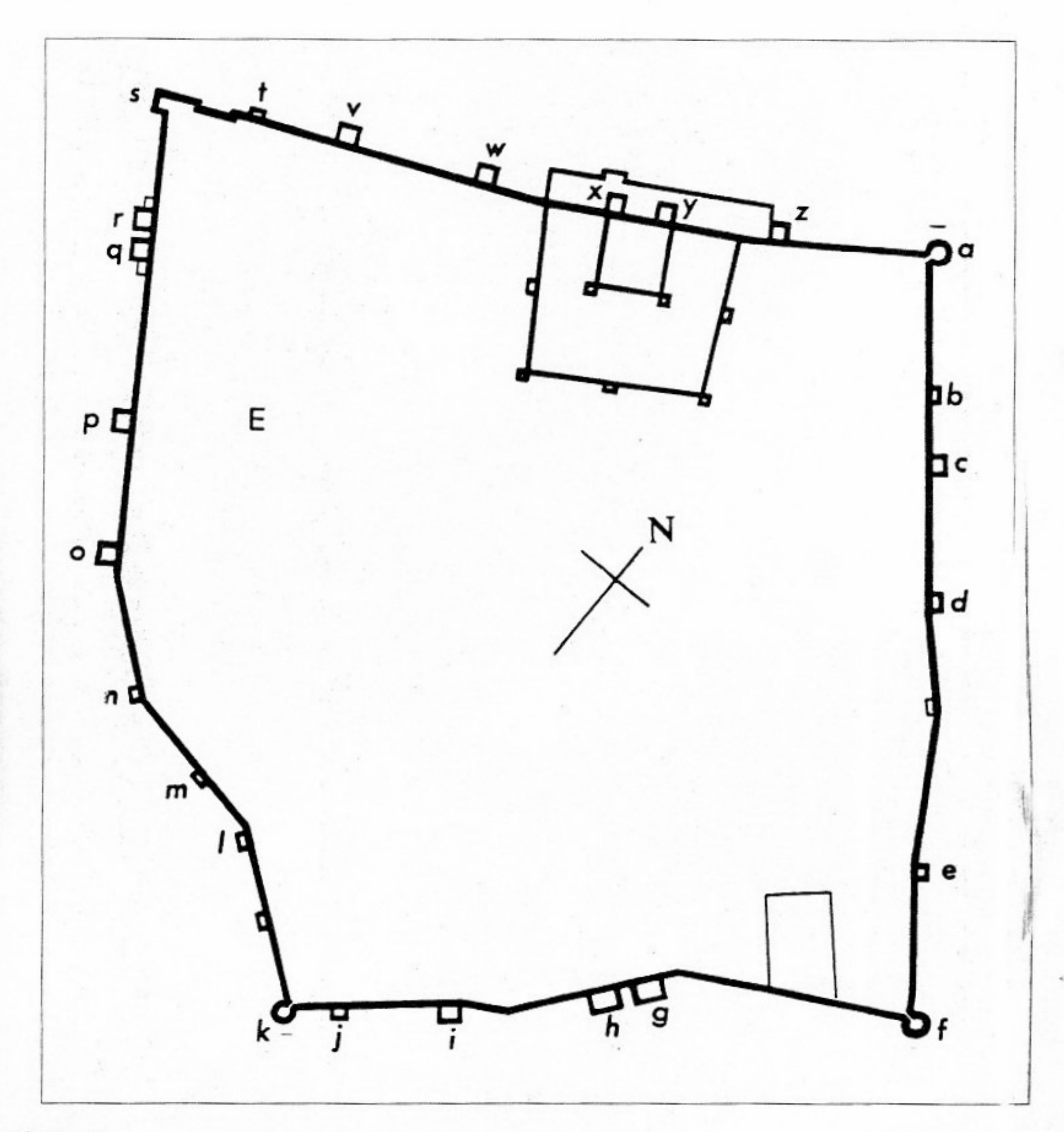


Fig. 22.1. Plan de *Bagaï*.
Par Ch. Diehl.

Partant de la carte topographique au 1/50 000, et de la photographie n° 21 il paraît possible d'avancer les dimensions suivantes (en conservant la numérotation alphabétique adoptée par Ch. Diehl) :

Côtés	Villefosse + Diehl	Carte + Photo
SA	283 m	± 297 m (tours d'angle comprises)
AF	280 m	± 286 m
FK	235 m	± 234 m
KS	374 m	± 365 m
Périmètre	1 172 m	± 1 182 m

Certes la longueur du périmètre de *Bagaï* ne diffère guère des estimations antérieures, mais sa forme est beaucoup plus proche d'un quadrilatère, qu'elle n'apparaissait jusqu'ici et pourrait être héritée d'un camp du Haut-Empire. Les quelques épitaphes de légionnaires que l'on y a relevées, sont de nature à le suggérer. Cependant, il n'est pas douteux que les fortifications elles-mêmes, peut-être remaniées après la conquête arabe, comme celles d'Haïdra, datent pour l'essentiel de Justinien[12]. La superficie de la ville est sensiblement la même que celle de la citadelle byzantine de Théveste (320 x 280 m) et nettement plus étendue que celle de Haïdra et *a fortiori* de Timgad.

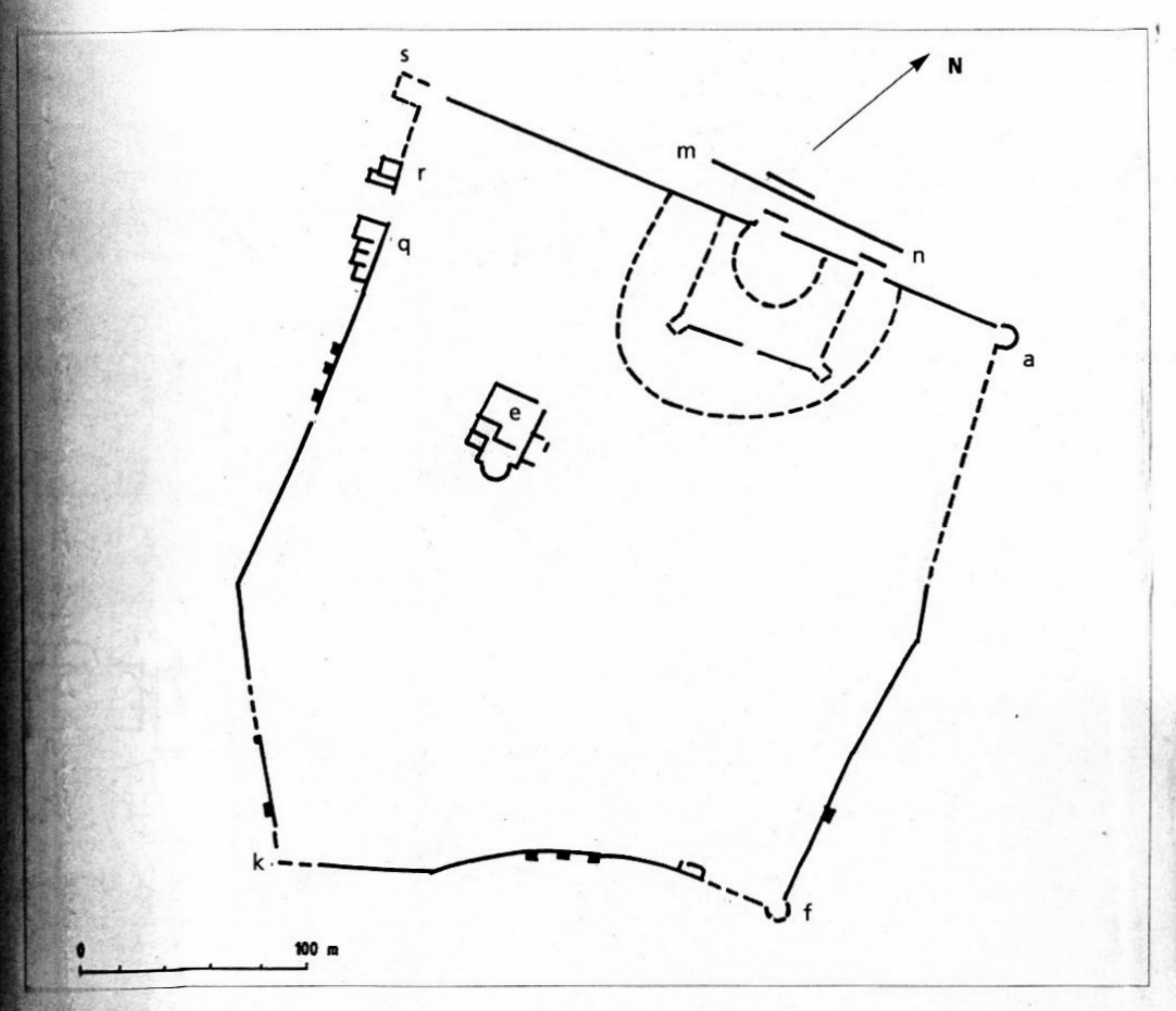


Fig. 22.2. Schéma de R. Godon.
Réalisé d'après la fig. 21.

En ce qui concerne ce que Diehl appelle le réduit intérieur, les dimensions relevées par lui, soit : 74 x 63 m, paraissent exactes. La photographie agrandie fait bien ressortir l'existence d'un mur m, n, se détachant du mur s-a pour renforcer la défense de l'enceinte au niveau du réduit. Il semble que celui-ci ait été en outre protégé à l'intérieur même de la citadelle par une défense en forme de demi-cercle irrégulier ; du donjon carré signalé par Diehl à l'intérieur du réduit, ne subsiste qu'un tracé incertain qui affecte la forme d'un cercle. L'on discerne encore bien les tours d'angle a, f, s, k et les grandes tours r et q, flanquant l'entrée qui s'ouvre dans le mur sk. Est bien visible aussi en e (sur notre plan) la trace des fouilles effectuées par H. de Villefosse qui ont révélé l'existence d'une mosquée, où l'on a remployé des colonnes d'époque romaine.

Enfin l'on distingue en 1, 2, et 3 (fig. 21), les vestiges d'un rempart ou d'un fossé, parti approximativement de l'angle F et effectuant une vaste courbe en direction de l'est et du nord, avant de rejoindre en a le mur byzantin, englobant sans doute le vaste faubourg, que El Idrissi décrit au XII[e] siècle[13]. Peut-être faut-il même l'imaginer se poursuivant en 4 et 5, pour revenir en s, extension qui correspondrait assez bien à la description faite un siècle plus tard par El Bekri, selon lequel *Baghaya* était entourée de faubourgs sur trois côtés[14].

L'ensemble pourrait alors représenter une cinquantaine d'hectares. Carbuccia, qui a vu le site en 1849, et qui est d'ordinaire précis, parle de 150 ha de ruines, ce qui paraît énorme[15].

II. L'espace rural

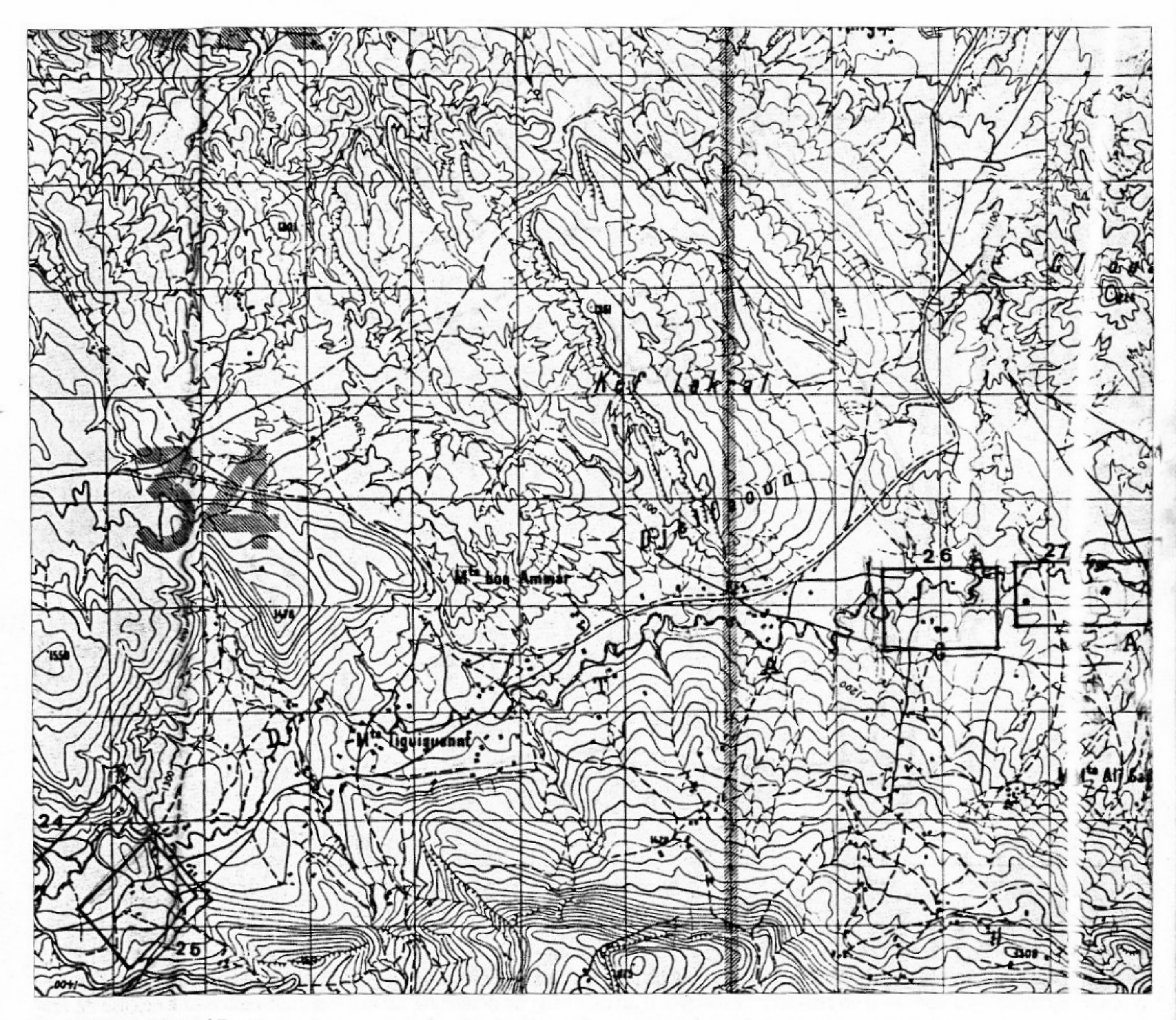


Fig. 23. Vallée de l'oued Taga.
Extrait de la carte topographique (INC, Alger) au 1/50 000). Lambèse. Localisation des vues 23 bis à 27.

Plusieurs torrents qui prennent leur source dans le massif du Mahmel, aux environs de 1 900 m, donnent naissance à l'oued Taga. Après avoir arrosé, au sud de Timgad, une vallée fertile, constituée d'alluvions du crétacé et du miocène, où il fait de nombreux méandres, l'oued Taga s'oriente vers le nord et, parvenu dans la plaine, forme avec l'oued Soutse venu de la région de Lambèse, l'oued Chemora, qui se jette lui-même dans la Sebkha Djendli.

Ses rives sont bordées de ruines romaines dont la plus importante est l'Henchir Taga. Plusieurs notables de Timgad y avaient leurs domaines.

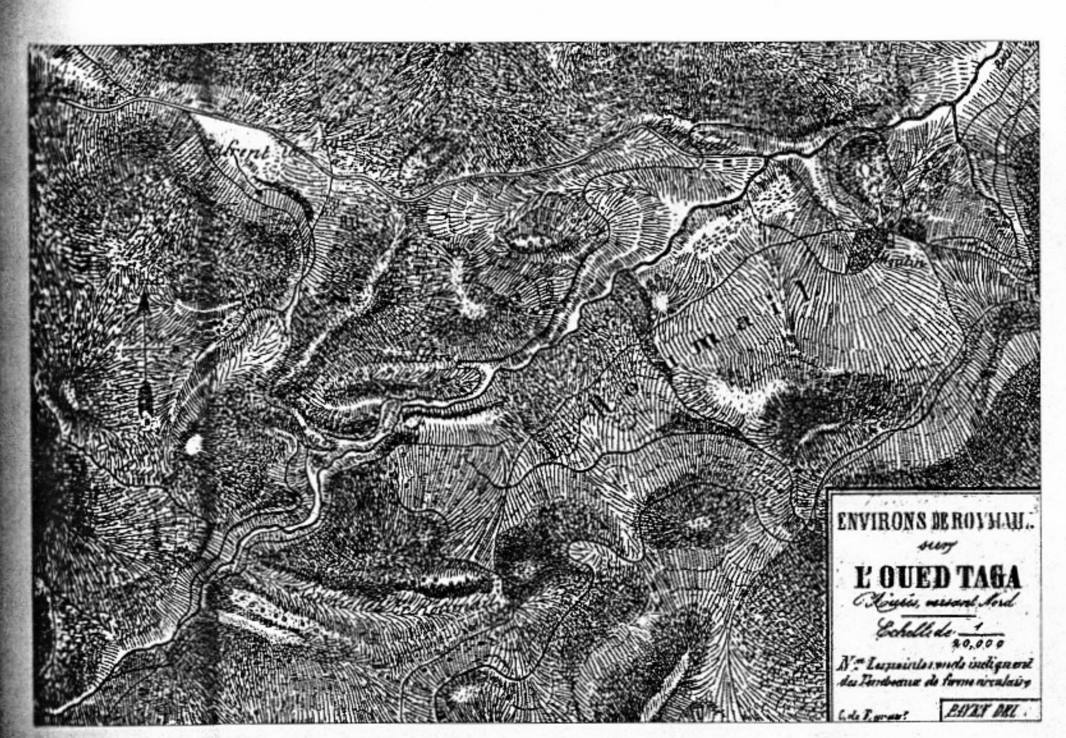


Fig. 23.2. La vallée de l'oued Taga.
Carte au 1/20 000 dressée en 1838 par le capitaine Payen.

En A, dans un site alors désert, ruines d'Henchir Taga, s'étendant sur près de 3 ha.

Fig. 24. Henchir Taga.
Échelle approximative 1/10 200. Réf. A.A.A., f° 27, n° 347, Payen, 1863 ; Masqueray, 1886, p. 39 ; Cagnat, 1913, p. 596.

Alors que Masqueray, dans sa thèse en latin signale un « *modicus castellus* », situé non loin de la maison du caïd, Cagnat se référant à ce savant, parle d'« un fortin plus ou moins considérable », destiné dans son esprit à contenir les tribus rebelles de l'Aurès, hypothèse aujourd'hui très contestée

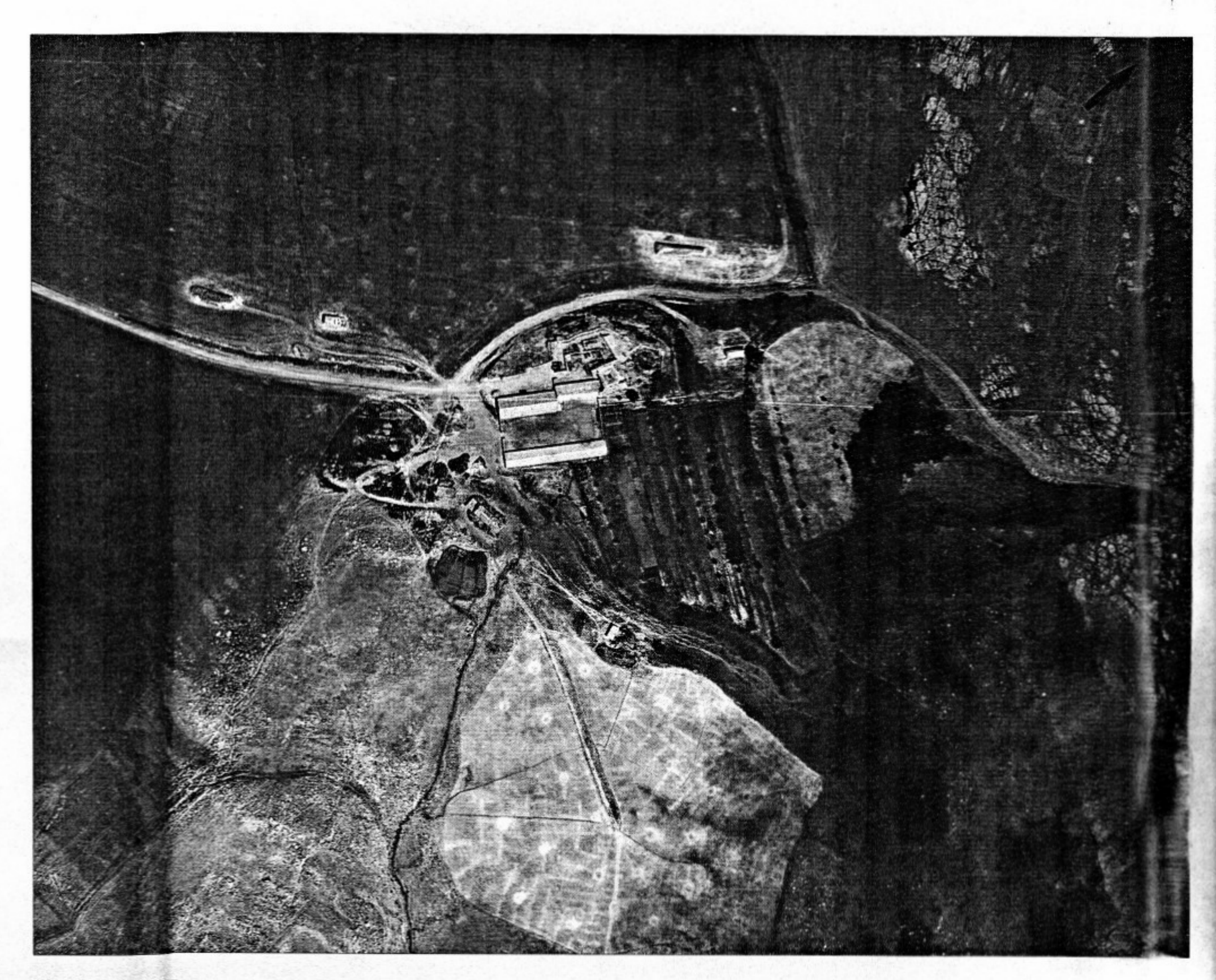


Fig. 25.1. Henchir Taga.
Agrandissement. Échelle approximative 1/4 100.

Le site a été profondément bouleversé dans la seconde moitié du XIX[e] siècle par la construction d'une ferme par le caïd de Menäa[16]. En 195[illegible], un poste de l'Armée française y fut installé, qui entraîna de nouvelles transformations. Il semble néanmoins que l'on puisse retrouver sur le cliché les traces d'une enceinte bastionnée d'environ 93 m de long sur 56 de large. Au sol, le tracé de cette enceinte est matérialisé par un mur en pierres de grand appareil, très bien ajustées (A, B), se prolongeant sans doute en C, D. Au centre (E), bâtiment carré avec patio central où sont remployés divers matériaux antiques. En F importants vestiges de constructions et de cultures antiques. Plusieurs bases honorifiques, dont une dédiée à Antonin[17] et un autre fragment d'inscription où figure le nom de cet empereur ou de l'un de ses descendants[18], ont été trouvées à Henchir Taga. Il semble probable qu'elles aient été apportées de Timgad dans l'Antiquité pour servir de matériaux de construction – on pense aux remplois de l'époque byzantine. *Villa* ou relais routier du Haut-Empire, l'Henchir Taga a pu être transformé plus tard en un ouvrage défensif. Au-dessus, le captage d'Aïn Chaïr, réalisé sous Sévère-Alexandre, conduisait peut-être jusqu'à Timgad les eaux de cette source. En I et J, grands hangars de construction récente.

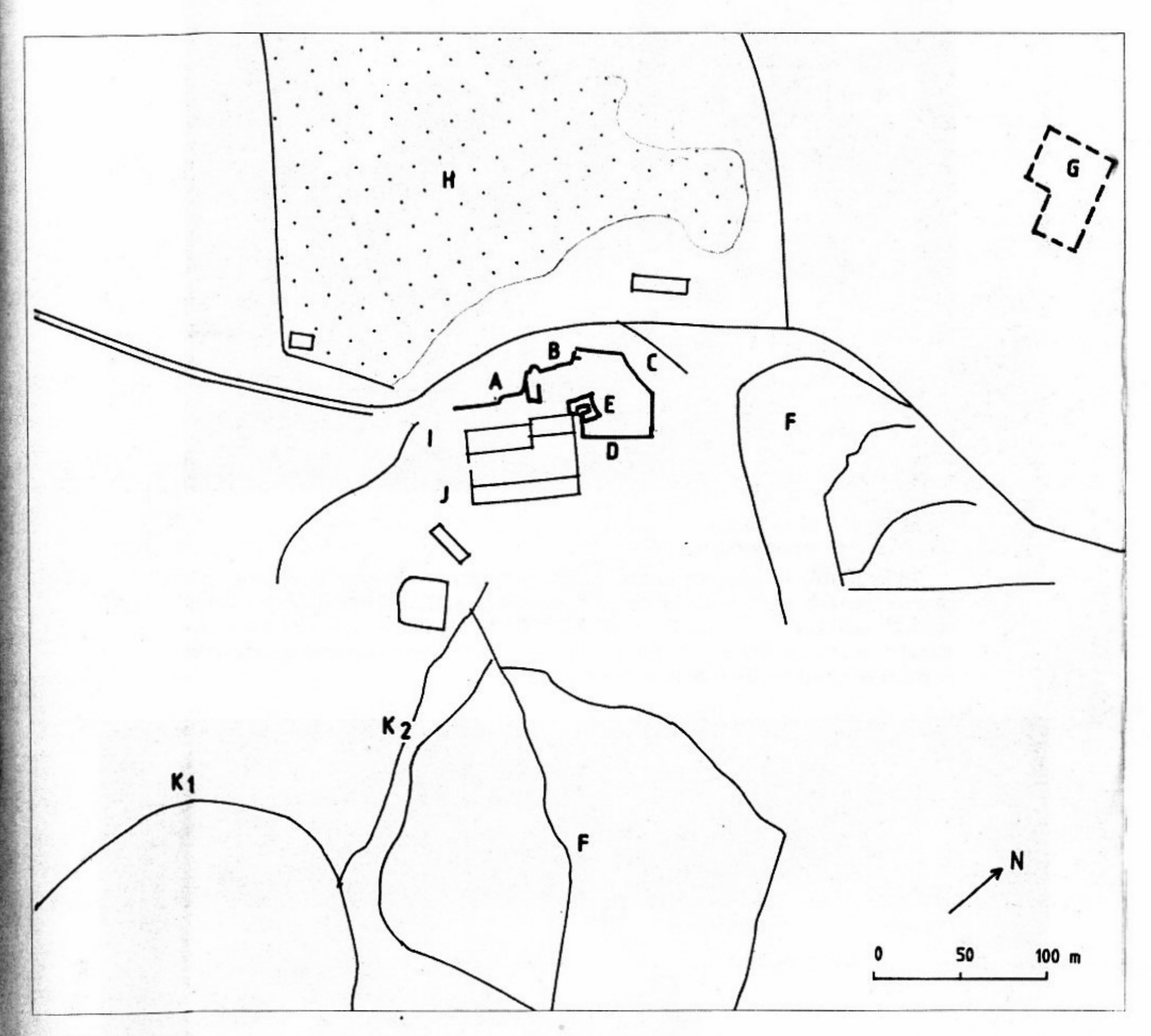


Fig. 25.2. Henchir Taga.
Schéma interprétatif.

A, B : enceinte en pierres de grand appareil se poursuivant peut-être en CD.
E : bâtiment carré avec patio central.
F : vestiges de construction ou de cultures antiques.
G : vestiges de construction, qui pourrait correspondre au site 348 de l'*A.A.A.*
H : terrain avec trace de plantations anciennes.
I, J : grands hangars modernes.
K1 et K2 : séguias.

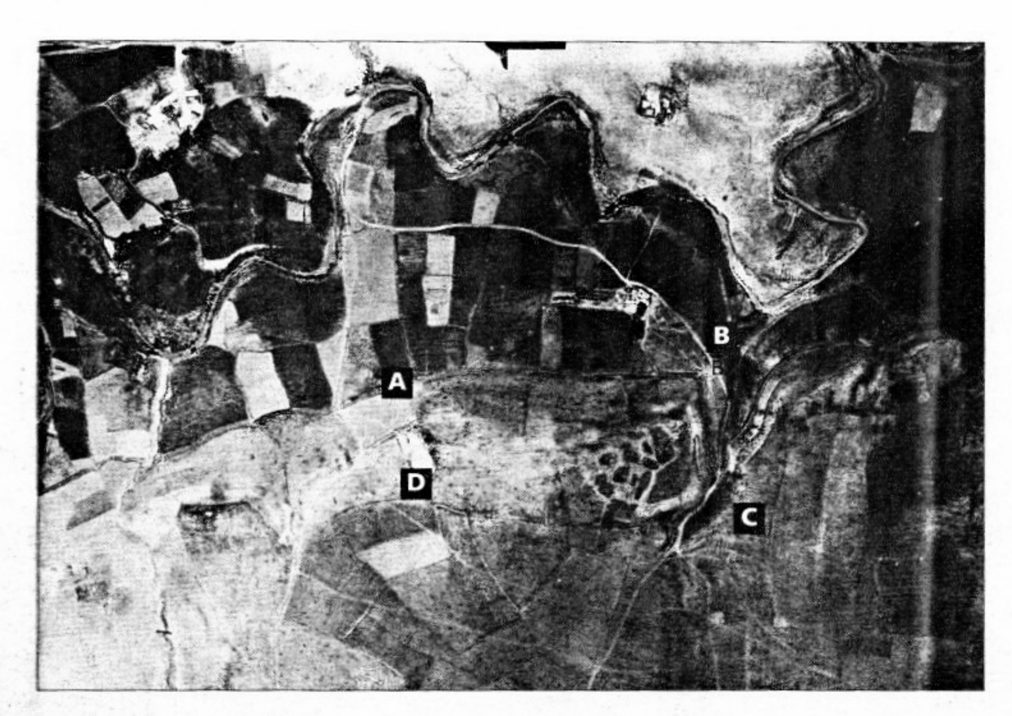


Fig. 26. Site 351-352 de l'*A.A.A.*
Nord = ↑. Échelle approximative 1/8 100.

L'*Atlas* signale la présence sous le n° 352, donc sur la rive gauche, d'une grande enceinte, que l'on retrouve sur les cartes topographiques au 1/200 000, en un lieu correspondant plutôt au n° 351, que l'*Atlas* situe, lui, sur la rive droite. Elles sont par contre absentes de la carte INC au 1/50 000, qui est plus récente. Elles pourraient correspondre au grand quadrilatère ABCD de la présente image.

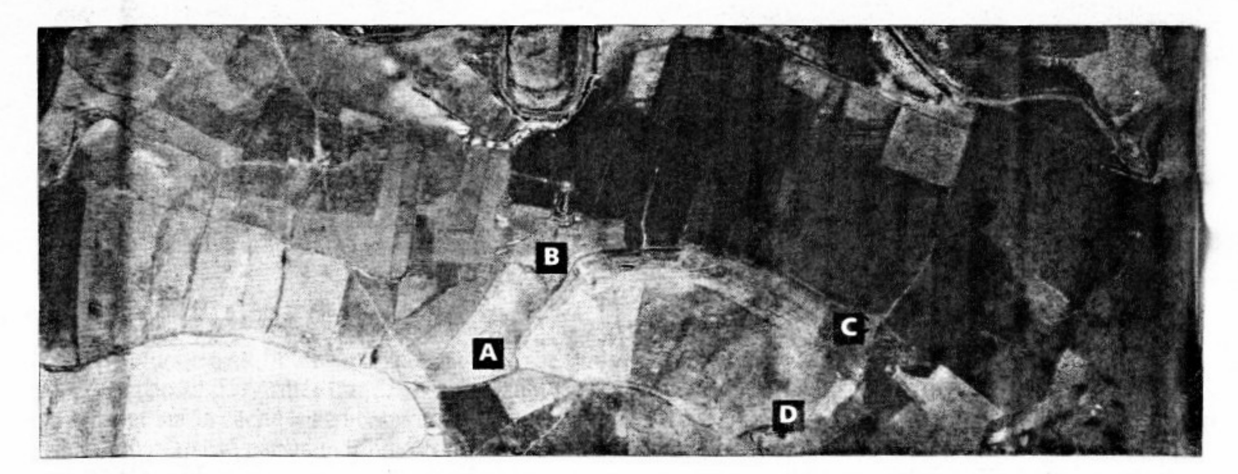


Fig. 27. Henchir Mechgoug.
Nord = ↑. Échelle approximative 1/8 100.

À l'est du site 351 et sur la même rive. Ce toponyme, en usage à ce jour, correspond, sans doute, à l'Henchir Mezgoub, que l'*A.A.A.* et les cartes au 1/200 000 du même type situent à la hauteur du n° 351 et les cartes INC au 1/50 000, plus à l'est. Entre les deux, en A, B, C, D, la prospection au sol a révélé l'existence de vestiges d'exploitations agricoles s'étendant sur environ 6 ha ; on y a noté la présence de plusieurs pressoirs à huile[19]. Un peu plus au sud, les hauteurs du djebel Temagoult et du djebel Madjeba ont fait l'objet d'un remarquable travail d'aménagement en terrasses, d'où l'olivier est aujourd'hui absent, mais qui ont pu dans le passé, être affectées à la culture de cet arbre.

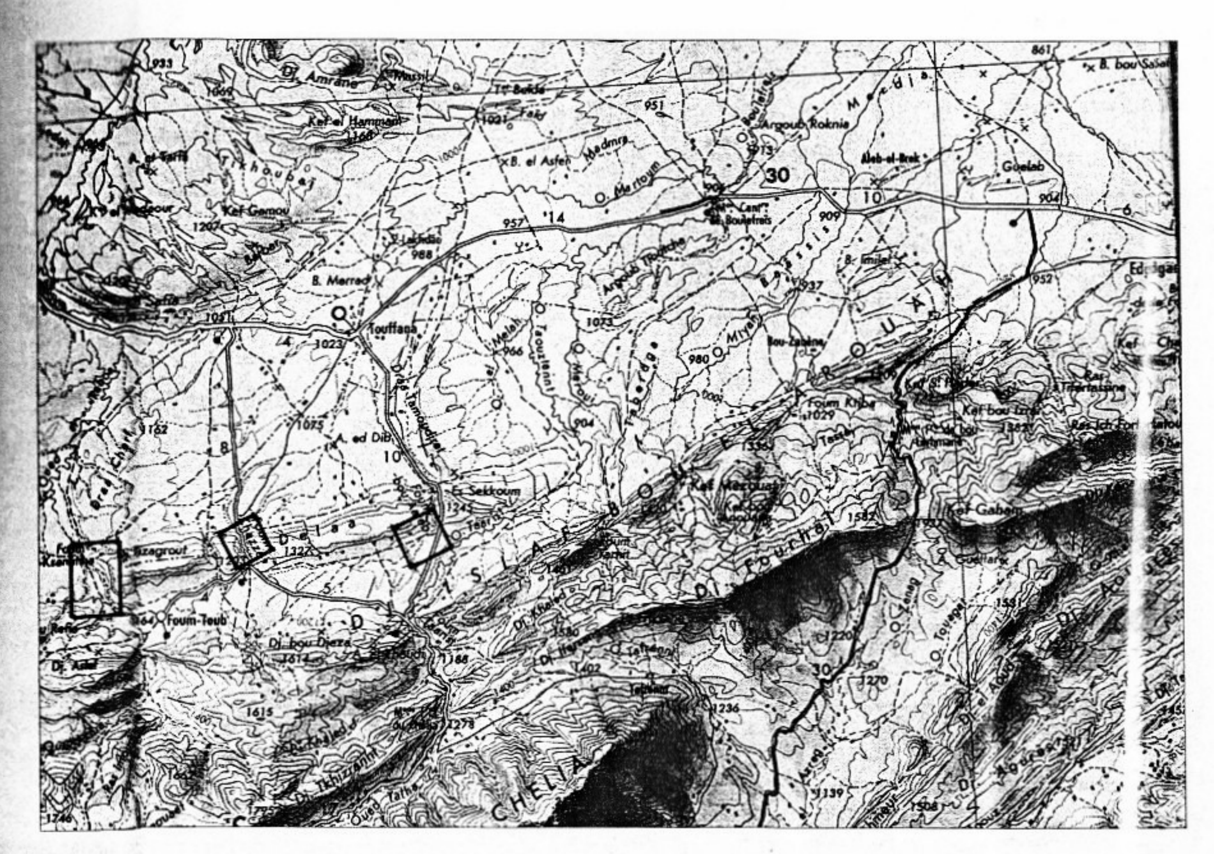


Fig. 28. Carte du piémont nord.
(Partie centrale) au 1/200 000.

Cette carte souligne le caractère très particulier de cette petite chaîne pré-aurasienne, que traversent trois cluses, Foum Ksantina, Foum Khazza et Foum el Atab, dont chacune est marquée par des vestiges historiques.

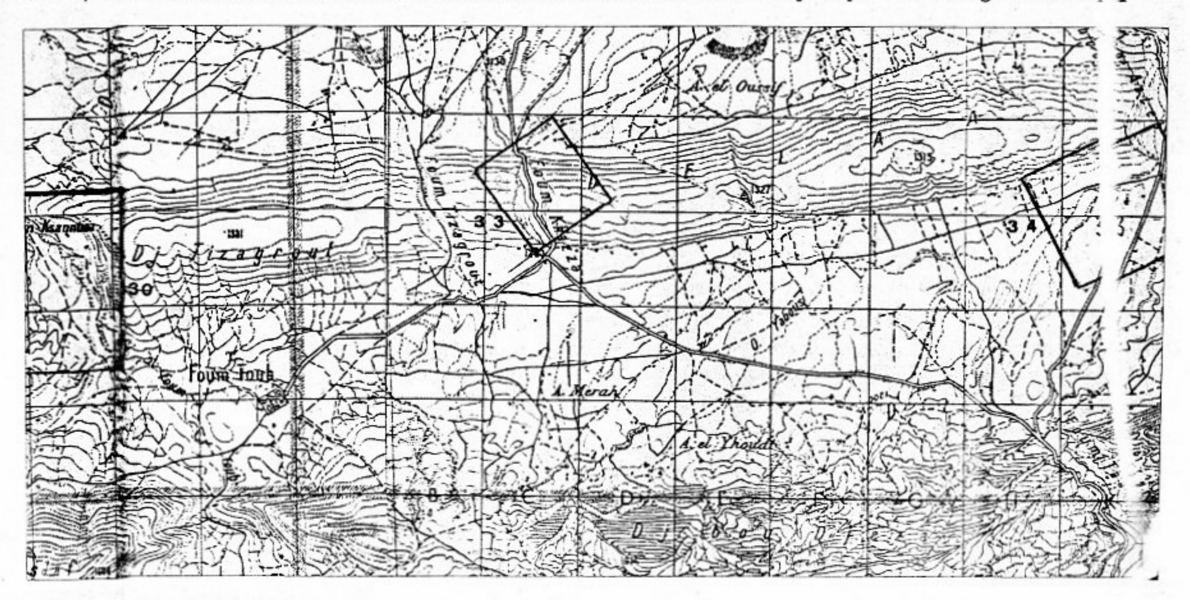


Fig. 29. Carte détaillée de la chaîne pré-aurasienne.
Extraite des cartes INC, Alger, au 1/50 000 Timgad et Toufana.

Localisation des sites d'Ichoukkane (fig. 30), Foum Khazza (fig. 33), Yabous (fig. 34).

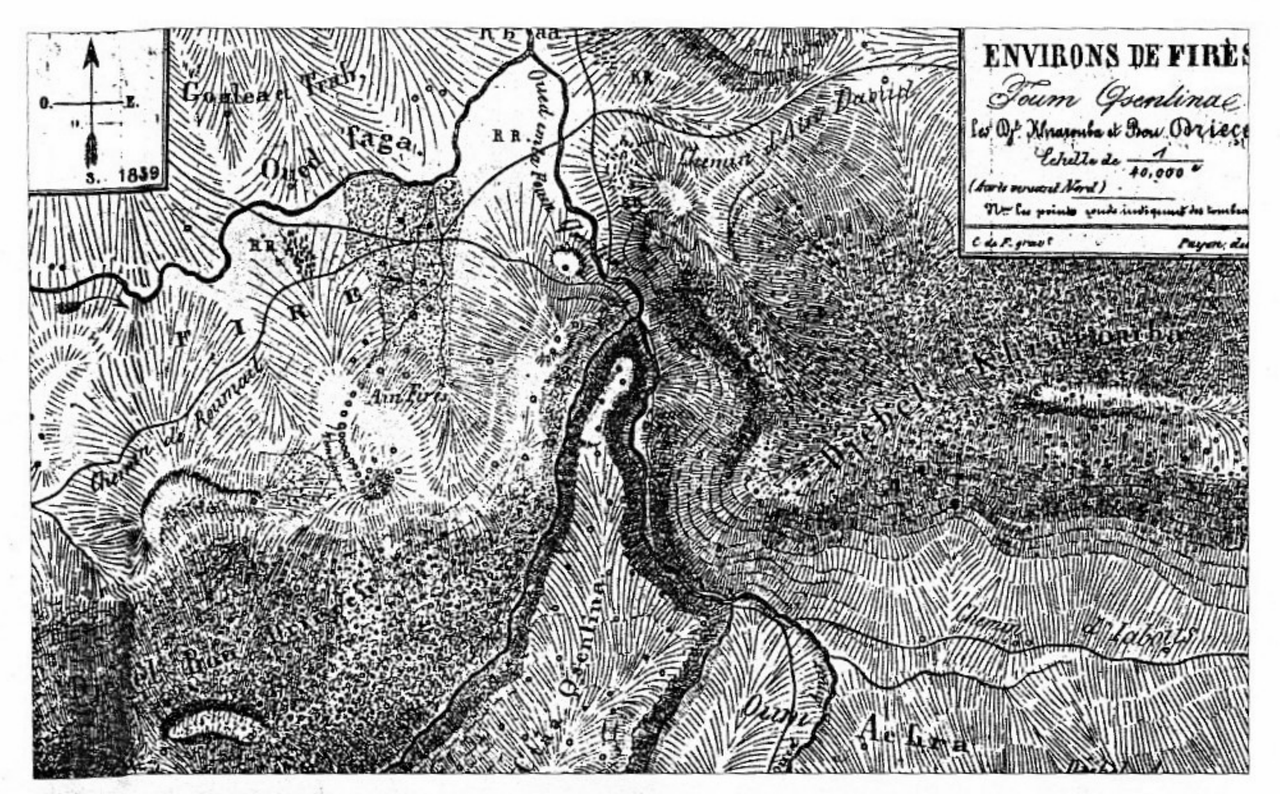


Fig. 30.1. Ichoukkane. Site proto-historique.
Carte au 1/40 000 réalisée en 1859 par le capitaine Payen. Réf. Rec. de Constantine, *1863, pl. 37.*

L'intérêt de ce plan est de mettre en évidence le caractère désertique à cette époque de l'éperon d'Ichoukkane et la proximité de plusieurs ruines romaines.

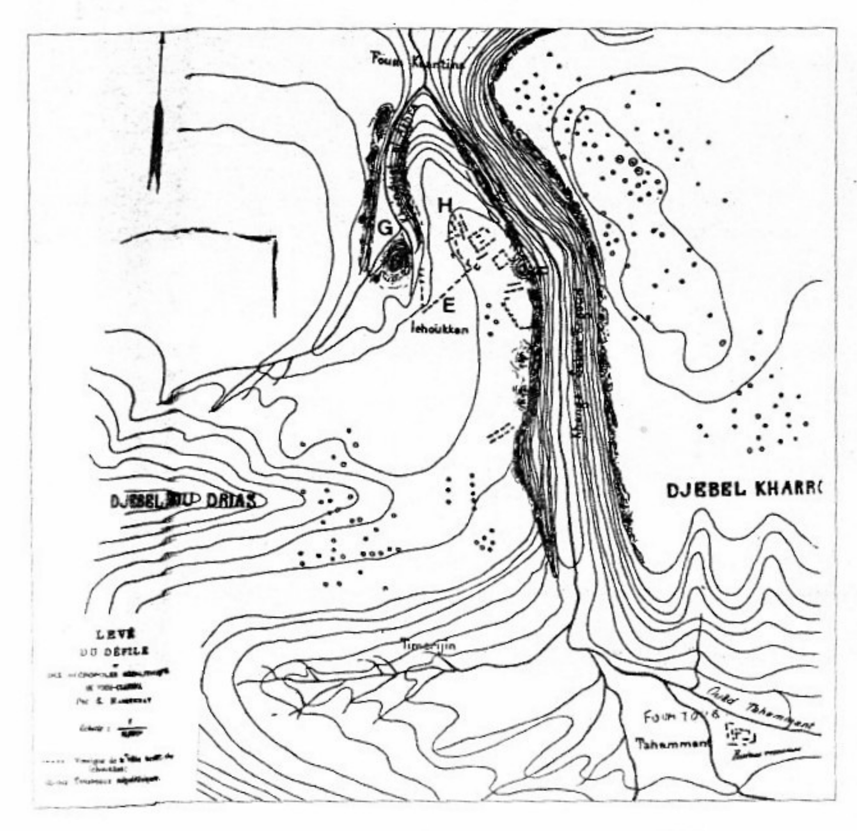


Fig. 30.2. Ichoukkane.
*Levé de Masqueray (*Bull. de la Soc. de Géographie, *1876, p. 453-465).*

Nous avons complété le levé assez peu précis de Masqueray par un code lettres, qui devrait permettre de localiser sur les fig. 31 et 32, les vestiges encore repérables qu'il signale.



Fig. 31. Ichoukkane.
Échelle approximative 1/13 500. Réf. A.A.A., *f° 29, n° 357.*

Ichoukkane est situé dans la partie nord d'un éperon long de 1 250 m et large à sa base de 500 m, bordé à l'ouest et à l'est par deux profonds ravins, le Chabet el Akhra et le Chabet Sebaa Ergoud[20]. De part et d'autre, le talus situé en contrebas de l'escarpement, souligne en noir le tracé A, B, C, D de l'éperon, cependant que le sommet de la falaise qui le borde, ressort en blanc. Le promontoire est divisé en deux par un tracé curviligne E – E, que E. W. Fentress, qui l'a visité récemment, décrit comme un double remblai séparé par un fossé (correspondance avec l'auteur). Ce dispositif permet de classer le site d'Ichoukkane parmi les « éperons barrés ». Au sud de cette barre, le plateau a été mis en culture. Au nord, il semble que l'on puisse retrouver en F, G, certaines des structures du levé de Masqueray. Gsell voyait dans ces vestiges « une ville indigène » que, pas plus que ses prédécesseurs, il ne s'est risqué à dater. Compte tenu en particulier des progrès faits depuis un demi-siècle en matière de datation, l'étude de ce site important est à reprendre. De nombreux tombeaux mégalithiques subsistent sur les hauteurs qui dominent le site à l'est et à l'ouest.

Plusieurs ont été fouillés, sans grands résultats par Payen et Frobenius[21]. Ils ne sont pas visibles sur la présente figure.

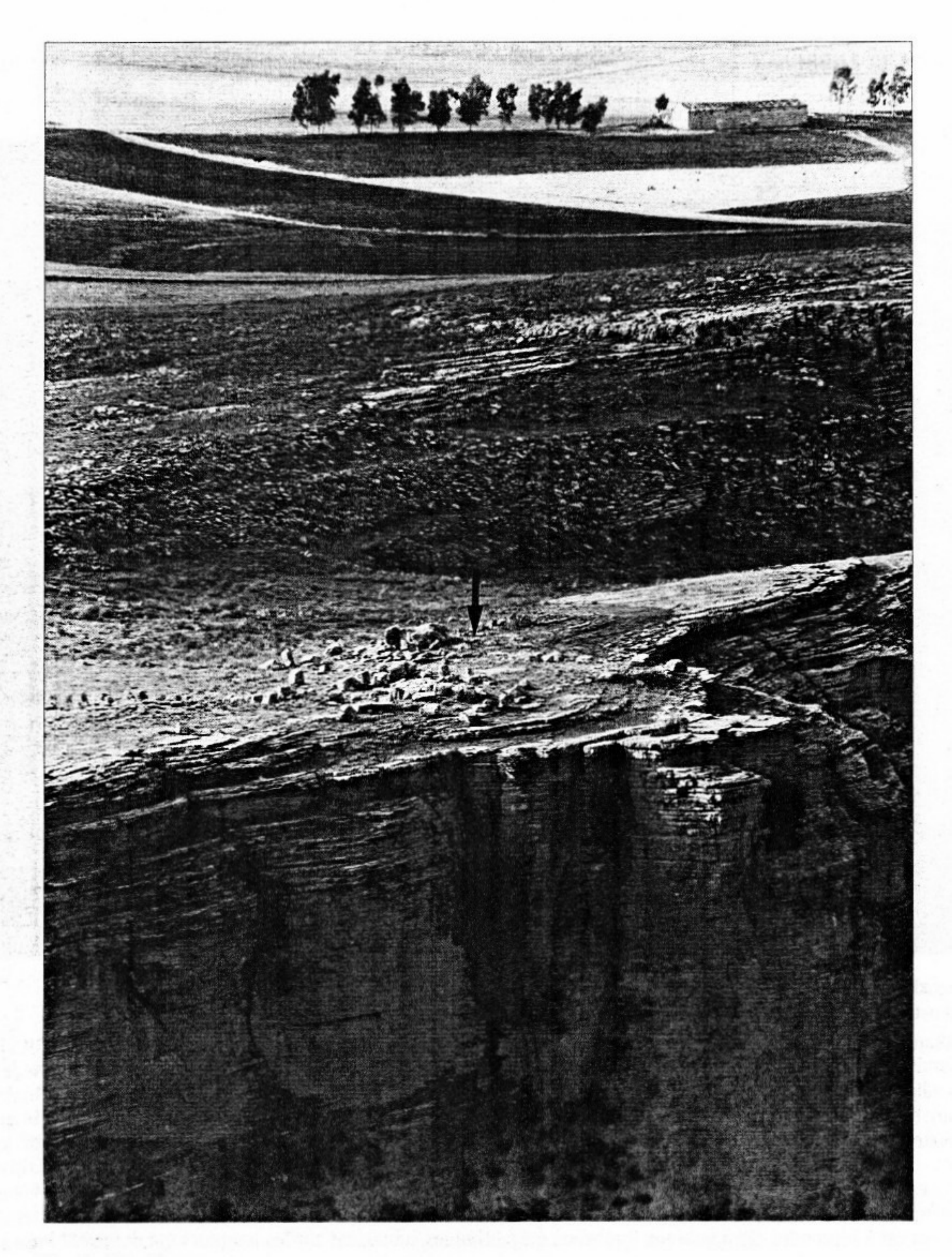


Fig. 32. Ichoukkane.
(Cliché J. Mermet.)

Photographie prise au sol depuis la rive droite du ravin de Sebaa Ergoud, qui surplombe quelque peu le site. Nous avons signalé d'une flèche des structures qui devraient se situer en F sur la figure 31. La ferme visible en haut à droite de la photographie, est en réalité située au-delà du ravin de Chabet el Akhra, qui la sépare du site.

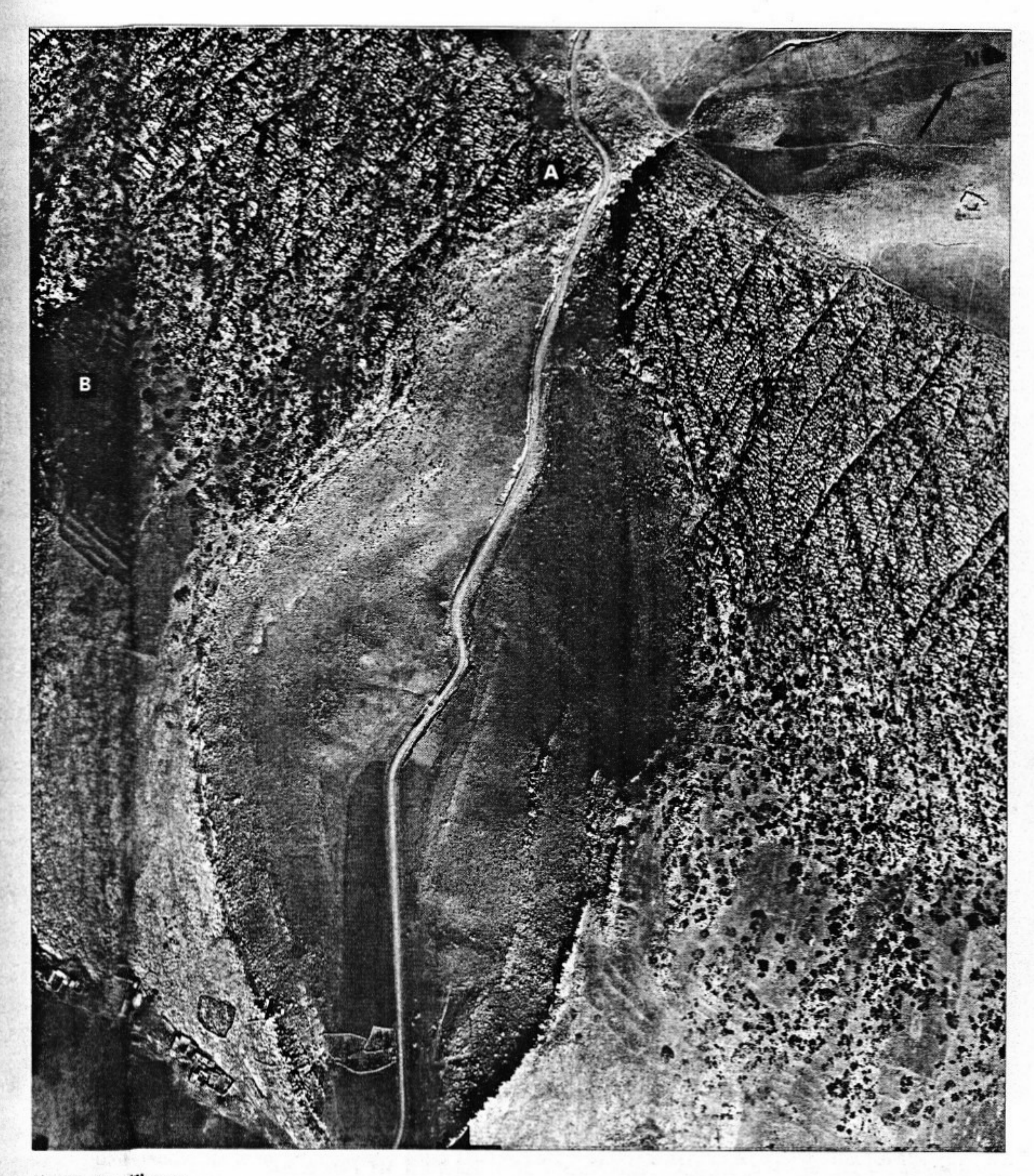


Fig. 33. Foum Khazza.
Échelle approximative 1/6 500. Carte n° 27. Réf. A.A.A., f° 27, supplément, n° 367.

Ce défilé qui ouvre, entre le djebel Tizagrout et le djebel Bou Delaa, un passage nord-sud d'un franchissement aisé, se signale par une inscription rupestre (en A), faisant état, probablement sous Claude le Gothique (268-270), de la réfection d'une voie[22].

Si cette route avait certainement comme point de départ la grande voie Lambèse-Théveste, on ne peut que faire des hypothèses sur sa destination finale. Peut-être n'avait-elle d'autre but que de relier Timgad aux bourgades voisines, mais elle pouvait aussi amorcer une traversée du massif en direction d'Asefsou (fig. 137) et des régions oléicoles du versant sud. En B, vestiges de terrasses et d'habitats anciens.



Fig. 34. Fort de Yabous, ou Henchir el Ksar.
Échelle approximative 1/4 500, carte n° 27, réf. A.A.A., *supplément, f° 27, n° 363-365. A. Vel, 1909, p. 260.*

Il est situé à l'extrémité orientale de la petite plaine de Yabous, au sud du défilé de Foum el Atab, qui sépare deux contreforts de l'Aurès, le djebel Delaa et le djebel Bou Djeza. Il a été signalé pour la première fois par Vel, qui en avait dressé le plan (fig. 36) et en donnait les caractéristiques suivantes : dimensions : 40 x 20 m ; murs effondrés de 2 m 30 de large, dont la hauteur atteignait encore 4 m. Tours d'angle rectangulaires, dont les murs n'avaient que 0 m 90 d'épaisseur. Porte d'entrée au sud ; remploi de matériaux antiques dans les tours nord. Vel signalait en outre qu'un entrepreneur avait démoli la tour nord-ouest pour y récupérer des matériaux.



Fig. 35. Fort de Yabous.
(agrandissement). *Échelle approximative 1/1 000.*

L'ouvrage ne semble pas avoir trop souffert entre 1909 et 1961 et la photo aérienne confirme dans ses grandes lignes les indications de Vel. Les tours sud-ouest et sud-est étaient en bon état et il était encore possible de discerner la forme de la tour nord-ouest qui paraît identique aux tours sud.

Mais, à la différence de ce qu'indique le plan de Vel, elles font un angle droit, et non un angle oblique, avec les côtés, semblables en cela à celles du fort byzantin de Timgad (fig. 38, 1 et 2). Par ailleurs Vel n'a pas représenté une *clavicula*, sans doute une adjonction tardive protégeant la tour sud-ouest. Enfin, s'il parle bien de 4 ha de ruines entourant le fort, il n'a pu, depuis le sol, se rendre compte qu'il existait un mur d'enceinte d'environ 260 m de long qui en renforçait la défense et en faisait, sans doute à basse époque, un ouvrage plus important ou du moins susceptible d'abriter une population plus nombreuse. Une dérivation établie sur l'oued Yabous alimente un petit bassin situé à une douzaine de mètres au nord du fort.

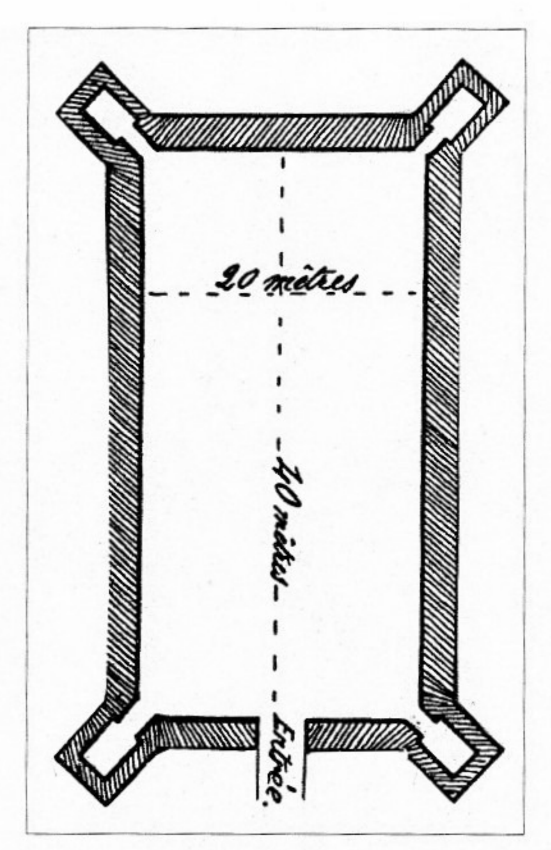


Fig. 36. Yabous.
Plan de A. Vel.

Fig. 37. Yabous.
Schéma interprétatif de R. Goden.

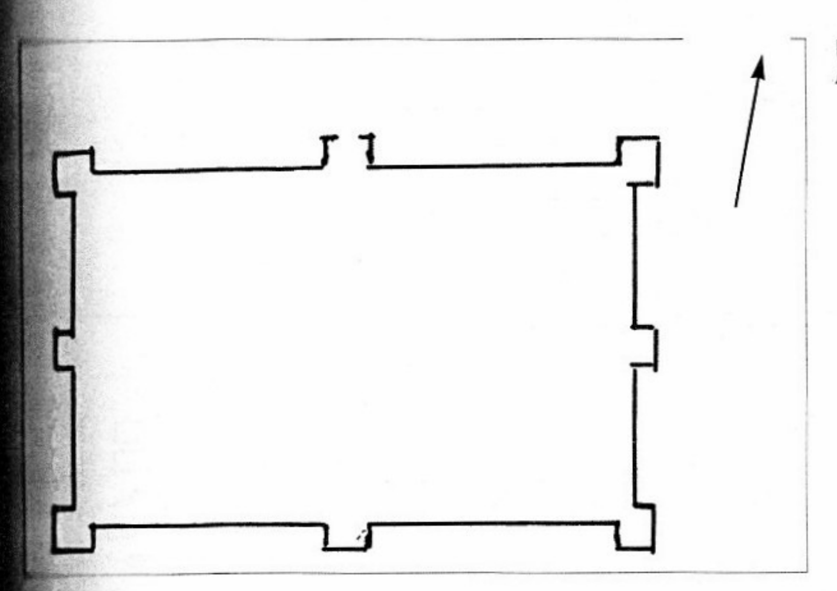


Fig. 38.1. Forteresse byzantine de Timgad.
Plan schématique d'après J. Lassus.

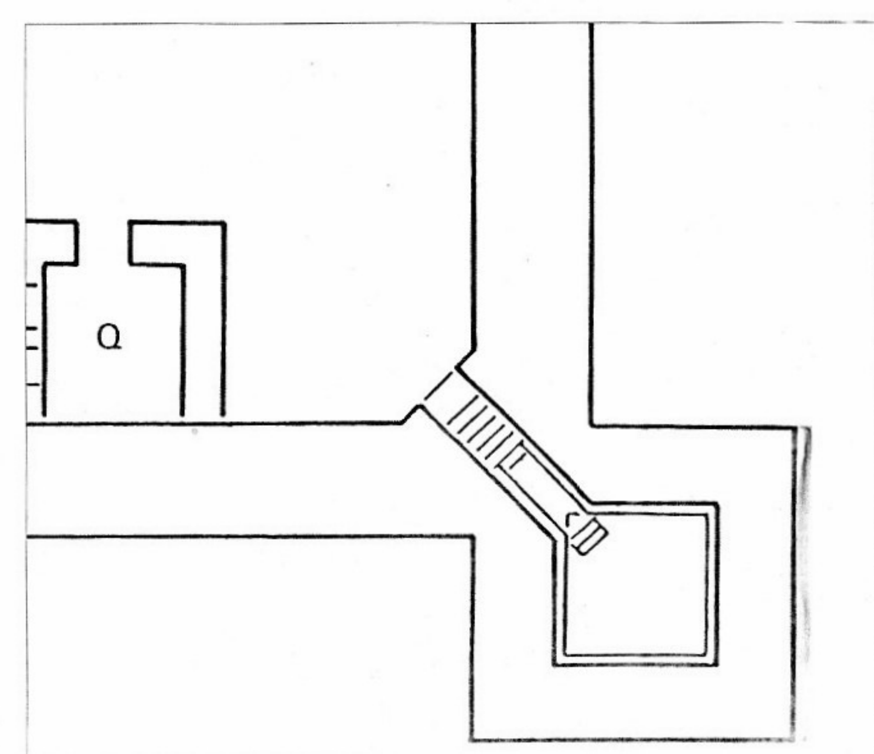


Fig. 38.2. Forteresse byzantine de Timgad.
Détail d'une tour.

B. Bassin versant de l'oued Fedhala

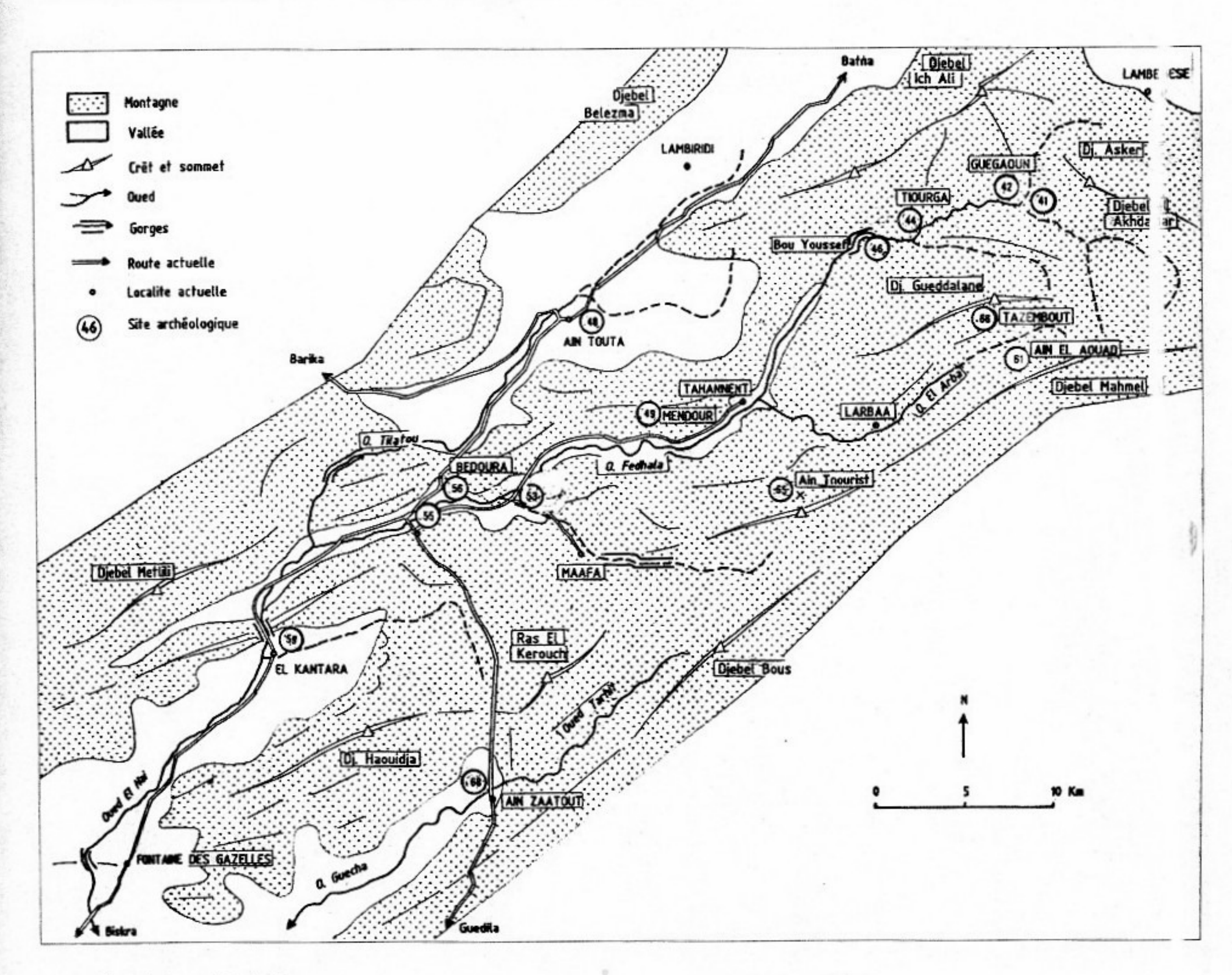


Fig. 39. La vallée de l'oued Fedhala.

Prenant sa source dans le djebel Asker (en arabe la montagne des soldats), à 3 km 500, à l'ouest de Tazoult (Lambèse), l'oued Fedhala porte à tour de rôle le nom d'oued Doufana, oued Fedhala (tribu dont il traverse le territoire), oued El Haï, oued El Kantara. Il se joint à l'oued Abdi à sa sortie de l'Aurès pour former l'oued Biskra, du nom de la ville dont il arrose la palmeraie, avant de se perdre dans le Chott Melghir. De sa source au défilé de Bou Youssef, il traverse un canton boisé, presque inhabité, où domine le pin d'Alep, mais où l'on trouve aussi de nombreux genévriers, des chênes verts et quelques oléastres.

À partir de Bou Youssef, l'aridité s'accentue, le paysage devient steppique et les cultures, insignifiantes jusqu'alors, se concentrent dans le lit de l'oued et ses abords immédiats.

En aval d'El Kantara, le climat est, à peu de choses près, celui du Sahara avec une pluviométrie voisine de 200 mm.

À l'exception du défilé de Bou Youssef, facile à contourner, le relief peu accidenté de cette vallée, en a fait à l'époque romaine l'une des principales voies menant de Lambèse à El Kantara (*Calceus Herculis*) et aux camps sahariens de l'armée romaine[22-23].

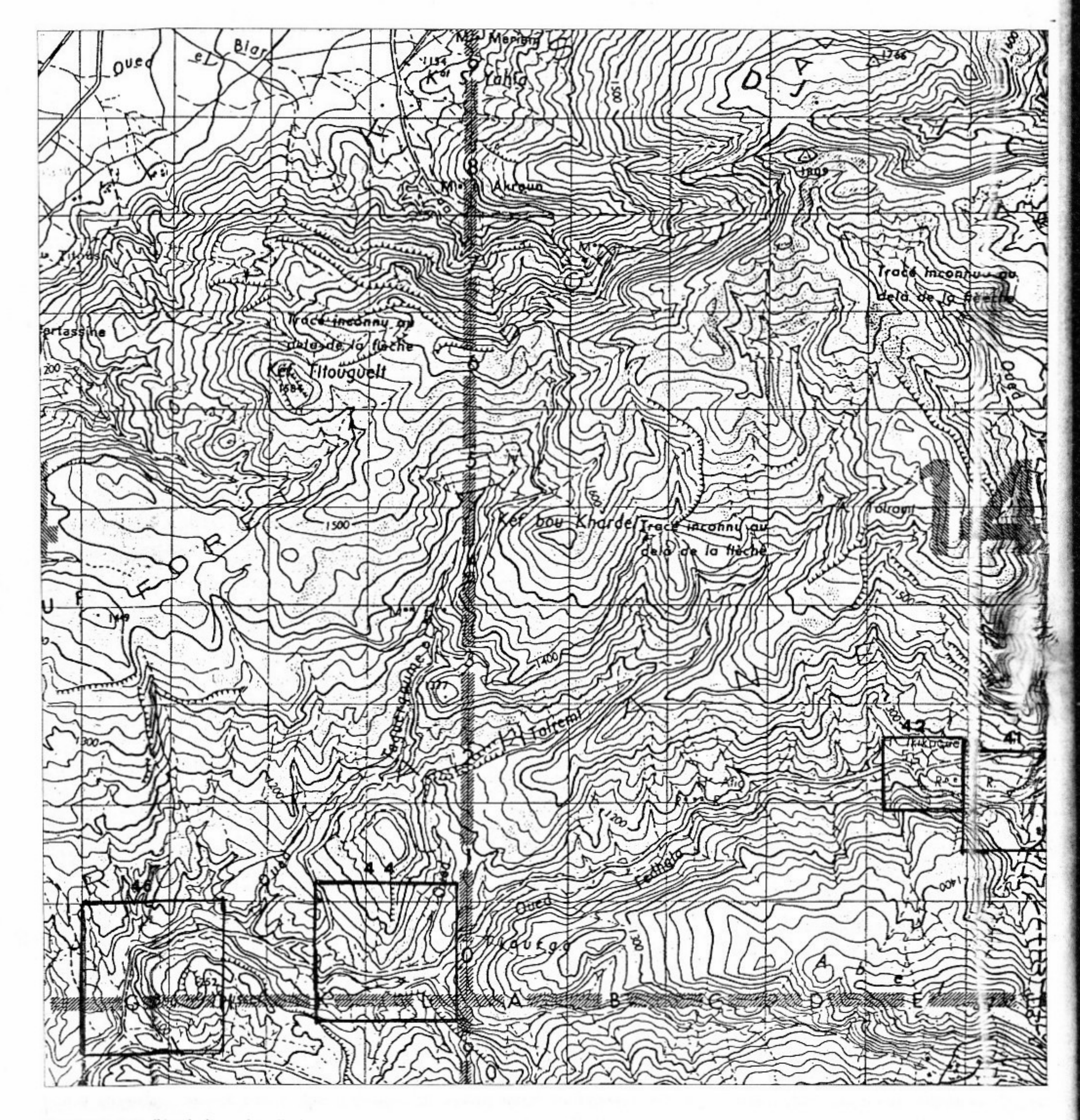


Fig. 40. Haute vallée de l'oued Fedhala.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Batna. Localisation des vues 41 à 46.

La haute vallée de l'oued Fedhala correspond à la partie la plus septentrionale de l'Aurès ; c'est aussi l'une des plus froides. Région fortement accidentée et boisée (pins d'Alep, chênes verts, rares oléastres), elle est dominée au nord par le djebel Ich Ali (alt. 1 900 m), au sud par le djebel Gueddelane (alt. 2 000 m). La vallée peut servir de passage nord-est/sud-ouest pour éviter le détour par Batna.

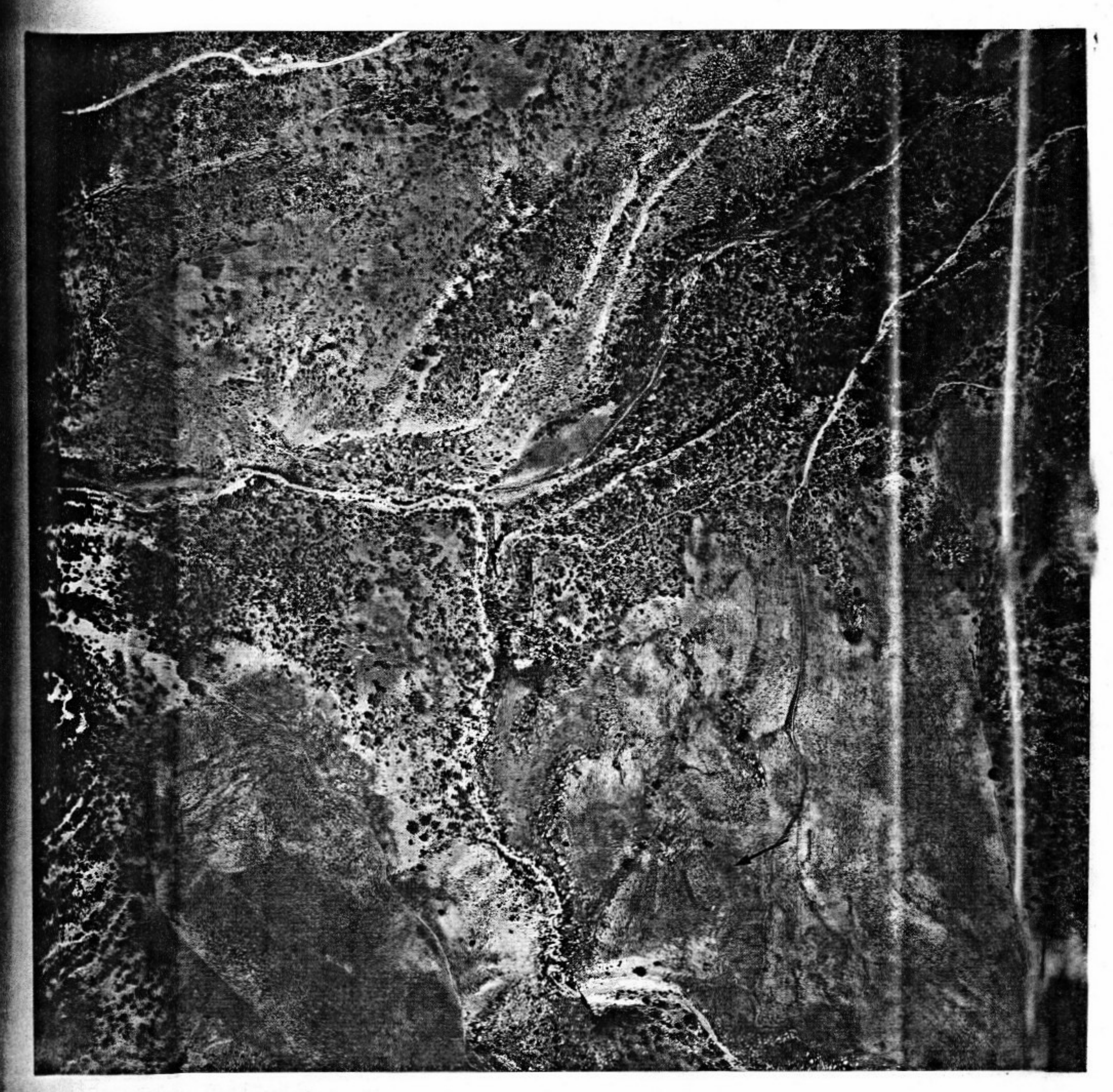


Fig. 41. Confluent des oueds Doufana et Bou Aïoun.
Échelle approximative 1/5 800, carte n° 40.

Le confluent de l'oued Doufana et de l'oued Bou Aïoun est dominé au sud-est par une plate-forme d'environ 150 x 130 m, sur laquelle est bâtie une construction composée de deux corps de bâtiment juxtaposés dont l'un a environ 44 m de long sur 34 m de large, l'autre 1[illegible] m de long sur 24 de large, légèrement désaxé par rapport au précédent. L'ensemble repose sur un soubassement en pierres à bossage. Base de pilier carré ; tuiles. Cet ensemble n'est pas signalé par l'*A.A.A.*

De ce confluent une piste rejoint la route, qui mène de Lambèse à la maison forestière de Sgag en traversant le site d'Aïn el Asker, où ont été relevées plusieurs inscriptions funéraires[24].



Fig. 42. Guegaoun.
Échelle approximative 1/1 200, carte n° 40, réf. A.A.A., *f° 27, n° 237.*

À 1 km à l'ouest du confluent de l'oued Doufana et de l'oued Bou Aïoun, la piste carrossable qui suit la vallée, traverse un champ de ruines du nom de Guegaoun (ou Ikikaouen) dont la partie centrale est constituée par un trapèze isocèle, dont les bases ont 48 m et 60 m et les côtés 36 m qu'un virage accentué de la piste contourne. Cette construction s'appuie du côté sud sur un fort remblai. Le long du mur est, J. Marcillet-Jaubert a découvert une belle dédicace à Jupiter, à Junon et à d'autres dieux, dont une divinité jusqu'alors inconnue du nom de Tanant, qui est peut-être le génie du lieu. L'on notera qu'en aval, le principal village de la vallée, chef-lieu de la commune rurale, porte le nom très voisin de Tahanant. Cette inscription est datée du règne de Sévère Alexandre. L'auteur en est une femme, Julia Faustina, épouse ou sœur d'un centurion de légion[25]. À quelques mètres plus au sud, autre dédicace à Jupiter pour le salut de Septime Sévère et de ses fils. Le dédicant, dont le nom a été martelé, pourrait être la IIIe Légion[26].

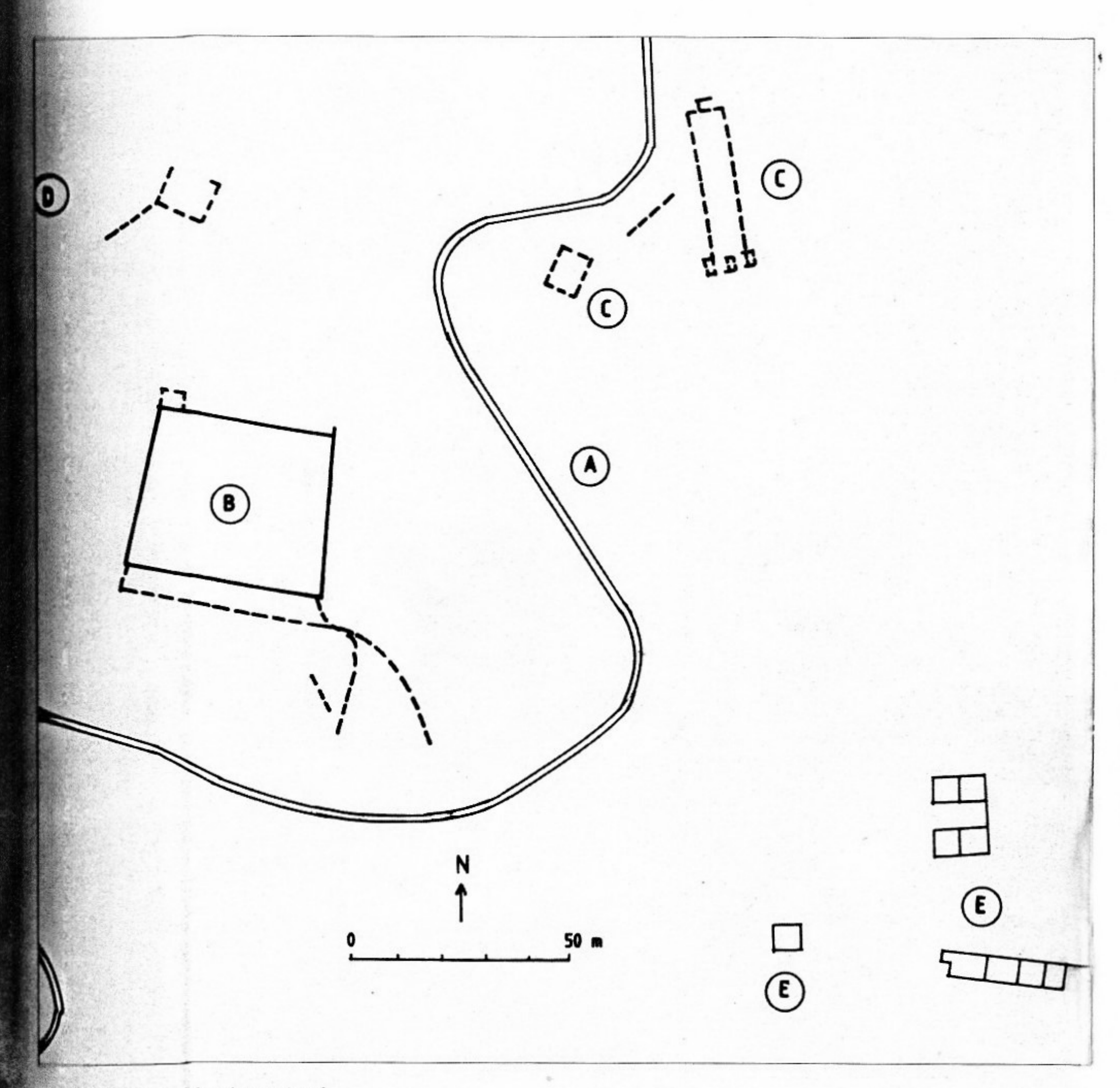


Fig. 43. Guegaoun, schéma interprétatif.

A : bassins creusés dans le roc. B : bâtiment central, à destination incertaine, lieu de culte, villa, marché ? C et D : vestiges antiques, E : habitations récentes.

Plusieurs inscriptions funéraires ainsi qu'une inscription rupestre mentionnant des *praedia*, y ont été copiées[27]. Au nord, en bordure de la forêt, double pressoir creusé dans le roc. Au bord de la piste, 4 bassins, eux aussi creusés dans le roc, étaient vraisemblablement alimentés par une source. À 100 m au nord-est vestiges d'un mur de 80 m de long et de diverses autres constructions. Peut-être Guegaoun était-il le chef-lieu d'un grand domaine.



Fig. 44. Tiourga.
Échelle approximative 1/7 500, réf. A.A.A., *f° 27, n° 239, carte n° 40.*

À 4 km à l'ouest du précédent et à environ 22 km de Lambèse, distance à laquelle devait se trouver la *statio ad basilicam Diadumene* de la *Table de Peutinger*[28] : vestiges de constructions surplombant la piste Lambèse-El Kantara sur une superficie d'environ 230 x 90 m.

Détail, fig. 5, ci-après. Au sud de la piste en E, le sommet de la hauteur qui domine Tiourga, est barré du nord-ouest au sud-est par un mur discontinu de 300 m de long qui réalise avec le rebord abrupt du plateau une sorte d'enceinte trapézoïdale coupée elle-même par un mur perpendiculaire à sa grande base. Au nord de ce mur, le rectangle subsistant est occupé par quelques vestiges de bâtiments, probablement protohistoriques. Le site, révélé par la photo aérienne, n'a jamais été prospecté.

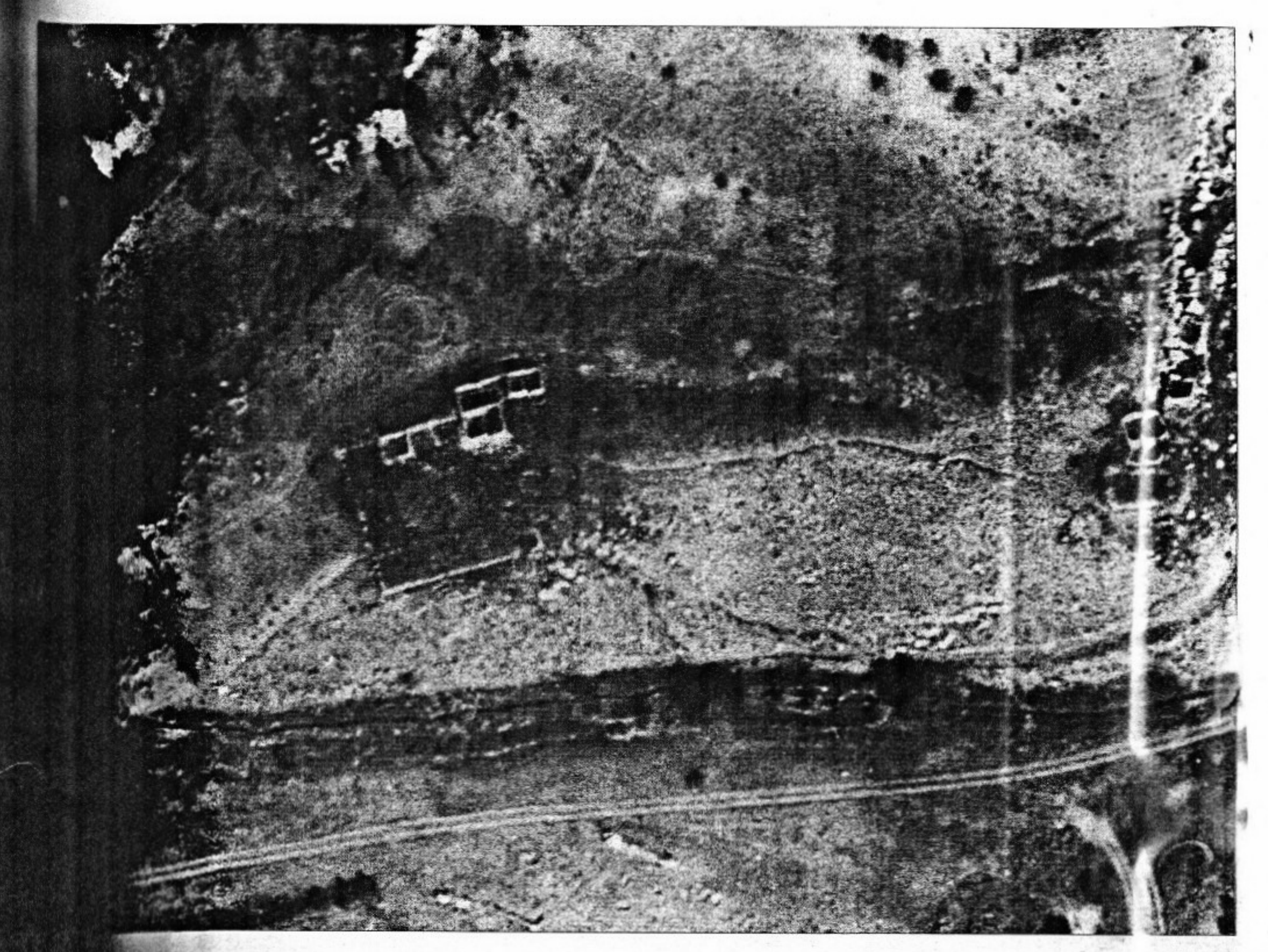


Fig. 45.1. Tiourga.
Agrandissement de la vue précédente.
Échelle approximative 1/1 400.

En A, grande construction carrée de 32 m de côté. En B, basilique chrétienne de 15 m 20 x 10 m 50, précédée d'un escalier de 6 m de long ; fragments d'inscription dédicatoire[29].

En C, vestiges, beaucoup moins nets d'une construction rectangulaire d'environ 36 m de long sur 15 de large auquel est accolé un bâtiment à abside d'environ 25 m de long sur 15 de large.

Fig. 45.2. Schéma interprétatif.



Fig. 46. Bou Youssef. Site protohistorique.
Échelle approximative 1/7 500, carte n° 40.

Deux km à l'ouest de Tiourga, au sud de la route qu'il domine, sommet tabulaire en forme de vaisseau allongé, dont la plate-forme supérieure, longue de 234 m, est d'environ 80 m dans sa plus grande largeur. Elle est occupée par des vestiges de constructions, vraisemblablement protohistoriques, dont les plus grandes ont environ 10 x 10 m. Les rebords abrupts de cette table semblent la prédestiner au rôle d'habitat-refuge. Le site est inconnu à ce jour.

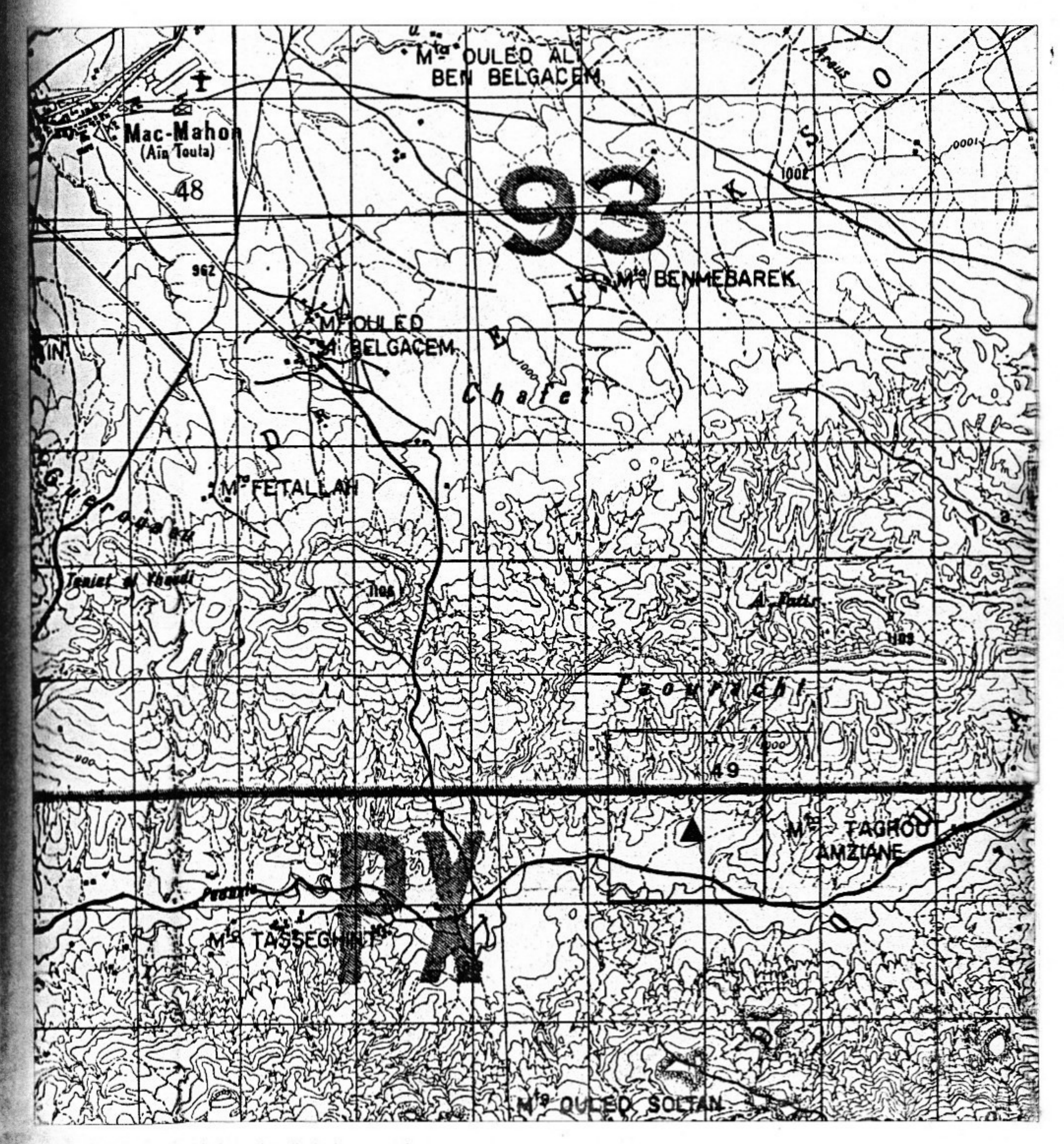


Fig. 47. Moyenne vallée de l'oued Fedhala (partie est).
Extrait de la carte INC Alger, au 1/50 000, Mac-Mahon (Aïn Touta). Localisation des vues 48 à 51.

La vallée de l'oued Fedhala longe le large bassin d'Aïn Touta qui est drainé par un de ses affluents, l'oued Arous. Belle plaine de culture, bénéficiant d'eau d'irrigation. Village de colonisation à la période française.



Fig. 48. Village d'Aïn Touta (ex Mac-Mahon).
Nord = ↑. *Échelle approximative 1/11 700, carte n° 47, réf.* A.A.A., *f° 38, n° 1.*

Dans la plaine des Ksour, à environ une dizaine de km à l'ouest de la vallée de l'oued Fedhala ; ancien chef-lieu de commune mixte et village de colonisation, Aïn Touta est devenu chef-lieu de daïra (cercle). Diverses inscriptions, dont plusieurs proviennent de *Lambiridi*, en particulier celle du *ponderarium* de cette ville[30] ou des environs, entre autres, une dédicace à *Frugifer*, et plusieurs milliaires ont été rassemblés dans les jardins de la daïra (en A, sur la photographie).



Fig. 49. Site de Mendour.
Nord = ↑. Échelle approximative 1/6 800, carte n° 47.

À l'intérieur d'une enceinte de 180 m sur 55, qui occupe une faible éminence située sur la rive droite de l'oued Fedhala, ruines de divers bâtiments.

À une centaine de mètres au nord (D), autres vestiges, dont peut-être une tour de guet et un ou deux pressoirs, mis au jour récemment de façon fortuite. Un barrage sur l'oued contigu permet de dériver les eaux venant de l'Aïn Fatis vers 3 canaux d'irrigation dont l'un alimente l'enceinte (A, B, C).

Mendour, situé à 12 km de Tiourga, pourrait correspondre à la station de *Symmachi* de la *Table de Peutinger*[31].



Fig. 50. Medour.
Agrandissement de la vue précédente. Échelle 1/1 000.

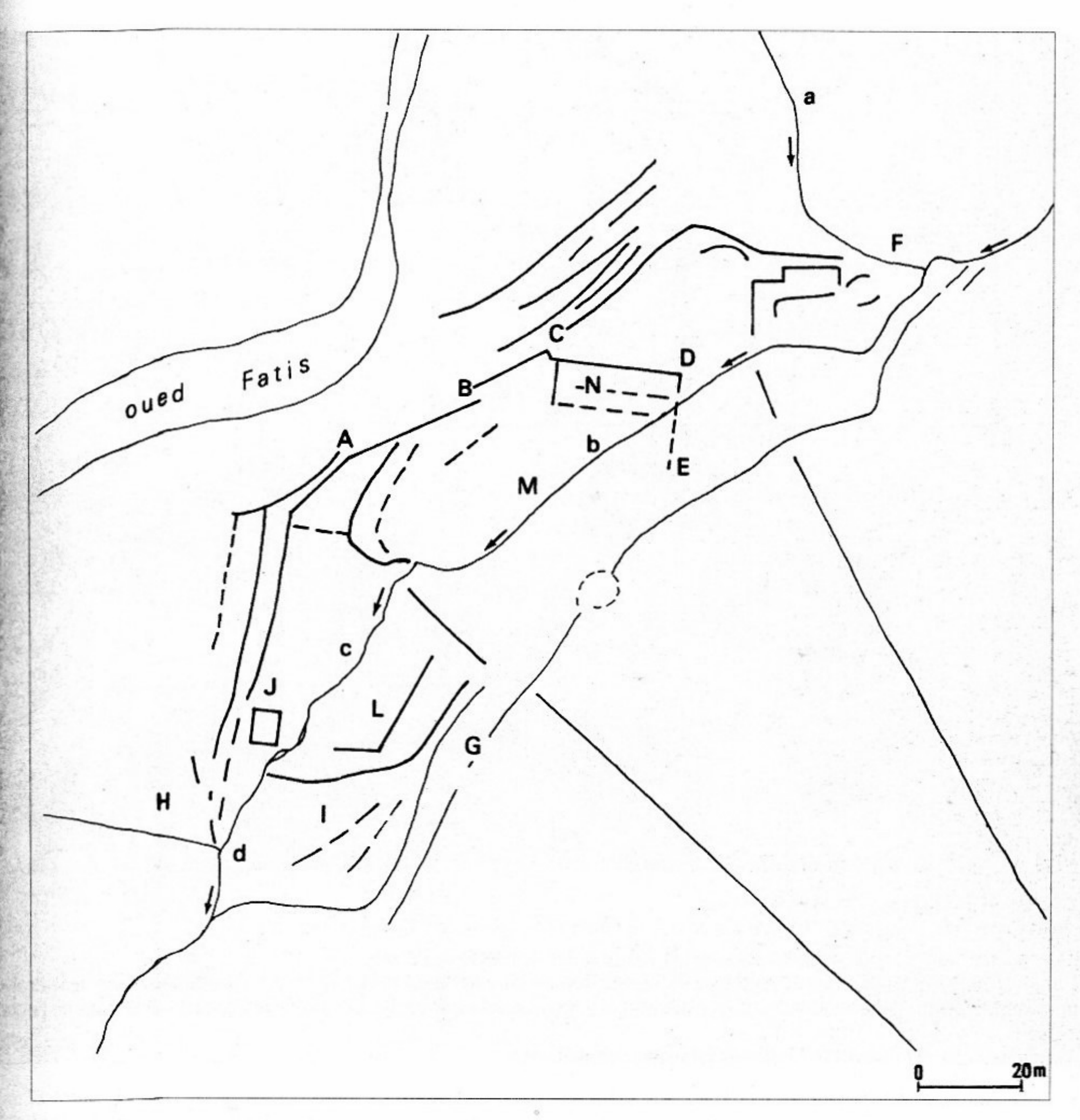


Fig. 51. Schéma interprétatif de Mendour.
D'après la figure précédente. Échelle 1/1 000.

A, B, C, mur en grand appareil, long de 43 m 60, large de 0 m 60 et de 1 m 80 de hauteur moyenne.

C, D, mur arasé au niveau du sol ; la structure D, E est peu distincte. Du point C, part un mur en *opus africanum*, partiellement éboulé, qui fait le tour du site en F, G, H, pour revenir en A.

En J, construction rectangulaire d'environ 12 m sur 8, peu visible au sol. Il en est de même du grand mur L. Une canalisation a, b, c, alimentée par l'Aïn Fatis traverse le site. Elle était encore utilisée dans un passé récent. En M, vestiges d'huilerie (bassin et contrepoids) ; N, vestiges de mur.

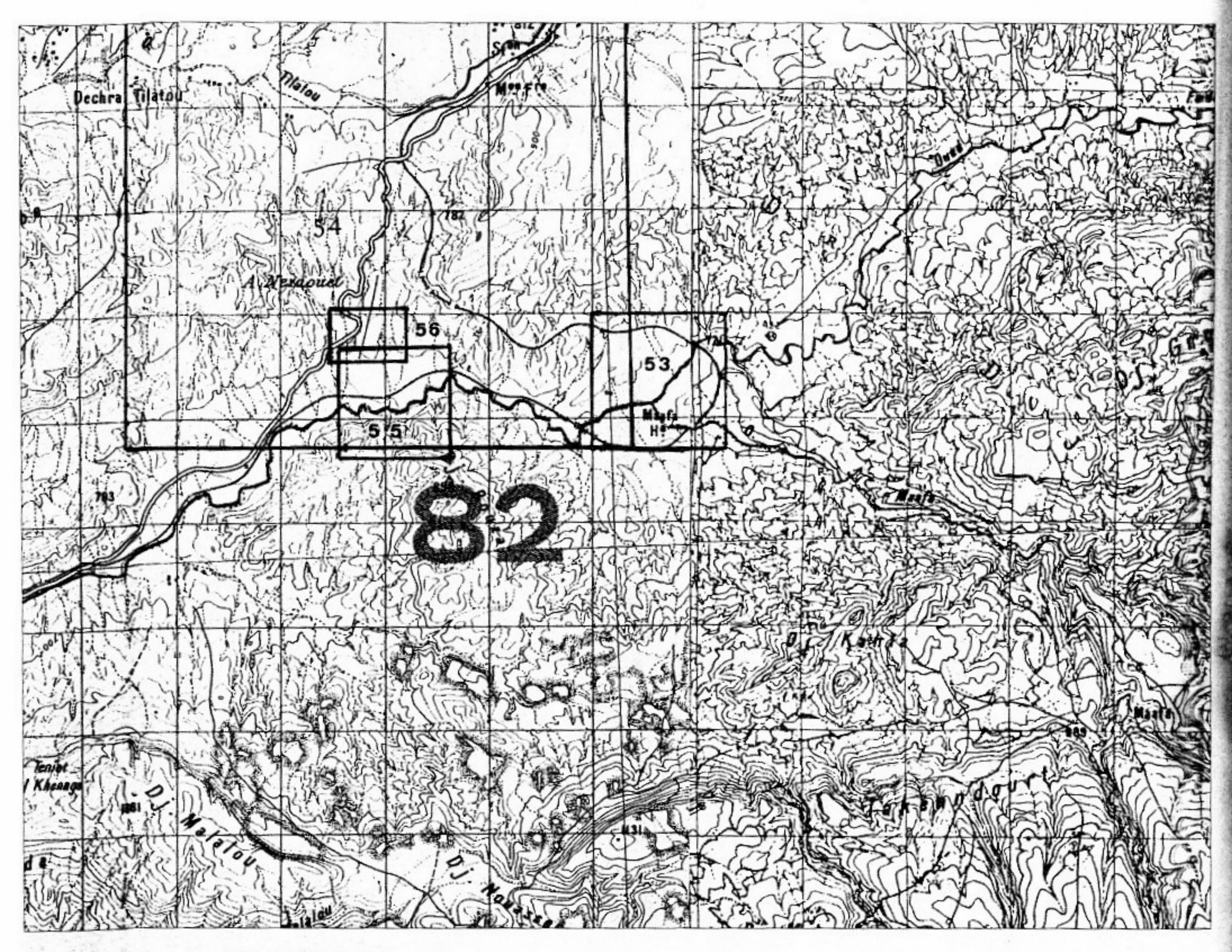


Fig. 52. Moyenne vallée de l'oued Fedhala (ouest).
Extrait des cartes INC, Alger, au 1/50 000, Les Tamarins et Mac-Mahon (Aïn Touta). Localisation des vues 53 à 57.

Cette partie moyenne de la vallée constitue la frange ouest du massif de l'Aurès.

Aujourd'hui, voie ferrée et route nationale s'y insinuent pour joindre Batna et Biskra. À l'est d'Aïn Nezaouet une ligne droite nord-sud représente vraisemblablement les vestiges d'une voie romaine qui rejoignait ici celle qui empruntait la vallée de l'oued Fedhala.

Les fonds d'oueds portent des cultures arbustives verdoyantes.

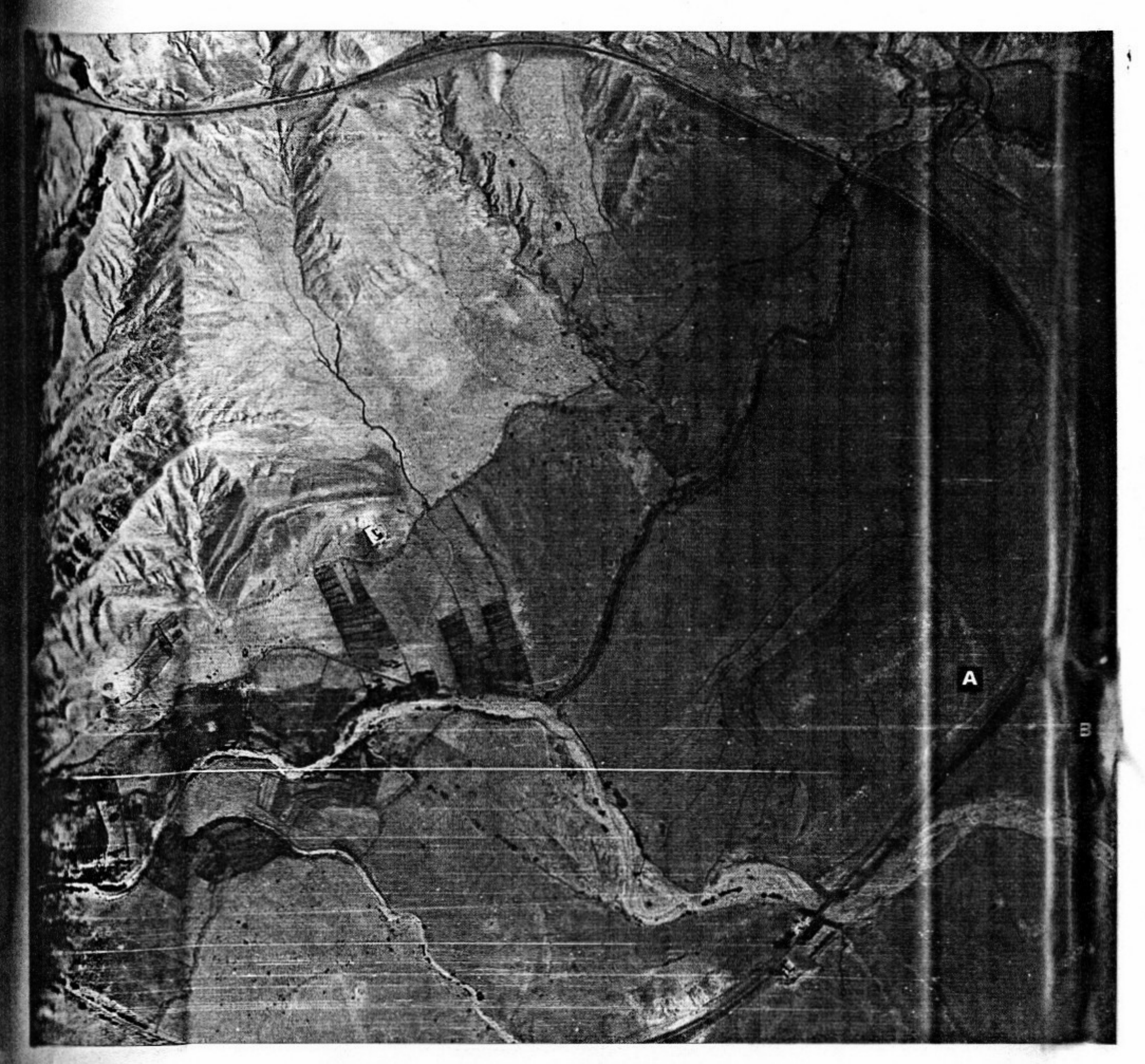


Fig. 53. Station de chemin de fer de Maafa (avant la construction du poste militaire).
Échelle approximative 1/5 800, carte n° 53.

Site de Maafa, situé à 4 km du village de ce nom, au confluent des oueds Fedhala et Maafa, à l'intérieur de la grande boucle du chemin de fer Batna-Biskra.

Sur la butte rectangulaire qui domine ce confluent (A), l'on peut voir sur les photos aériennes antérieures à 1960 (ci-dessus) des vestiges de plusieurs bâtiments couvrant une superficie d'environ 200 m sur 50. Ils ont fait place quelques mois plus tard à un fortin de l'armée française, dont la construction a entraîné la mise au jour de divers éléments d'architecture antique : en particulier un chapiteau corinthien à feuilles non découpées et un caisson funéraire. Un fragment de dédicace à Aurélien, qui est probablement un milliaire des années 274-275 a été remployé dans le mur extérieur[32].

À l'est, séparée de cette butte par la tranchée du chemin de fer, petite ruine carrée (B) ; à l'ouest et au sud-ouest de la butte, vaste zone irriguée au parcellaire orthogonal (vestiges de centuriation ?).



54. Confluent oued Nza Bel Messaï-oued Fedhala (vestiges de voie).
(Cliché photothèque Camille-Jullian.) Échelle approximative 1/30 000, carte n° 53.

À partir de la station de Maafa, le cours de l'oued Fedhala suit une direction sensiblement est-ouest jusqu'à son confluent avec le petit oued Nza bel Messaï qui descend du nord. Cet oued est cité par la plupart des voyageurs du XIX[e] siècle, entre autres par Fromentin[33], car la grande piste caravanière Batna-Biskra était contrainte, à la hauteur du caravansérail, devenu plus tard la station des Tamarins, d'abandonner le cours de l'oued El Ksour, qui pénètre un peu plus loin dans le défilé infranchissable de Tilatou, pour suivre ce torrent le plus souvent à sec.

Une voie romaine, dont l'existence est attestée par une série de bornes milliaires[34], faisait de même. Une ligne droite de 2 km qui figure sur les cartes du Service géographique de l'Armée depuis le début du siècle et bien visible sur la présente photographie, matérialise probablement le tracé de cette voie (A). D'autres fragments, moins nets, se devinent en B et C. En D et E, des taches de verdure soulignent le cours est-ouest de l'oued El Ksour.

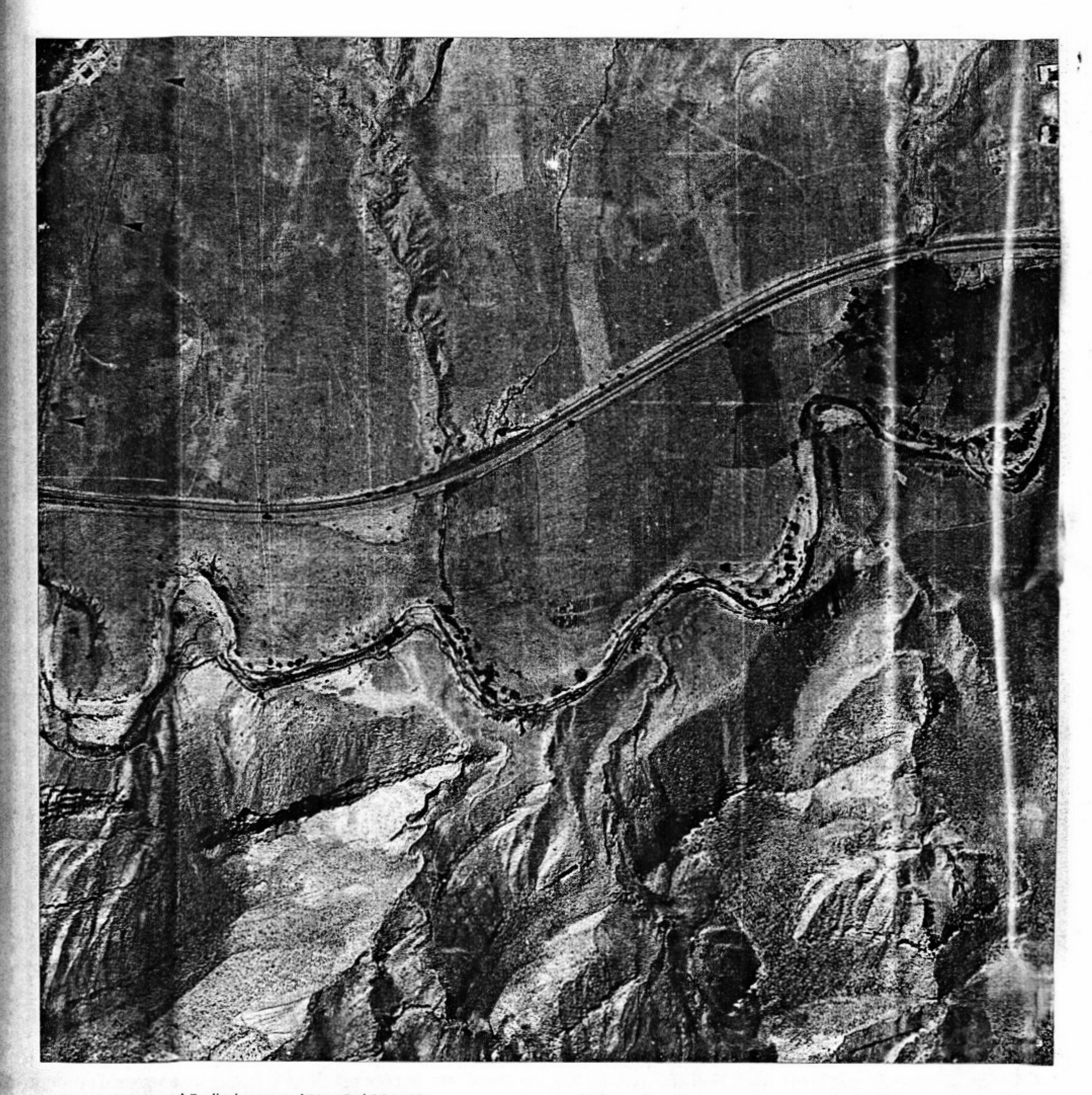


Fig. 55. Confluent oued Fedhala – oued Nza Bel Messaï.
Nord = ↑. *Échelle approximative 1/5 600, carte n° 53, réf.* A.A.A., *f° 37, n° 48.*

En cet emplacement, où Carbuccia[35] signalait des ruines s'étendant sur 80 ha, l'on ne voit plus au sol que quelques pierres taillées éparses. Cependant la photographie révèle, en A et B, des traces de parcellaires antiques ou de murs et, surtout, à l'extrême gauche, au nord de la voie ferrée, le tracé rectiligne de la probable voie romaine évoquée ci-dessus, qui rejoignait ici la voie qui empruntait la vallée de l'oued Fedhala. L'on notera, par rapport aux nombreuses courbes que la forte dénivellation (250 m entre la vallée de l'oued Tilatou et celle de l'oued Fedhala) impose à la route et à la voie ferrée, la rectitude de la voie romaine, faite avant tout pour les hommes et les animaux de bât, mais dont la pente devait être trop raide pour les charrois. Les sites de Maafa et de Bedoura décrits ci-dessus, pourraient correspondre, l'un ou l'autre, à la station *Ad duo fluminan* que la *Table de Peutinger* situe à 9 milles soit 13 km de *Ad Calceum Herculis* (El Kantara).



Fig. 56. Camp de Jedoura.
Nord = ↑. Échelle approximative 1/2 800, carte n° 53.

À 1 km au nord du confluent, oued Fedhala/ravin de Nza Bel Mesaï, sur le côté est de la voie que nous venons d'évoquer, grande construction en forme de trapèze rectangle, dont la grande base a 108 m et la petite base 85 m ; le côté nord et le côté est ont respectivement 70 et 75 m, soit une superficie de 0 ha 60.

Ce sont des dimensions voisines de celles du camp de *Thabudeos*, décrit par Baradez[36]. Une tour d'angle carrée est certaine à l'angle sud-est ; probable aux angles sud-ouest et nord-est. Une porte unique semble-t-il, ouvrant sur la voie nord-sud, existait au milieu de la façade ouest.

Les murs, ou du moins leur soubassement étaient en grand appareil. À l'intérieur, traces probables d'une voie principale ouest-est située dans l'axe de la porte du camp. Une voie de pourtour faisait, semble-t-il, le tour intérieur du rempart. Une évacuation d'eau, qui se fait par le côté sud-est, sans doute l'indice d'un émissaire, auquel pourrait correspondre une arrivée d'eau, dont on peut espérer trouver l'origine dans les ravins environnants.

Le nom de Jedoura est à rapprocher du *castron Bedera*, que Georges de Chypre au VIIe siècle, situe en Numidie[37].

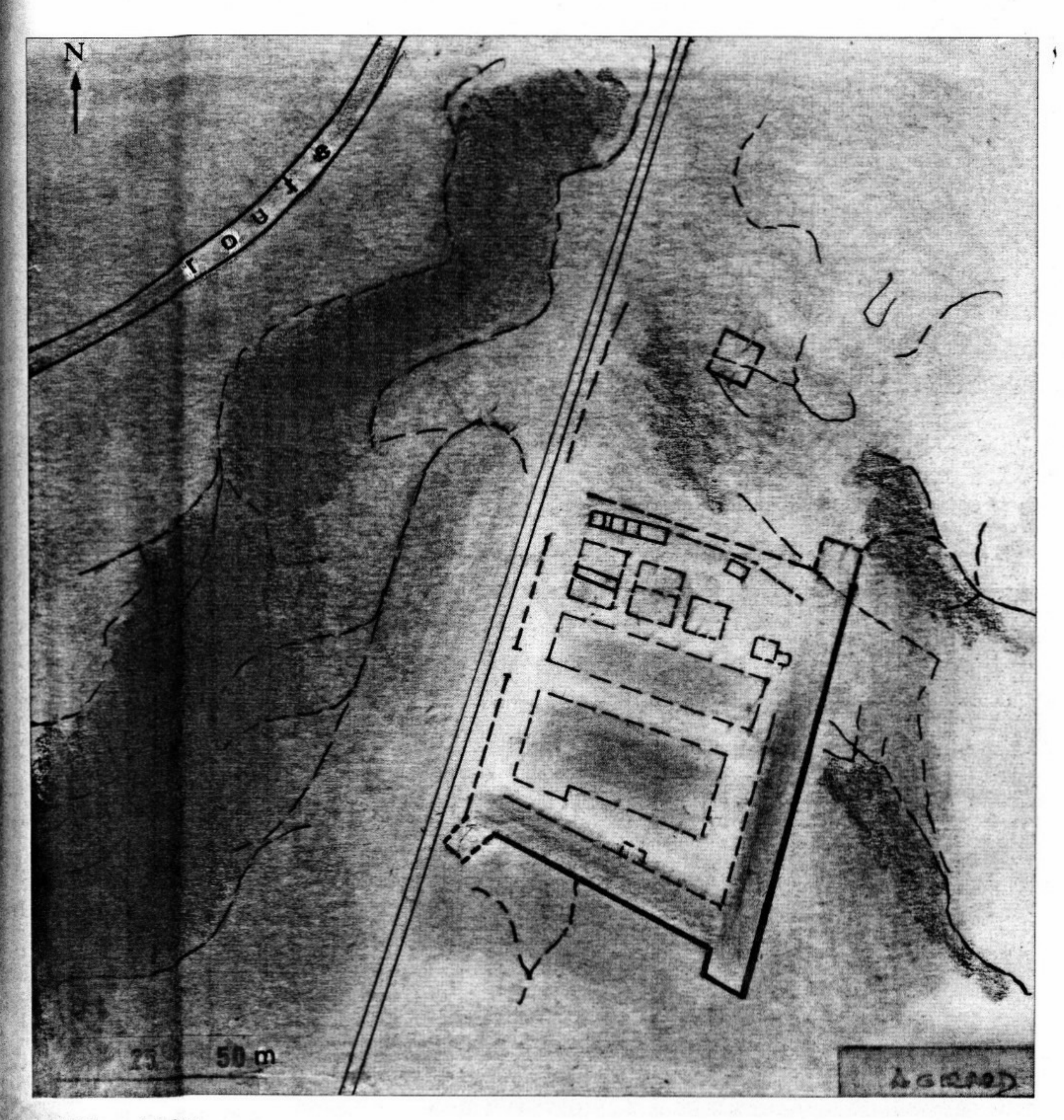


Fig. 57. Camp de Bedoura.
Plan dressé par A. Girard d'après un levé effectué par lui-même sur le terrain. Échelle : 1/1 250.

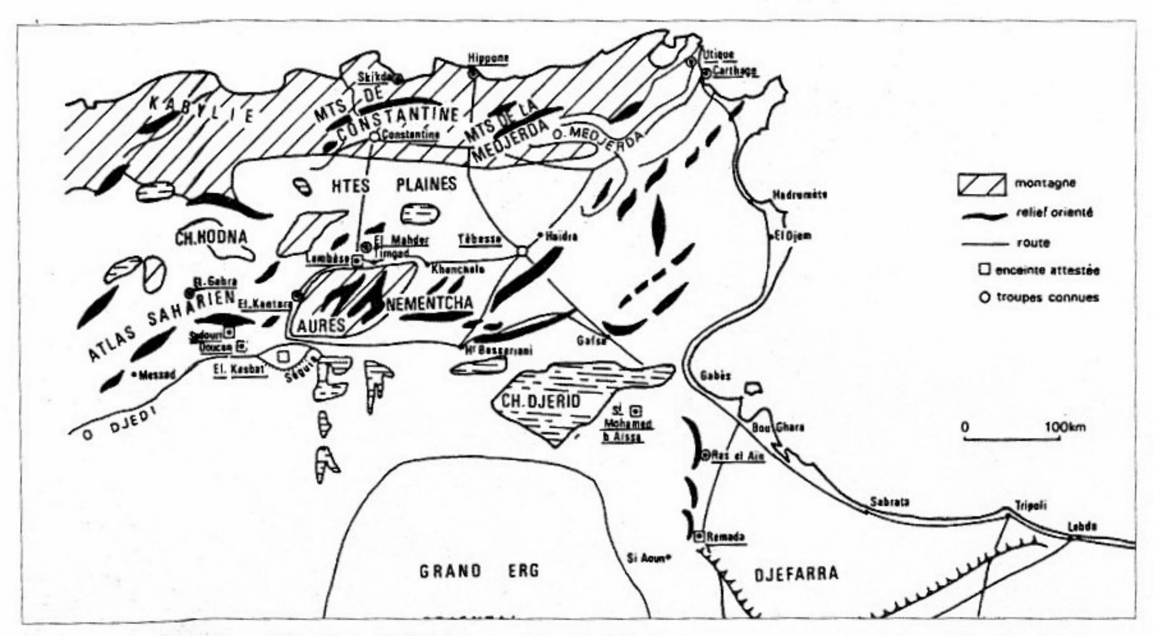


Fig. 58. Carte du système défensif de l'Afrique romaine au IIIe siècle.
(D'après Y. Le Bohec, 1989.)

El Kantara est le point de passage obligé entre les hautes plaines constantinoises et le Sahara.

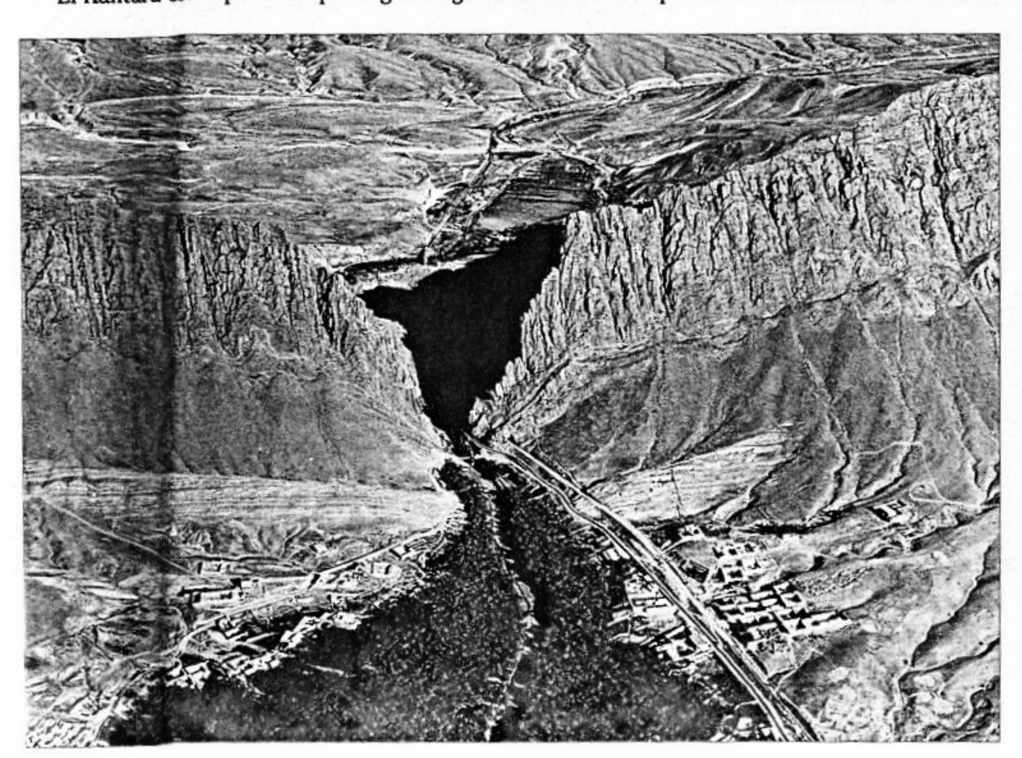


Fig. 59. Défilé d'El Kantara.
(Cliché SIRPA/ECPA.)

La photo oblique ci-jointe, prise d'un hélicoptère, donne une bonne idée de la barrière que les djebel Djar et Dechra et Djar Ouled Bellil dressent entre les paysages steppiques au nord, et le versant semi-saharien au sud, sur lequel tranche la tache sombre de la palmeraie. Elle met également en valeur la brèche que le défilé d'El Kantara ouvre entre l'Aurès et le massif du Metlili, constituant l'un des rares passages permettant des relations aisées entre le Tell et le Sahara.

Les Romains l'avaient bien compris et y ont longtemps tenu garnison, ainsi qu'en témoignent plusieurs inscriptions mentionnant divers corps de troupes. En revanche le cantonnement de ces troupes était jusqu'ici resté inconnu. Il semble désormais très probable que le camp de Bedoura, situé à 13 km au nord du défilé ait joué un rôle majeur dans ce dispositif.

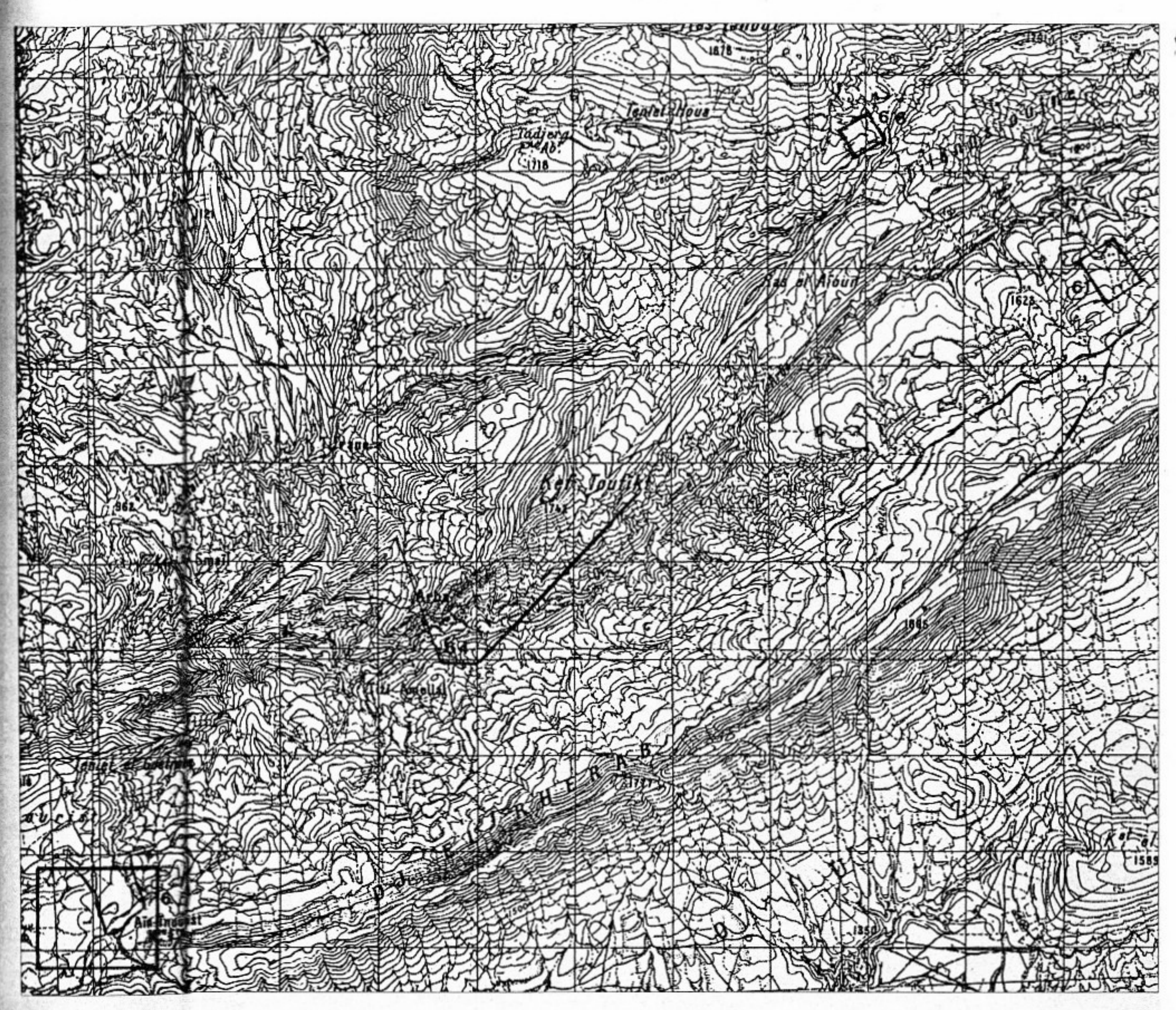


Fig. 60. Vallée de l'oued Larba.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, 1/50 000, Mac-Mahon (Aïn Touta). Localisation des vues 61 à 66.

Dans son cours supérieur l'oued Fedhala reçoit sur sa gauche l'oued Larba. L'on trouve dans cette vallée sensiblement le même milieu forestier, avec une belle cédraie du côté de Sgag, mais aussi sur les flancs nord du djebel Malou, quelques bonnes terres à céréales en culture sèche, bien exploitées à l'époque romaine.



Fig. 61. Aïn el Aouad (en arabe, la source des chevaux).
Échelle approximative 1/1 900, réf. A.A.A., f° 38, n° 5 qui ne donne aucun renseignement sur le site. Le hameau contigu porte le nom de Louafi.

Ruines étendues sur environ 500 m de long et 150 m de large entre le thalweg de l'oued El Arba (ou Larba), au nord et la falaise du djebel Malou au sud. L'altitude du site se situe entre 1 540 et 1 560 m. Dans la partie sud, qui est plus élevée, des traces de neige sont encore visibles.

Au nord, à la source proprement dite, (A), dédicace à Neptune, dieu des Eaux, datée du règne de Septime Sévère et de ses fils (198-211) ; cette inscription a été découverte en 1971 par le Dr J. Verstraeten qui a recueilli en outre sur le site un fragment de conduite en céramique portant l'estampille de la IIIe Légion[38].

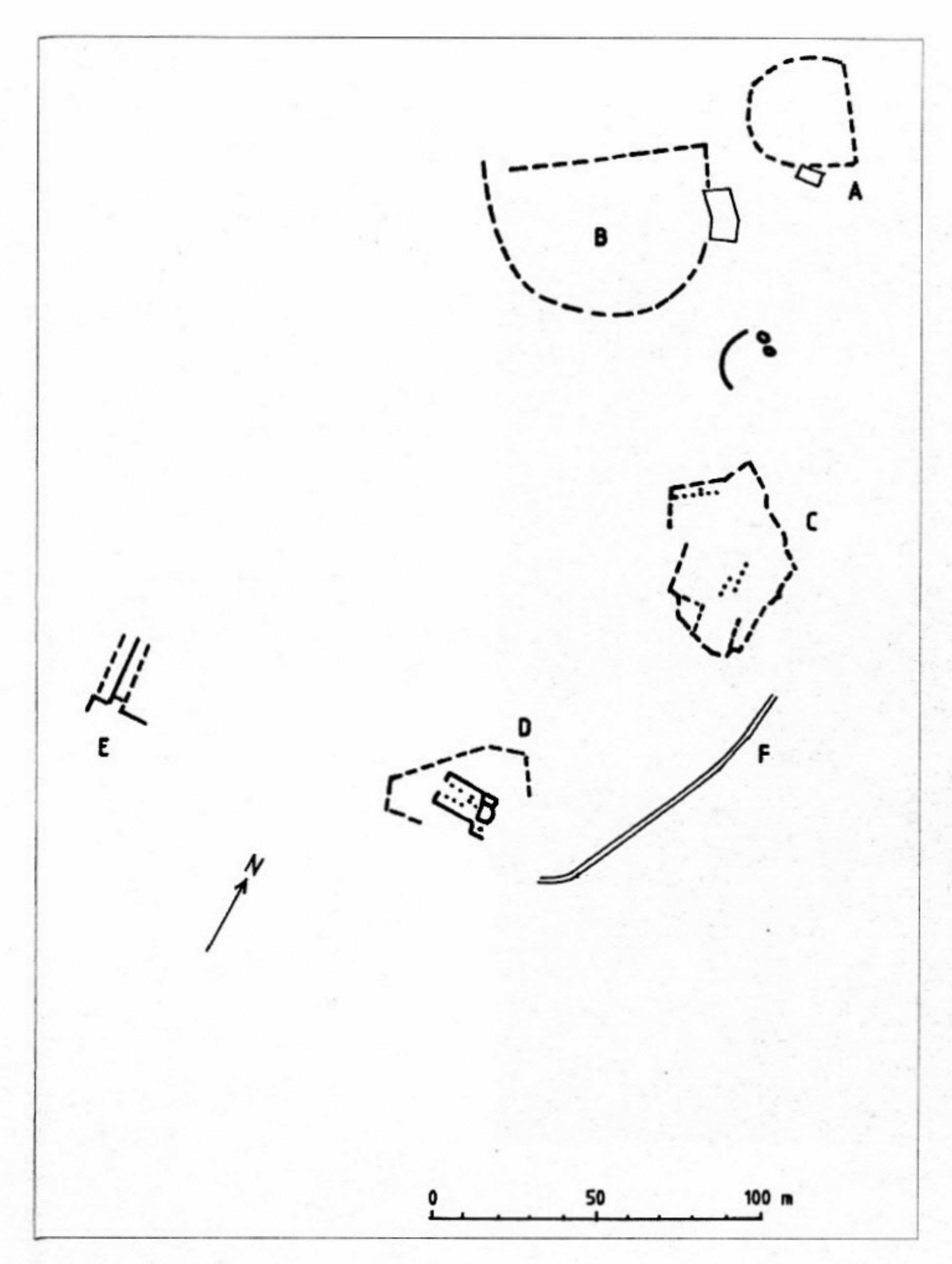


Fig. 62. Aïn el Aouad.
Schéma interprétatif au 1/1 700, dressé par l'ESGT (École des Géomètres et Topographes), d'après la figure précédente.

Au sud-ouest de la source, un demi-cercle qui épouse la déclivité du sol, pourrait correspondre à la *cavea* d'un théâtre, il est précédé d'une plate-forme qui pourrait en être le *proscenium* : le diamètre de cet hémicycle est bien dans la norme des petits théâtres ruraux[39].

En C, vestiges d'un enclos, peut-être récent ; D, vestiges très nets d'une petite basilique à 3 nefs, orientée ; voir agrandissement fig. 63. Elle n'a à ce jour, pas été prospectée au sol. À la même altitude, mais plus à l'ouest (E) vestiges d'un grand bâtiment dont subsiste un mur nord-sud de plus de 20 m.



Fig. 63.1.
Agrandissement partiel de la vue précédente centrée sur la basilique. Échelle 1/425.

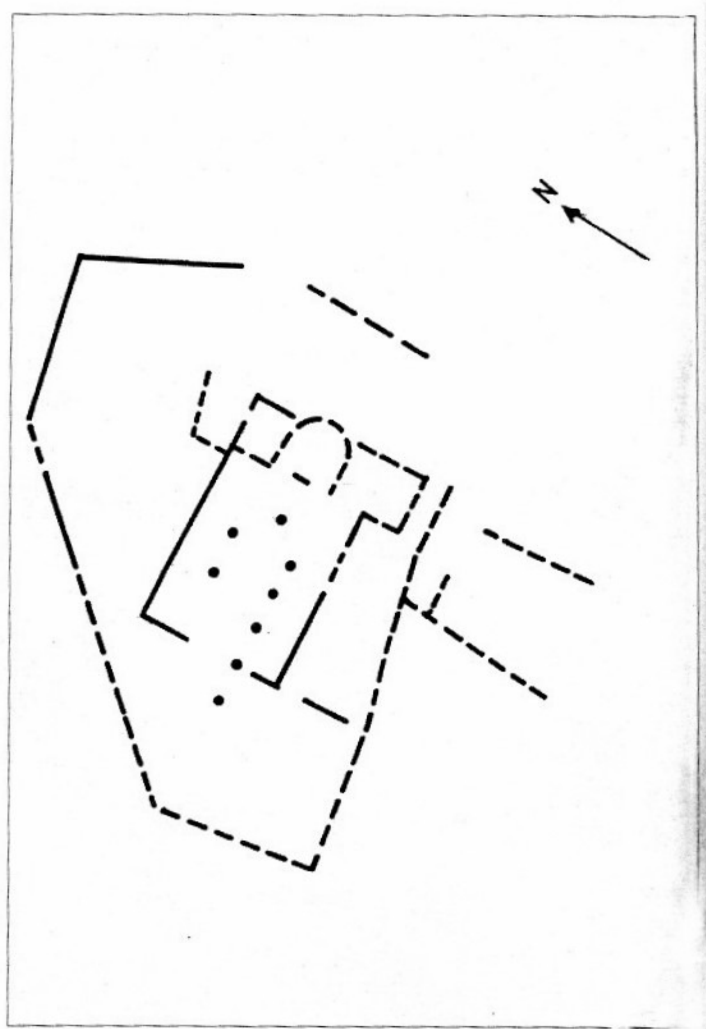


Fig 63.2.
Plan de la basilique établi d'après la figure précédente. (Même échelle.)

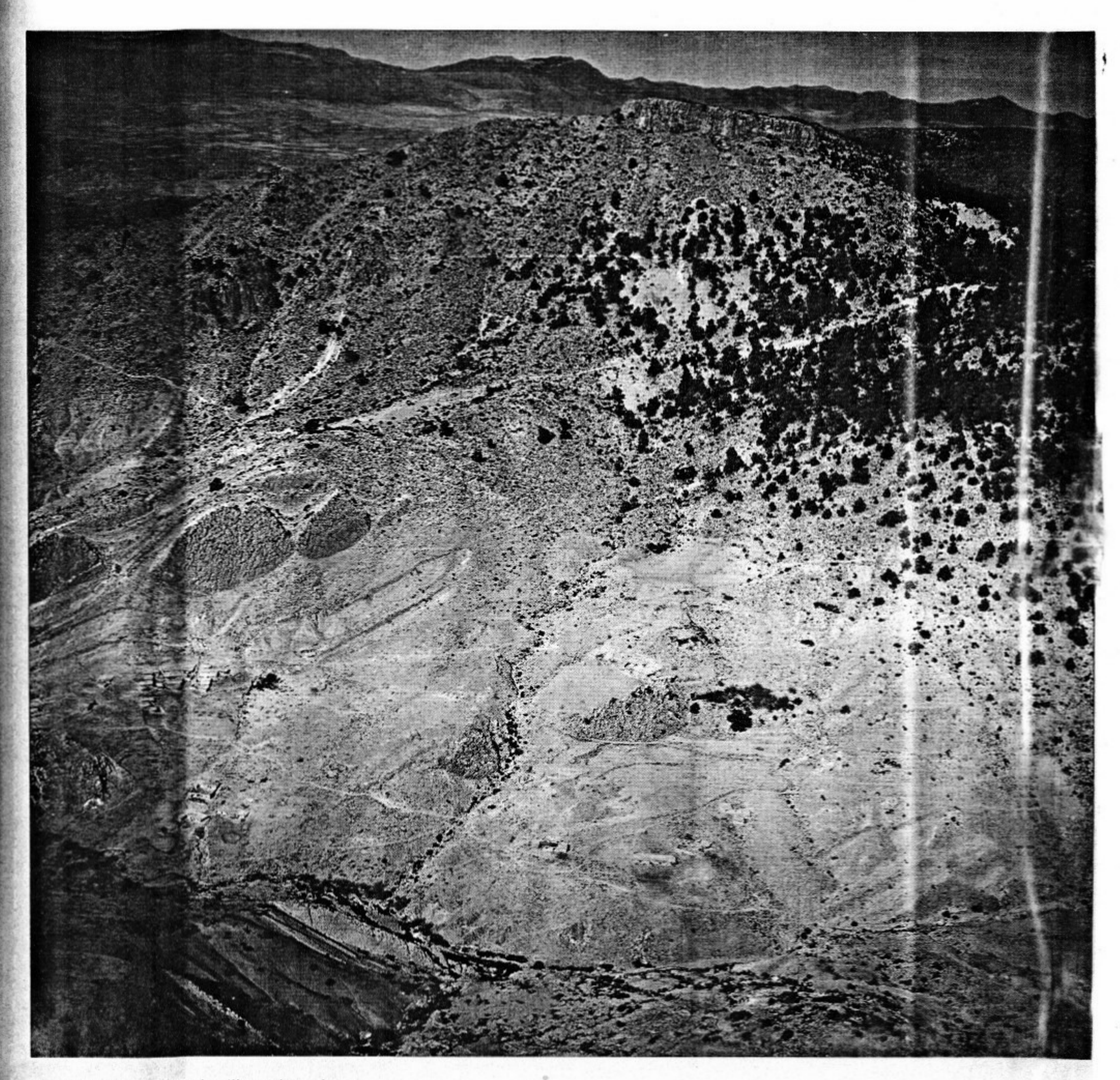


Fig. 64. Vue oblique sur le village de Larba.
(Carte n° 60.)

Au pied du village, au premier plan, coule l'oued du même nom. Au-dessus le flanc sud et la cime du djebel Toufikt. Dans le fond, les monts du Bélezma. Dans l'intervalle, on devine la plaine des Ksour, par laquelle passe la route Batna-Biskra.



Fig. 65. Aïn T[illegible]rist.
Échelle approximative 1/6 400, carte n° 60, réf. A.A.A., *f° 38, n° 13.*

L'*A.A.A.* se contente de localiser le site, sans donner aucune précision.

Au nord d'une belle source, sur une légère éminence, vestiges de bâtiments agricoles avec trois ou quatre pressoirs[40] (zone A, B, C).



Fig. 66. Tazembout.
Échelle approximative 1/1 400, carte n° 60, réf. A.A.A., *f° 38, n° 4, qui n'en donne aucune description.*

À 60 km de la maison forestière de Sgag, dans la vallée de l'oued Zembouta, petit affluent de l'oued Larba. Le site est situé sur un contrefort du Ras Tanout à une altitude de 1 640 m, dans une clairière délimitée à l'est, au sud et à l'ouest par la forêt, au nord par les sinuosités d'un ravin qui se jette dans l'oued Zembouta, les ruines d'un ha et demi de superficie se concentrent dans le quadrilatère A, B, C, D. Leur plan est assez confus, mais l'on y a relevé plusieurs inscriptions : une dédicace pour le salut de l'empereur Philippe l'Arabe et son fils (244-249) par les *magistri* du lieu, assistés par un conseil d'Anciens (*seniores*), quatre épitaphes, dont celles de deux femmes exceptionnellement prolifiques (six et huit enfants) et celle d'un vétéran, ainsi qu'une pierre décorée d'un *phallus*[41]. Peut-être s'agissait-il d'un cimetière ou d'un lieu de culte plutôt que d'un habitat particulièrement sévère en raison de son altitude et de son isolement.

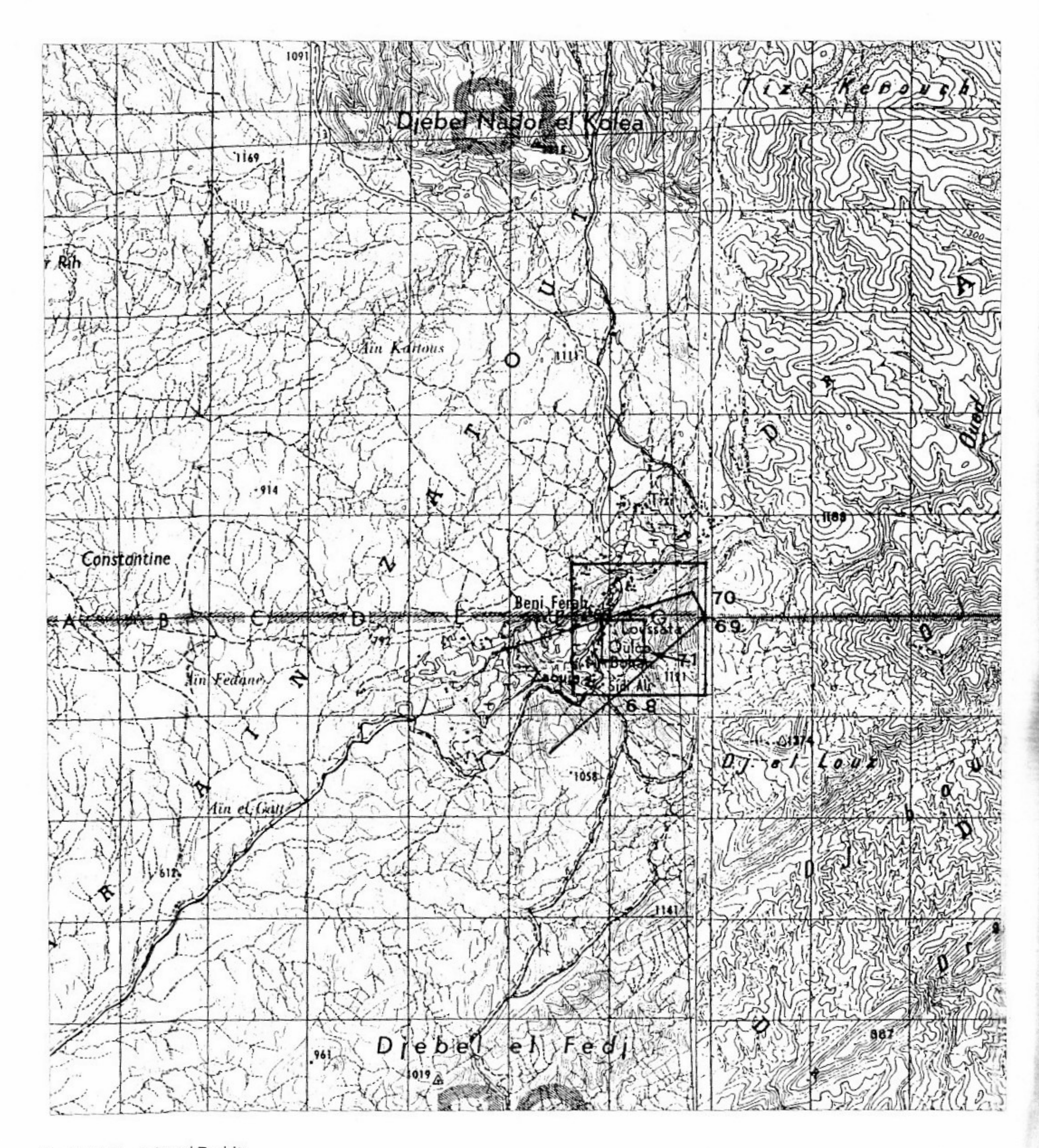


Fig. 67. Vallée de l'oued Taghit.
Extrait des cartes INC Alger, 1/50 000 El Kantara et Menaa. Localisation des vues 68 à 71.

Bien que ses eaux se perdent le plus souvent dans les alluvions avant son confluent avec l'oued El Haï, l'oued Taghit, appelé plus au sud l'oued Guecha, appartient au même système hydrographique que l'oued Fedhala. Au long de son cours, il n'arrose guère qu'un seul lieu de vie, mais important, Aïn Zaatout.

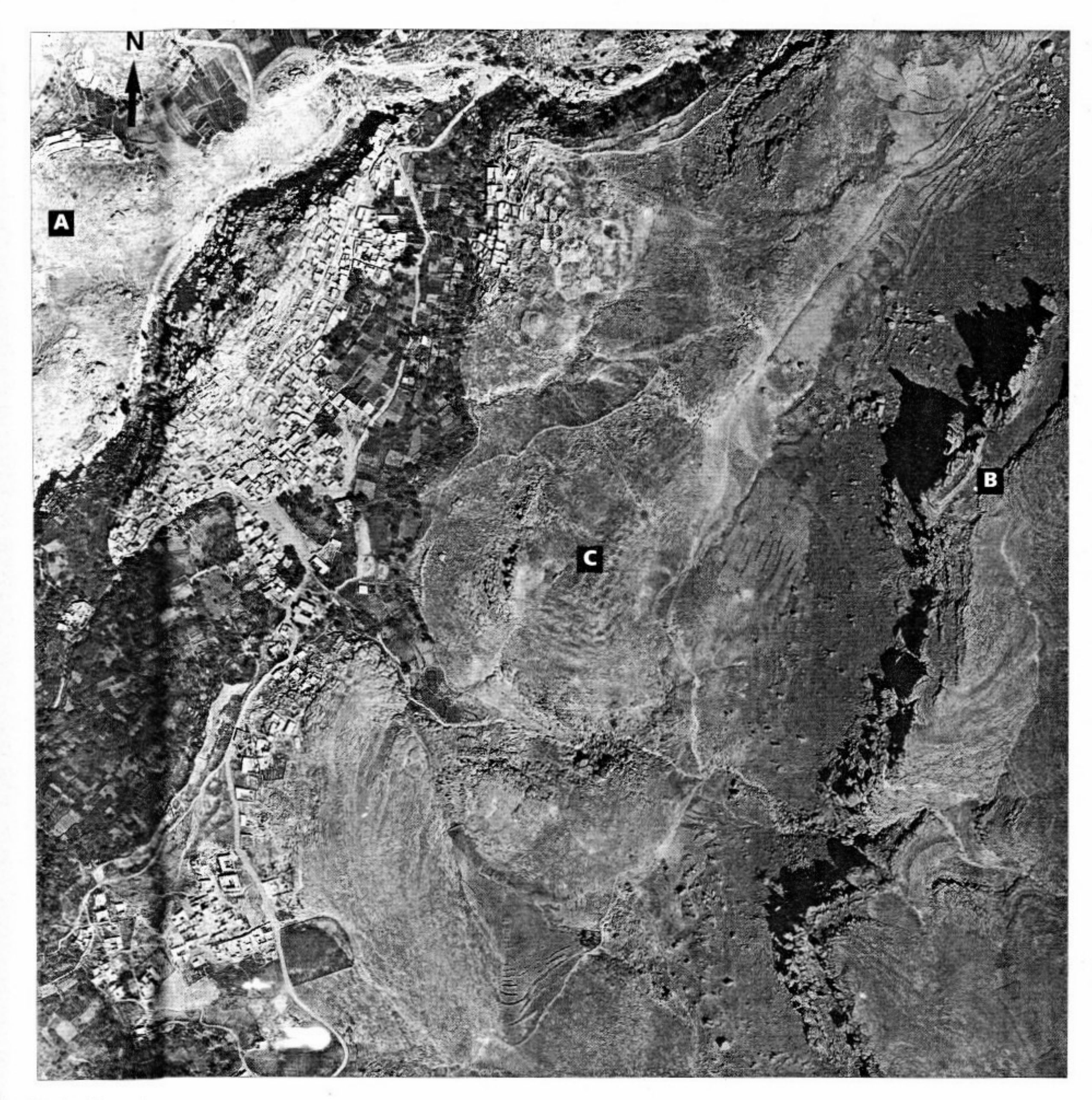


Fig. 68. Aïn Zaatout.
Échelle approximative 1/7 500, réf. A.A.A., *f° 37, n° 78, carte n° 64.*

Les sources qui à la sortie de l'Aurès alimentent l'oued Taghit, arrosent au passage le gros village d'Aïn Zaatout, appelé parfois Beni-Ferrah, du nom des membres de la tribu qui l'habite. L'eau de la source principale, captée au pied de la grande mosquée, est recueillie dans un bassin en pierres de grand appareil, dans lequel on descend grâce à un escalier droit. L'ensemble offre beaucoup de similitude avec l'architecture de la source chaude de Gafsa (Tunisie). Les maisons des hameaux qui composent cette agglomération s'échelonnent du nord au sud entre la falaise qui les domine à l'est et les jardins qu'elles surplombent. Elles ont des vues étendues en direction de la plaine d'El Outaya.

Ce rôle de sentinelle, Aïn Zaatout l'a certainement joué de tout temps. E. Masqueray y supposait l'existence d'une *statio* ; or la découverte par J. Marcillet-Jaubert d'un fragment d'inscription, malheureusement très mutilée, où il est question, semble-t-il, de *stratores* de la III[e] légion Auguste[42], rend cette hypothèse très vraisemblable et cela d'autant plus qu'une piste venant de *Mesarfelta* relie Aïn Zaatout à *Tfilzi* (Menaa), où était stationné sous les Sévère un petit détachement de l'Aile des Pannoniens qui avait à sa tête un décurion de cette légion (voir n° 78, ci-après).

Plusieurs pressoirs à huile antiques, situés au-dessous de l'actuel village (en A), prouvent que l'olivier y était cultivé de longue date[43]. Or, c'est un des rares endroits de l'Aurès où il le soit encore. Il y a une cinquantaine d'années, l'huile y était encore extraite avec des pressoirs en pierre et bois, dont le modèle, très voisin du *torcular* antique, avait attiré un demi-siècle plus tôt, l'attention de Masqueray[44]. Ils ont été remplacés depuis par des presses mécaniques plus efficaces et la production d'huile se maintient à un niveau modeste. Les vestiges d'un tel pressoir étaient encore visibles en 1991 au hameau de Tizi. Les ruines d'autres pressoirs, antiques ceux-là, existent aussi à 2 km en aval, à Aïn Gatt.

La photographie aérienne ne permet pas de distinguer ces vestiges. Elle permet en revanche de préciser l'emplacement de deux autres sites, Tichoubar (B) et un autre site anonyme bien visible (C).

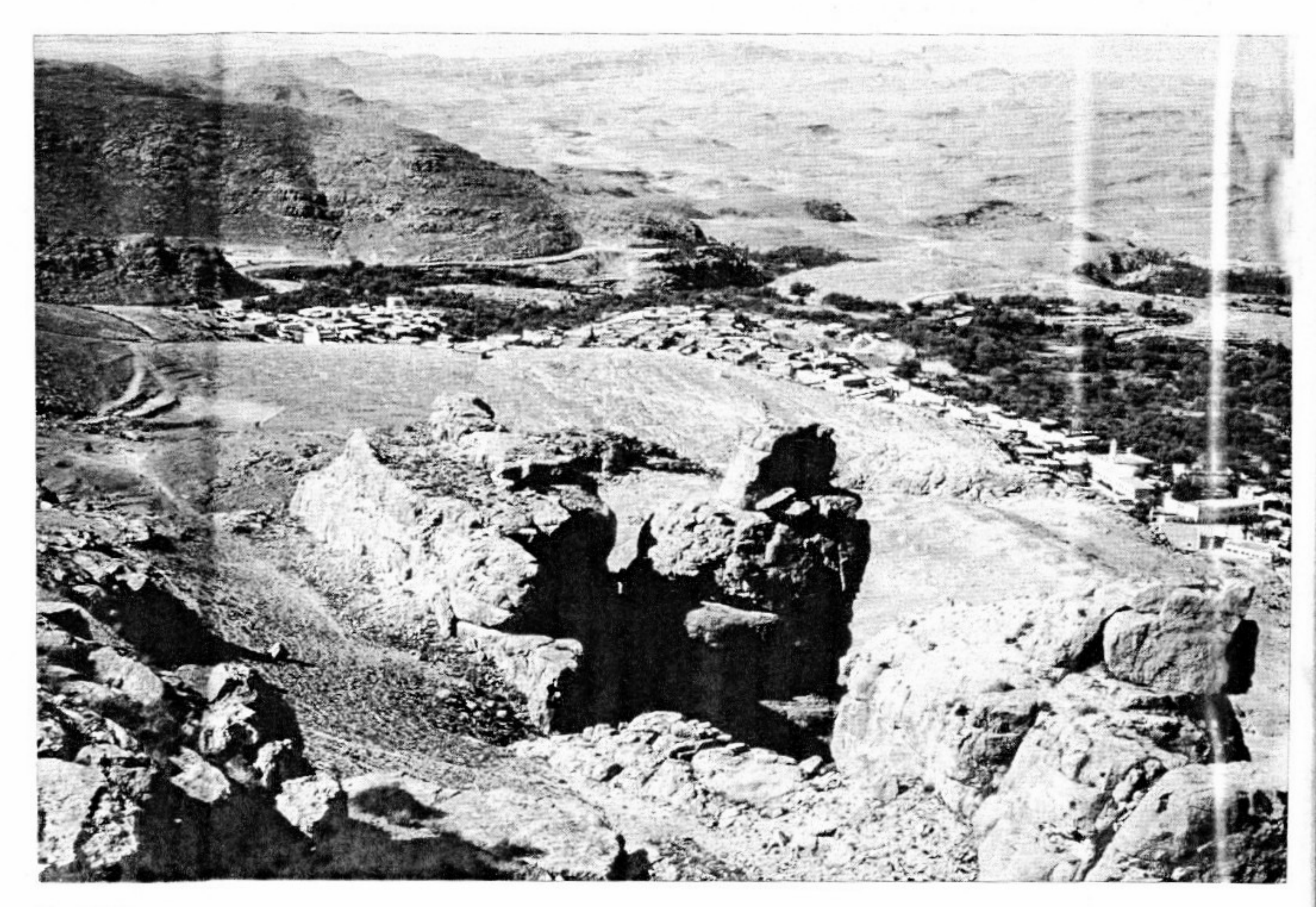


Fig. 69. Tichoubar.
(Cliché F. Morizot.)

Vue prise au sol, dans une position légèrement dominante. Elle montre la situation particulière du piton de Tichoubar, qui se dresse entre le pied de la falaise du djebel El Louz et le plateau déclive qui s'étend à droite en direction du village dont on aperçoit la mosquée et son minaret. Une tranchée abrupte sépare la plate-forme sommitale d'un autre rocher plus élevé qui a pu servir de vigie. De là on surveille en contrebas le village, puis l'olivette et dans le fond la falaise du djebel Haouidja qui sépare la vallée de l'oued Guecha de celle de l'oued Fedhala.



Fig. 70. Tichoubar.
(Cliché J. Mermet.) Vue rapprochée du même site.

Au sommet, plate-forme d'environ 75 m de long sur 25 de large, divisée en deux étages par une dénivellation de la roche. Elle est protégée du côté de l'est par une muraille en blocage, dont le mortier est très différent de celui qu'utilisent les maçons locaux. Cette muraille est longue d'environ 40 m, haute de 4 à 5 m (*A.A.A.*). Elle constitue de ce côté un véritable rempart qui déborde la plate-forme d'environ 2 m. Un tel mur n'était pas nécessaire sur les autres côtés, où la pente est plus abrupte. En B, une rampe naturelle a été grossièrement aménagée pour accéder au sommet. Il semble que celui-ci ne comporte pas d'autre issue. .

Les docteurs J. Mermet et F. Morizot qui ont visité Tichoubar en 1991 y ont trouvé de nombreux fragments de poterie, dont on leur avait signalé l'existence. Ils n'ont apparemment rien de romain, mais une analyse plus fine permettrait peut-être de les dater. Les Beni-Ferrah considèrent Tichoubar soit comme le lointain habitat de leurs ancêtres soit comme un refuge momentané. Mais son étroite plate-forme n'a pu, de toute évidence, abriter qu'une population restreinte.



Fig. 71. Site protohistorique (?).
Agrandissement partiel de la vue 68. Site C. Échelle approximative 1/1 200.

Site inconnu à ce jour et non prospecté, qui se présente comme une sorte de trapèze très allongé, dont la hauteur serait d'environ 115 m, la grande base de 49 m et la petite base de 19. Il semble divisé intérieurement en une vingtaine de petites cellules et pourrait avoir servi d'habitat, de grenier collectif, voire de citerne.

C. Vallée de l'oued Abdi

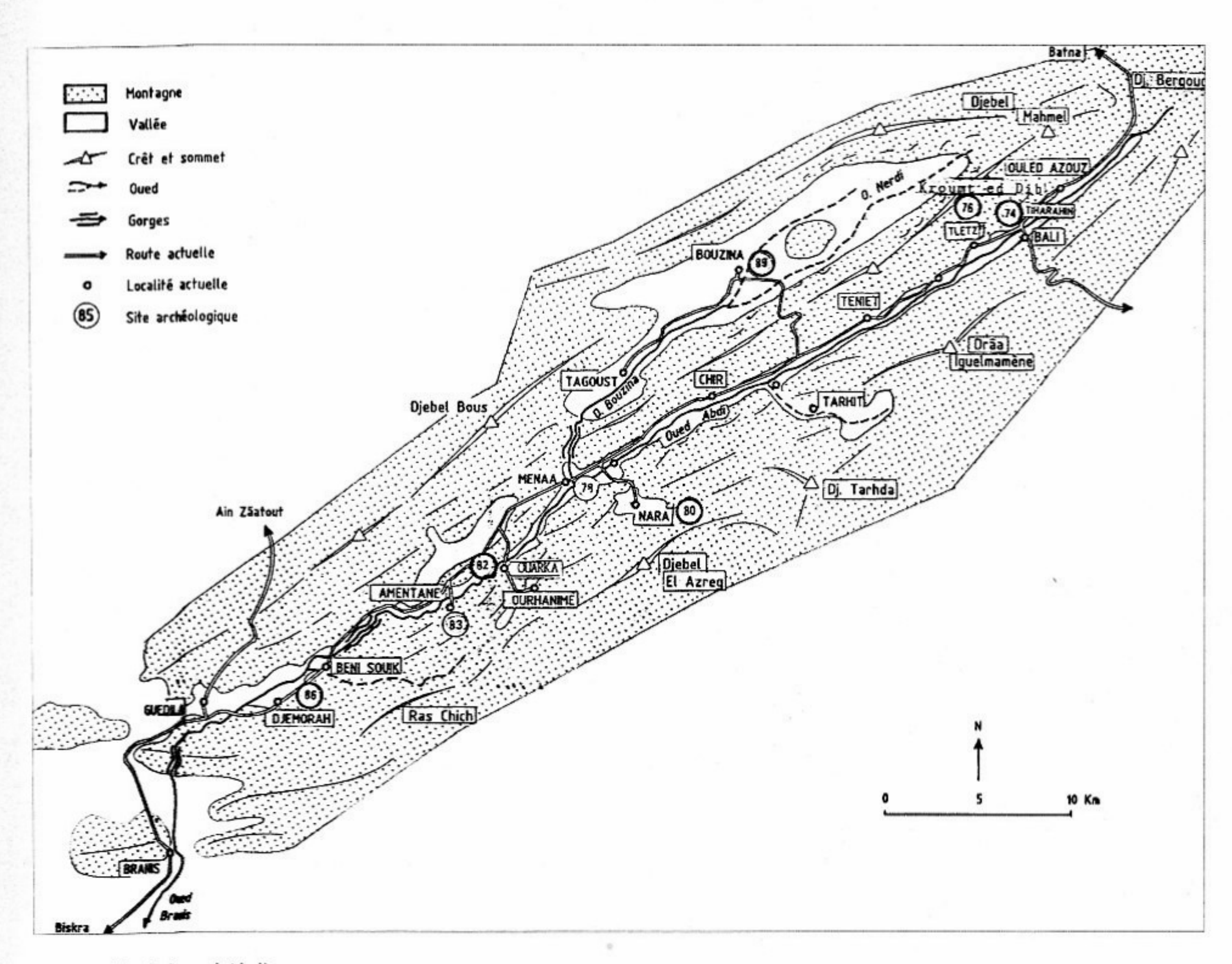


Fig. 72. La vallée de l'oued Abdi.

Cette vallée, la plus étroite de l'Aurès, est celle qui présente la plus grande unité. L'oued Abdi prend sa source au djebel Bergoug, immédiatement au sud de la route Lambèse-Arris, à 1 800 m d'altitude, dans une région fortement enneigée en hiver. Rectiligne sur 65 km du nord-est au sud-ouest, la vallée s'insinue entre les escarpements rocheux et dénudés du Mahmel au nord-ouest et les lourdes masses boisées du djebel El Azreg au sud-est. S'y rattache étroitement le bassin perché de Bouzina, drainé par l'oued de ce nom. Pérenne tout au long de son cours, l'oued alimente un ruban de verdure et de culture plus ou moins continu ; mais de 1 800 m à l'amont, à 300 m à l'aval, la diversité micro-climatique fait passer des alpages aux palmeraies. De la source à Menaa, la vallée est ouverte, la circulation aisée, les déchras se répartissent harmonieusement entre les deux rives de l'oued. Au-delà, celui-ci s'encaisse et traverse une succession de gorges, qui font place par moment à de petits bassins, bien irrigués, où sont nées les palmeraies de Beni-Souik, Djemmorah et Branis. La succession de ruines qui s'échelonnent le long de l'oued Taga et de l'oued Abdi, suggère l'existence d'une voie de communication antique entre *Thamugadi* et *Mesarfelta* par *Tfilzi*, l'actuelle Menaa.

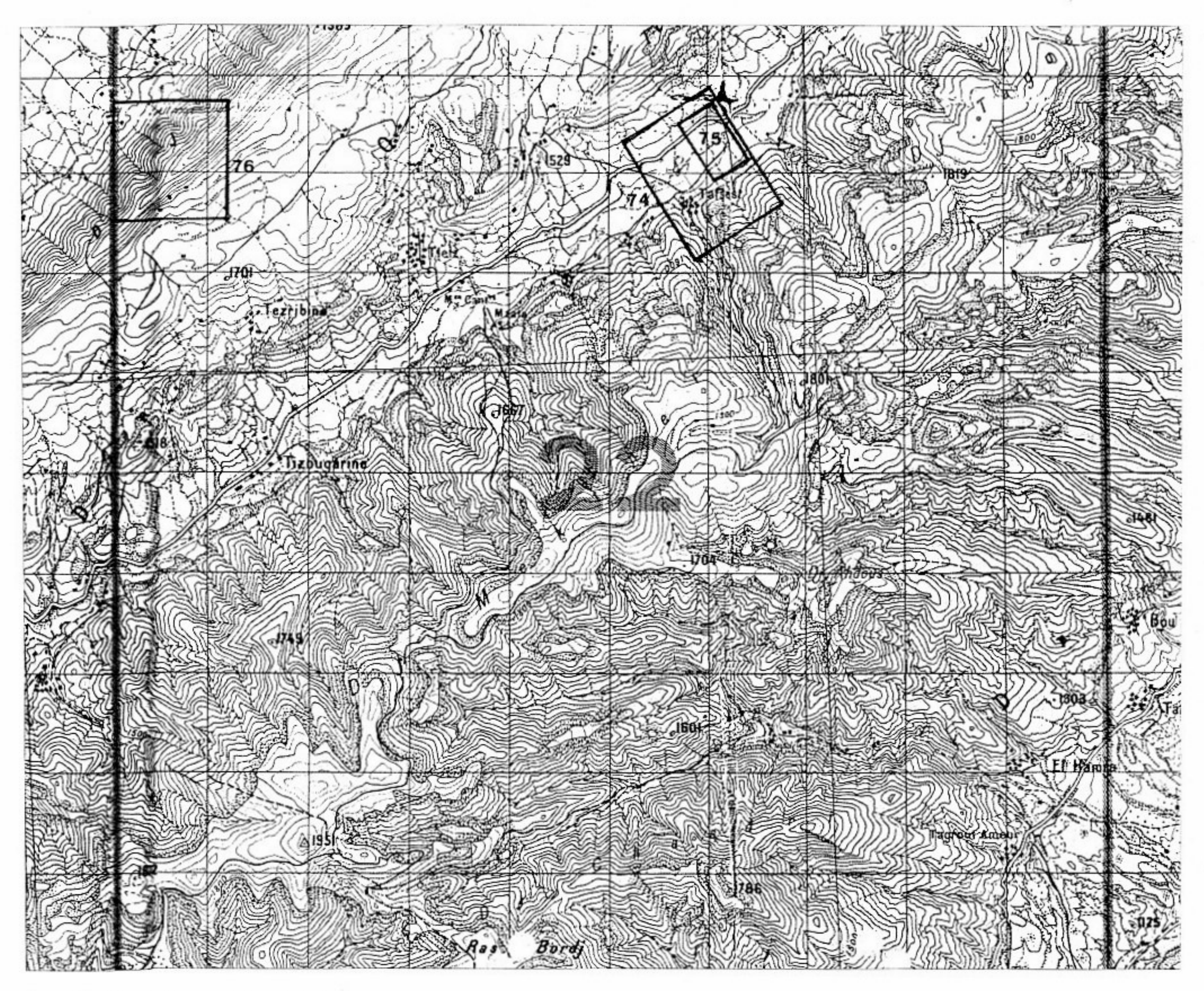


Fig. 73. Vallée supérieure de l'oued Abdi.
Extrait de la carte INC, Alger, 1/50 000 Arris. Localisation des vues 74, 75 et 76.

La haute vallée est le pays des cultures céréalières et des noyers. Le versant sud-est est boisé.

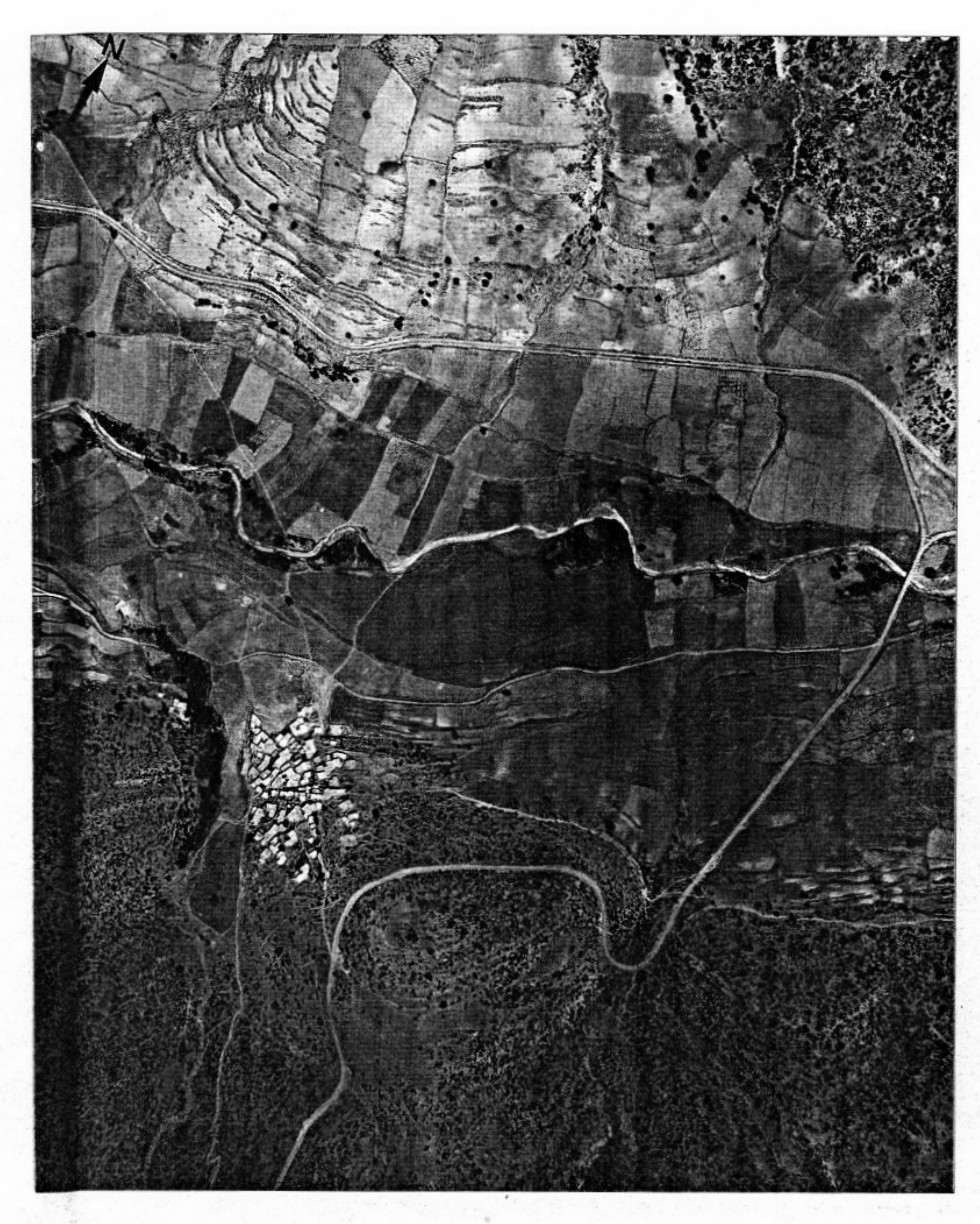


Fig. 74. Tiharahin et Tafraount.
Échelle approximative 1/8 000, carte n° 74, réf. A.A.A., f° 38, n° 29 et 30.

Ces deux sites que l'*Atlas* distingue semblent correspondre aux quartiers haut et bas d'une agglomération comportant à la fois maisons d'habitation et jardins ; Masqueray parle à son propos de bourgade, mais l'exploitation continue du sol par une population sédentaire et le transfert à une époque indéterminée sur l'autre rive de l'oued Abdi des principaux habitats, en même temps que le remploi de nombreux matériaux antiques qui y ont été transportés, ont laissé en place peu de structures antiques. Plus récemment, le site a été coupé en deux par la route Batna-Menaa.

Seules les limites de l'agglomération antique de Tiharahin sont encore reconnaissables. C'étaient, semble-t-il, à l'est et à l'ouest, les torrents prenant leur source dans le massif du Mahmel, au sud, le cours de l'oued Abdi, au nord le flanc de la montagne à une altitude d'environ 1 600 m.

Au sud de l'oued, village de Baali.



Fig. 75. Tiharahin.
Agrandissement de la partie supérieure de la photo précédente. Échelle approximative 1/3 000, carte n° 73.

En A, la basilique signalée par E. Masqueray[45] a été sommairement fouillée en 1942[46]. Ses dimensions sont de 20 m 70 x 13 m 40. Des caissons funéraires, dressés de champ étaient remployés dans le mur de l'abside, où ils jouaient le rôle de colonnes engagées.

En B des travaux d'aménagement agricoles ont mis au jour deux pressoirs. En C, un hémicycle grossier pouvait recouvrir une structure antique, telle qu'un bassin semi-circulaire alimenté par une dérivation de l'oued Abdi.

Des matériaux antiques, provenant presque certainement de la rive droite, ont été remployés dans plusieurs maisons du village de Baali, sur la rive gauche de l'oued (voir photo précédente). Huit inscriptions, dont 7 funéraires ont été relevées à Tiharahin, Tafraount et Baali[47], la dernière, *A.E.* 1976, 720, est un dé d'autel brisé en plusieurs morceaux, sur lequel est gravée l'épitaphe d'un cavalier d'aile.

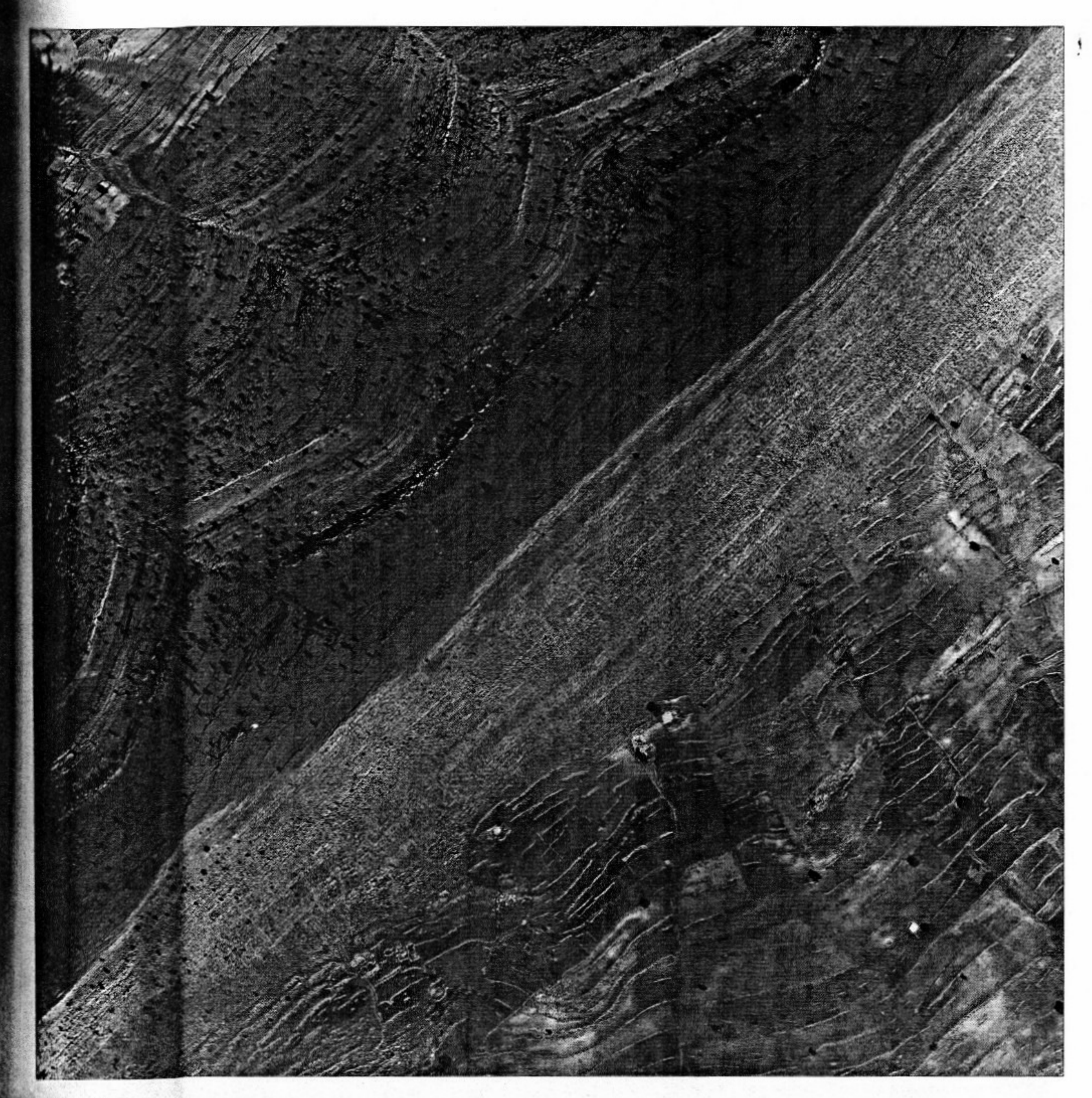


Fig. 76. Kroumt ed Dib.
Nord = ↑. Échelle approximative 1/7 000, carte n° 73.

On notera le contraste entre le versant sud aménagé en terrasses presque jusqu'au sommet de la crête aiguë du djebel Kroumt ed Dib et le versant nord recouvert d'une très maigre forêt de thuyas et de genévriers.

Des vestiges antiques ont été identifiés au sol jusqu'à 1 800 m à Aïn Sar.

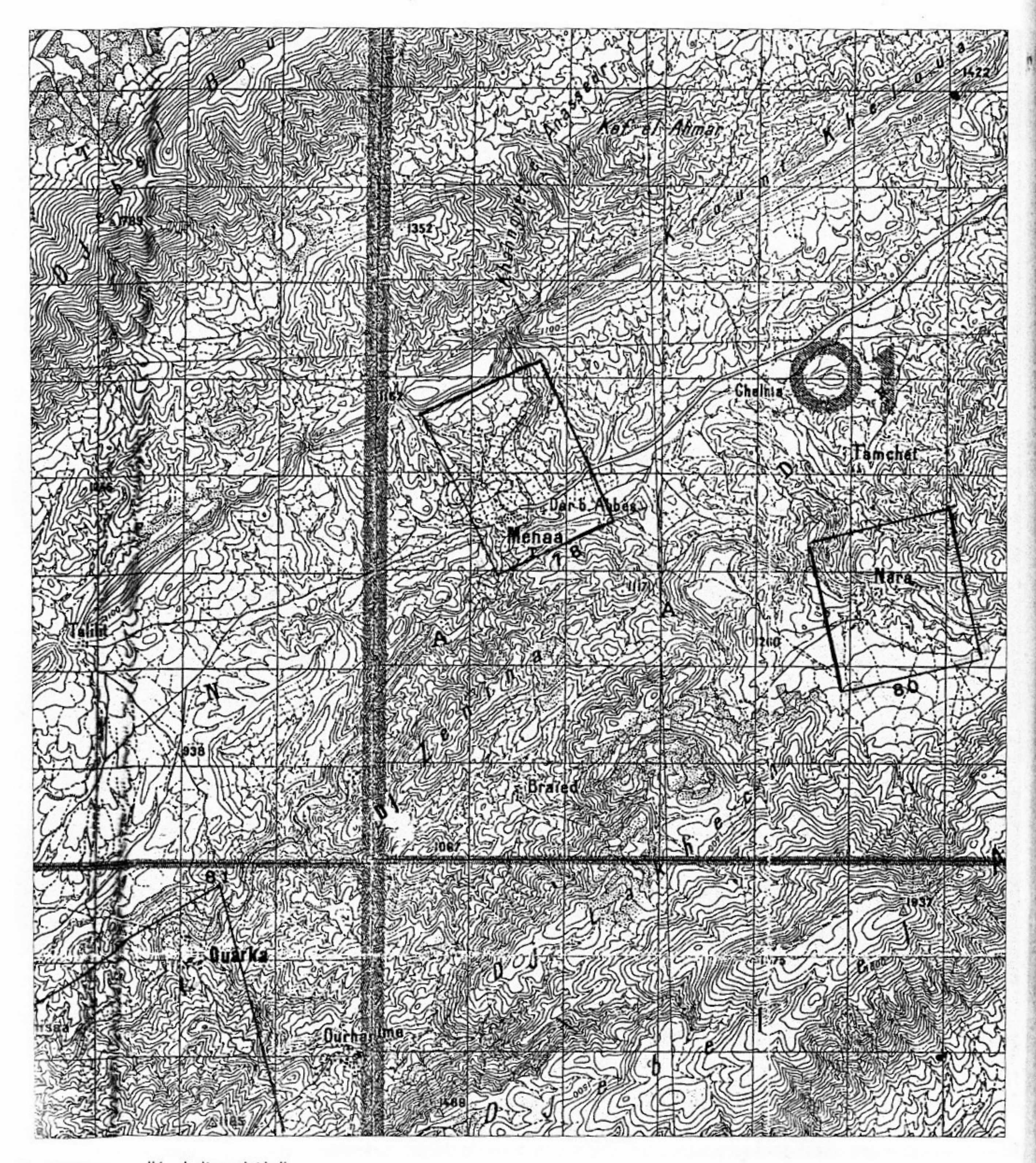


Fig. 77. Moyenne vallée de l'oued Abdi.
Extrait de la carte INC, Alger, 1/50 000 Menaa. Localisation des vues 78 à 81.

Le fond de la vallée, avec le gros village de Menaa, et plus en aval celui d'Ouarka, en constitue l'axe de vie, mais des sources ont permis à de petits centres de se développer sur les versants (Nara, Talilit).

C'est le pays de l'abricotier.



Fig. 78. Menaa (*Tfilzi*).
Échelle approximative 1/8 700, carte n° 77, réf. A.A.A., *f° 38, n° 40.*

Gros village, situé sur la rive droite de l'oued Abdi, immédiatement à l'ouest de son confluent avec l'oued Bouzina. Secteur irrigué de 87 ha. Nombreuses terrasses, la plupart abandonnées, sur les hauteurs environnantes. Masqueray pensait que ses habitations recouvraient l'agglomération antique[48].

Or toutes les inscriptions découvertes à Menaa proviennent du secteur situé à l'est du confluent, en particulier du quartier occupé depuis plusieurs siècles par la zaouïa qadiryia de la famille Bel Abbès (B) bien délimité par la rive abrupte des deux oueds[49].

Ces textes nous apprennent que Menaa, appelé alors Tfilzi, ou plus probablement Tifilzi[50] a abrité sous les Sévère, à tout le moins entre 198 et 235, la seule garnison permanente de l'Aurès, constituée par un petit détachement de l'Aile des Pannoniens, corps auxiliaire rattaché à la IIIe Légion Auguste, dont le quartier général était à Lambèse. Il avait d'ailleurs à sa tête un décurion de cette légion. Mais dès 166, l'on y relève la présence de *coloni*, sans que l'on sache d'ailleurs s'il s'agissait des colons d'un domaine impérial ou de petits propriétaires, descendants ou non de vétérans, bénéficiaires d'une assignation individuelle.

Sous les Sévère, deux *magistri* sont à la tête de cette petite cité. On y trouve, sans doute à la même époque, un flamine.

Le détachement militaire, une *vexillatio*, était vraisemblablement cantonné sur la colline qui domine au nord la zaouïa. C'est là que fut découverte par H. Duveyrier la première dédicace militaire de *Tfilzi*. De cette hauteur l'on a de bonnes vues vers l'aval, en direction de la gorge de l'oued Abdi, d'où pouvait survenir une menace ennemie. Par ailleurs, il est facile d'amener sur cette colline les eaux de l'oued El Ahmar, qu'une canalisation creusée dans le roc recueillait en amont dans le défilé que traverse cet oued[51]. Quelques vestiges de constructions antiques sont d'ailleurs visibles sur cette colline.

Dans les jardins situés en contrebas, ont été trouvés deux caissons anépigraphes, dont la tranche est décorée de couples enlacés, motif considéré par M. Le Glay comme le témoignage d'un culte rendu à Saturne[52]. Outre les dédicaces militaires à la Triade Capitoline, l'on a également des indices d'un culte rendu à Mars, qui confirme le rôle militaire de cette petite cité, aux II-IIIe siècles.

De nombreux matériaux antiques ont été remployés dans la salle de prières de la zaouïa (dont une dédicace pour le salut de Sévère Alexandre faite par un groupe de soldats de la IIIe Légion). Les traditions orales font remonter cet édifice au XVIe siècle, mais J. Sourdel estime que le *mihrab* devrait être antérieur au XIIIe siècle[53].

Des tombeaux mégalithiques, situés sur la rive gauche de l'oued Abdi, en face de la zaouïa (D), sont signalés par R. Godon qui fût directeur de l'école des garçons de Menaa de 1938 à 1942. On lui doit également une petite collection de monnaies recueillies sur place, qui s'échelonnent de l'époque des royaumes numides au règne de l'empereur Phocas (602-610)[54].

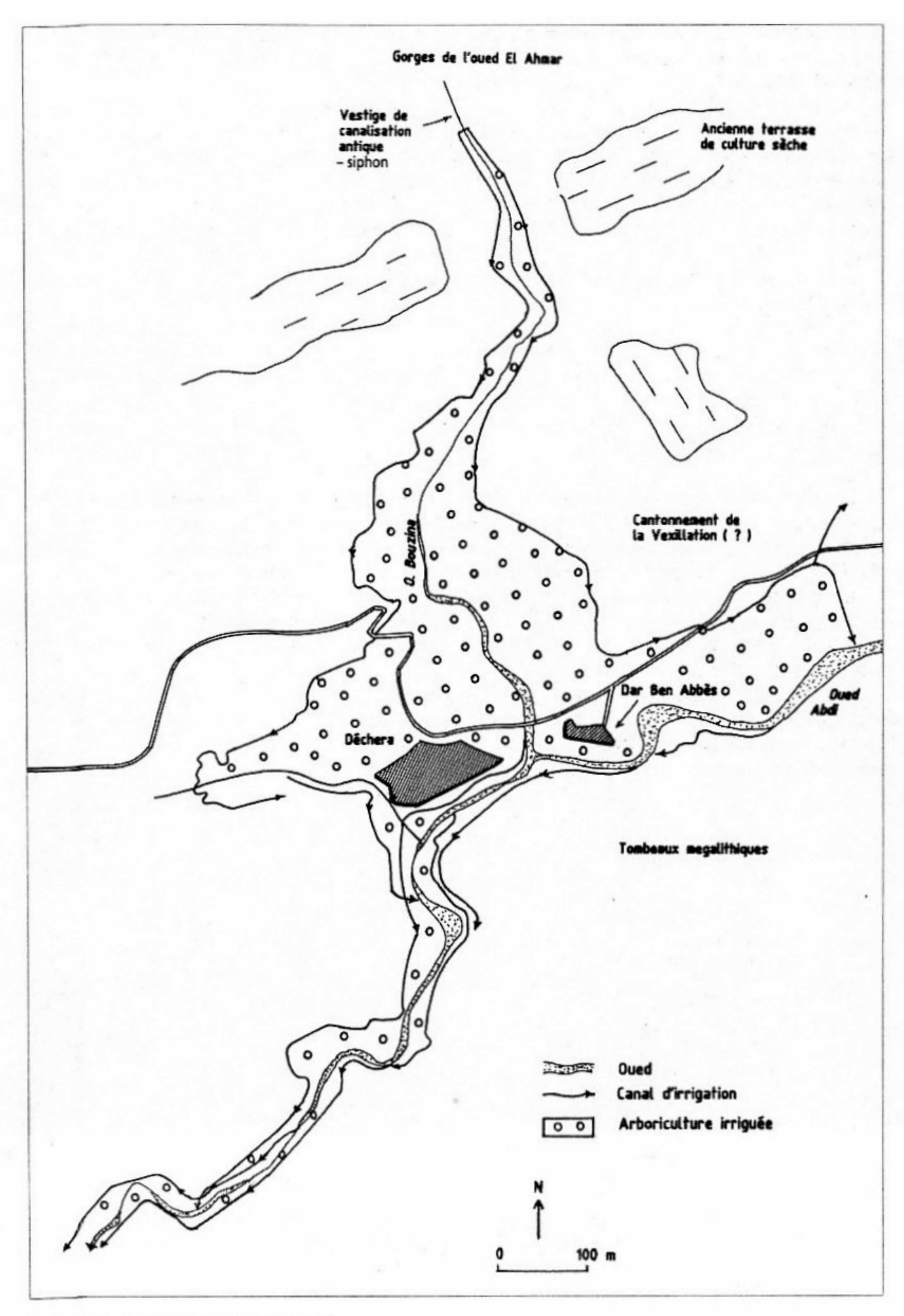


Fig. 79. Plan de Menaa et de ses abords.
Plan extrait de S. Sainsaulieu, « Évolution des activités et de l'habitat à Menaa », mémoire ronéotypé, Paris, Institut de Géographie, 1985, fig. 17.

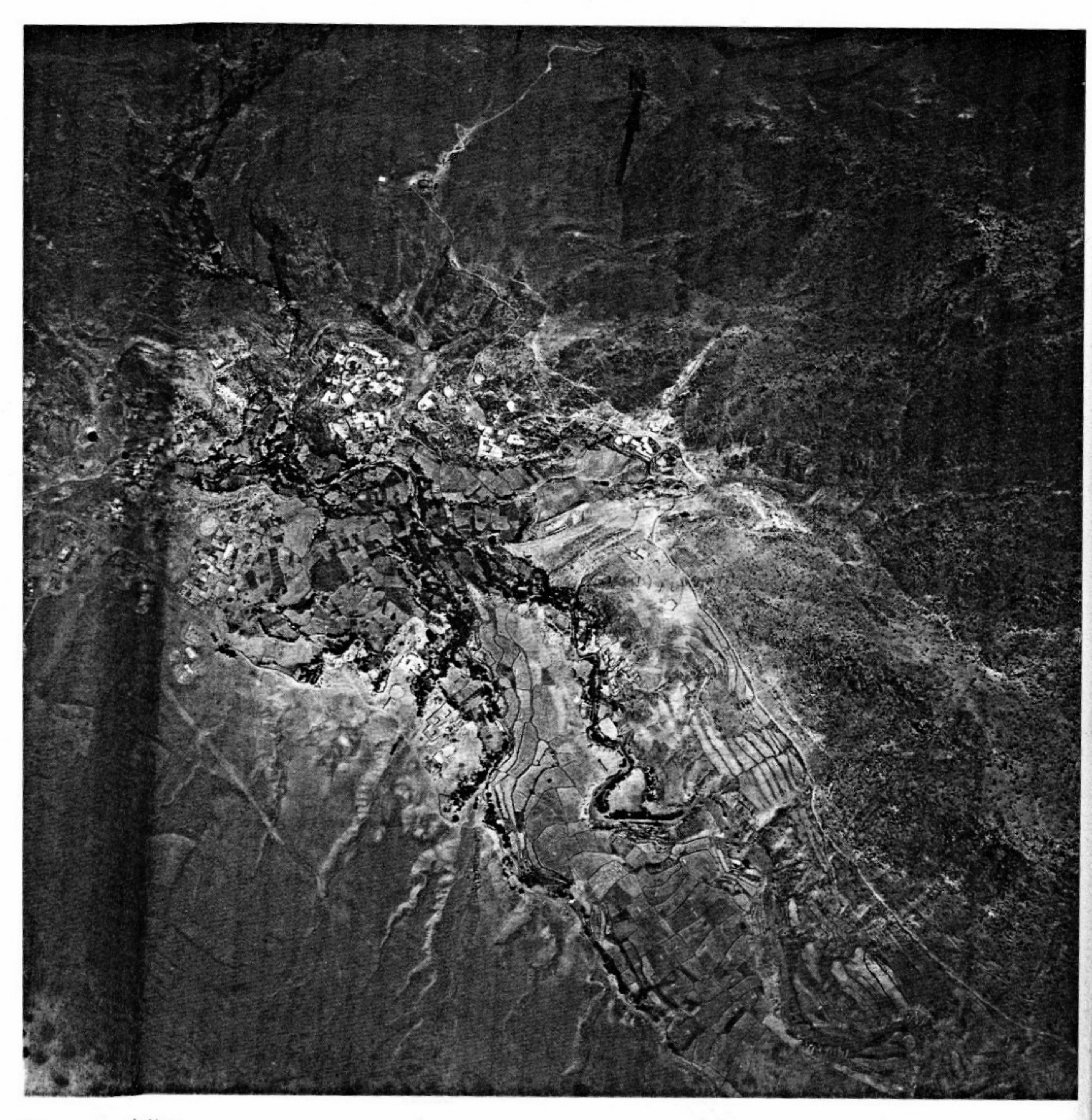


Fig. 80. Village de Nara.
Échelle approximative 1/7 200, carte n° 7, réf. A.A.A., f° 38, n° 41.

Village situé à 5 km à l'est de Menaa, à laquelle l'opposait une rivalité traditionnelle, Nara soupçonné d'avoir hébergé des rebelles de l'oasis de Zaatcha (Ziban) fut pris d'assaut et détruit en 1849 par une colonne française que commandait le colonel, plus tard maréchal, Canrobert.

Des vestiges romains et des tombeaux mégalithiques sont signalés entre Menaa et Nara.



Fig. 81. Ouarka.
Vue oblique prise en direction de la basse vallée de l'oued Abdi. Carte n° 77, réf. A.A.A., *f° 38, n° 42.*

Le village, bâti sur les hauteurs de la rive gauche, permet de réserver à la culture irriguée les terres situées à l'intérieur du grand méandre de la rivière. L'*A.A.A.* signale (avec un ?) « un fort » qui se trouverait « en face » de l'oued, qu'il n'a pas été possible de retrouver sur la base de cette indication un peu vague. Des ruines de pressoir à huile sont par contre bien visibles au sol.

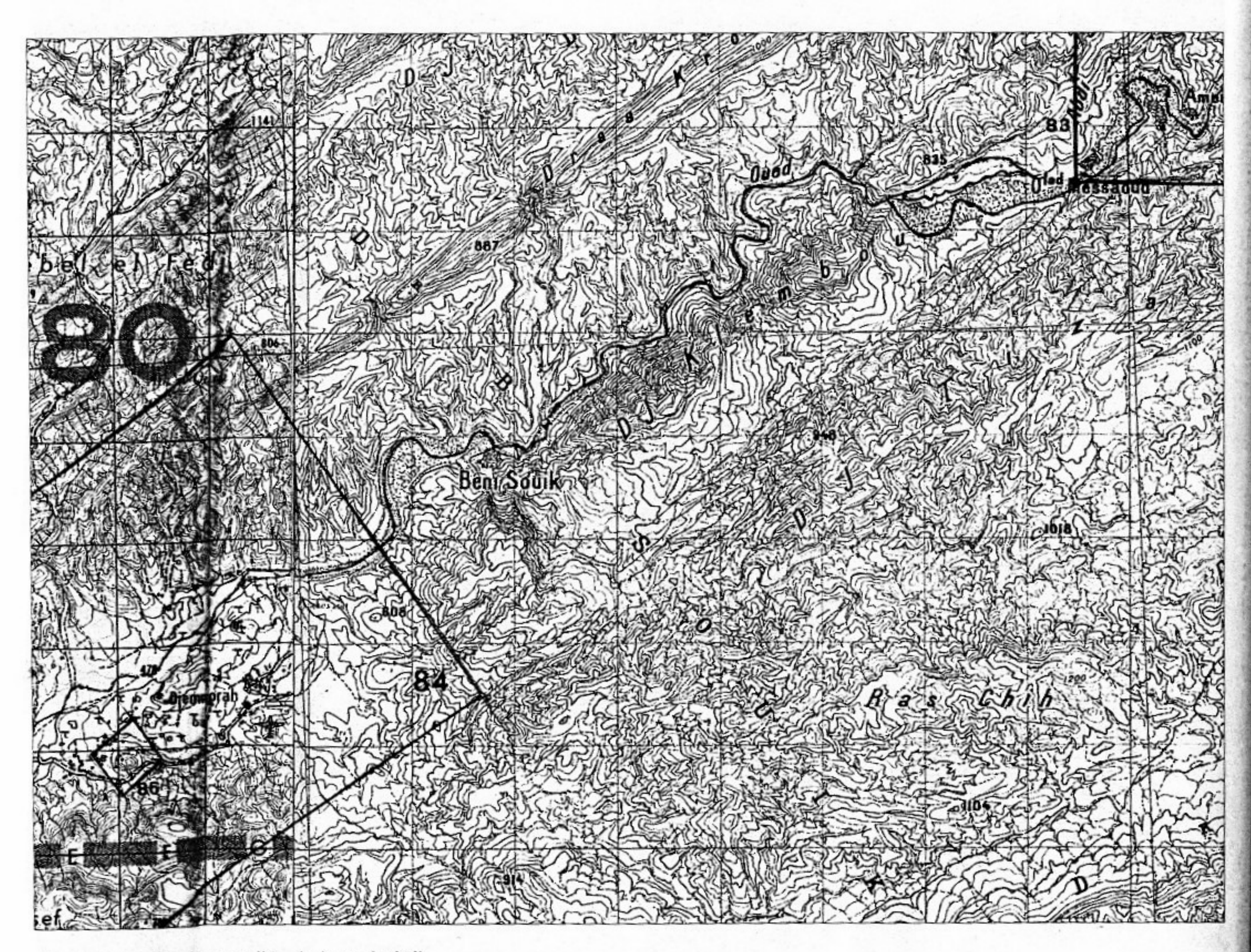


Fig. 82. Carte de la basse vallée de l'oued Abdi.
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, 1/50 000 Menaa et El Kantara. Localisation des figures 83 et 84.

Avec la basse vallée de l'oued Abdi commence le pays des palmiers. Les gorges du djebel Klembou protègent l'amont des influences sahariennes et séparent les jardins d'Amentane de ceux de Beni-Souik et de Djemorah. Cette fragmentation géographique a entraîné une prise de conscience villageoise qui a joué depuis longtemps au détriment des solidarités tribales.



Fig. 83. Villages d'Amentane et des Ouled Messaoud.
Échelle approximative 1/11 600, carte n° 82 – voir aussi, M. Côte, *Pays, paysages, paysans d'Algérie*, photo 6, p. 18 et 19.

L'*A.A.A.*, f° 38, n° 45, signale sur la rive gauche de l'oued Abdi, au-dessus d'Amentane un village romain qui n'a pu être identifié, pas plus que la « construction militaire dominant toute la vallée ».

Peut-être y a-t-il eu confusion avec un site protohistorique situé sur la rive gauche de l'oued Abdi, à 2 km en amont d'Amentane, en un lieu dit « Gharbeia ou Larabi », qui domine au plus près l'oued. L'auteur y a vu, en 1941, un mur d'enceinte large de 0 m 50, des alignements de pierres brutes, de part et d'autre d'une allée centrale, une tour de guet et un puits comblé. De l'autre côté d'un ravin, qui délimite le site au sud-est, plusieurs tombeaux mégalithiques. Son emplacement est signalé par M. Côte avec la mention « ruines de village ancien ». Les habitants attribuent ces vestiges aux Romains, ce qui est peu vraisemblable.

Par contre l'on a retrouvé dans le mur d'une maison du village actuel un fragment d'épitaphe latine[55].

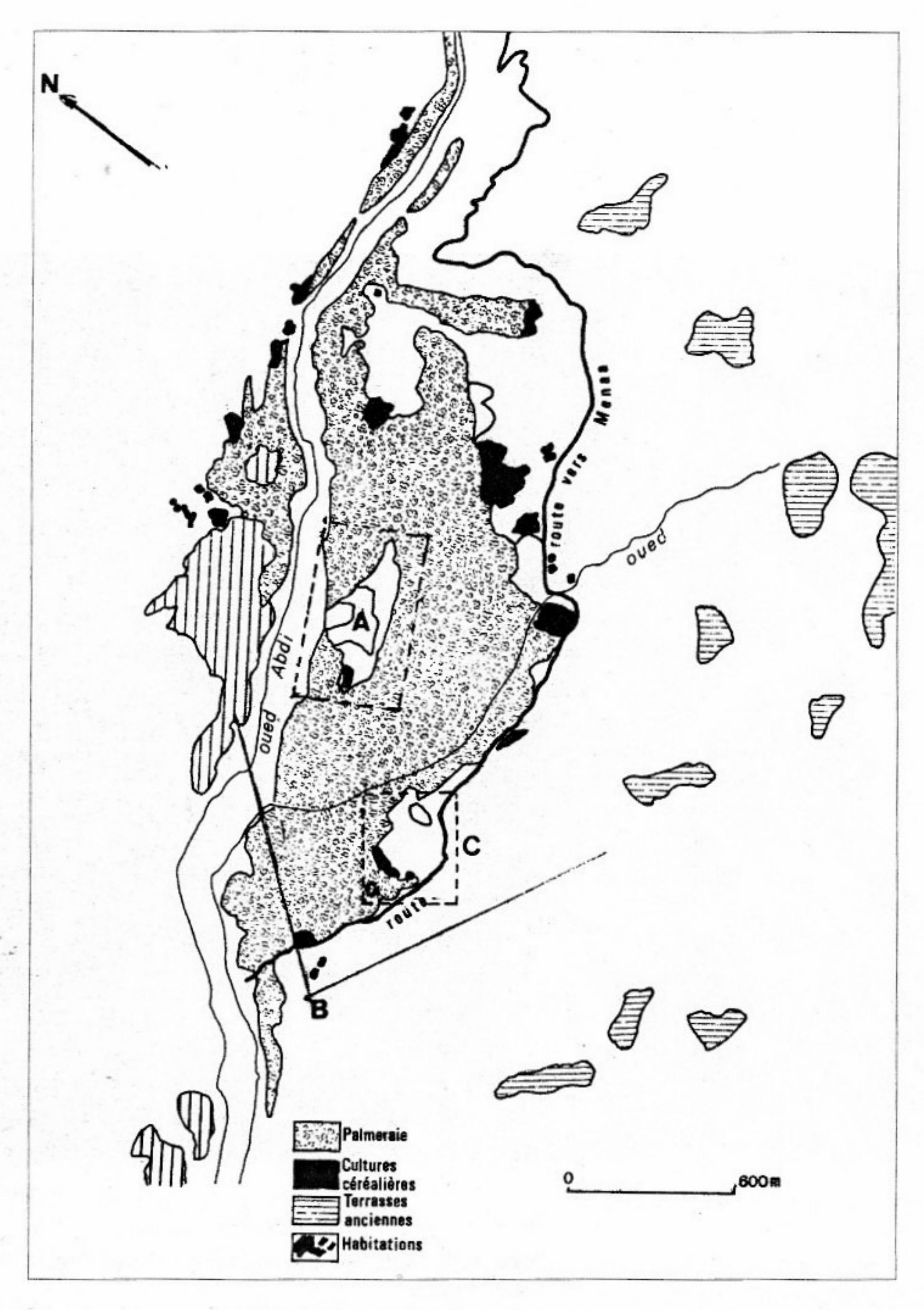


Fig. 84. Djemorah.
Plan schéma de R. Godon, d'après une vue aérienne. Carte n° 82, réf. A.A.A.*, f° 37, n° 80 et 81. J. Baradez, p. 277.*

Importante oasis dont le secteur irrigué s'étend sur un peu plus de 100 ha et compte environ 80 000 palmiers. L'*A.A.A.* mentionne des « vestiges romains ». Baradez les situe, sur la rive gauche de l'oued Abdi, dont ils domineraient le cours d'une trentaine de mètres. Il leur attribue une superficie d'au moins douze hectares. Bien que les coordonnées géographiques qu'il donne soient inexactes, il semble que l'on puisse les localiser dans le carré A, dont la fig. 85 donne un agrandissement peu convaincant. Cependant, de nombreux vestiges d'habitations, de pressoirs à huile, des sarcophages et des tombes frustes d'époque tardive ont été signalés d'est en ouest dans divers secteurs de la palmeraie. Enfin l'épitaphe d'un sous-officier d'origine pannonienne, appartenant à l'état-major d'un préfet, y a été relevée[56]. Tout ceci donne l'impression d'une forte implantation à l'époque romaine.

En B, point de vue oblique, correspondant à la fig. 86. C, zone correspondant à la fig. 87.

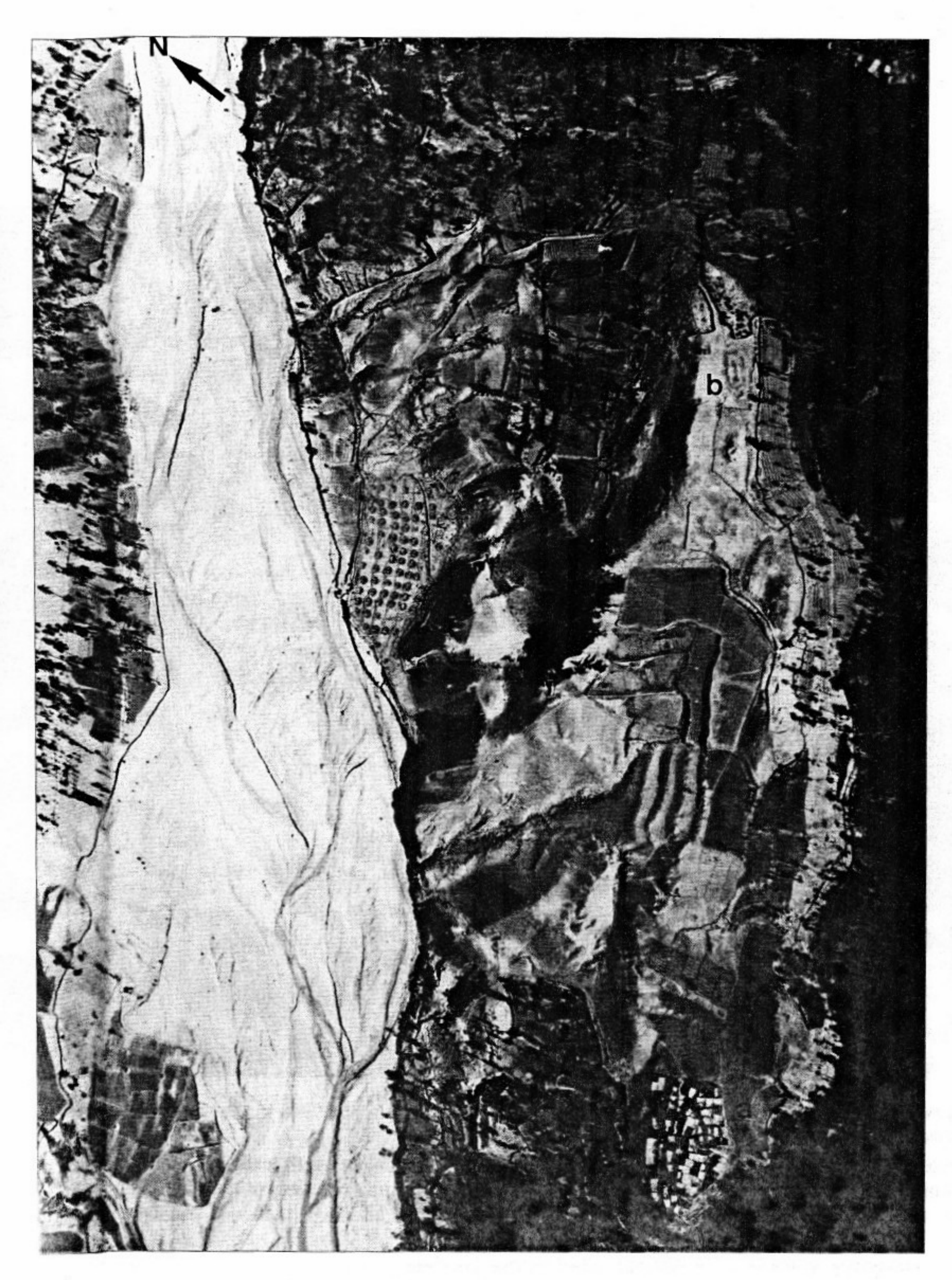


Fig. 85. Djemorah.
Vue aérienne de la zone A. Échelle approximative 1/3 750.

En a, hameau constituant l'un des quartiers de l'actuelle agglomération de Djemorah.
En b, zone qui n'est ni cultivée, ni bâtie, où semblent subsister quelques vestiges antiques peu distincts.
La superficie de la clairière, qui s'étend entre a et b, correspond, à peu près, aux douze hectares de ruines signalées par Baradez.



Fig. 86. Djemorah.
Vestiges antiques sur une butte isolée à la sortie sud du village. Vue oblique.

Il semble que cette butte soit le promontoire sur lequel J. Baradez signale un petit fortin, à l'intérieur duquel existerait « une petite chambre voûtée, dont le plafond est constitué par une sorte de béton extrêmement résistant ».

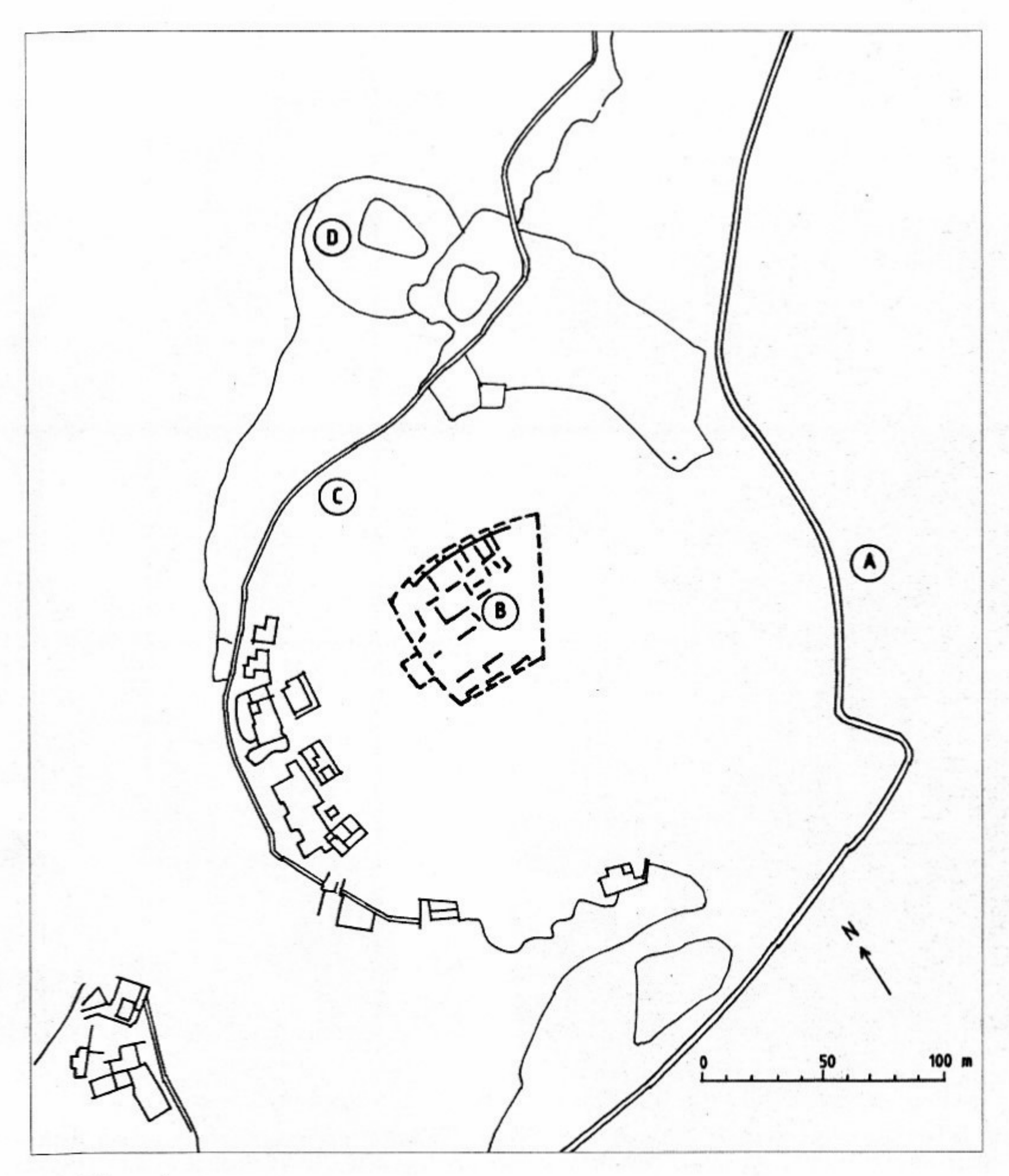


Fig. 87. Djemorah.
Schéma interprétatif du site précédent, réalisé par R. Godon à partir d'une vue verticale non publiée ; échelle approximative 1/2 000.

A, route Menaa-Biskra. B, sur une butte dominant la palmeraie, enceinte trapézoïdale de 0 ha 29, avec un bastion du côté ouest, où se situait vraisemblablement l'entrée. C, séguia ayant pu servir de fossé de défense. D, petite butte de même nature que la butte principale, qui a pu être utilisée comme vigie.

Il semble que l'on ait là beaucoup plus qu'un simple fortin. Par ailleurs, la situation stratégique est remarquable et conviendrait très bien à un ouvrage chargé de défendre les approches de la palmeraie et, au-delà, l'accès à la moyenne vallée de l'oued Abdi. Peut-être s'agit-il d'un ouvrage de basse époque, transformé par la suite en guelaa.

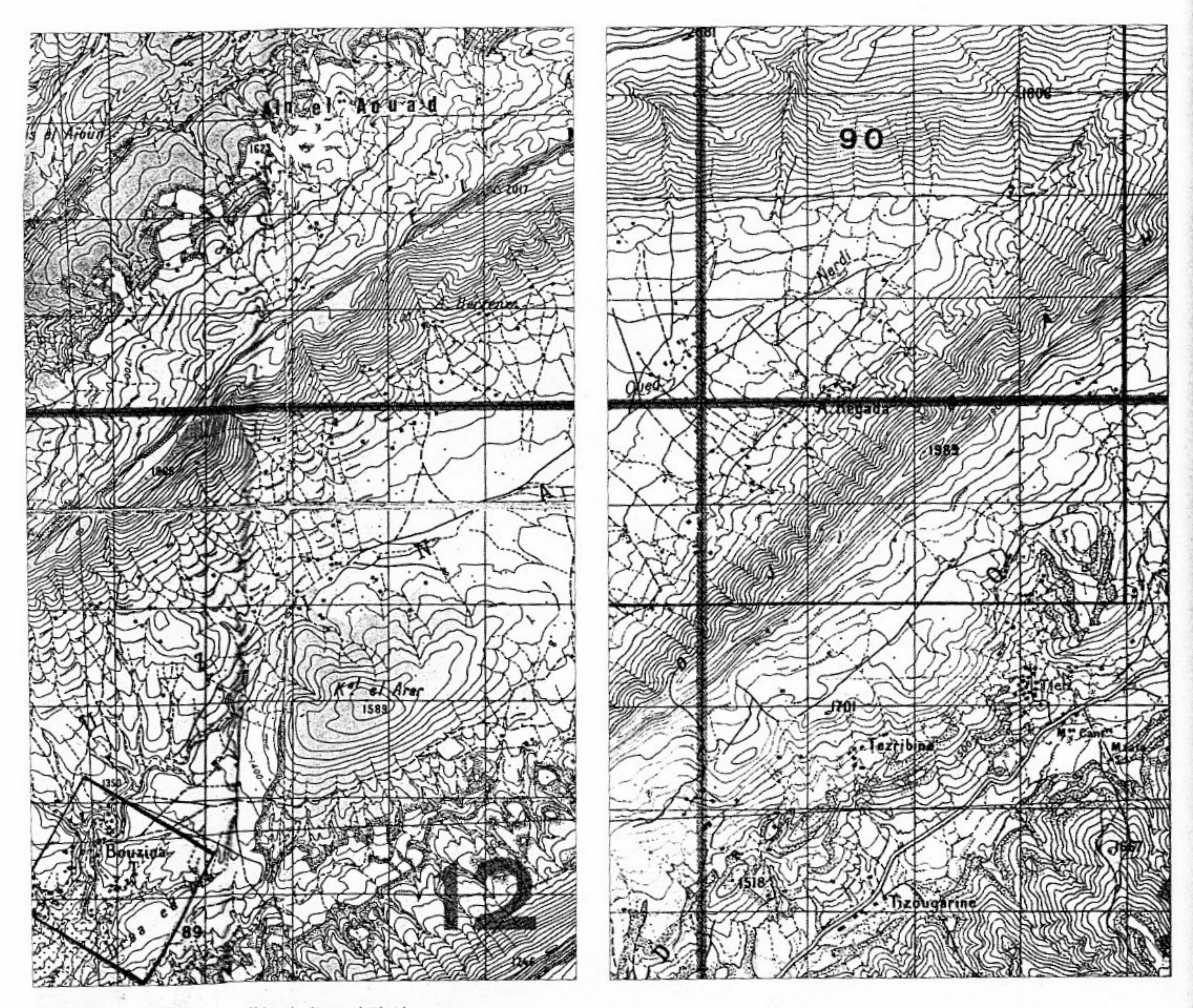


Fig. 88. Carte de la haute vallée de l'oued El Ahmar.
Extraits des cartes topographiques INC, Alger, 1/50 000 Mac-Mahon (Aïn Touta) et Arris. Localisation des vues 89 et 90.

Le bassin de Bouzina, qui constitue la partie centrale de cette vallée, correspond à un vaste synclinal, perché à 1 300 m d'altitude au-dessus de la vallée de l'oued Abdi (1 000 m). De grosses sources ont permis une longue coulée d'arboriculture, où prospère le noyer.



Fig. 89. Village de Bouzina.
Échelle approximative 1/8 000, carte n° 88, réf. A.A.A., *f° 38, n° 17 à 22.*

Gros village situé à 1 450 m d'altitude dans le cirque de montagnes que constituent les deux branches du djebel Mahmel, djebel Malou au nord, djebel Kroumt ed Dib au sud. Plusieurs ruines romaines ont été signalées aux environs et une épitaphe relevée sur un plateau qui domine Bouzina au nord[57].

Un fortin a été construit par l'Armée française au milieu du village pendant la guerre d'indépendance.



Fig. 90. Plaine de Nerdi.
Échelle approximative 1/30 000. Carte n° 88, réf. A.A.A., *f° 38, n° 17, 18, 19.*

Terminaison nord-est du grand synclinal de Bouzina, perchée à 1 600 m d'altitude au-dessus des vallées périphériques. Sert de terroir céréalier pour les populations des vallées.

Nombreuses traces d'aménagements agraires antiques, en général transversaux par rapport à la pente, parfois longitudinaux. Ils servaient à « armer » les terrains, à retenir sols et eaux.

Cette haute plaine a été romanisée et l'on y a relevé plusieurs épitaphes (A.E. 1976, 724-726). Au XVIII[e] siècle, l'anglais Shaw considérait les *Neardee*, comme l'une des plus puissantes tribus de l'Aurès[58]. Il n'en subsiste plus que ce toponyme.

De nombreux tombeaux mégalithiques sont signalés sur les flancs sud du djebel Malou, au-dessus de la plaine.

Des cols de haute altitude, souvent enneigés, font communiquer Nerdi avec le plateau d'Aïn el Aouad (fig. 61).

D. Vallée de l'oued El Abiod

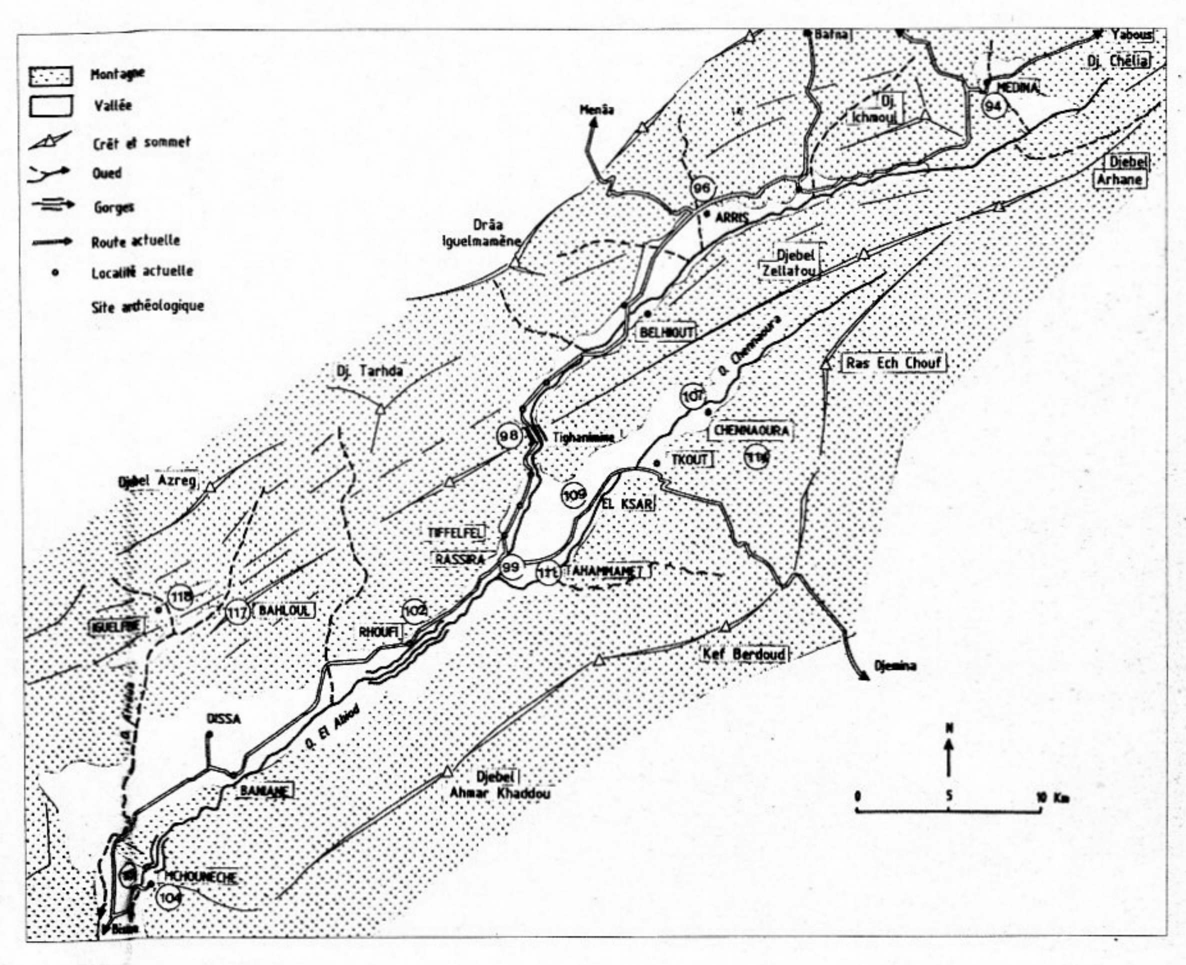


Fig. 91. La vallée de l'oued El Abiod.

Cette vallée, la plus centrale du massif et aussi la plus puissante, joint le djebel Chélia (point culminant du massif, 2 327 m) aux palmeraies de Thouda et de Sidi Okba sur le piémont saharien.

Elle emprunte d'abord une dépression creusée entre l'anticlinal du djebel El Azreg et les crêts du djebel Zellatou, puis, au-delà des gorges de Tighanimine, la très large gouttière synclinale de Tkout-Rassira.

Elle suit un cours nord-est/sud-ouest, parallèle à celui de l'oued Abdi et présente à peu près les mêmes caractéristiques que ce dernier : bonne pluviométrie et climat tempéré du Chélia à Arris, permettant la culture sèche des céréales en haute altitude ; climat semi-aride, devenant progressivement aride, de Tighanimine à Mchounèche, climat désertique au-delà.

Les gorges de Tighanimine, qui constituent une barrière climatique, ont freiné longtemps les échanges commerciaux et les déplacements humains. Un tunnel permet aujourd'hui de les franchir, mais il n'est pas certain qu'une voie carrossable, dont fait état une inscription gravée dans le rocher à la sortie sud des gorges, mais dont ne subsiste aucune trace matérielle, les ait traversées de part en part dans l'Antiquité.

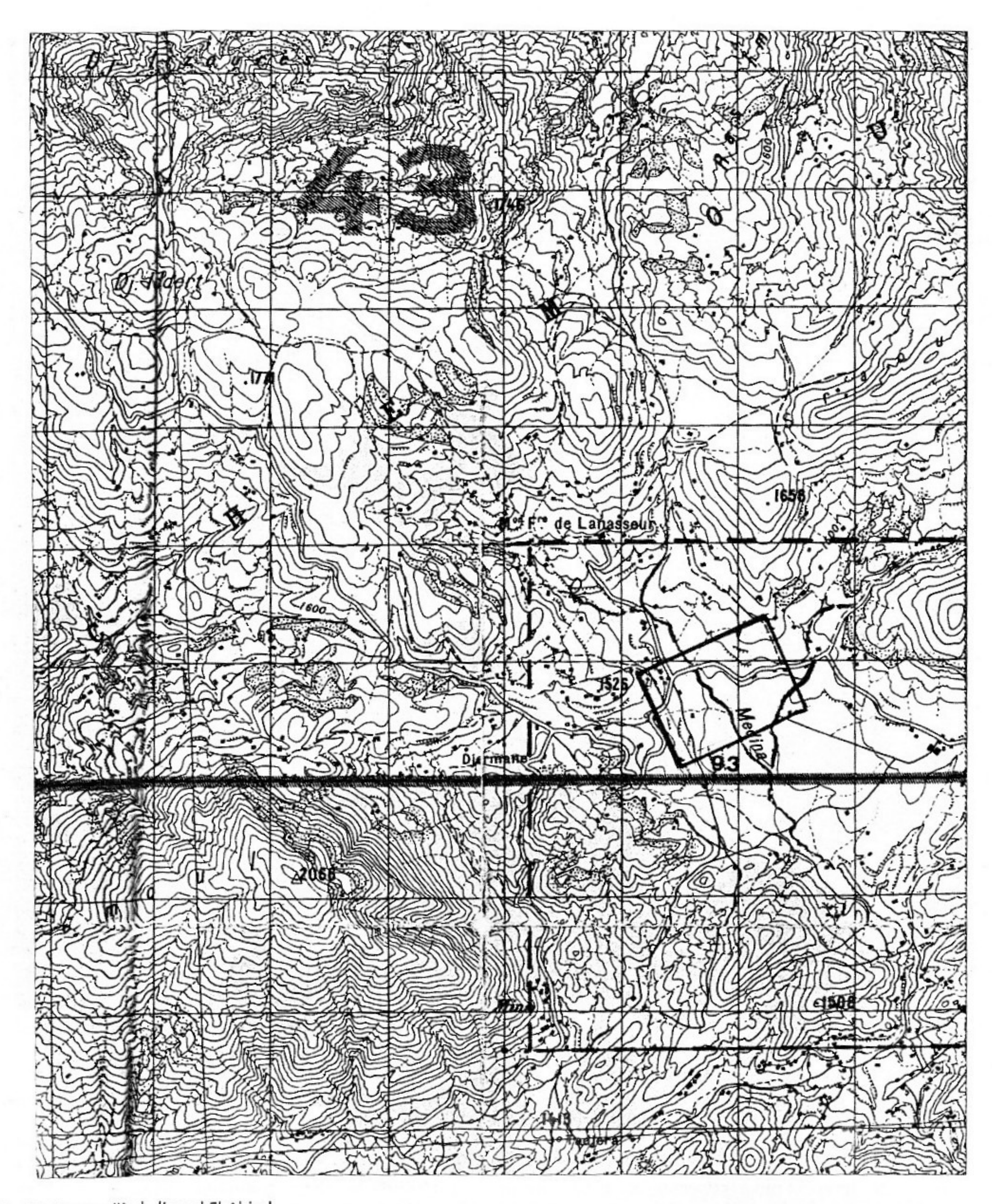


Fig. 92. Haute vallée de l'oued El Abiod.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, 1/50 000 Arris. Localisation des vues 93 et 94.

L'oued El Abiod naît de la rencontre de plusieurs torrents qui prennent leur source à plus de 1 700 m d'altitude et convergent dans la plaine de Medina, particulièrement fertile et bien arrosée. Les traces de romanisation y sont nombreuses.



Fig. 93. Plaine de Medina et sa « forteresse romaine ».
Nord = ↑. Échelle approximative 1/6 100, carte n° 92, réf. A.A.A., *f° 38, n° 48 et supplément.*

Malgré son nom (« medina » signifie en arabe la ville), il n'y subsiste aucune trace d'agglomération urbaine. Se référant à un article du médecin militaire Reboud, l'*Atlas* y signale une « forteresse » de 50 m de long sur 30 m de large. Or Reboud se borne à signaler la présence de ruines couvrant une superficie de 50 m sur 30, sans leur attribuer un rôle militaire. Sur la photographie, les ruines, signalées par Masqueray, sont peu visibles. Par contre en A, l'on voit un carré de 60 m de côté, avec au moins un bastion d'angle, dont les dimensions concordent avec celles de la redoute que fit construire le général Bedeau, lorsqu'en 1845 il conduisit dans l'Aurès la première colonne française ; un contrôle sur place est indispensable.

L'exploitation agricole intensive de la plaine de Medina, n'a laissé subsister que peu de vestiges antiques. Par rapprochement avec le levé de Masqueray (fig. 94), ceux-ci seraient à rechercher en B et C. Selon l'*A.A.A.* les vestiges de fermes se poursuivent au nord et au nord-est de C (au-delà de cette figure).

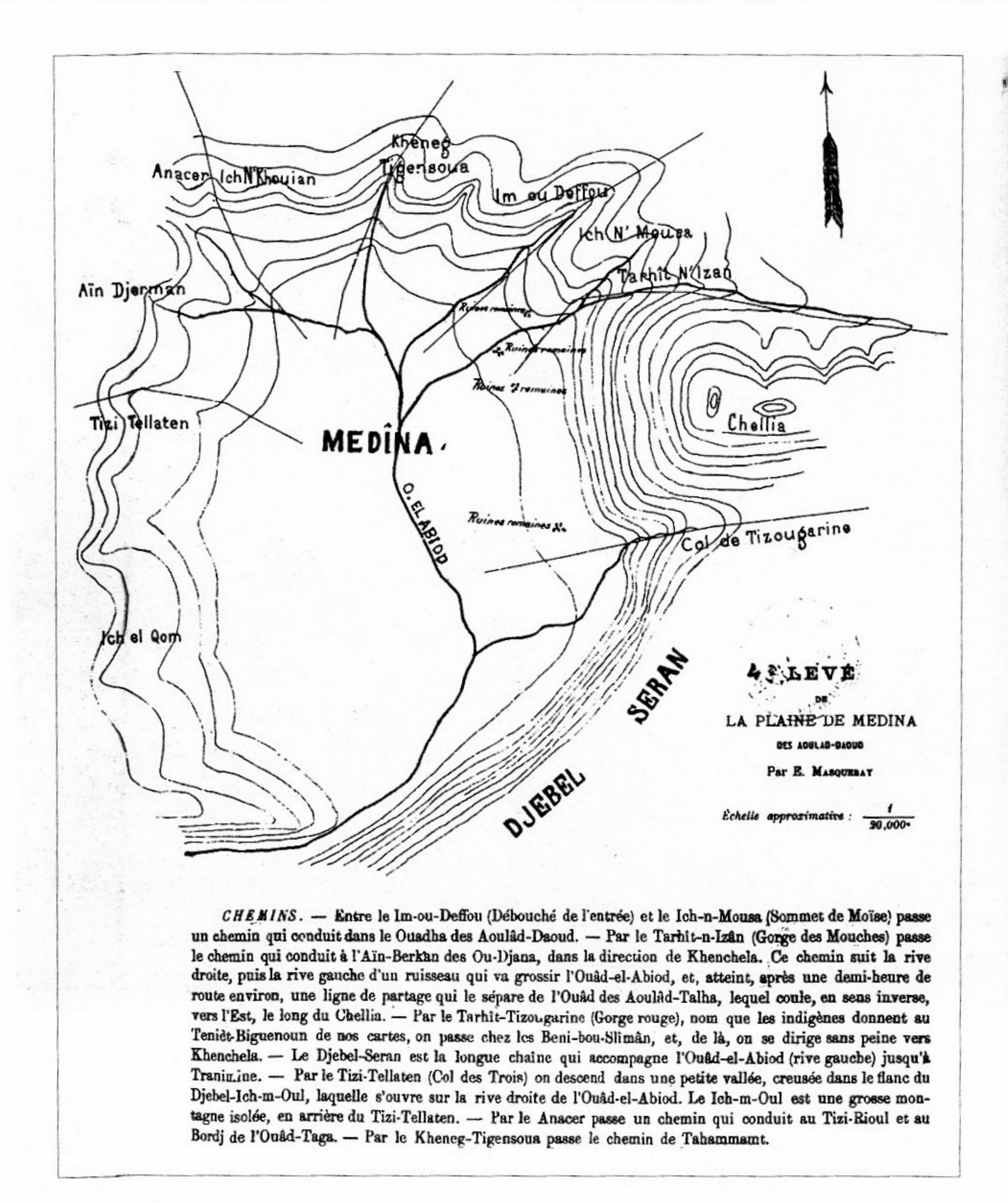


Fig. 94. Plaine de Medina.
Levé de E. Masqueray[59].

Les « Ruines romaines » qu'il signale en plusieurs points, n'ont pas laissé de traces visibles sur photo aérienne. Les labours intensifs de cette plaine fertile les ont sans doute fait disparaître. D'autre part, la nébulosité est forte et limite la visibilité.

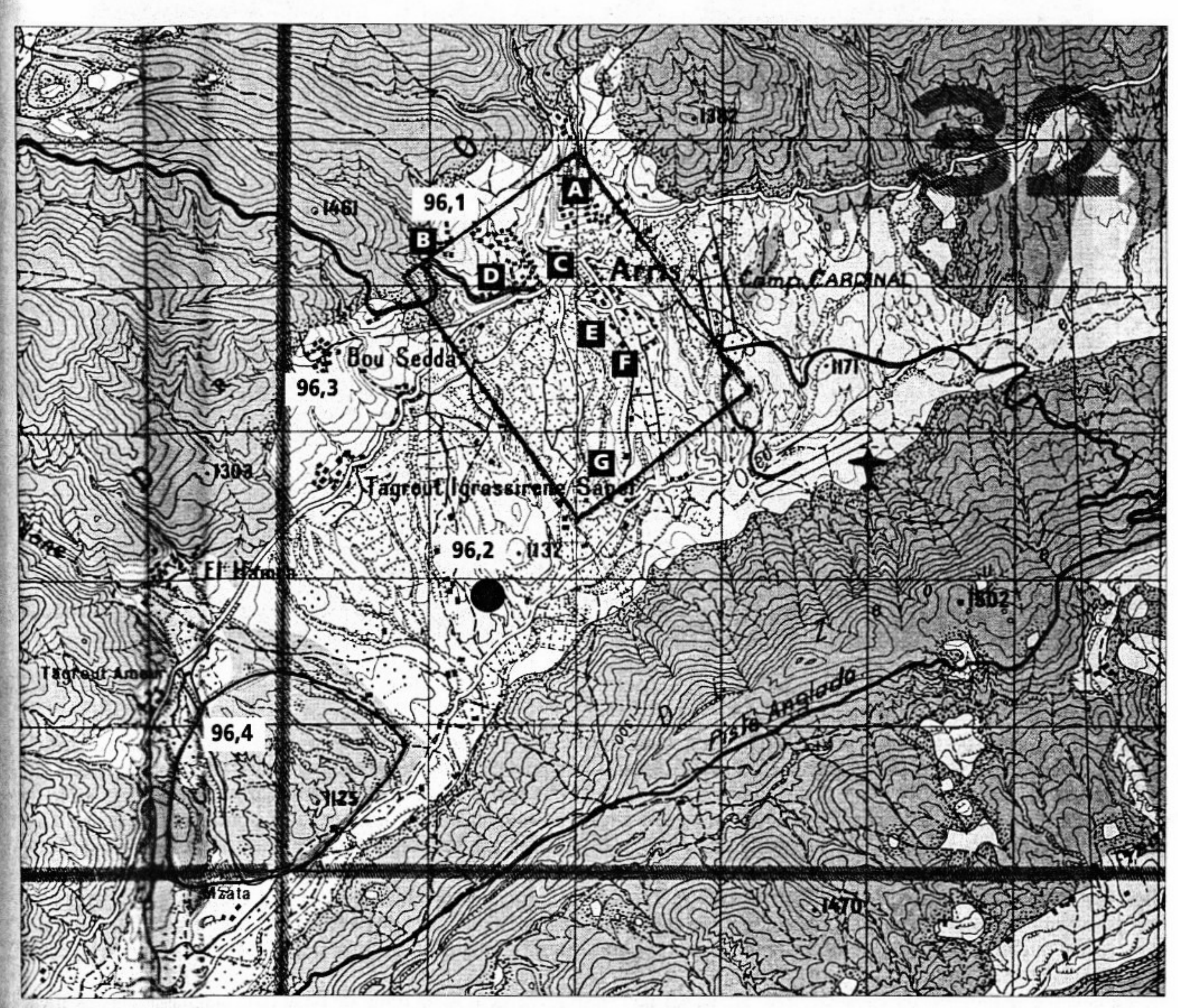


Fig. 95. Le bassin d'Arris
Extrait de la carte topographique INC au 1/50 000, Arris. Localisation de la fig. 96.

Le bassin d'Arris correspond à un élargissement de la vallée de l'oued El Abiod. Depuis longtemps de grosses sources ont permis des cultures sur ce grand plan incliné, face au djebel Zellatou. Arris, qui fut sans doute au VIe siècle le chef-lieu d'une principauté berbère, est redevenu aujourd'hui la capitale locale de l'Aurès, au détriment de Menaa.

C'est tout près de Sanef, au lieu dit Larara, (• 96,2), qu'a été découverte en 1941, l'épitaphe de Masties, (*dux* et *imperator*) qui fait désormais d'Arris un des hauts lieux du passé berbère de l'Algérie[64].

Larara figurait à la fin du siècle dernier parmi les guelaas des Touaba recensées par Masqueray. Elle a, depuis longtemps disparu.

Enfin c'est d'un autre hameau proche d'Arris, Bousedda (96,3), que provient un trésor monétaire composé pour l'essentiel de petits bronzes des IVe et Ve siècles[65].

Des tombeaux protohistoriques du type bazina étaient encore visibles en 1942 sur les terrains incultes situés entre la route Arris-Biskra et l'oued El Abiod, à l'ouest de Larara, (96,4). Il n'en reste pratiquement rien.



Fig. 96. Vue générale d'Arris.
Échelle approximative 1/15 000, carte n° 95, réf. A.A.A., *f° 38, n° 50 et 51.*

En A, B et C, les trois hameaux primitifs d'El Beida, Innerkeb et Arris (ce dernier a donné son nom à l'agglomération actuelle), et leurs guelaas désaffectées. Cette agglomération est d'ailleurs une pure création de l'administration française et c'est Sanef (G) à un km au sud, sur la rive droite de l'oued El Abiod, qui en était l'équivalent à l'époque romaine. Carbuccia y signalait, en 1849, 6 ha de ruines[60] et l'on y trouve encore quelques vestiges d'un habitat romain, mais ils ont beaucoup souffert de l'expansion dans cette direction du village d'Arris. L'*A.A.A.* mentionne à Sanef une grande construction rectangulaire avec deux avancées sur l'une des faces. P. Morizot y a vu en 1941, des pans de mur en grand appareil, remployés tels quels dans une construction plus récente, elle-même ruinée. Sans doute s'agit-il du même édifice. Il y a copié un fragment de mosaïque noire et blanche d'un type très courant en Afrique, mais qui dénote cependant une recherche peu commune dans cet environnement montagnard[61]. Il avait également relevé quelques lignes d'une inscription très mutilée gravée sur un fragment de cippe, remployé dans un mur de la vieille mosquée de Sanef[62].

Dans la partie nord-est du village d'Arris, au-dessus de l'embranchement de la route de Baali (D), subsistaient encore, il y a une quarantaine d'années, les vestiges assez bien conservés d'un bassin d'irrigation[63], un peu plus au sud, sur la rive du torrent qui coupe le village en deux, deux tombeaux creusés dans le roc (E) et, à l'est du village, au sud du petit marabout de Sidi-Brahim, des ruines de bâtiments agricoles (hors du champ de la photographie aérienne). En F, olivette expérimentale d'Arris, créée en 1922. Cette expérience de réacclimatation de l'olivier dans l'Aurès central s'est soldée par un échec et n'a pas été poursuivie.

L'on trouvera dans l'*A.E.* 1976, n° 727 et 728, deux épitaphes copiées à Arris, mais qui pourraient venir des alentours.



Fig. 97. Moyenne vallée de l'oued El Abiod.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Rassira. Localisation des vues 97, 98, 109, 110, 111 et 112.

La grande et large vallée de l'oued El Abiod est coupée par l'accident topographique des gorges de Tighanimine, réplique de celles d'El Kantara, qui séparent le bassin d'Arris de celui de Rassira.


A
B
N



Fig. 98. Gorges de Tighanimine.
Échelle approximative 1/7 500, carte n° 50, réf. A.A.A., *f° 38, n° 53.*

Le tunnel, situé en A qui permet de traverser les gorges en voiture est récent et n'est pas, comme on le croit parfois, un ouvrage antique. L'inscription de l'an 145, qui évoque la construction d'une voie par une vexillation de la VI[e] Légion *ferrata* (CIL. VIII, 10230) est gravée à même le rocher, sur la rive droite de l'oued, à l'entrée des gorges pour qui arrive du sud. Aussi doit-on se demander si la voie en question les a bien traversées jusqu'à leur sortie nord. En effet ni Masqueray, ni l'ingénieur chargé de la construction de la route Arris-Biskra, n'ont vu traces de tels travaux au niveau des gorges[66].

L'on pourrait donc imaginer que le fond du thalweg était sommairement aménagé lorsque la nécessité s'en faisait sentir. En outre, le canal d'irrigation creusé dans le roc sur la rive droite, que signalait jadis une autre inscription (C. 2446), a pu servir à dériver une partie des eaux de crue selon le système utilisé en Jordanie dans les gorges de Petra, ville proche de la Syrie où avait précisément servi la VI[e] Légion[67]. Mais compte tenu de la violence des précipitations dans l'Aurès, ce ne pouvait être qu'un travail aléatoire.

De Tifelfel, en aval, viendrait un fragment inédit de dédicace à Marc Aurèle et Lucius Verus actuellement déposé dans les réserves du musée de Timgad[68].



Fig. 99. Rassira, confluent des oueds El Abiod et El Ksar.
Échelle approximative 1/8 500, carte n° 50, réf. A.A.A., *f° 38, n° 62.*

Au confluent de l'oued El Abiod et de l'oued El Ksar, tells artificiels ou buttes naturelles, sur lesquels ont été bâtis, en remployant de nombreux matériaux antiques, les villages des Ouled Iddir (A) et des Ouled Abbed (B), de la tribu de Rassira ou Irassiren.

Aux Ouled Iddir, fragments de colonnes de calcaire rose, bases de colonne, grand pithos en pierre, caisson funéraire, dont la tranche est ornée d'une conque, mais dont l'épitaphe (inédite) est peu visible.

Aux Ouled Abbed, chrisme signalé par Carbuccia[69].

Pilier ouvragé ayant probablement appartenu à un *ciborium* ; pans de murs en brique (petits thermes ?), *catillus*. Au sommet de la butte qui domine les ruines, traces d'une construction carrée d'environ 30 m de côté, située au milieu d'une enceinte plus vaste. Nombreux fragments de céramique[70]. En C, vestiges de guelaas, L. Rinn croyait à l'existence, à cet emplacement, d'une ville romano-berbère[71], comprenant plusieurs quartiers et s'étendant jusqu'à Tahammamet (site 112). La petite plaine de Rassira, très bien irriguée, a certainement été très peuplée en tous temps, les tombeaux protohistoriques sont nombreux aux alentours, mais il est peut-être excessif de parler de ville.

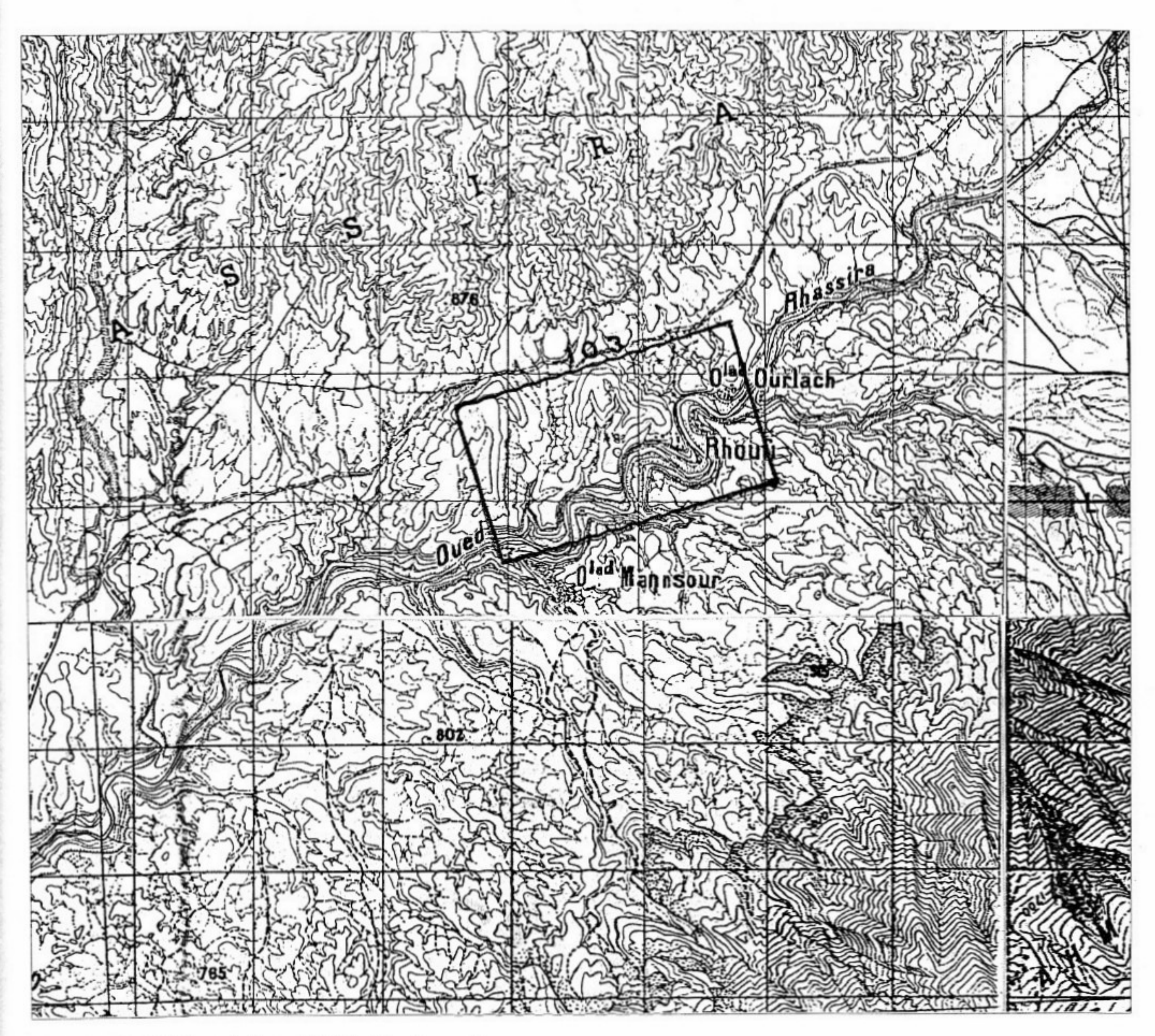


Fig. 100. Vallée inférieure de l'oued El Abiod (partie nord).
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000, Menaa, Rassira. Localisation de la vue 102.

Entre le djebel Krouma au nord et le djebel Ahmar Khaddou au sud, la grande dépression de Rassira est incisée en cañon par l'oued, qui y décrit de beaux méandres.

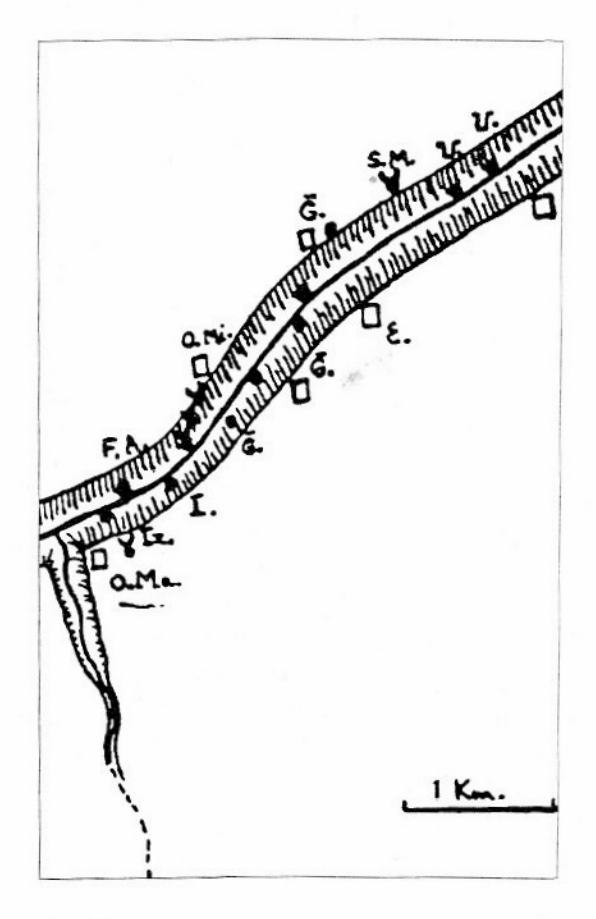


Fig. 101. Cañon de Roufi.
Extraite de la représentation schématique établie en 1951 par M. Faublée-Urbain de l'implantation des guelaas de la tribu des Rassira, dans le cañon de l'oued El Abiod.

U. : Ouriach (et non Ourlach) : grenier et village. S.M. : mosquée tombe de Sidi-Mimoun. G. : Gufi (ou Rhoufi), grenier et village. e. : Ealawa (ou Alaoua). O. Mi. : Ouled Mimoun et les trois mosquées. I. : Icelt. F. A. : Fud Amellal. Iz. : Izelgayen. O. Ma. : Ouled Mansour et mosquée proche.

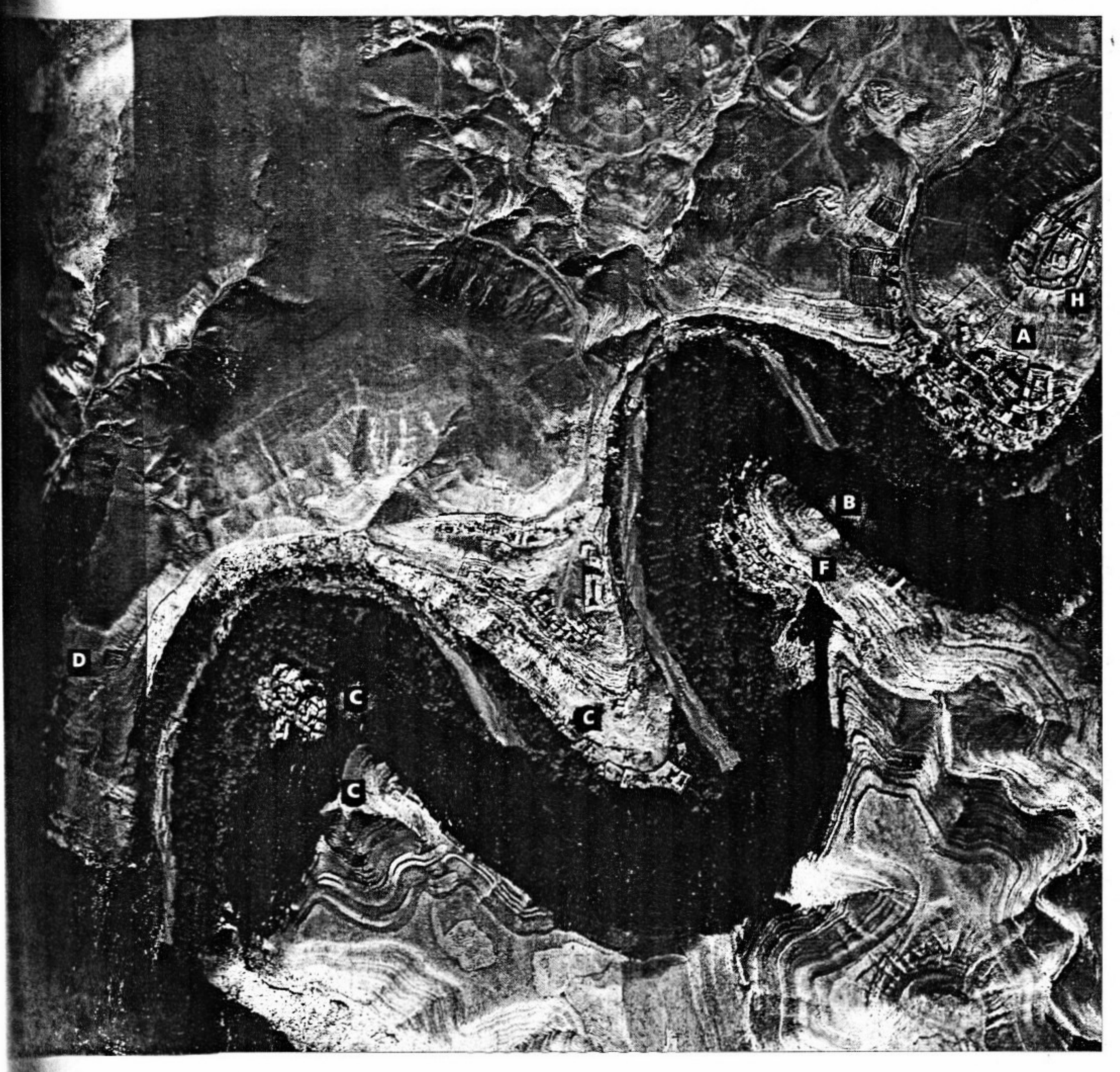


Fig. 102. Cañon de Roufi, vue verticale.
Échelle approximative 1/7 500, carte n° 100, réf. ouest du n° 64, f° 38, de l'A.A.A.

La vue est prise entre le village des Ouriach (A), au nord-est ; celui des Ouled Mansur (G), au sud-ouest.

Dans le fond du cañon, la palmeraie ; à mi-pente, les habitations partiellement troglodytes ; aux points les plus difficiles d'accès, de préférence sur les falaises de la rive gauche, les guelaas, aujourd'hui abandonnées et souvent en ruines (B, Alaoua ; C, Rhoufi ; D, Ouled Mimoun ; E, Icelt ; F, Fud Amellal) ; en H, poste militaire construit entre 1956 et 1961.

Aucun vestige de la présence romaine n'est signalé entre Roufi et Mchounèche, les Romains ayant préféré, semble-t-il, utiliser les eaux de l'oued El Abiod sur des étendues plus vastes et plus planes en aval de Mchounèche.

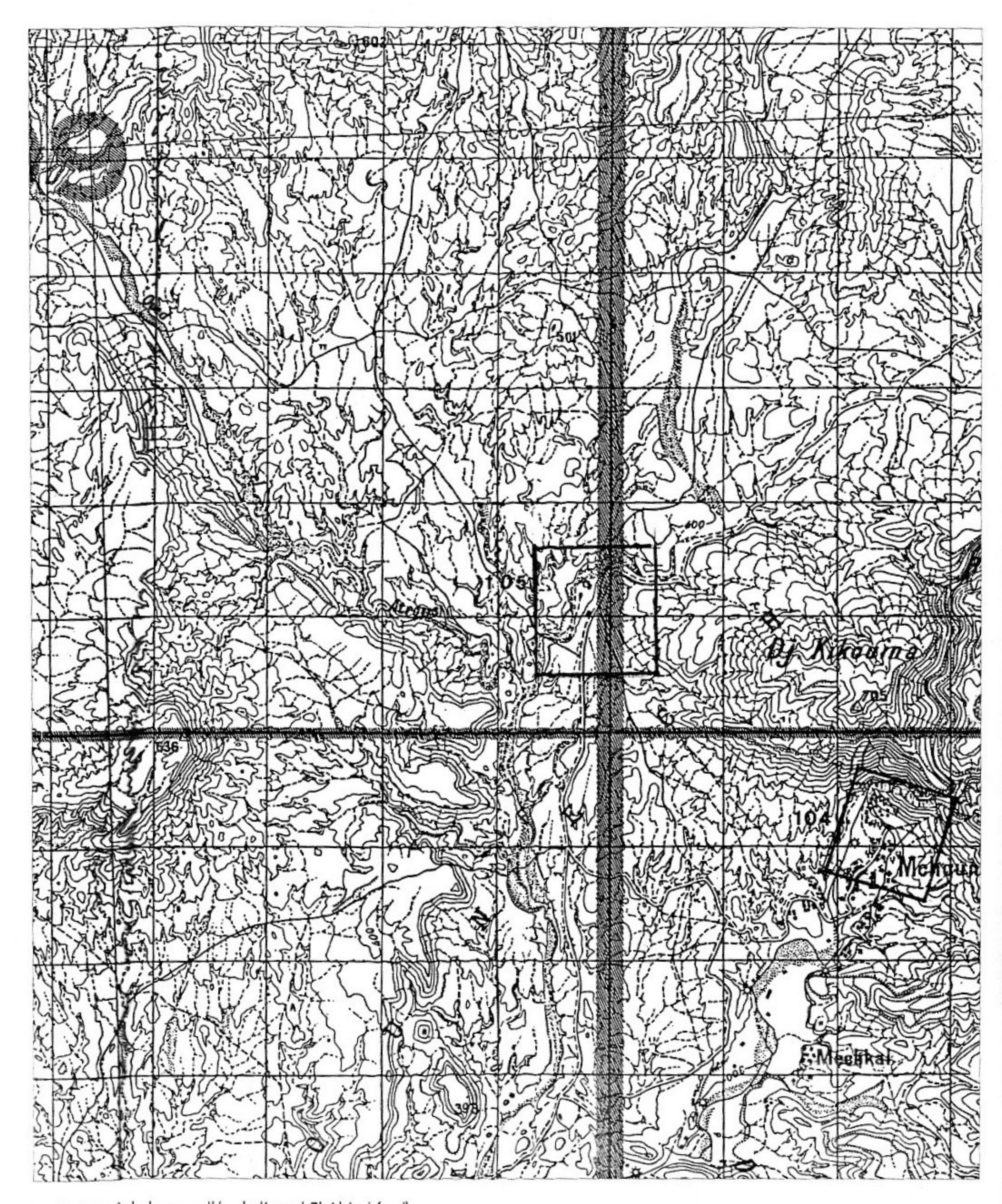


Fig. 103. Carte de la basse vallée de l'oued El Abiod (sud).
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Mchounèche. Localisation des vues 104 et 105.

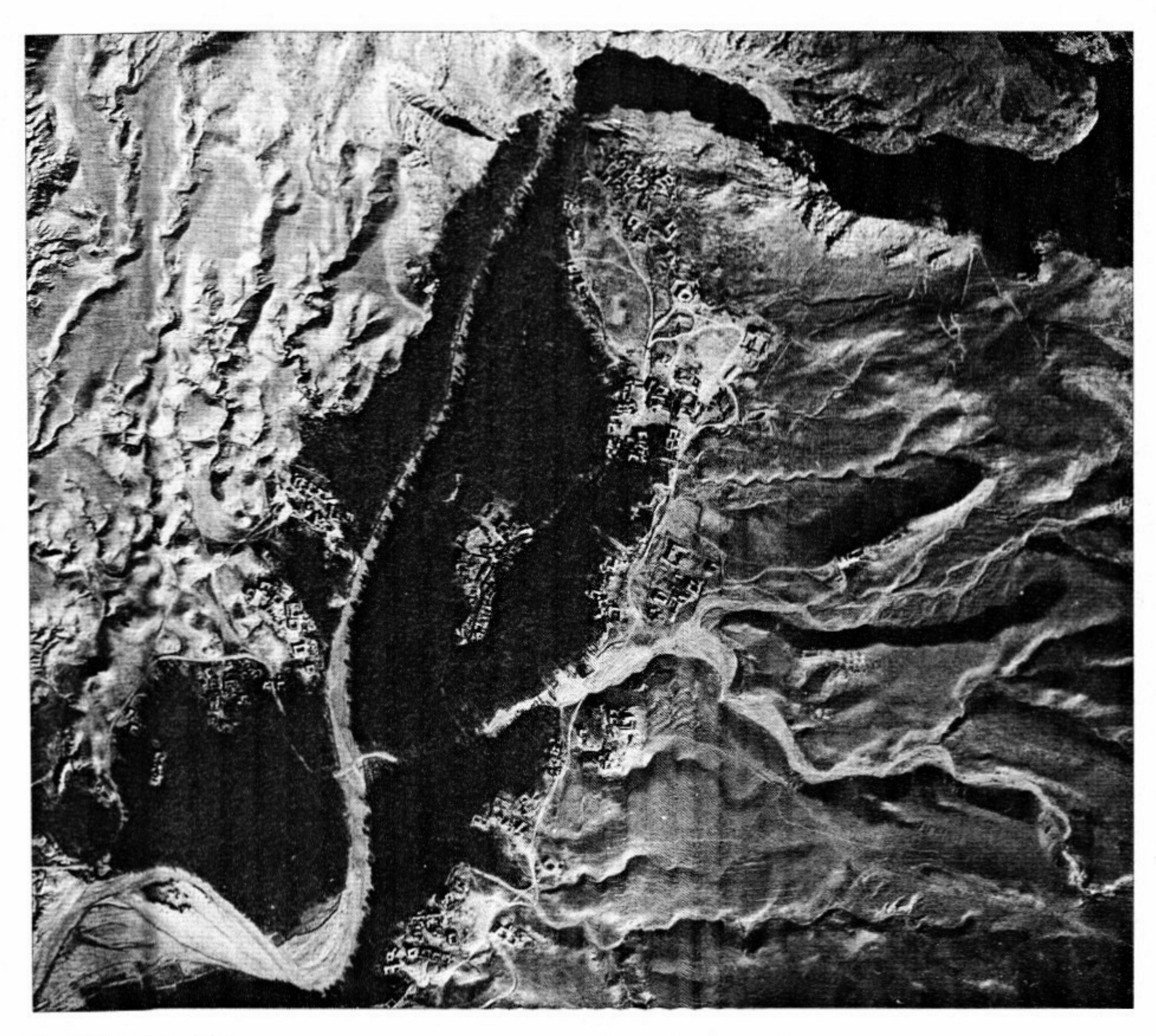


Fig. 104. Oasis de Mchounèche.
Échelle approximative 1/4 000, carte topographique 1/50 000 Mchounèche, réf. A.A.A., f° 38, n° 69.

À la sortie d'une gorge, dont les parois ont 300 m de haut, visible au nord de la photographie, l'oued El Abiod fait un angle droit vers le sud avant de s'engager dans la plaine de Mchounèche, oasis la plus importante de cette vallée. L'on y a relevé deux épitaphes[72], mais la période romaine a laissé des traces beaucoup moins visibles qu'à Djemorah. Peut-être les eaux de l'oued étaient-elles réservées à l'irrigation, plus au sud, de la région de Thouda (*Thabudeos*) ; ci-dessous, fig. 211-212.



Fig. 105. « Fort » de Kikouina.
Agrandissement d'une vue au 1/22 000. Échelle 1/5 000, réf. J. Baradez, 1949, p. 288-289, mais les coordonnées géographiques qu'il donne sont manifestement erronées.

À 3 km au nord-ouest de l'oasis de Mchounèche, au bord de la route Arris-Biskra, construction carrée de 50 m sur 42, qui semble correspondre à ce qu'il appelle le fort du Kikouina (du nom du sommet qui le domine à l'est). Il est construit en galets d'oued, technique insolite à l'époque romaine pour une construction militaire dans un pays où la pierre ne manque pas. Son plan rectangulaire pourrait aussi bien correspondre à un gîte d'étape ou à un caravansérail.

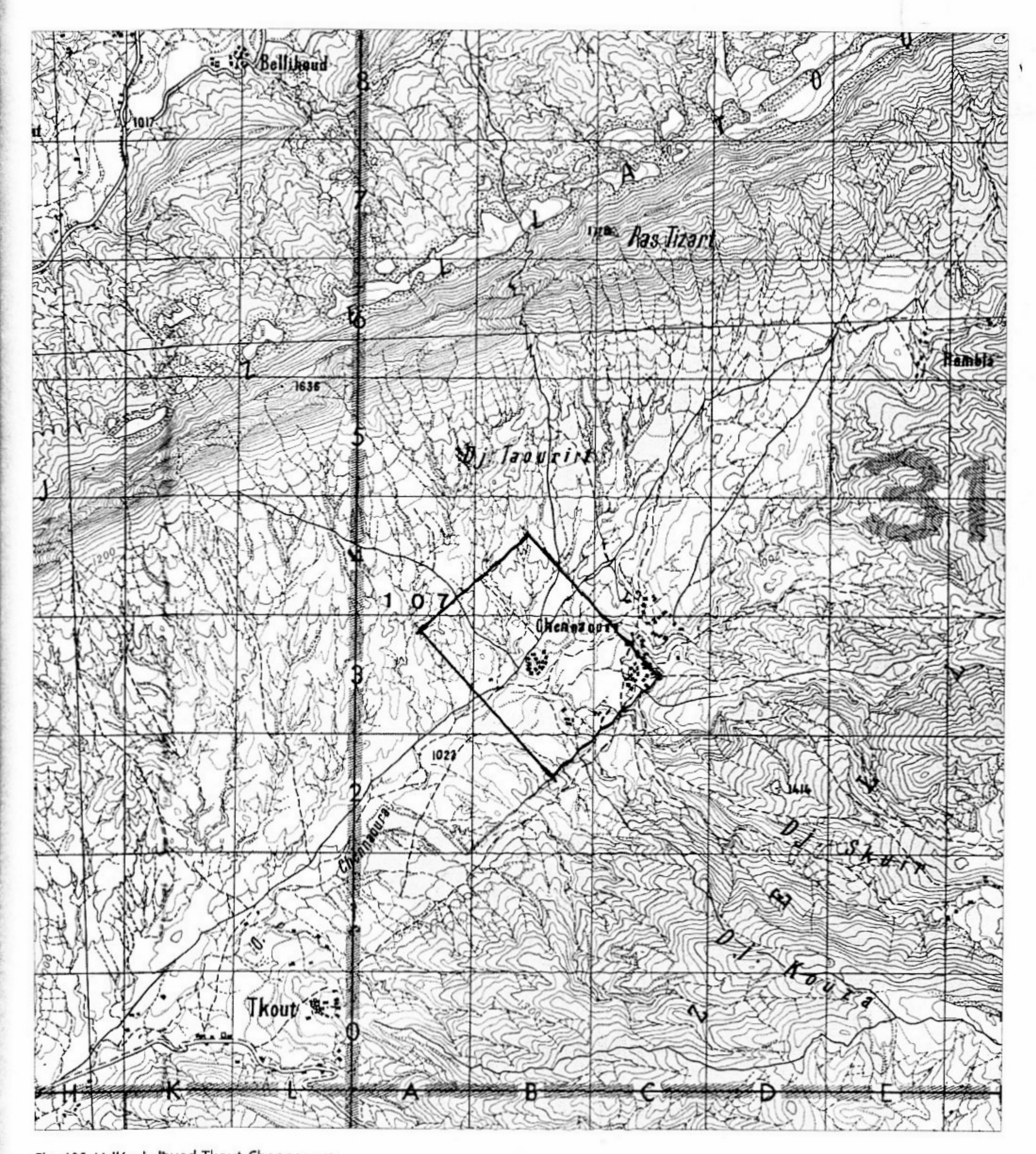


Fig. 106. Vallée de l'oued Tkout-Chennaoura.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Rassira. Localisation des vues 107 à 108.

Traversée par l'oued Chennaoura, appelé en aval oued Tkout et oued El Ksar, elle correspond à la partie amont du synclinal de Rassira.



Fig. 107. Chennaoura et ses jardins.
Échelle approximative 1/6 100, réf. A.A.A., f° 38, n° 57.

L'*A.A.A.* n'y signale aucun vestige romain. Il y subsiste cependant le grand bassin réservoir décrit ci-après, qui, jusqu'à un passé récent, disparaissait presque entièrement sous une épaisse couche d'alluvions. Aussi est-il possible d'indiquer seulement sur la photographie son emplacement probable (en A). Les sources de Chennaoura donnent naissance à un très beau périmètre irrigué de cultures maraîchères et d'arbres fruitiers de climat tempéré.

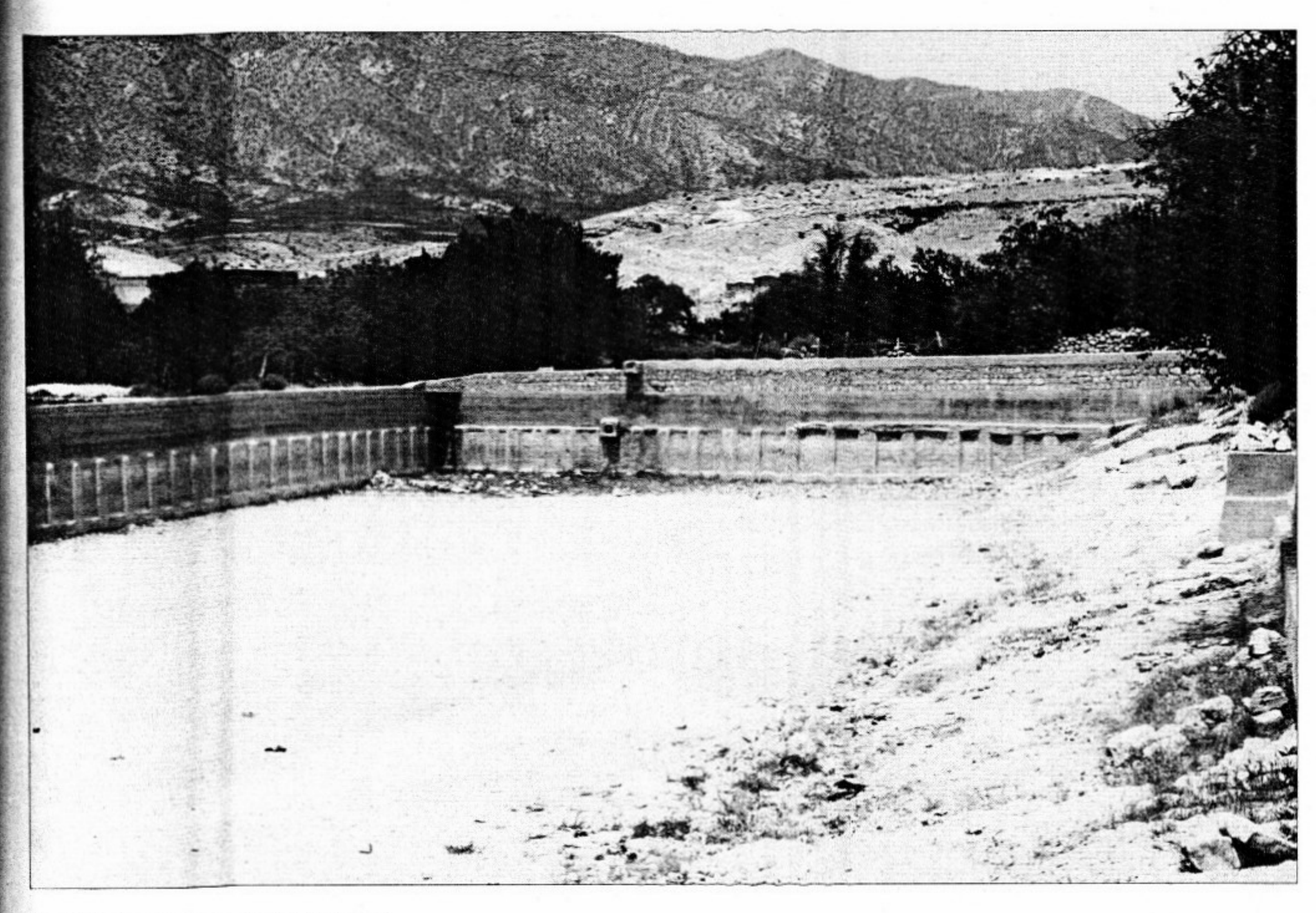


Fig. 108. Grand réservoir de Chennaoura.

Photographié lors d'une sécheresse particulièrement sévère en 1989. Long de 75 m, large de 31 m, c'est l'un des plus grands de l'Afrique du Nord antique ; c'est aussi le plus remarquable monument romain de l'Aurès. La margelle est formée de grandes plaques de calcaire encastrée entre des piliers verticaux. La roche naturelle, en pente oblique constitue l'essentiel du côté droit. C. M. Robert y a compté, en 1939, 11 émissaires, non revus en 1989[73].



Fig. 109. Village d'El Ksar.
Échelle approximative 1/10 200, carte n° 101, réf. A.A.A., *f° 38, n° 59.*

L'*Atlas* y signale des vestiges antiques. Une construction carrée d'environ 35 m de côté domine le village actuel. Le terme « ksar » est volontiers employé dans la toponymie locale pour désigner toutes sortes de constructions antiques en grand appareil, qui se révèlent souvent n'être que des fermes ou des huileries.



Fig. 110. Village d'El Ksar.
Agrandissement partiel de la vue 109. Échelle approximative 1/1 250.

Vestiges de la construction carrée, qui a donné son nom au village ; les nombreux déblais en rendent les limites et la forme très floues. Peut-être existait-il une tour carrée à l'angle est.

L'agrandissement donne l'impression qu'il existait une double enceinte, ou, tout au moins, deux murs parallèles faisant le pourtour de la construction.





Fig. 111. Village de Tahammamet.
Échelle approximative 1/6 100, carte n° 101, schéma fig. 113.

Au-dessus du village dont les maisons sont construites en encorbellement au-dessus du lit encaissé de l'oued Chennaoura, vaste construction rectangulaire d'environ 60 x 40 m (B). Nombreuses pièces adossées au mur extérieur. Le mur sud, légèrement incurvé, pourrait dater d'une époque plus récente. En face, sur la rive gauche, petite construction rectangulaire d'environ 18 x 14 m (C). Jardins irrigués (D). Lit encaissé de l'oued (E).

Tahammamet est la transcription berbère de l'arabe « hammam ». Certaines traditions en font l'une des résidences de la Kahena.

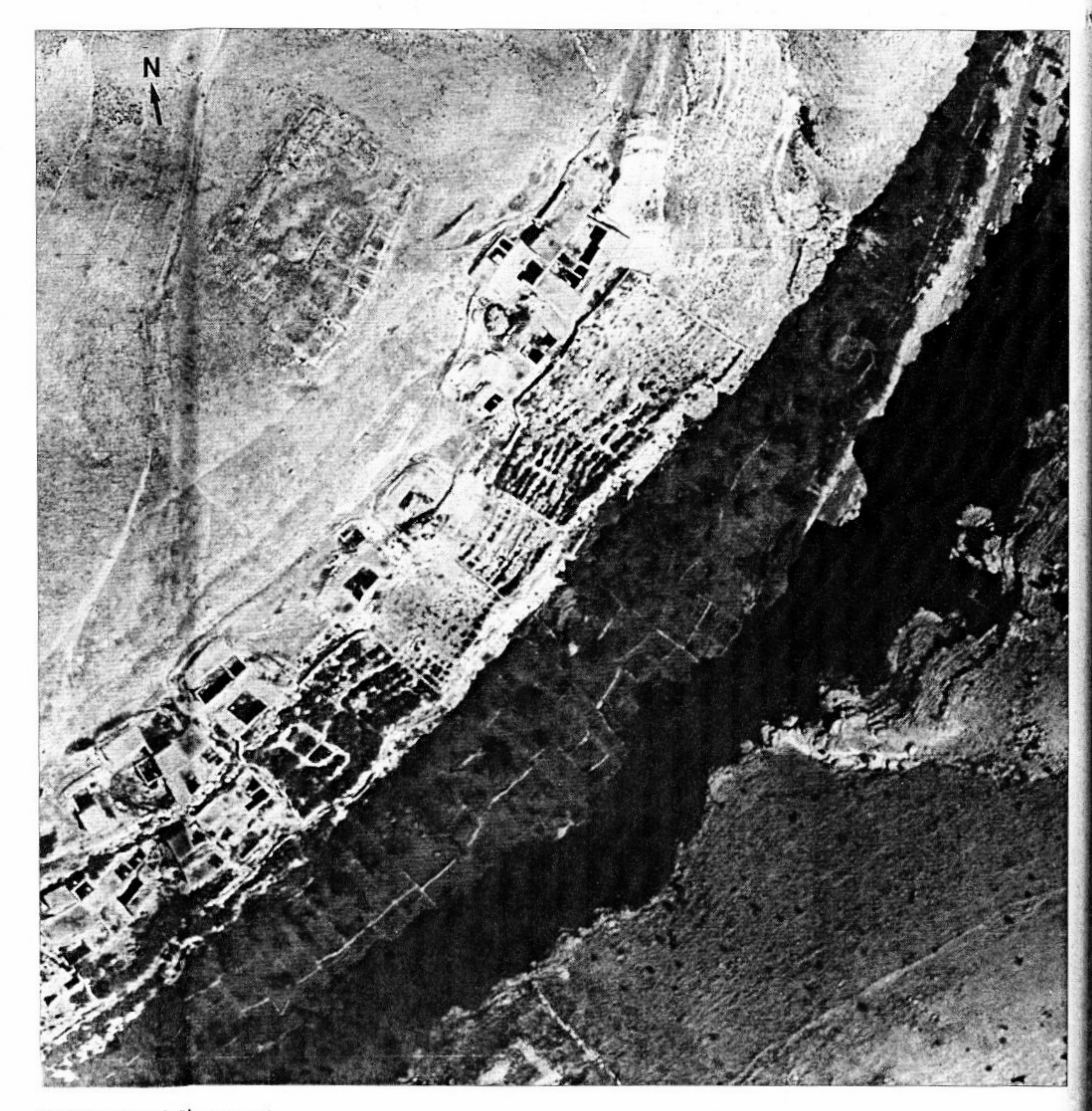


Fig. 112. Village de Thammamet.

Agrandissement partiel, centré sur le site antique. Celui-ci n'a jamais été prospecté. Il se pourrait qu'il s'agisse d'une guelaa abandonnée.

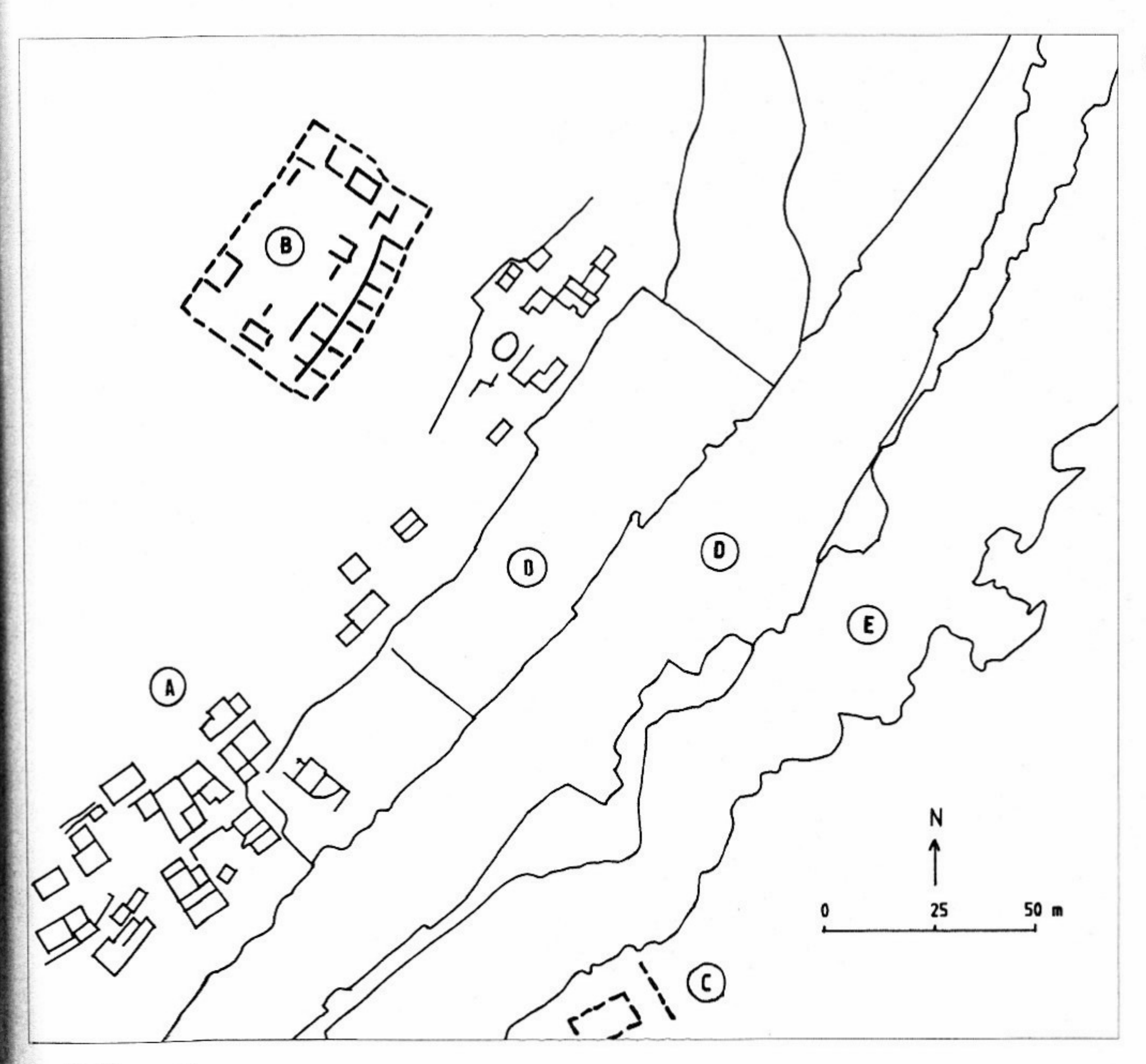


Fig. 113. Tahammamet.
Schéma interprétatif de R. Godon.

A : habitations. B : vestiges d'une grande construction. C : petite construction rectangulaire, probablement antique. D : jardins irrigués. E : lit encaissé de l'oued El Ksar.



Fig. 114. Falaise de Tarhit Ouled Hellal.
Échelle approximative 1/5 800, réf. A.A.A., *f° 38, au nord du n° 65.*

Dans les flancs de la falaise, qui surplombe l'oued de Taghit et les jardins, ont été aménagées de nombreuses habitations troglodytiques. Au nord, nombreuses terrasses de culture, aujourd'hui abandonnées.

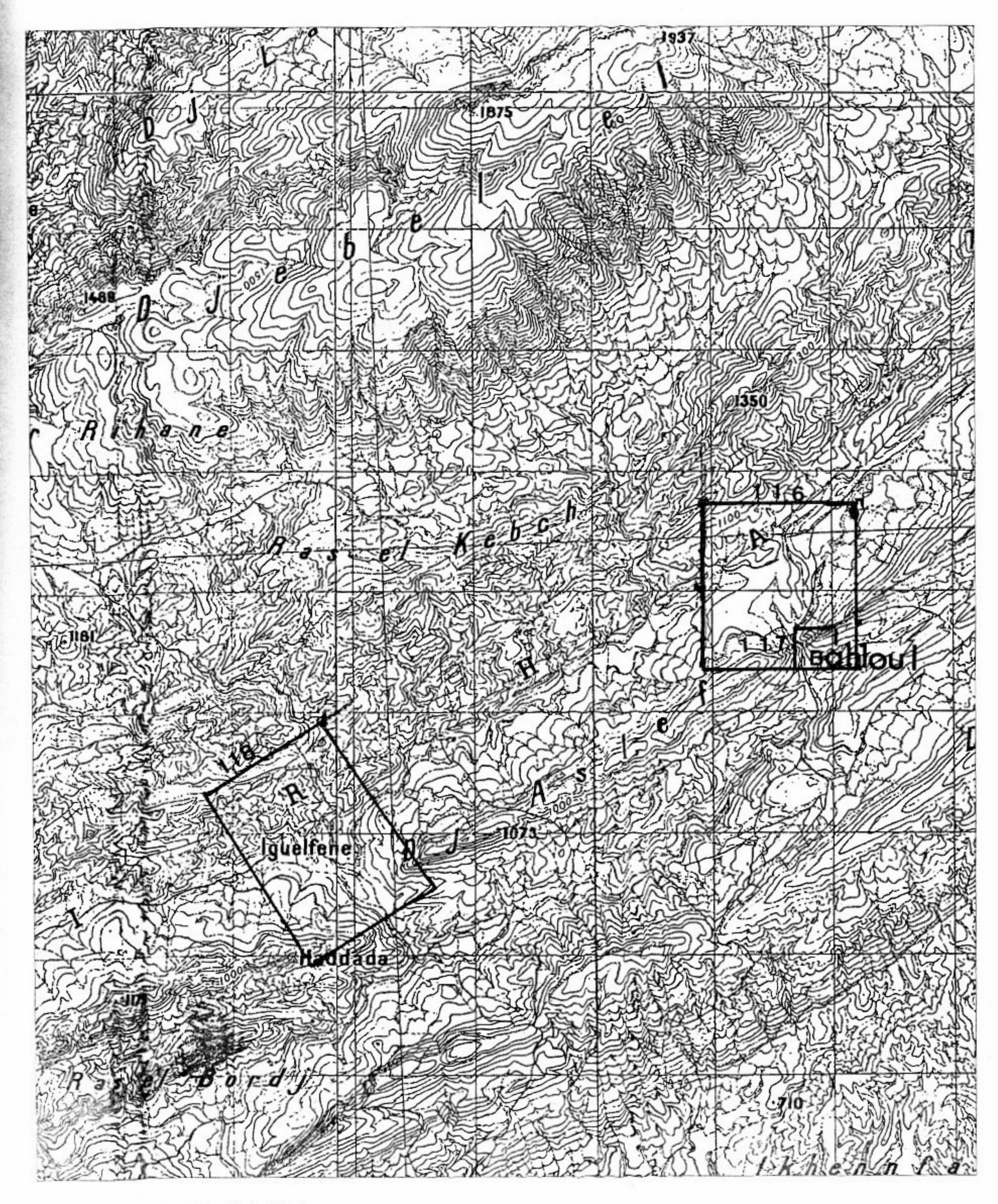


Fig. 115. Carte du versant sud du djebel El Azreg.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Menaa. Localisation des vues 116 à 119.

Cette partie sud du massif du djebel El Azreg est drainée par l'oued Bou Sahbane (ou oued El Atrous) qui conflue avec l'oued El Abiod à l'aval de Mchounèche. Elle est riche en terrasses de cultures sèches et en guelaas que leur isolement a longtemps préservées.



Fig. 116. Site de la guelaa de Bahloul.
Échelle approximative 1/7 700, carte n° 115.

Guelaa ruinée située sur un crêt rocheux et dominant un vaste versant cultivé, marqué par de nombreuses terrasses de cultures sèches et de seuils de pierres barrant les oueds.

Située sur le territoire de la grande tribu des Touaba (ou Ouled Daoud), elle est accolée au flanc nord du djebel Aslef (A). Longue d'une cinquantaine de mètres et large d'une vingtaine, elle comptait encore il y a un demi-siècle, sept à huit étages[74], ce qui en fait avec la guelaa de Kebach (fig. 128) l'un des exemples les plus remarquables de l'architecture chaouia. Déjà à cette époque, elle n'était plus utilisée et fut sans doute abandonnée lors du mouvement qui a poussé les Touaba vers les terres plus riches du nord de l'Aurès.

En B et C, structures rondes qui pourraient être des tombeaux mégalithiques.

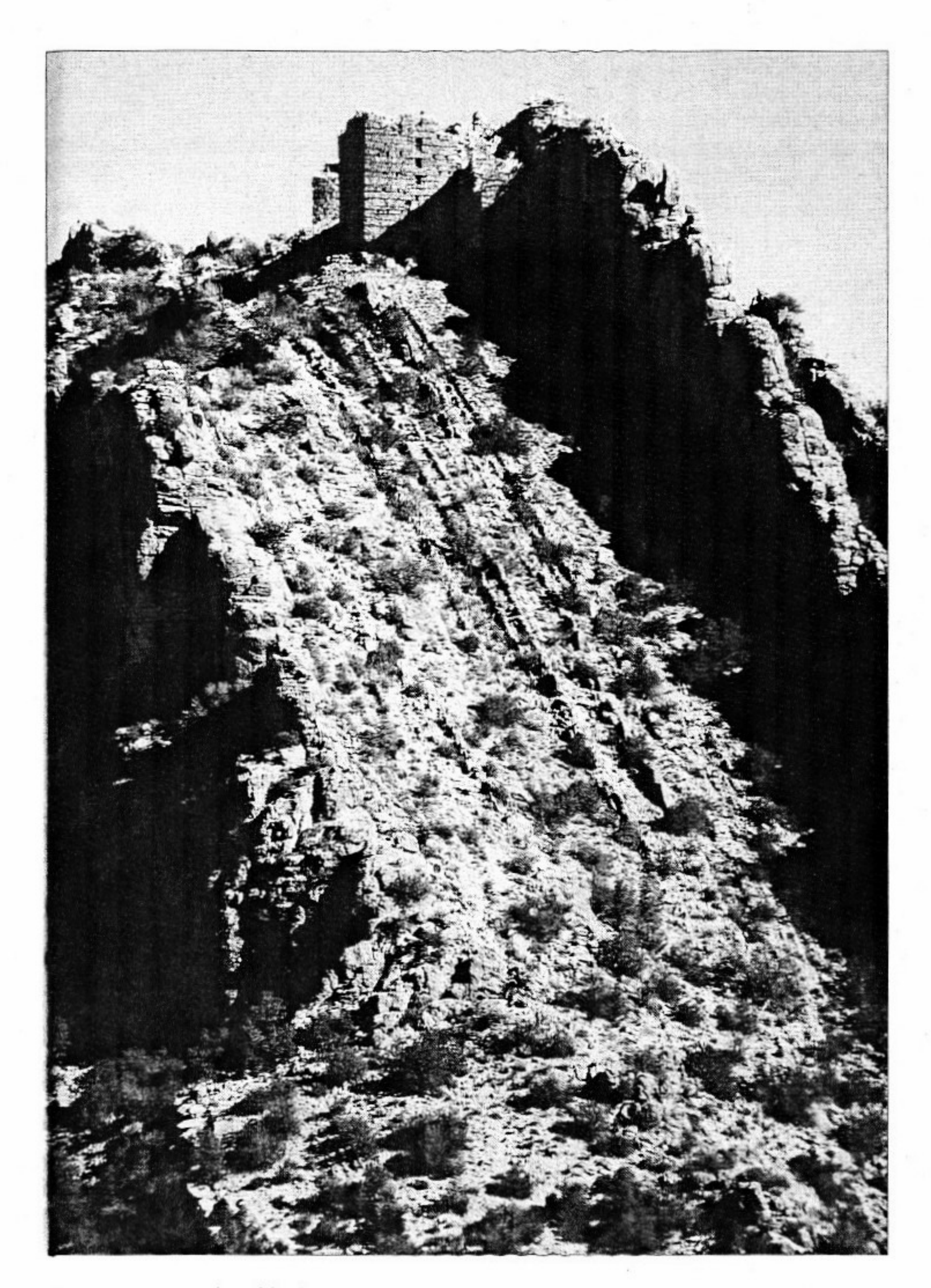


Fig. 117. La guelaa de Bahloul.
Vue prise au sol par M. Côte, 1987.

Comportant des assises en bois ; la date de fondation de cette guelaa pourrait sans doute être approchée, grâce aux procédés modernes de datation.

Selon les légendes recueillis par Masqueray, la tribu des Touaba aurait pour origine « un mélange de tribus berbères et de colons romains fort altérés ».

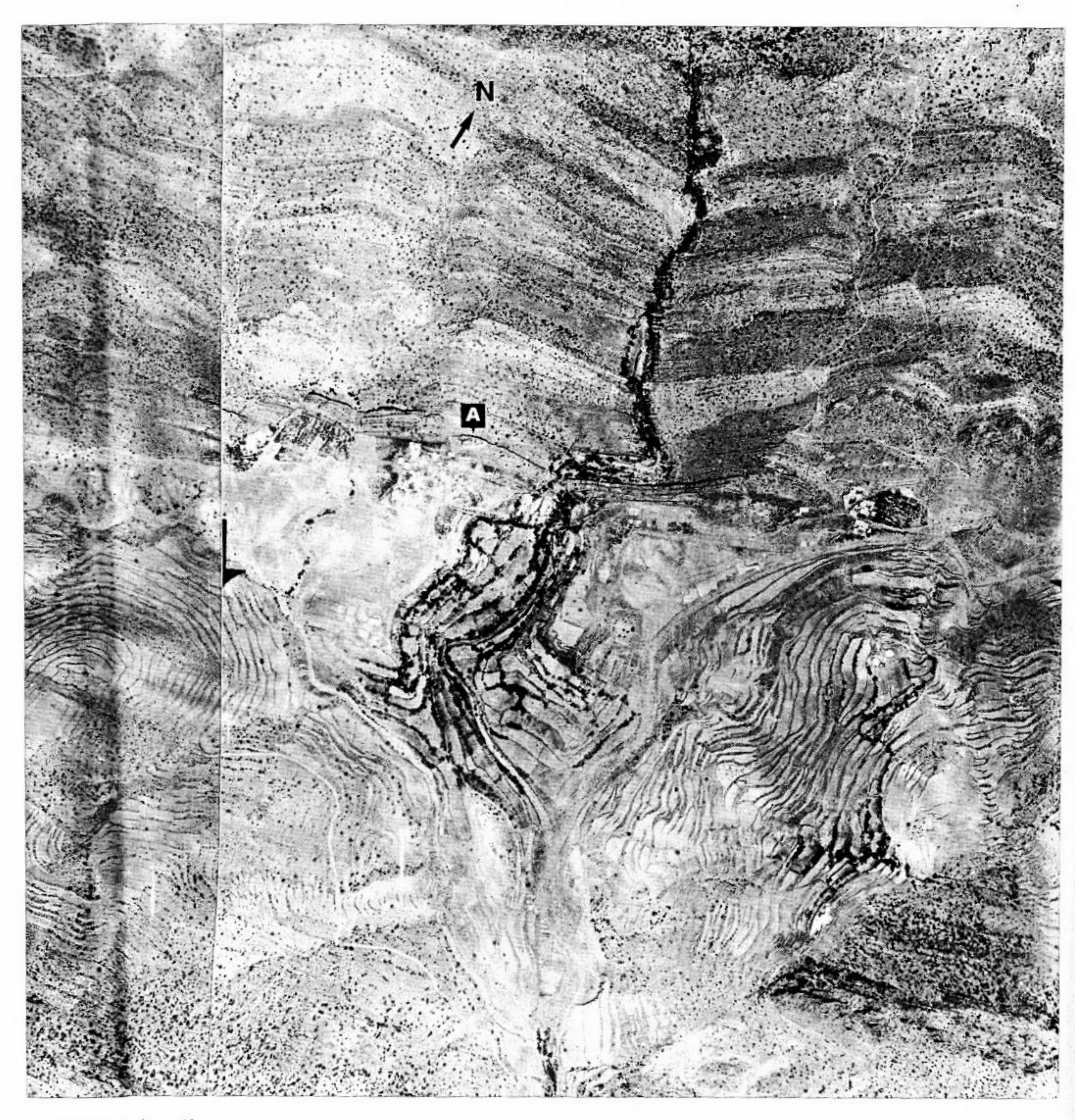


Fig. 118. Village d'Iguelfen.
Échelle approximative 1/9 500, carte n° 115.

À l'exception d'un maquis très dégradé qui recouvre au nord-ouest les contreforts du Ras el Kebch, tout le pourtour du village est mis en valeur grâce à des cultures en terrasses de différents types : maigre secteur irrigué sur les bords du ravin qui traverse le village, cultures sèches bien entretenues au sud-est, plus délaissées au sud-ouest. Certaines paraissent même complètement abandonnées. L'ensemble donne une bonne idée de l'effort collectif que représentait la création et l'entretien de ces terrasses, qui dans un passé récent assuraient l'essentiel de la subsistance des habitants d'Iguelfen avant que ceux-ci ne partent à la conquête de terres plus fertiles dans le nord. En A, la guelaa.

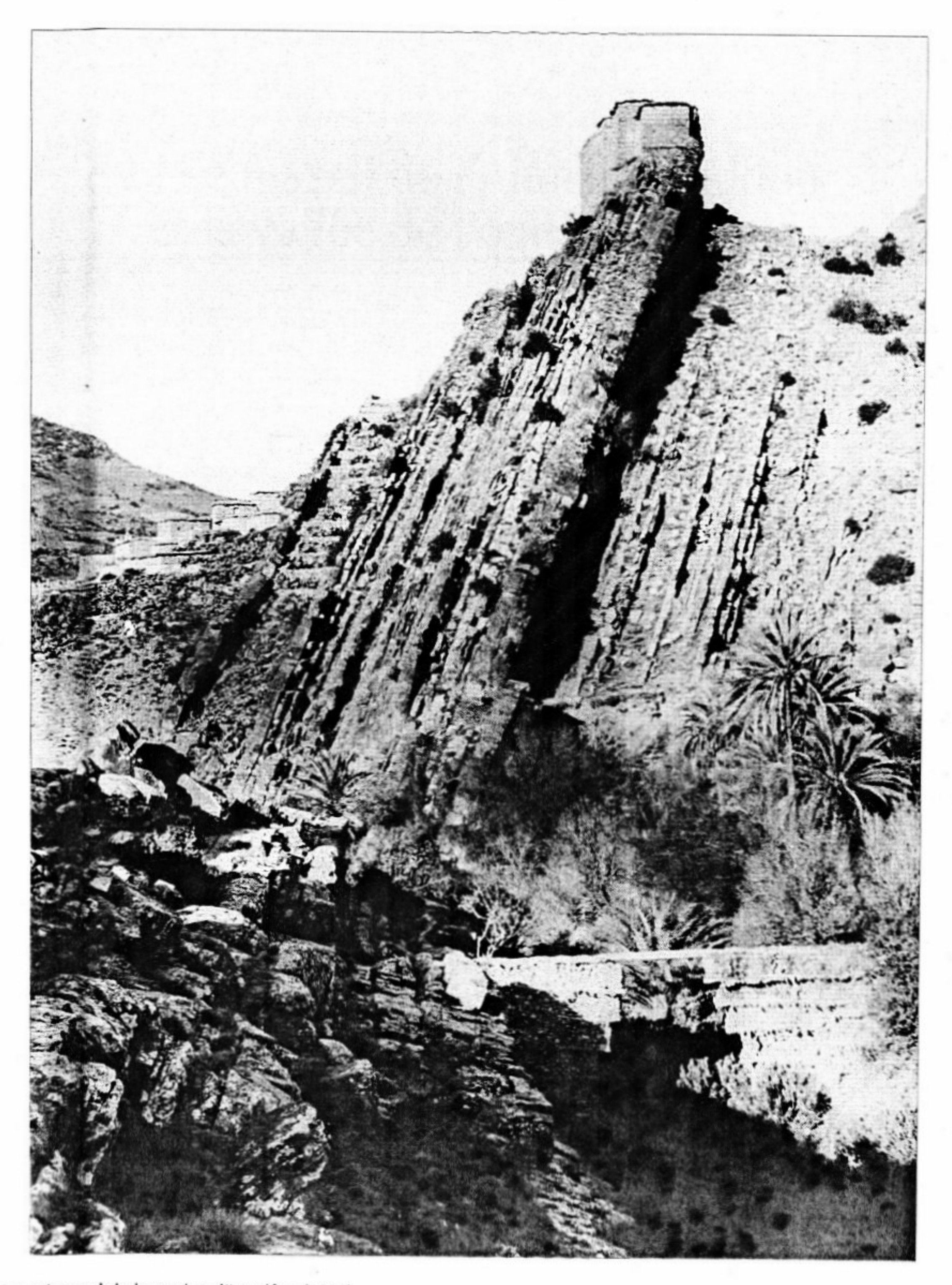


Fig. 119. Vue prise au sol de la guelaa d'Iguelfen (1938).
Ce cliché est dû au doyen R. Lafitte qui a parcouru le massif avant la Deuxième guerre mondiale.

En contrebas de la guelaa hissée sur son rocher, on remarquera au premier plan, l'aqueduc rustique pour la construction duquel a été habilement utilisée la technique très particulière à l'Aurès, qui fait alterner horizontalement chaînages de bois et moellons.

E. Le massif de l'Ahmar Khaddou et la vallée de l'oued Mestaoua

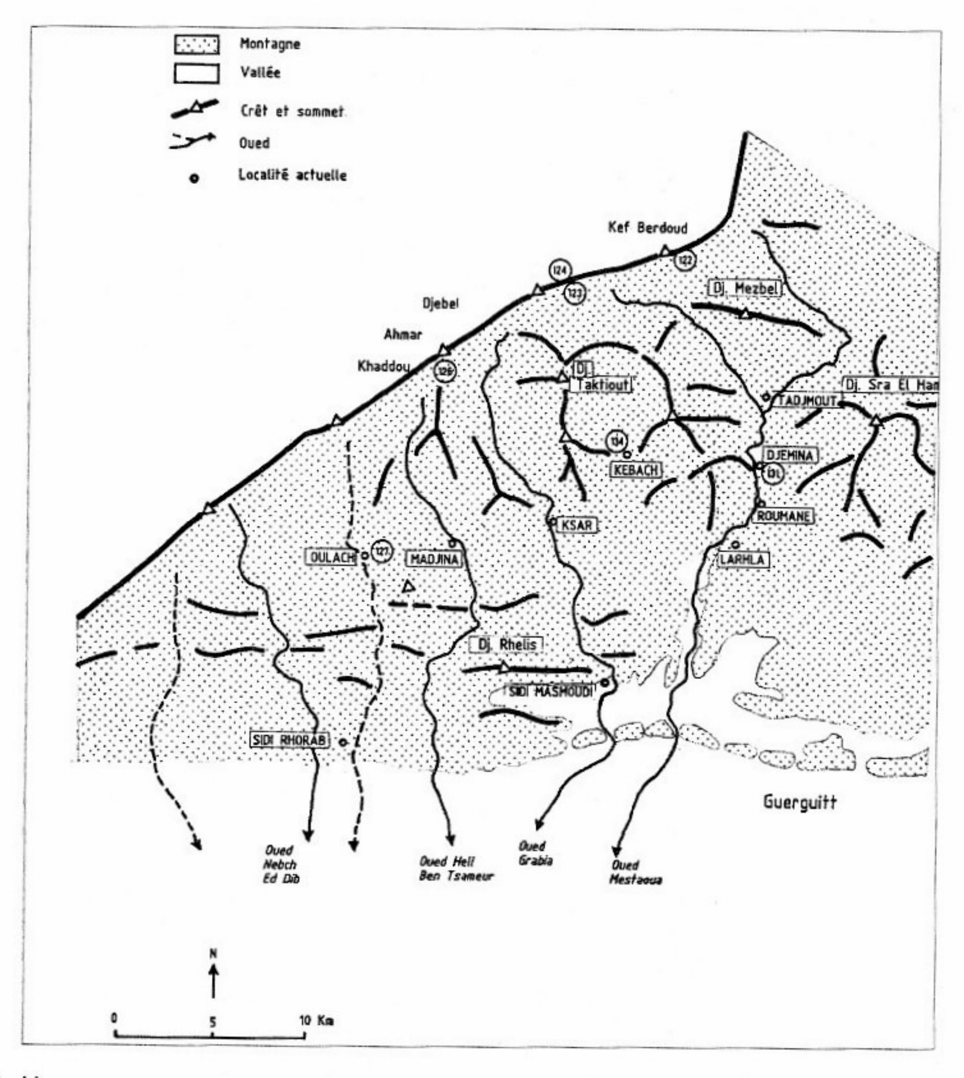


Fig. 120. L'Ahmar Khaddou.
Secteur centre-sud de l'Aurès, qui correspond au versant sud de l'Ahmar Khaddou.

Ce versant austère et grandiose fait passer des crêtes de l'Ahmar Kaddou (à 1 900 m) au piémont saharien à 100 m d'altitude. C'est un versant pauvre où les habitants ont su tirer parti des complémentarités qu'offrent des milieux très diversifiés :

- en contrebas immédiat de la crête, à 1 800 m, le Sammer et ses replats de cultures tardives ;
- en dessous, le massif forestier (forêts très clairsemées de pins et de genévriers) ;
- une ligne de sources, à mi-hauteur du versant (800 m), qui est jalonnée par une série de villages, d'Oulach à Tadjemout ;
- les collines steppiques, servant de parcours, qui descendent jusqu'à la petite ligne de crête des Guerguitt ;
- enfin le piémont saharien, nu et lisse, qui peut porter des cultures précoces sur épandages de crues.

De nombreux villages paraissent abandonnés, mais pourraient constituer encore un habitat saisonnier, car compte tenu du panorama agraire que nous venons de décrire, la population de l'Ahmar Khaddou, pratiquait, récemment encore, un nomadisme agricole, qui l'amenait à se déplacer, au rythme des saisons, du piémont saharien au sommet du massif[75]. Cette population est composée de plusieurs petites tribus berbérophones.

La région a été très peu romanisée. Néanmoins, à mi-hauteur, dans la zone la plus peuplée, l'on trouve quelques pierres taillées et de nombreux tessons de céramique romaine[76].

À l'époque contemporaine, différentes tendances religieuses s'y côtoyaient. Le sommet du djebel Taktiout (1 942 m), qu'un isthme relie à la chaîne de l'Ahmar Khaddou était naguère l'une des étapes d'un pèlerinage réunissant les dévots de la secte des Messamda. Ce cycle de pèlerinage comportait auparavant une halte au sommet du djebel Bous qui domine Menaa. Leur périple de 200 km se continuait ensuite par le sanctuaire de Sidi Fatallah, au bord de l'oued du même nom (*cf.* fig. 160).

Plus au sud le représentant de la confrérie Rahmanya, installé selon les saisons à Sidi Masmoudi ou à Timermacine, jouissait dans l'Aurès d'une influence certaine.

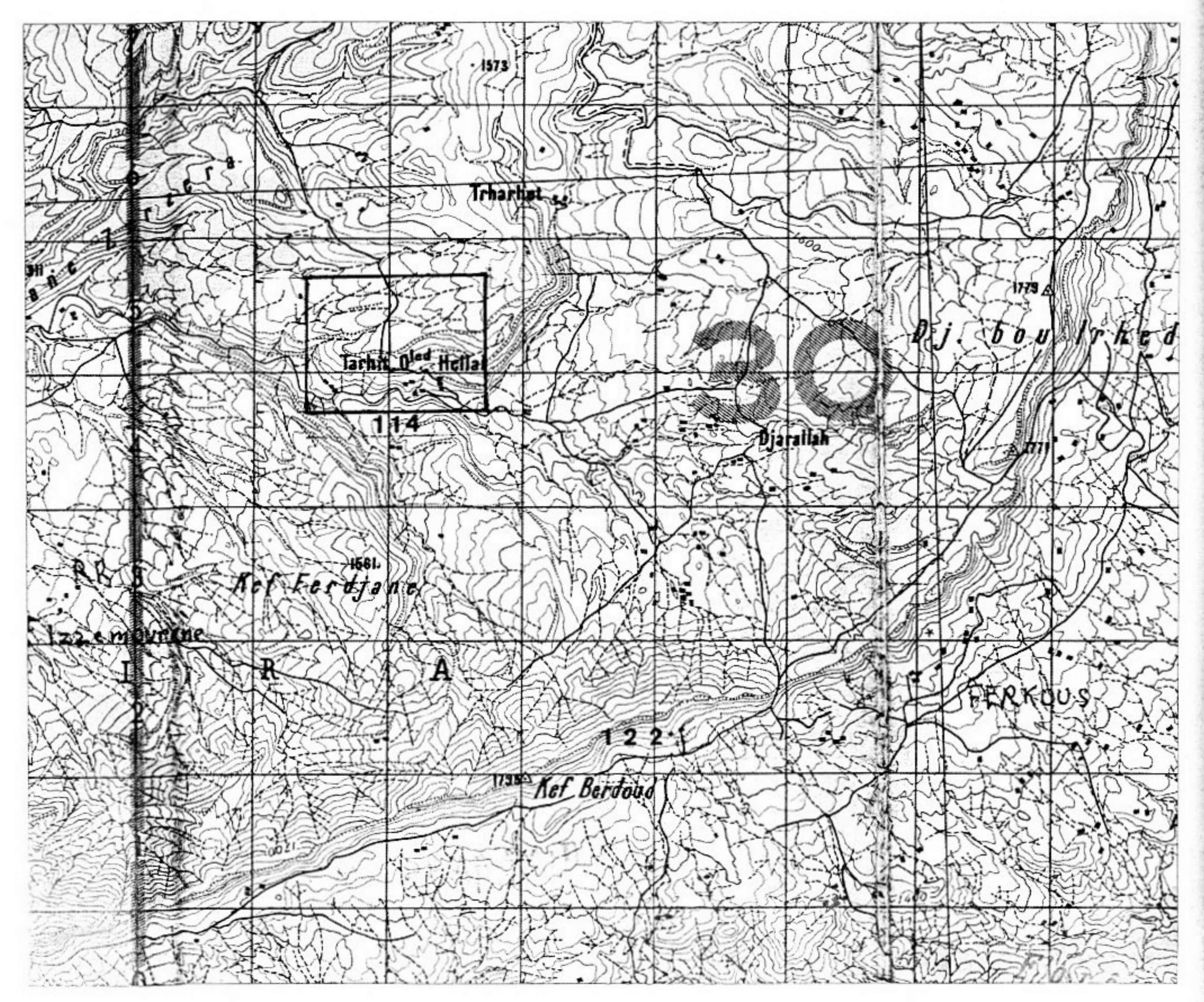


Fig. 121. Environs du djebel Berdoud.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Rassira. Localisation des vues 114 et 122.

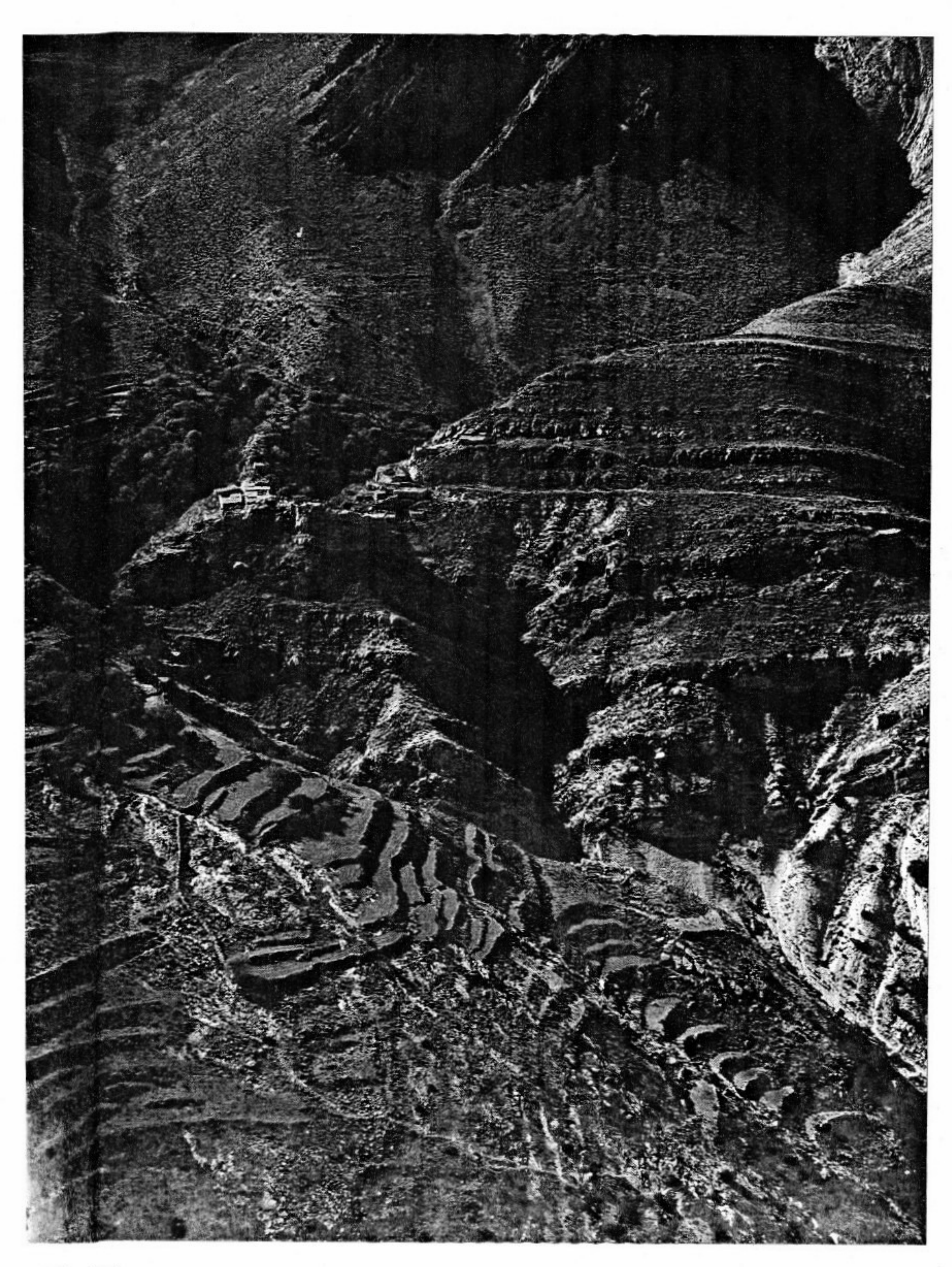


Fig. 122. Aïn Tebou[illegible]ret.
Vue oblique sur la source et ses jardins. Carte n° 121.

Juxtaposition spectaculaire sur un relief abrupt d'une source, d'un verger, d'un habitat perché et de cultures en terrasse, les unes irriguées, les autres sèches, qui constitue un exemple typique du cadre de vie aurasien en haute montagne.

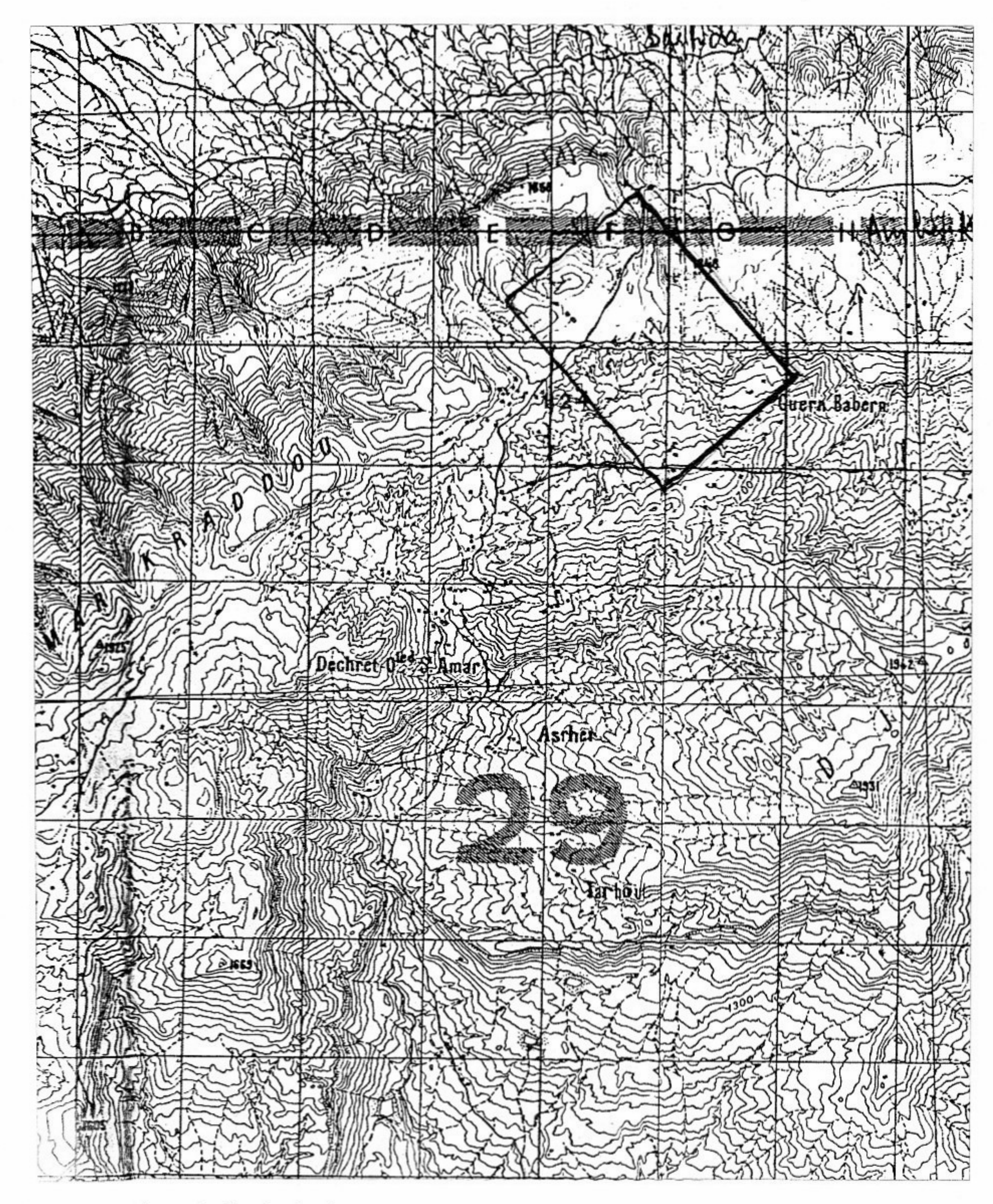


Fig. 123. Chaîne de l'Ahmar Khaddou (nord-est).
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000 Rassira et Kebach. Localisation de la vue 124.

La crête de l'Ahmar Khaddou, qui se prolonge vers le sud-ouest et culmine ici à 1925 m, constitue une barrière séparant l'Aurès oriental de l'Aurès occidental. Le versant nord-ouest est boisé, le versant sud-est dénudé et cultivé.



Fig. 124. Chaîne de l'Ahmar Khaddou, secteur de Guern Baber.
Échelle approximative 1/10 500, carte n° 123.

Crête de l'Ahmar Khaddou et versant sud. En haut à droite, escarpements rocheux ; en haut à gauche bassin karstique (poljé) mis en culture. En contrebas des escarpements, vestiges de terrasses de culture et d'habitat.

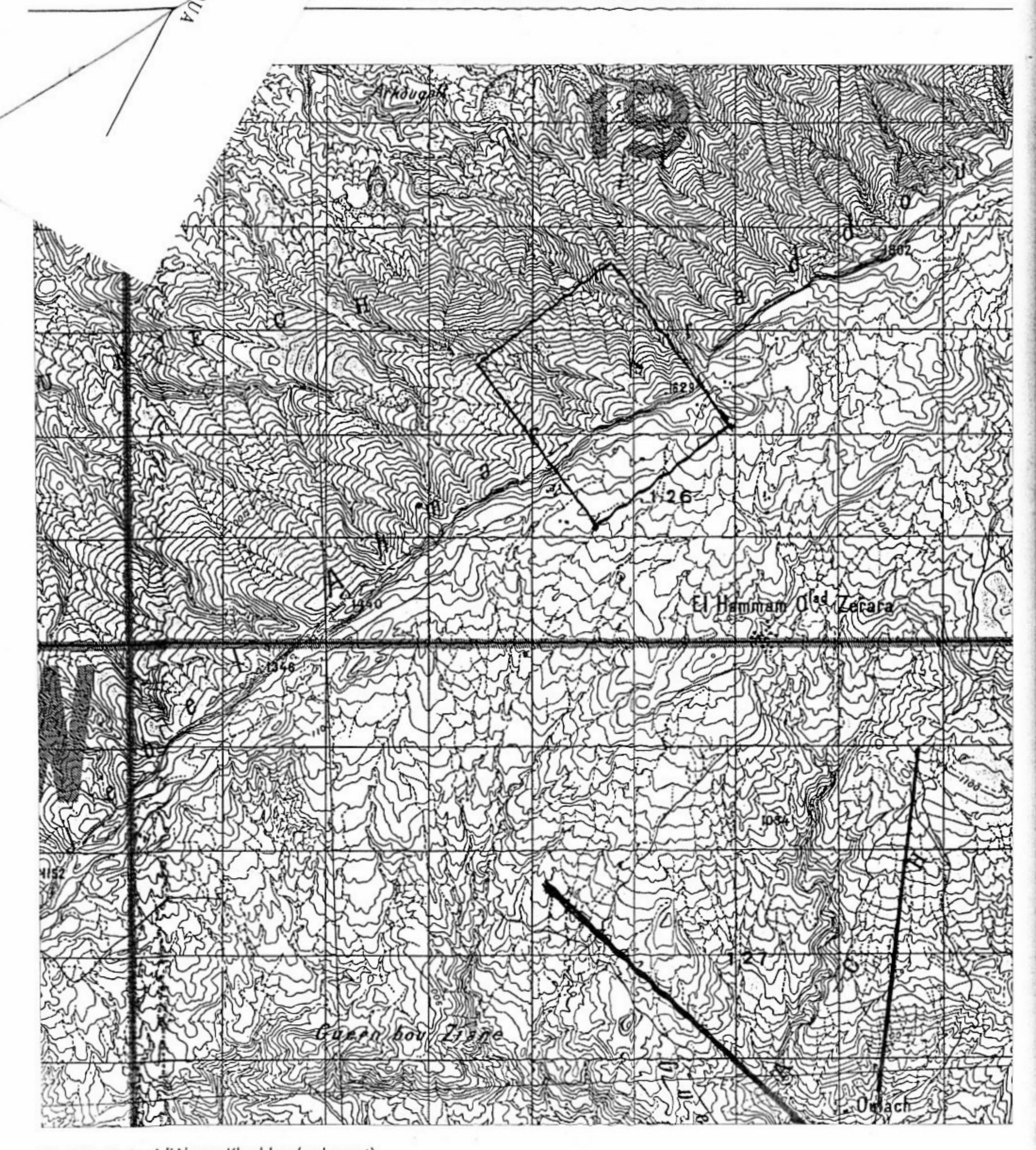


Fig. 125. Chaîne de l'Ahmar Khaddou (sud-ouest).
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Mchounèche. Localisation des vues 126 et 127.

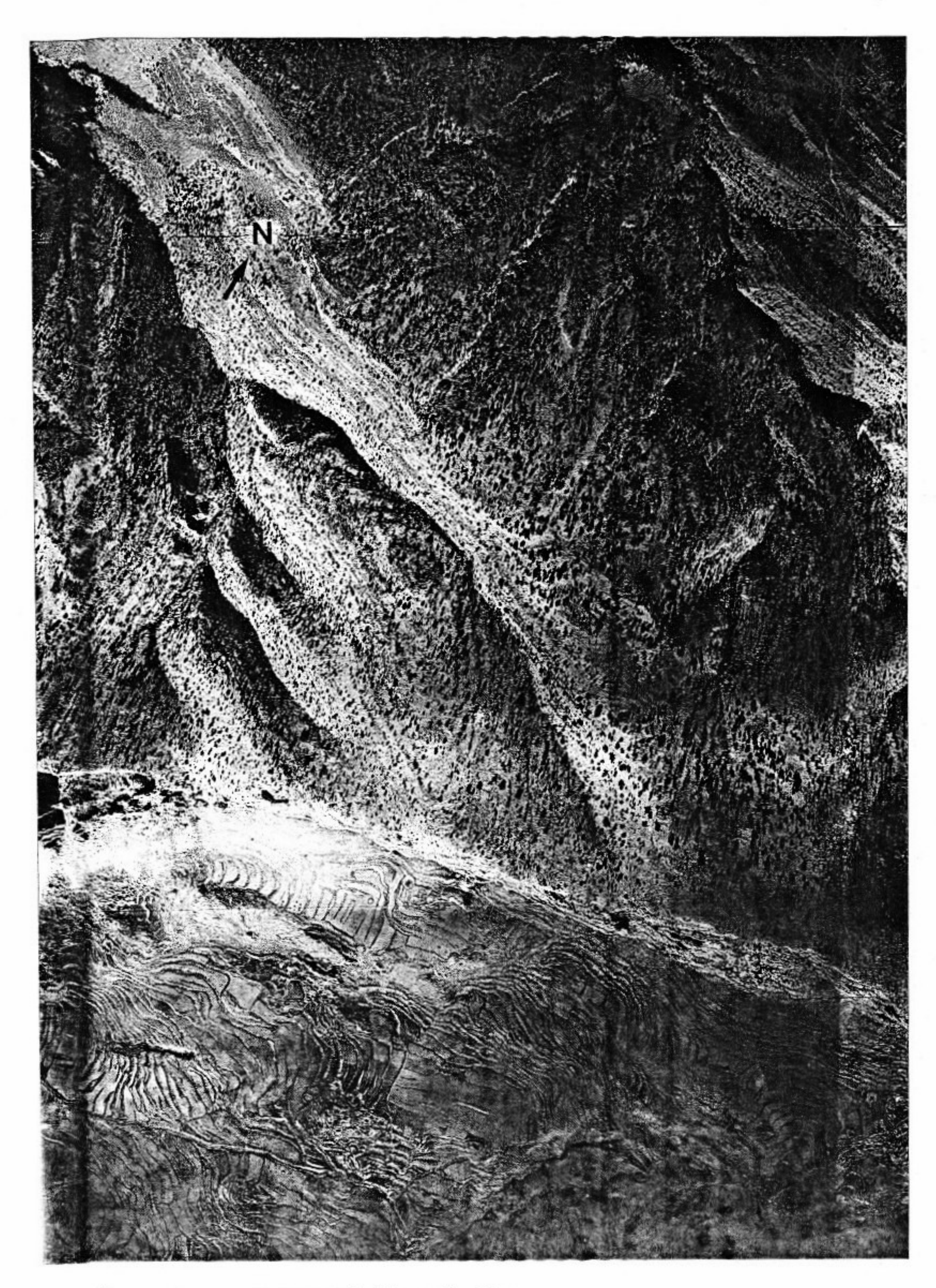


Fig. 125. Hameaux et cultures en terrasses au sommet de l'Ahmar Khaddou.
Échelle approximative 1/10 300, carte n° 125.

Vue sur la crête de l'Ahmar Khaddou à la hauteur de la cote 1629, soulignant l'opposition entre le versant nord, boisé et le versant sud, mis en valeur. La pluviométrie est ici de l'ordre de 300 mm. Nombreuses terrasses en cultures sèches et vestiges de hameaux, au nord-ouest d'El Hammam Ouled Zirara.



Fig. 127. Vue oblique prise à la verticale du village d'Oulach en direction du nord.
Réf. carte n° 125.

Le cliché fait particulièrement bien ressortir les différents milieux décrits ci-dessus :

– au fond : la chaîne de l'Ahmar Khaddou entre les cotes 1626 et 1802, au pied de laquelle on devine les replats de culture tardive ;

– en dessous la zone dite forestière, en réalité un maquis très clairsemé ;

– le niveau des sources, représenté ici par celle d'Oulach et ses maigres jardins, dont l'altitude voisine 500 m.

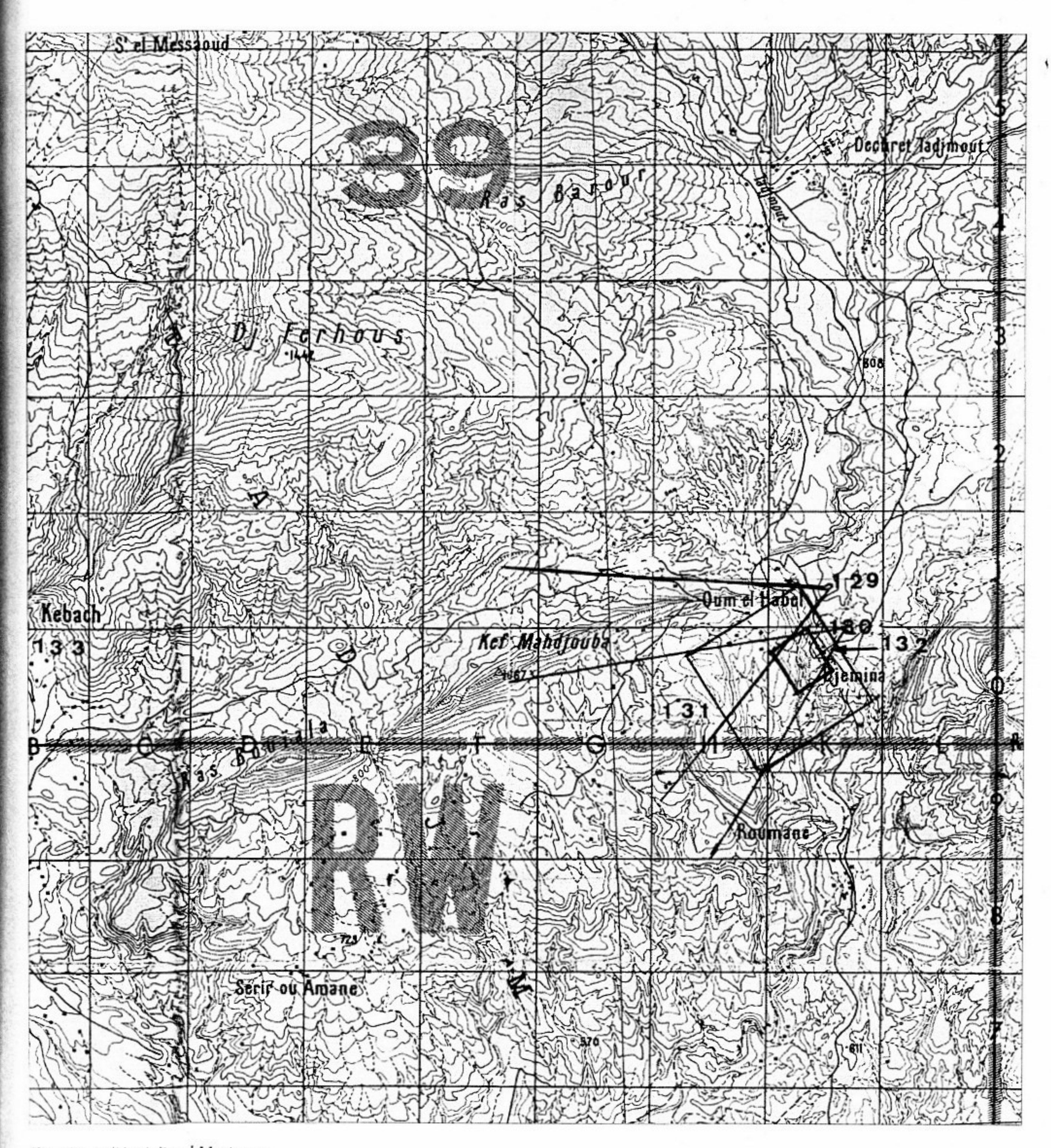


Fig. 128. Vallée de l'oued Mestaoua.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Kebach. Localisation des vues 128 à 132.

Secteur situé en contrebas et à l'est de l'Ahmar Khaddou. L'oued est jalonné par les villages de Tadjmout, Djemina et Roumane. Plus à l'ouest sur un affluent, la grosse guelaa de Kebach.

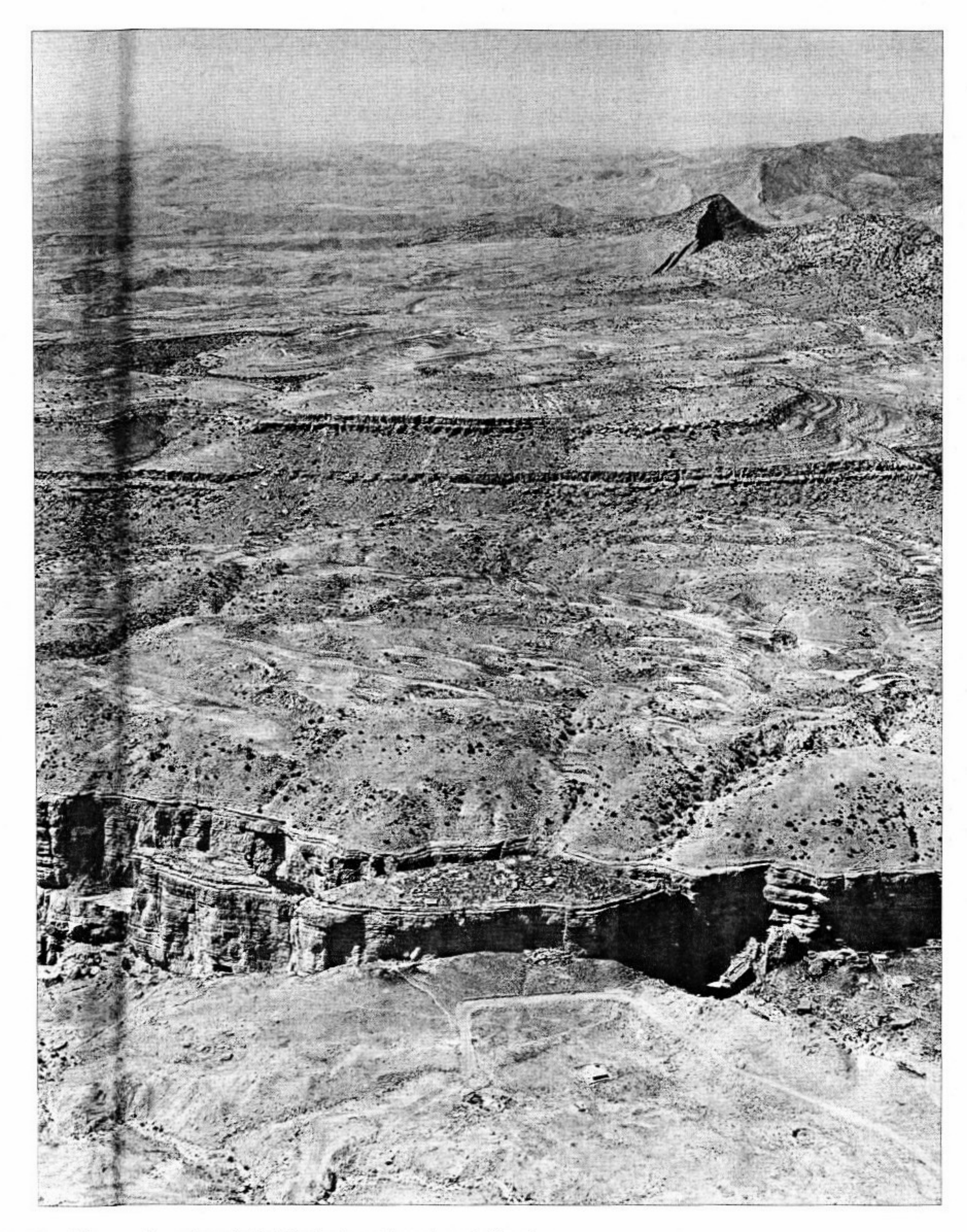


Fig. 129. Vue oblique vers l'ouest sur le Kef Medjouba et le rocher de Djemina.
Carte n° 128.

Dans le fond à droite, le sommet pyramidal du Kef Medjouba. Au premier plan, l'entaille de l'oued Tadjemout-Mestaoua et le rocher de Djemina, constitué d'assises sédimenteuses rocheuses horizontales.

Paysage semi-aride, parsemé de buissons bas.

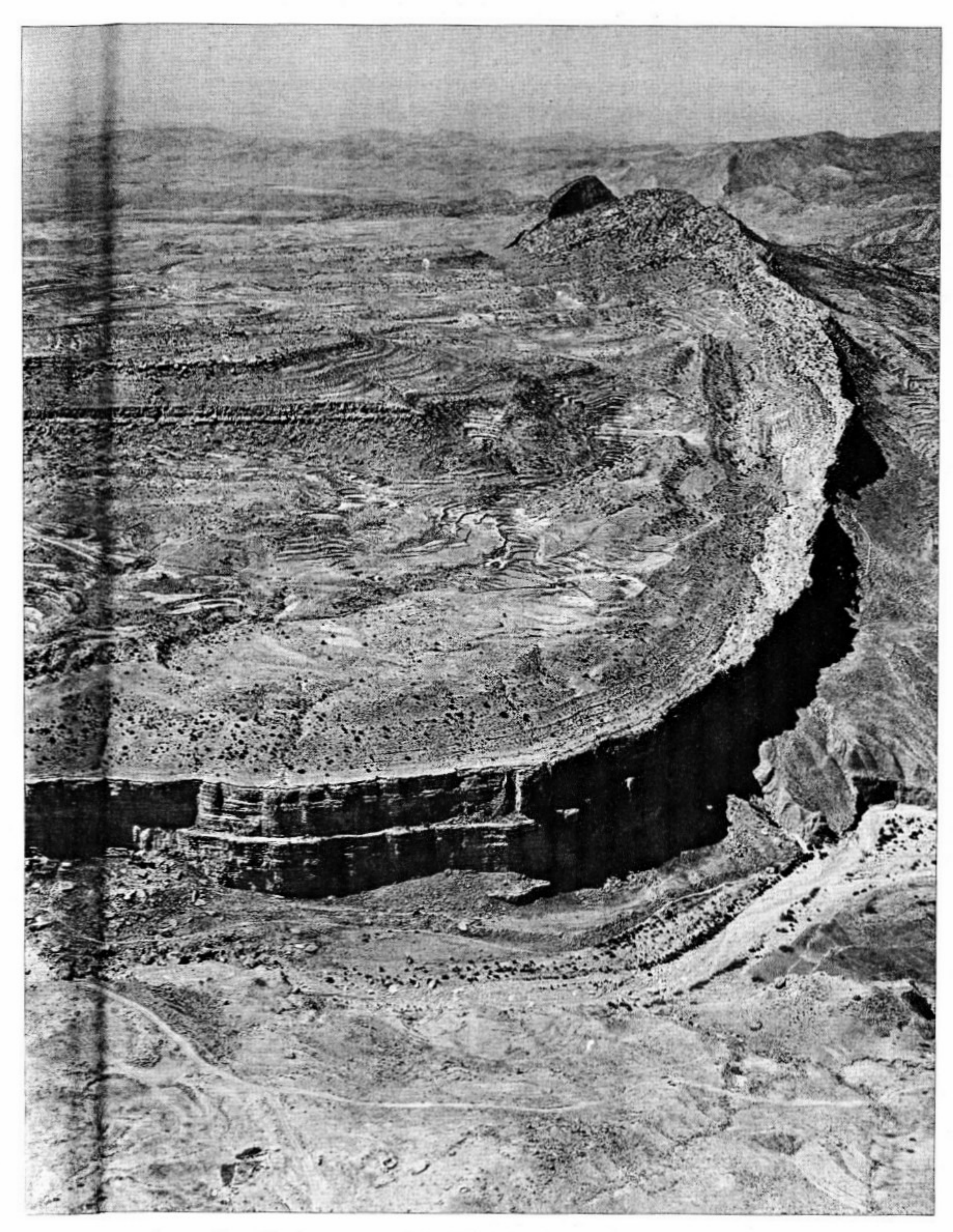


Fig. 130. Vue oblique sur la chaîne reliant Djemina au sommet du Kef Medjouba.
Carte n° 128.

Le rocher de Djemina, situé un peu plus au sud n'apparaît pas sur la photographie. On notera l'existence de nombreuses terrasses de culture sèche à l'intérieur de la chaîne courbe reliant Djemina au Kef Medjouba.

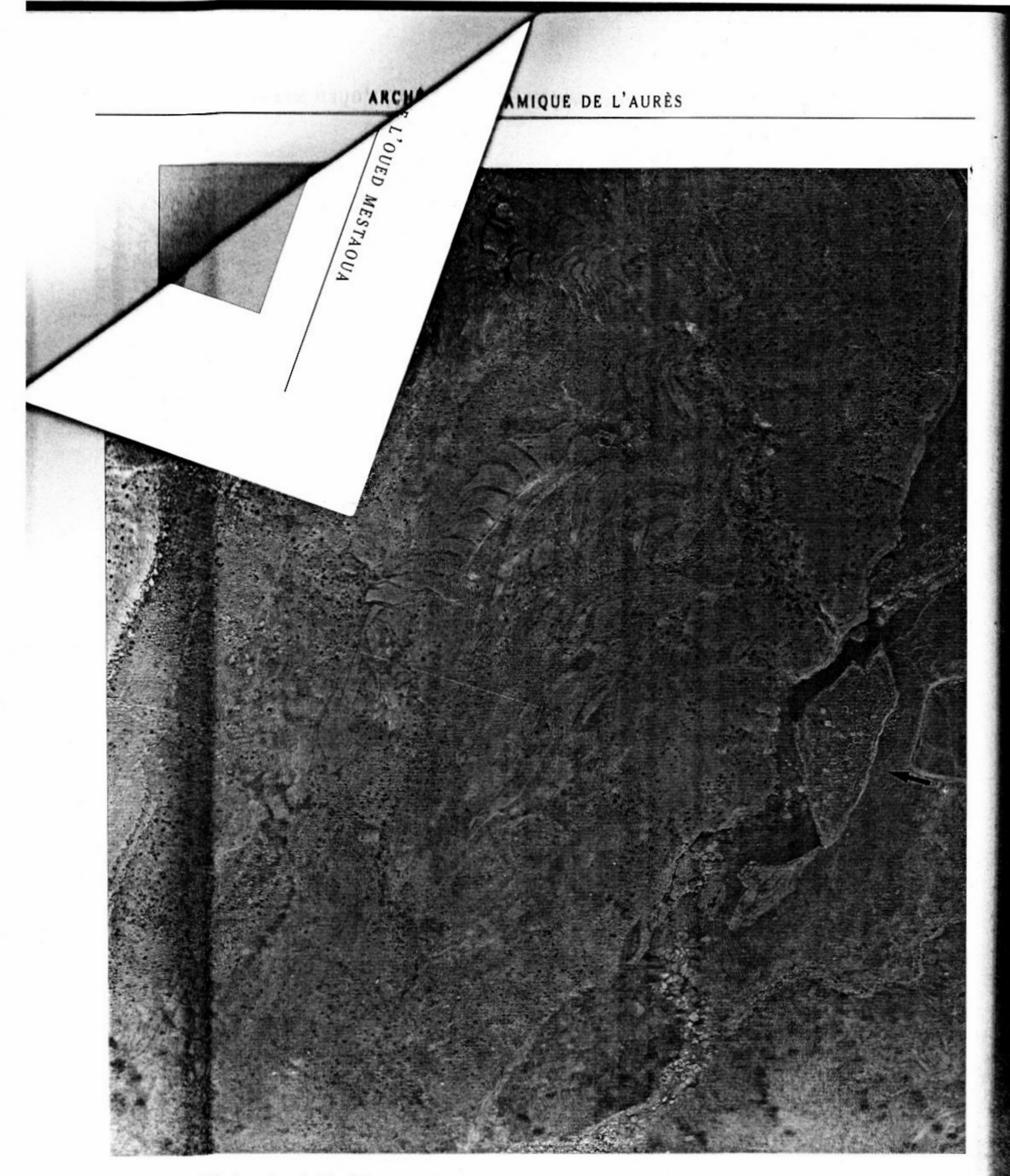


Fig. 131. Vue verticale du rocher de Djemina.
Échelle approximative 1/5 700, réf. A.A.A., *f° 38, n° 75. Carte n° 128.*

Le rocher de Djemina se termine à l'est par un fort abrupt, à l'ouest par un escarpement vertical au-dessus de l'oued Mestaoua. Il est donc isolé de tous côtés et constitue un *oppidum* naturel remarquable.



Fig. 132. Djemina.
Agrandissement partiel de la vue précédente montrant le détail de la plate-forme supérieure. Échelle approximative 1/1 500, longueur 160 m, plus grande largeur 60 m.

Site utilisé encore dans la première moitié de ce siècle, l'on ne pouvait y accéder que par une cheminée intérieure ou par un treuil. Qualifiée parfois de guelaa, elle ne présente pas les caractéristiques de ce genre de construction. On peut en effet y dénombrer une soixantaine de maisons ou d'enclos indépendants. P. Morizot y a vu, il y a une cinquantaine d'années, des fragments de tuiles romaines. Par ailleurs les officiers des brigades topographiques ont signalé au village voisin d'El Habel, des matériaux antiques, pierres taillées et fûts de colonne.

Qu'il s'agisse d'un habitat-refuge très ancien n'est pas douteux. Il n'est pas prouvé pour autant qu'il s'agisse de la *Petra Geminianou*, où, selon Procope, le chef maure Iabdas avait mis à l'abri ses trésors[77], car Djemina est fort loin de Baghaï, d'où est partie la seconde expédition de Solomon, qui s'achève par la prise de la *Petra Geminianou*, et d'autres sites de l'Aurès oriental, comme Tizougarine (n° 209), peuvent lui être préférés.

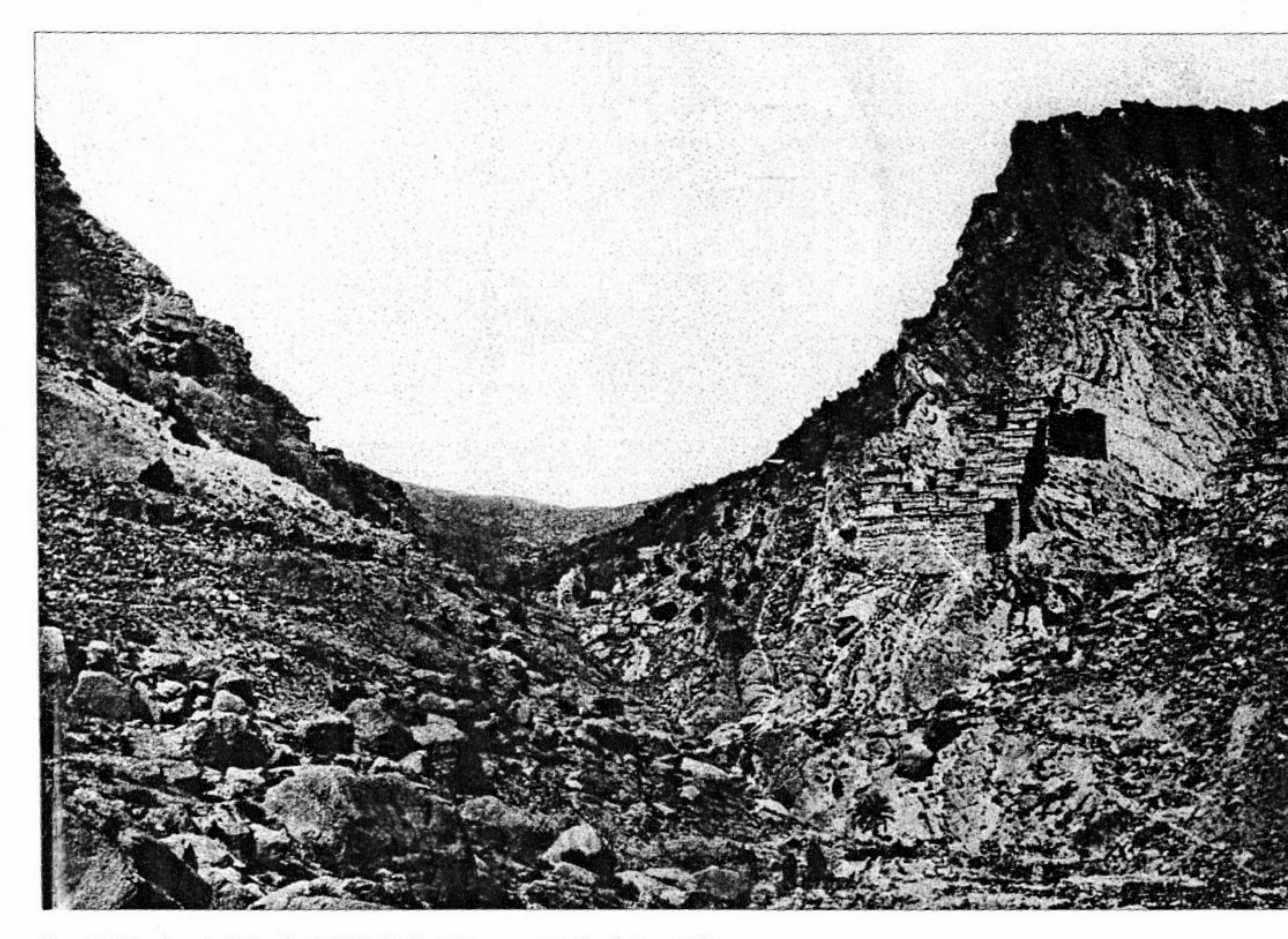


Fig. 133. Guelaa de Kebach. (Cliché Bibliothèque nationale de France.)
Vue prise au sol par le capitaine Vayssière vers 1890[78].

Aujourd'hui en grande partie détruite[79], la guelaa de Kebach, à l'allure de lamasserie tibétaine, appuyait ses dix étages la roche d'un contrefort du djebel Ferkous. Selon la tradition orale recueillie par Th. Rivière en 1938, la guelaa de Kebach construction relativement récente puisqu'elle aurait été construite par la petite tribu des Ouled Abderrahman un siècle soit aux lendemains de la prise d'Alger. Auparavant, dit-elle, chaque tribu avait sa guelaa accrochée à un sommet de la d'Hakkabliz, un peu plus au nord. L'on voit ainsi qu'avant de disparaître, la conception qui présidait à la construction de niers collectifs à pu évoluer. Ce nouvel emplacement était certainement d'un accès plus facile pour les paysans reve Sahara avec leurs récoltes de céréales et de dattes. Mais un tel choix supposait l'existence d'une bonne entente entre tions utilisatrices. La sécurité des biens entreposés n'y perdait guère, car bâtie sur les flancs d'une cluse étroite, protégée arrières par le cirque montagneux du djebel Taggetiout, elle restait facile à défendre.

Elle eut son heure de gloire en 1847, lorsque le dernier bey de Constantine, Haj Ahmed, s'y réfugia pour tenter un combat avant de se rendre à un petit détachement français[80].

F. Le bassin versant de l'oued Guechtane

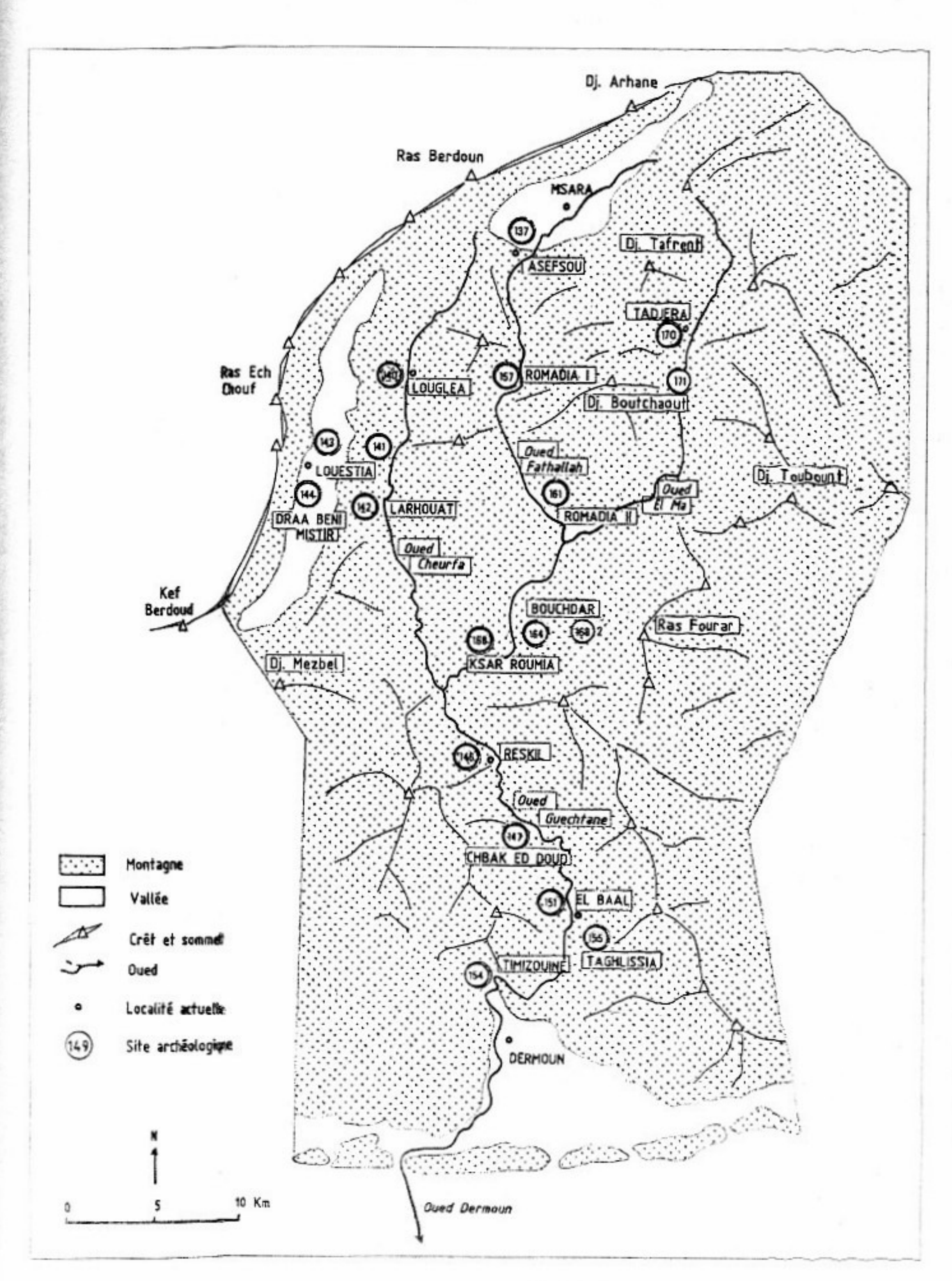


Fig. 134. Le bassin versant.

Le bassin hydrographique de l'oued Guechtane (prononcé parfois Gouchtane) ouvre, entre la chaîne Ahmar Khaddou, Ahrane à l'ouest et le massif forestier des Beni Imlloul à l'est, un passage orienté nord-sud qui aurait pu constituer une des voies les plus courtes pour se rendre du Tell au Sahara, si les difficultés rencontrées en chemin, les gorges de Serratou au centre, celles de Dermoun au sud, les épaisses forêts qu'il traverse, n'en avaient écarté les voyageurs et à toute époque les représentants du pouvoir.

C'est tout à fait au nord dans la plaine de Msara, ou tout à fait au sud, une fois passée la barrière des Guerguitt, que ses habitants peuvent pratiquer la culture des céréales.

Contrairement aux autres vallées de l'Aurès, l'arboriculture y est inconnue. Seule la forêt de pins d'Alep et de genévriers de Phénicie, qui s'avance très au sud, pourrait procurer quelques ressources à ses habitants qui sont parmi les plus pauvres de l'Aurès.

Dans l'Antiquité au contraire, c'étaient le domaine de l'olivier, et des chemins d'exploitation suivaient vraisemblablement la vallée de l'oued Sidi Fatallah, puis rejoignaient l'oued Guechtane à Melag el Ouidane, dont le nom signifie précisément « le confluent ».

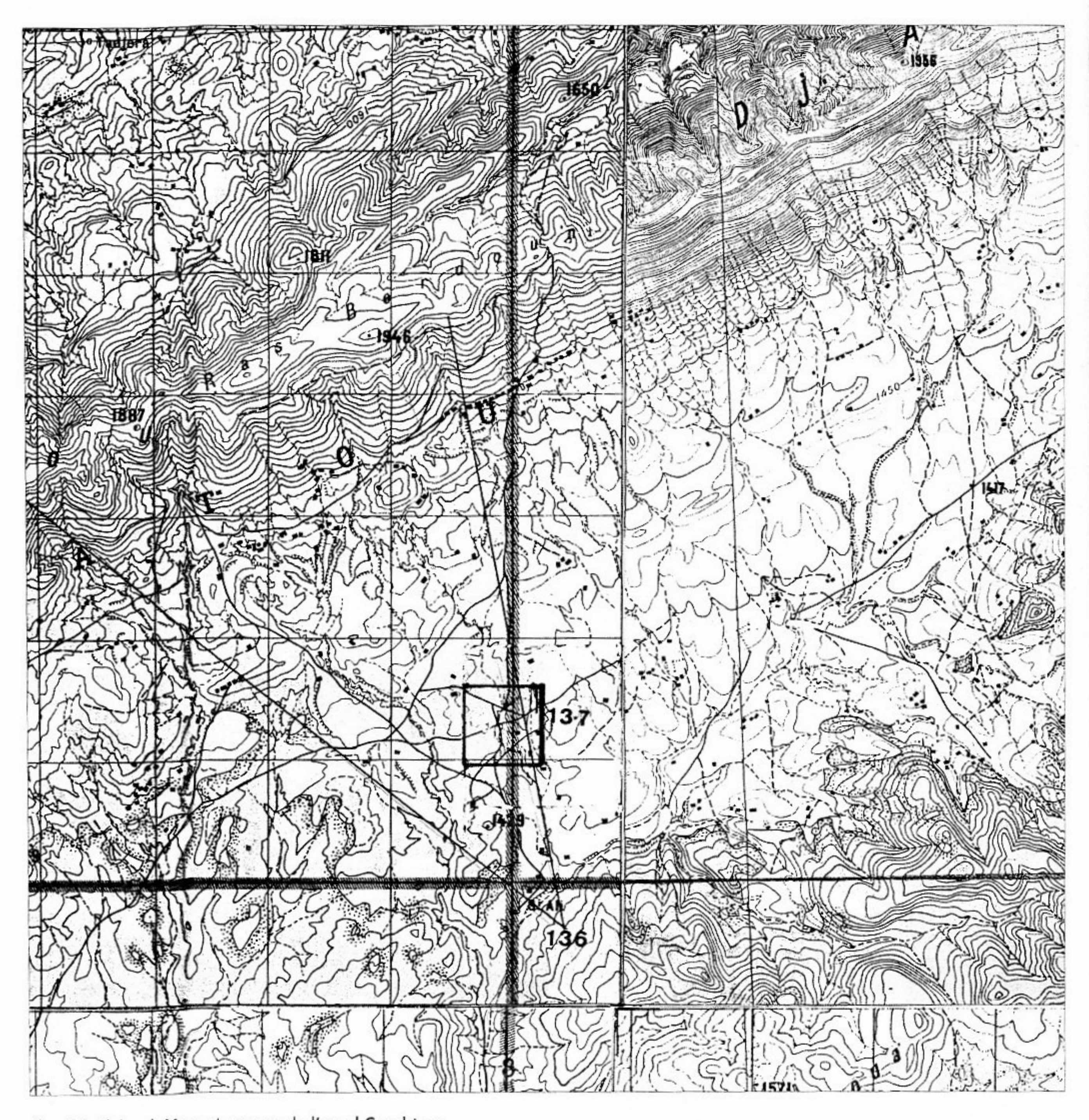


Fig. 135. Plaine de Msara et sources de l'oued Guechtane.
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000 Arris, Chelia, Rassira, Toubount. Localisation des vues 136 et 137.

Au pied de la chaîne élevée du Taguechrirt, du djebel Berdoud et du djebel Ahrane qui approchent tous trois 2 000 m d'altitude, s'étend la petite plaine fertile de Msara. À son extrémité ouest, à une altitude d'environ 1 500 m les vestiges d'une grosse bourgade rurale occupent près d'une vingtaine d'hectares.



Fig. 136. Vue oblique prise dans l'axe Sidi Ali, Asefsou, Ras Berdoud.

La piste carrossable qui de Sidi Ali remonte vers le nord, traverse le bourg antique d'Asefsou, dont les alignements ressortent sur le rectangle de terres noires récemment labourées (A, B, C, D).



Fig. 137. Asefsou, vue verticale.
Échelle approximative 1/3 000, réf. A.A.A., *f° 38, n° 80 ; P. Morizot, 1978, p. 83.*

Alors que l'*Atlas* ne mentionne que « quelques pierres éparses », Asefsou, située à l'extrémité occidentale de la petite plaine de Msara, est une véritable ville, d'environ 18 ha, aux contours très nets. J. Soyer, qui en avait étudié les vestiges sur une photographie aérienne de l'IGN (correspondance avec l'auteur), pensait qu'elle était délimitée par une enceinte, mais celle-ci est peu visible au sol. *Cardo* (X-X') et surtout *decumanus* (Y-Y') sont bien discernables ainsi que de nombreuses *insulae* délimitées par des rues (fig. 138). Très arasée, une basilique à trois nefs, n'a pu être repérée sur la photographie. Le *decumanus* se prolongeait vers l'ouest en direction de Bou Hamama et sans doute de Timgad, vers l'est en direction de la tête de la vallée de l'oued Guechtane ; le *cardo*, moins net, se continuait, en ligne brisée, au sud dans la direction de l'oued Sidi Fatallah où ont été identifiées plu-

sieurs grandes exploitations agricoles (fig. 158 à 168). Deux épitaphes y ont été retrouvées[81] ; selon J. Birebent d'autres inscriptions, à moins que ce ne soient les mêmes, de nombreux tombeaux, des monnaies du début du IIIe siècle, auraient été découvertes lors de la construction d'une route[82].

Asefsou, qui ne paraît pas avoir compté de monuments remarquables, a sans doute servi de plaque tournante au trafic de l'huile et peut-être aussi des produits forestiers, car elle est contiguë à la grande forêt des Beni Imlloul. Il est intéressant de noter qu'une des sources située sur le flanc sud du djebel Zellatou, qui était susceptible de l'alimenter s'appelle Tamdint (en berbère, la ville).

Deux évêques du Ve siècle ont des sièges dont la consonance évoque celui d'Asefsou ou celui du djebel Zellatou qui surplombe le site ; ce sont Argentius, *episcopus Zallatensis* et Vitalis, *episcopus Assafensis*, mais ils sont tous deux situés en Maurétanie sitifienne[83].

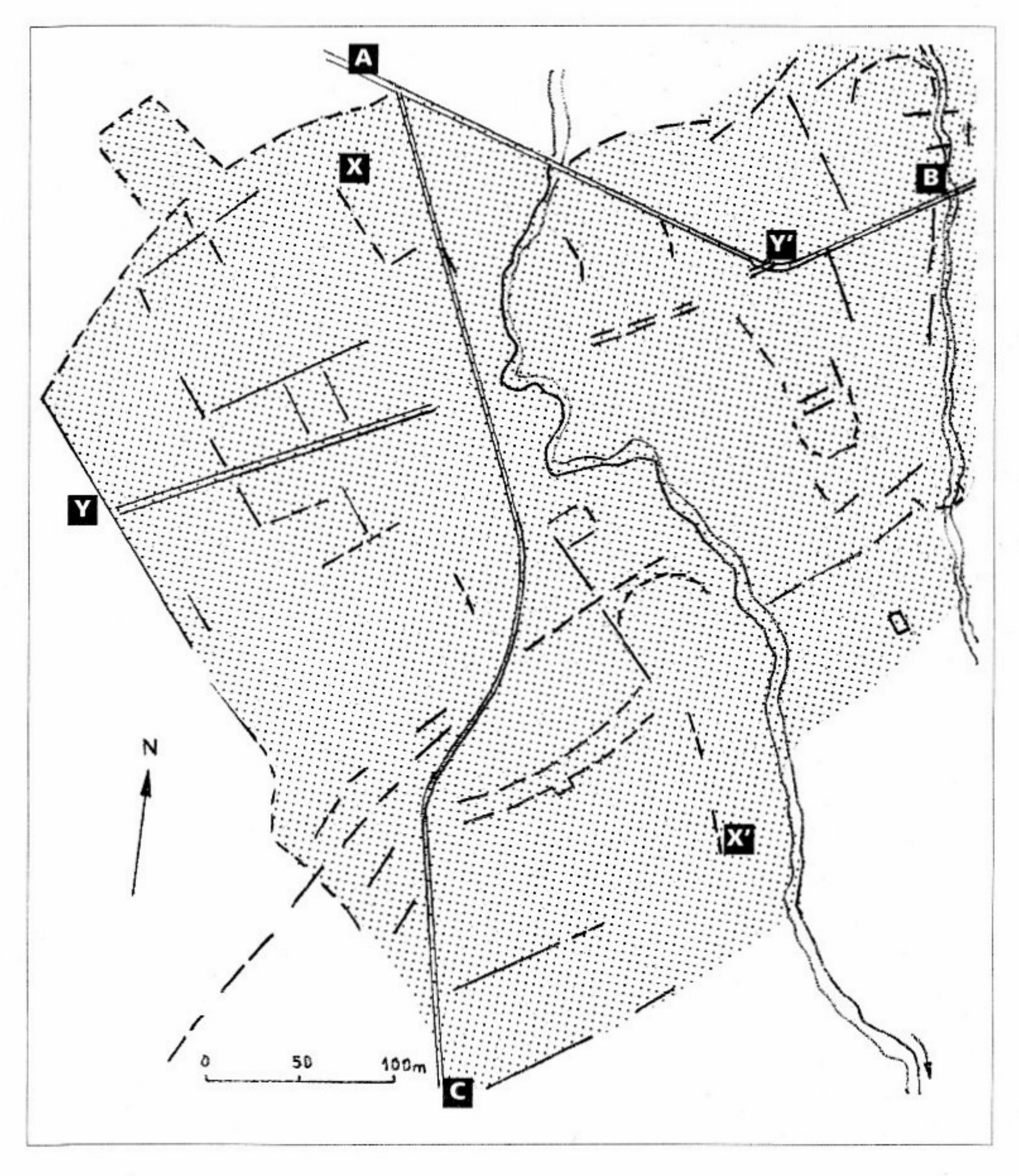


Fig. 138. Schéma interprétatif.

X-X' = *cardo* ; Y-Y' = *decumanus*.

A-B = route de Timgad par Bou-Hammama ; A-C = route de Sidi Ali.

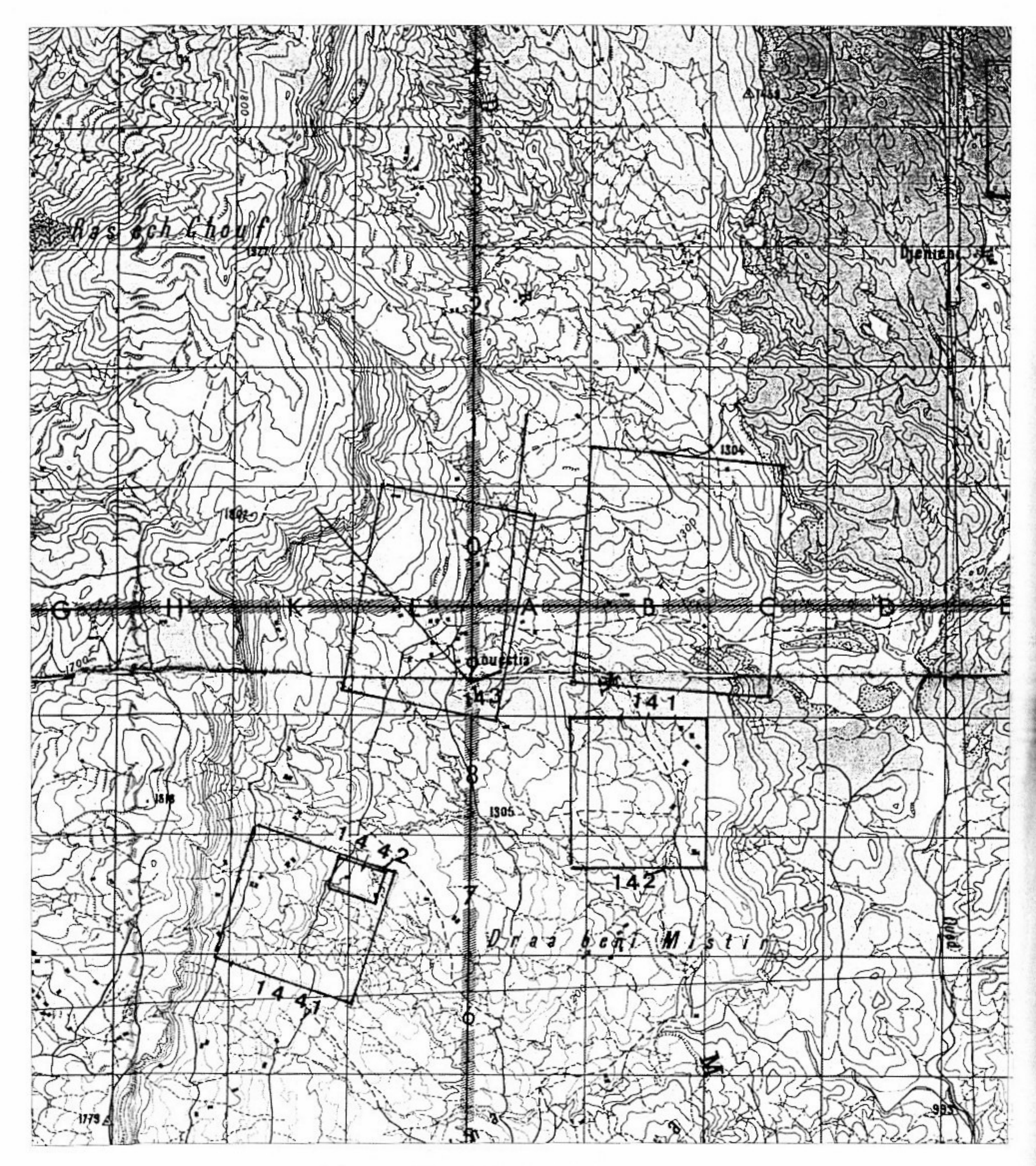


Fig. 139. Carte de la vallée de l'oued Cheurfa (cours supérieur de l'oued Guechtane).
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Rassira.

Localisation des vues 140 à 144, guelaas typiques de cette région forestière.

Les crêtes de Ras ech Chouf (en arabe le sommet de la vigie) prolongent vers le nord celle de l'Ahmar Khaddou. Les replats en contrebas sont cultivés et portent de nombreuses traces de romanisation ; par contre la vallée elle-même est boisée et presque déserte, les vestiges antiques y sont plus rares.



Fig. 140. Guelaa de Louglea.
Échelle approximative 1/6 200, carte n° 139, réf. 6 km au nord de A.A.A., *f° 38, n° 79.*

Connue aussi sous les noms de Ouklea (carte du Service géographique de l'Armée, éd. 1902), ou Louglea Ralia, c'est-à-dire la guelaa abandonnée, elle est située en pleine forêt de pins d'Alep, dans un des méandres de l'oued Cheurfa.

On notera sa forme en losange, très spécifique. Quelques vestiges de construction romaine sont signalés à proximité[84].



Fig.141. Guelaas de Tiroura.
Échelle approximative 1/9 500, carte 139, réf. 3 km ouest-nord-est de l'A.A.A., f° 38, n° 79.

Les deux guelaas sont en A et B, à proximité de clairières cultivées.
Des vestiges de terrasses abandonnées et reconquises par le maquis sont visibles en C, D, E.



Fig. 142. Guelaa de Laghouat.
Échelle approximative 1/7 000, carte n° 139.

La guelaa, en A, présente la forme caractéristique du grenier collectif de l'Aurès, bâti sur plan carré, avec une pièce saillante à l'extérieur, qui n'est pas sans évoquer certaines fermes fortifiées de basse époque[85].



Fig. 143. Vue oblique en direction du nord sur le village de Louestia.
Carte n° 139, réf. A.A.A., f° 38, n° 80.

Piémont en contrebas du Ras ech Chouf, dont on aperçoit un élément en haut à gauche.

Alors que l'*A.A.A.* ne signale que « quelques pierres taillées », des vestiges de constructions antiques s'échelonnent sur près d'un km en A, B, C le long de la piste carrossable qui suit la falaise du Ras ech Chouf, et non la piste plus importante qui descend dans la vallée. Un chapiteau corinthien à feuilles non découpées ainsi qu'un fragment de corniche décoré de deux rangées de chevrons, décor fréquent sur les édifices chrétiens de basse époque[86], étaient remployés en 1941 dans la mosquée[87]. J. Birebent signale de nombreuses sculptures dans les maisons et même un petit établissement thermal (*op. cit.* p. 290-291). L'agglomération antique se situait vraisemblablement à flanc de montagne entre cette piste et le replat qui la domine une cinquantaine de mètres plus haut, dans le secteur où l'on note la présence de nombreuses terrasses cultivées. Au sommet du village, en D, un poste militaire a été installé pendant la guerre d'indépendance.

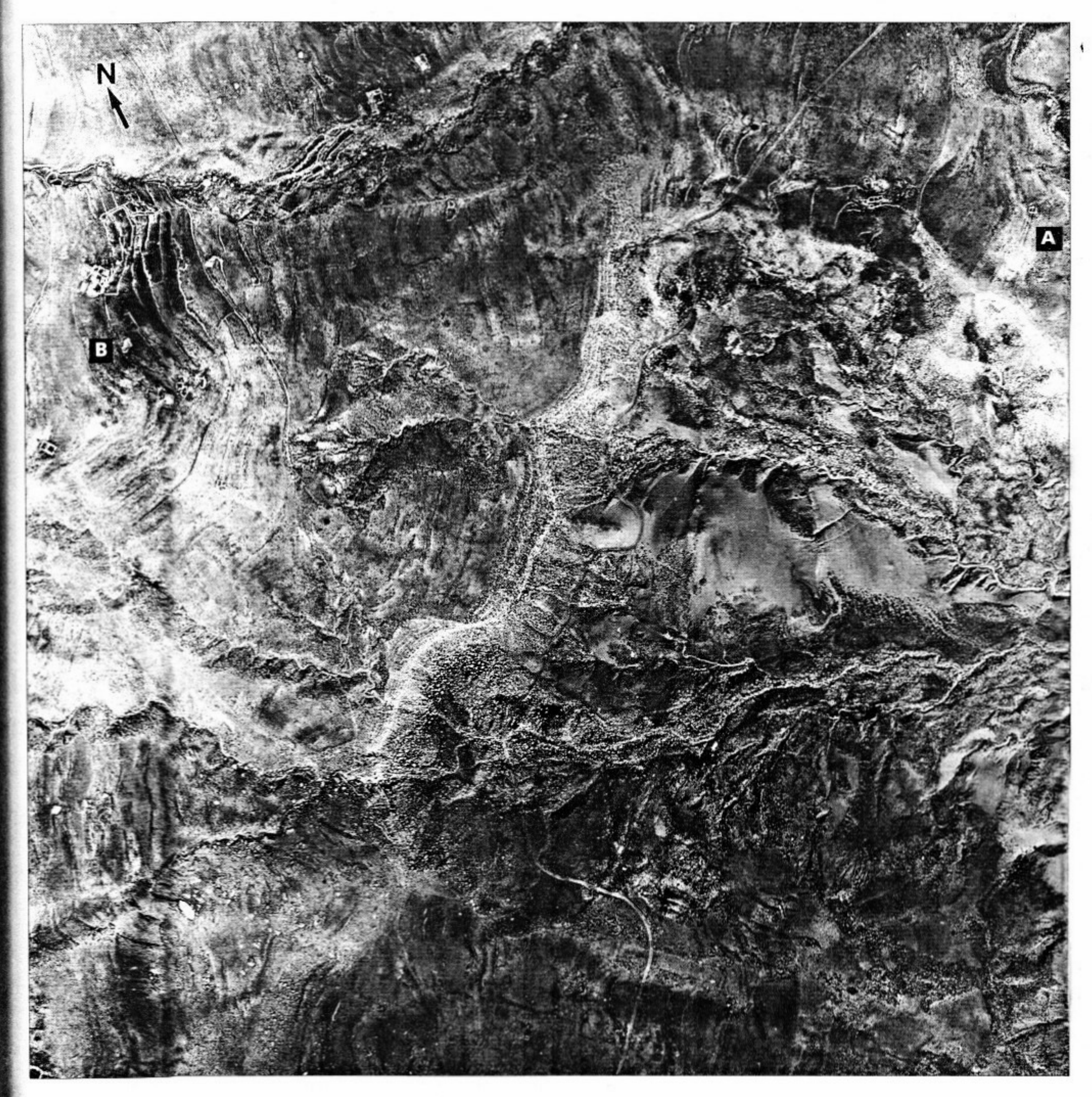


Fig. 144.1. Draa Beni Mistir.
Échelle approximative 1/6 280, carte n° 139.

Piémont de la même chaîne.

Le terme draa, (mot à mot en arabe « le bras ») désigne ici un mouvement de terrain se détachant comme un bras de la chaîne principale Ahmar Khaddou-Ras ech Chouf. Quant aux Beni Mistir, ce nom tribal n'évoque plus, localement, aucun souvenir. L'habitat y est très dispersé et les quelques maisons que l'on y rencontre ont parfois un substrat antique, dont les matériaux, de bonne qualité, pierres de grand appareil, demi-colonnes engagées, sont souvent très bien conservés. Tel était le cas d'une inscription, probablement donatiste, découverte en A. Un peu plus haut, à Tabitouret, en B, sommier portant une inscription chrétienne et un chrisme martelé[88].



Fig. 144.2. Agrandissement partiel de la vue précédente.
Échelle approximative 1/2 000.

À 250 m à l'est de la piste Tkout-Louestia, sur un méplat, deux petites constructions accolées ont été bâties avec des pierres de grand appareil. Sur l'une d'elles a été estampée et copiée en 1941 l'inscription « donatiste » mentionnée ci-dessus (A). Elle n'a pu être retrouvée depuis. On note à proximité les vestiges de diverses constructions, dont l'une a la forme d'un trapèze irrégulier, C, D, E, F. Plus près de la piste, en G, autres vestiges probables.

À l'ouest de la piste, en H, construction ronde d'environ 9 m de diamètre, non identifiée au sol.

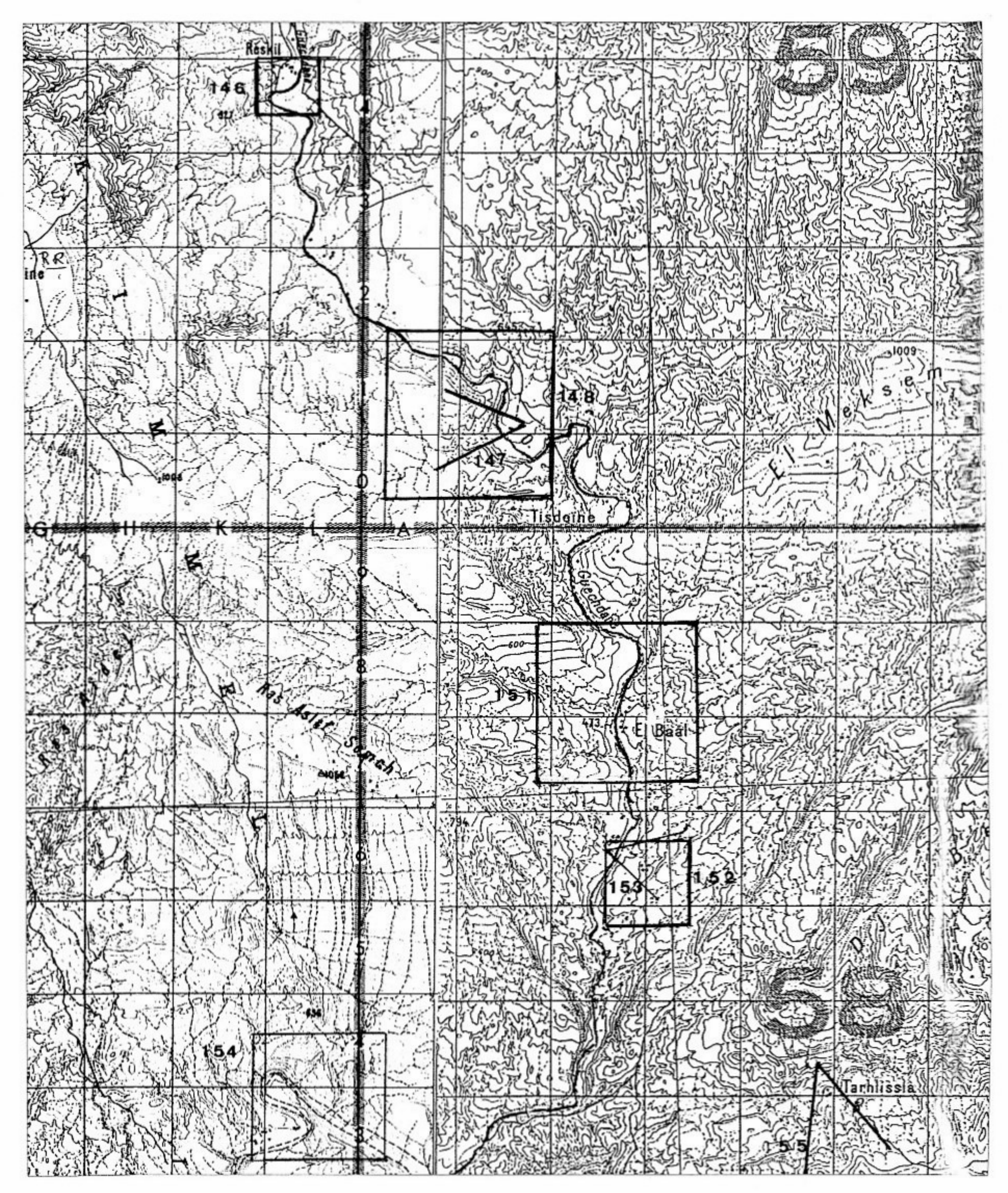


Fig. 145. Moyenne vallée de l'oued Guechtane.
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000 Kebach et Kheirane. Localisation des vues 146 à 154.

Le cours de l'oued Guechtane est de direction nord-sud en pays montagneux. Après de grands méandres, il pénètre dans un secteur de collines et, à partir de l'oasis de ce nom, s'appelle désormais oued Dermoun. Le climat devient progressivement sub-aride, puis aride. Le maquis succède à la forêt avant de disparaître à son tour. La romanisation de l'habitat et des techniques a été importante.



Fig. 146. **Resquil.**
Nord = ↑. Échelle approximative 1/3 000, carte n° 145, réf. A.A.A., *supplément f° 38, n° 90*[89].

Dans les maisons de ce hameau ont été remployés des matériaux antiques.

Sur la rive gauche, roche tabulaire de 150 m de long sur 50 de large, en forme de triangle très allongé, sur le sommet duquel on aperçoit des vestiges d'habitations ou d'enclos protohistoriques. Entre ce rocher et l'oued, sur près de 3 ha, vestiges d'huileries (H), au milieu desquels se dressent deux jumelles de pressoir, toujours debout et leur linteau.



Fig. 147. Chbak ed Doud.
Vue verticale. Échelle approximative 1/7 300.

L'*oppidum*, peu visible ici, est au centre de la photo, en a, b, c, d. Il est situé sur un éperon tabulaire d'une vingtaine d'hectares, s'incurvant légèrement en son centre, qui domine de plus de 100 m le lit de l'oued Guechtane, en face du petit village de Tbordj (dérivé de l'arabe *bordj*, la forteresse) ; se rattachant à l'ouest aux contreforts du djebel Aïdel, (en arabe, la montagne des cèdres, aujourd'hui complètement dénudée) il est délimité au sud par le lit d'un torrent qui se jette dans l'oued Guechtane, à l'est et au nord par les méandres de cet oued. Le site antique semble être partagé entre une sorte de citadelle, que l'on est tenté de qualifier de protohistorique, située à l'aplomb de l'oued Guechtane, et quatre grandes constructions d'époque romaine, disséminées sur le plateau. Deux stèles funéraires, évoquant des personnages indigènes, dont celle d'un *veteranus ex praefecto g [entis]* ont été copiées à proximité[90].



Fig. 148. Chbak ed Doud.
Autre vue verticale, échelle approximative 1/6 000.

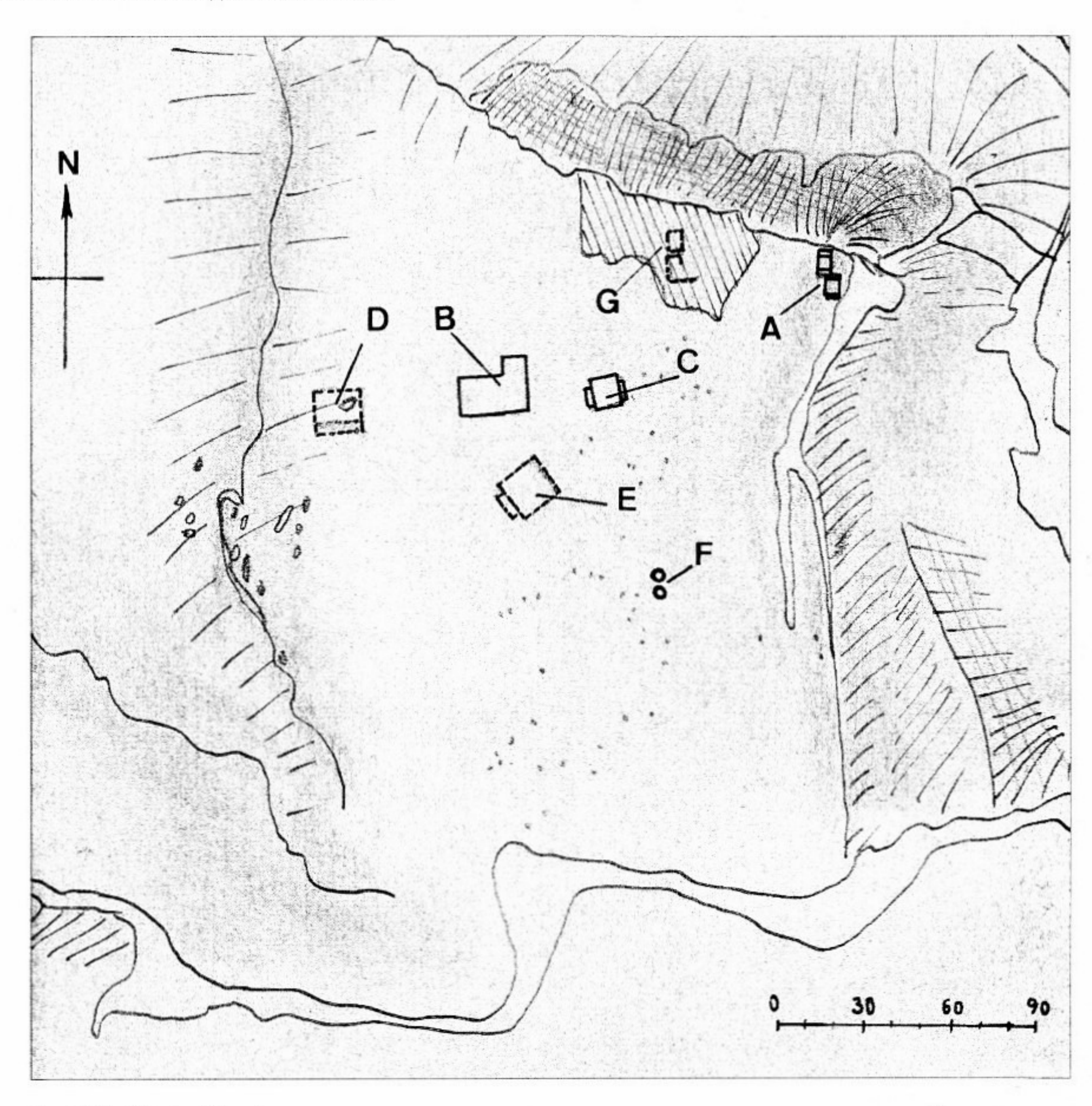


Fig. 149.1. Chbak ed Doud.
Schéma interprétatif par A. Girard.

A. Construction surplombant la vallée de l'oued Guechtane.
B. Construction rectangulaire précédée d'un portique soutenu par 6 piliers carrés.
C. Construction rectangulaire précédée d'un portique soutenu par 5 piliers carrés.
Leurs éléments constitutifs, bases, piliers et corbeaux gisent au sol pratiquement intacts.
D. Vestiges d'une autre construction.
E. *Id.*
B, C, et D sont difficilement visibles sur la photographie, malgré un remarquable état de conservation.
F. Maie de pressoir à huile.
G. Ruines de construction protohistorique ou berbère.
Une quantité considérable de céramique sigillée tardive (IVe-Ve siècles, selon R. Guéry), a été trouvée à proximité.

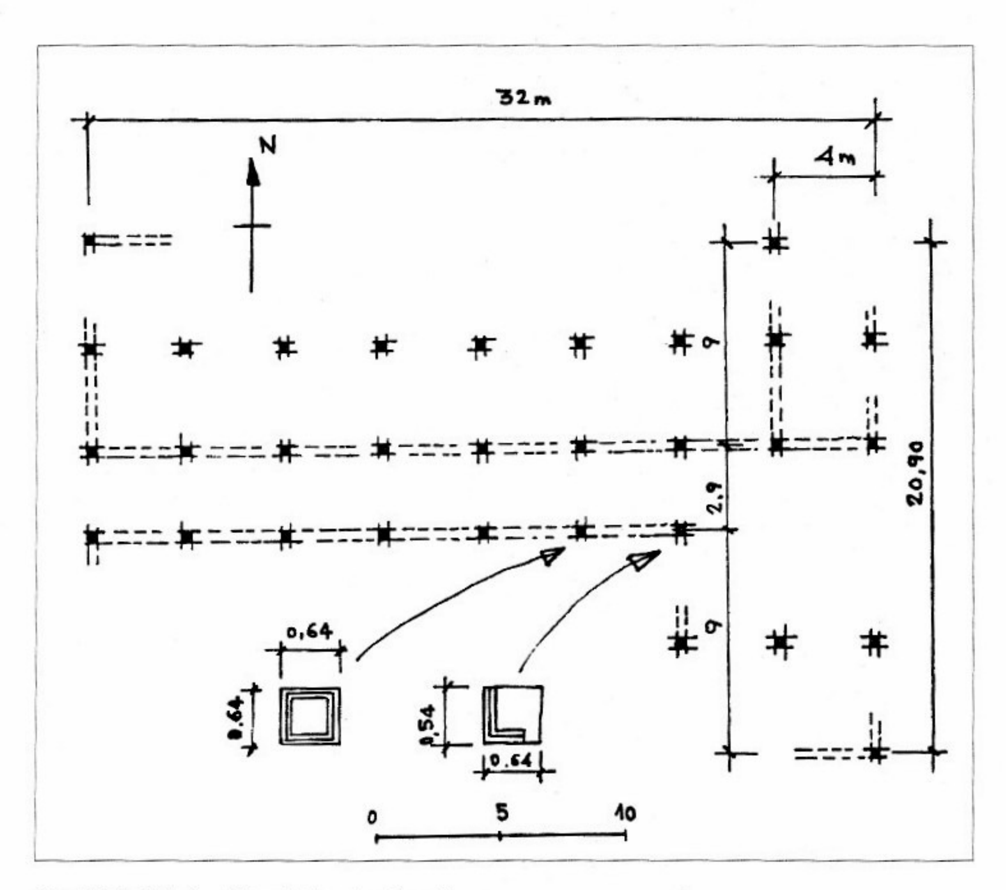


Fig. 149.2. Chbak ed Doud. Construction B.
Plan réalisé par A. Girard, à partir d'un levé effectué sur le terrain en 1990.

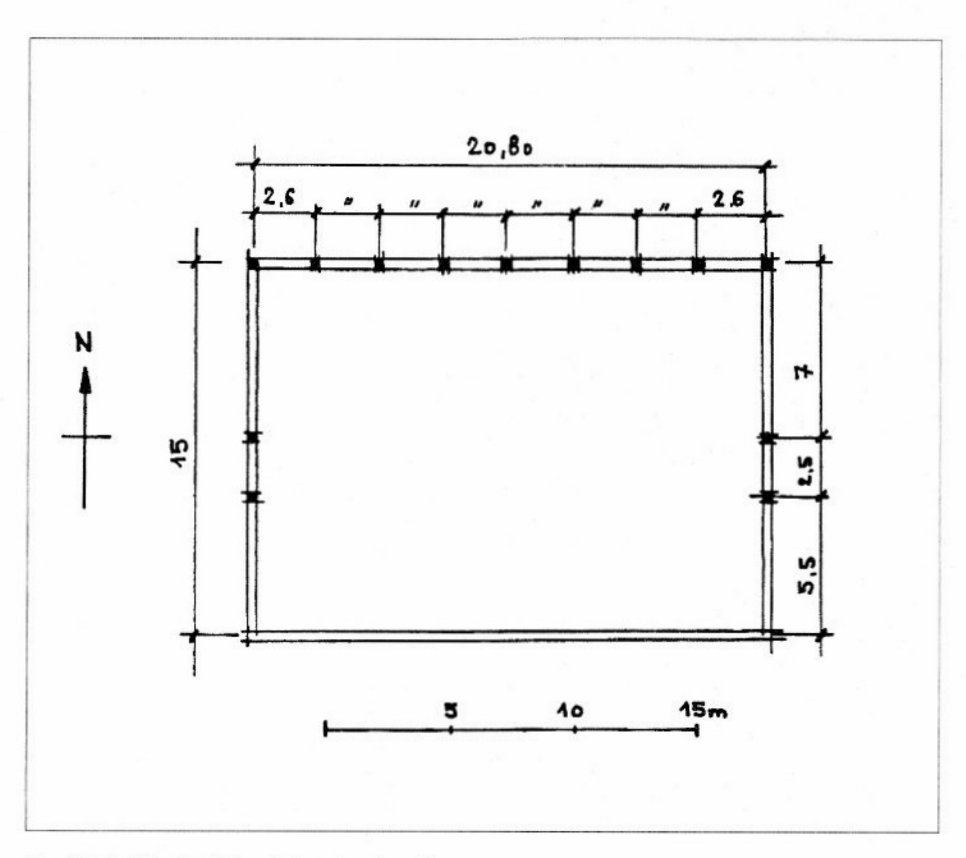


Fig. 149.2. Chbak ed Doud. Construction C.
Plan réalisé par A. Girard, à partir d'un levé effectué en 1990.



Fig. 150. El Baal. Zone nord.
Échelle approximative 1/8 500, carte n° 145, réf. A.A.A., *f° 38, n° 90, suppl.*

La vallée, qui s'élargit quelque peu, est encombrée par de gros éboulis. Les deux traits noirs, sur chacune des rives, sont des séguias d'irrigation.

Après avoir franchi le gué de l'oued Guechtane en C, la voie carrossable en suit la rive gauche. Avant d'arriver aux premières maisons du village actuel, elle longe à droite des ruines d'une superficie d'environ un hectare, parmi lesquelles on discerne, en B, les vestiges d'un bâtiment à abside, qui appartient peut-être à une basilique chrétienne, puis en A, une construction de 42 m de long sur 20 de large, dont le plan rappelle celui des « auberges » de Syrie, telles que les représente G. Tchalenko. Ces ruines sont dominées à l'est par des terrasses de culture, qui semblent abandonnées depuis très longtemps.

Fig. 151.1. El Ksar (nord).
Bâtiment A, levé réalisé au sol en 1990 par A. Girard.

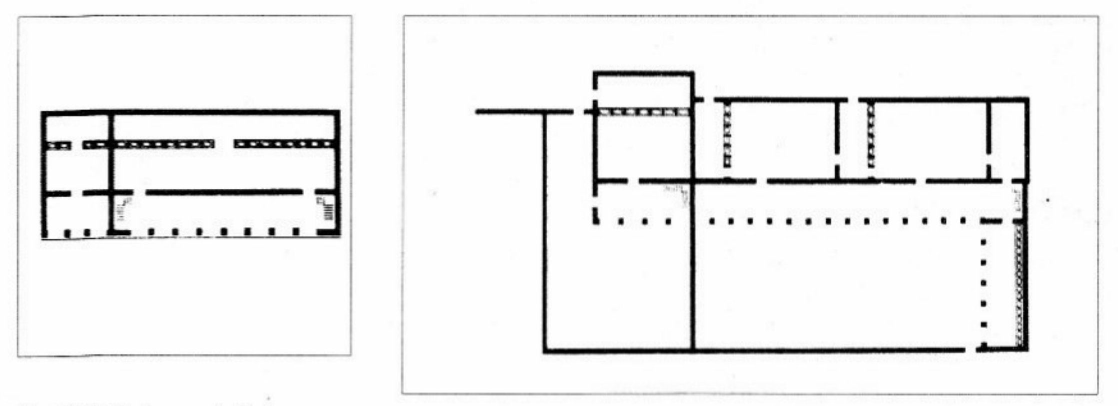


Fig. 151.2. Auberges de Syrie.
Par G. Tchalenko, op. cit., *pl. XVII, 2 et 3.*

À gauche : auberge de Dar Qita (restaurée en 436). À droite, auberge de Kafr Nabo (505-506°).

Récemment, G. Tate a mis en doute que ces constructions aient été des auberges. 5G (Tate, *Les campagnes de la Syrie du nord, du* II*e au* IV*e siècle*, Paris, 1992.)



Fig. 152. El Baal (sud).
Échelle approximative 1/4 200, carte n° 145.

Village partiellement abandonné. Cultures irriguées par séguia. Au sud-est du village actuel, sur une barre rocheuse de faible hauteur, ancienne guelaa construite avec des matériaux antiques et dont le plan rectangulaire (40 x 35) correspond très vraisemblablement au fortin que mentionne l'*Atlas*. Mais ce n'était peut-être qu'une ferme ou un gîte d'étape.

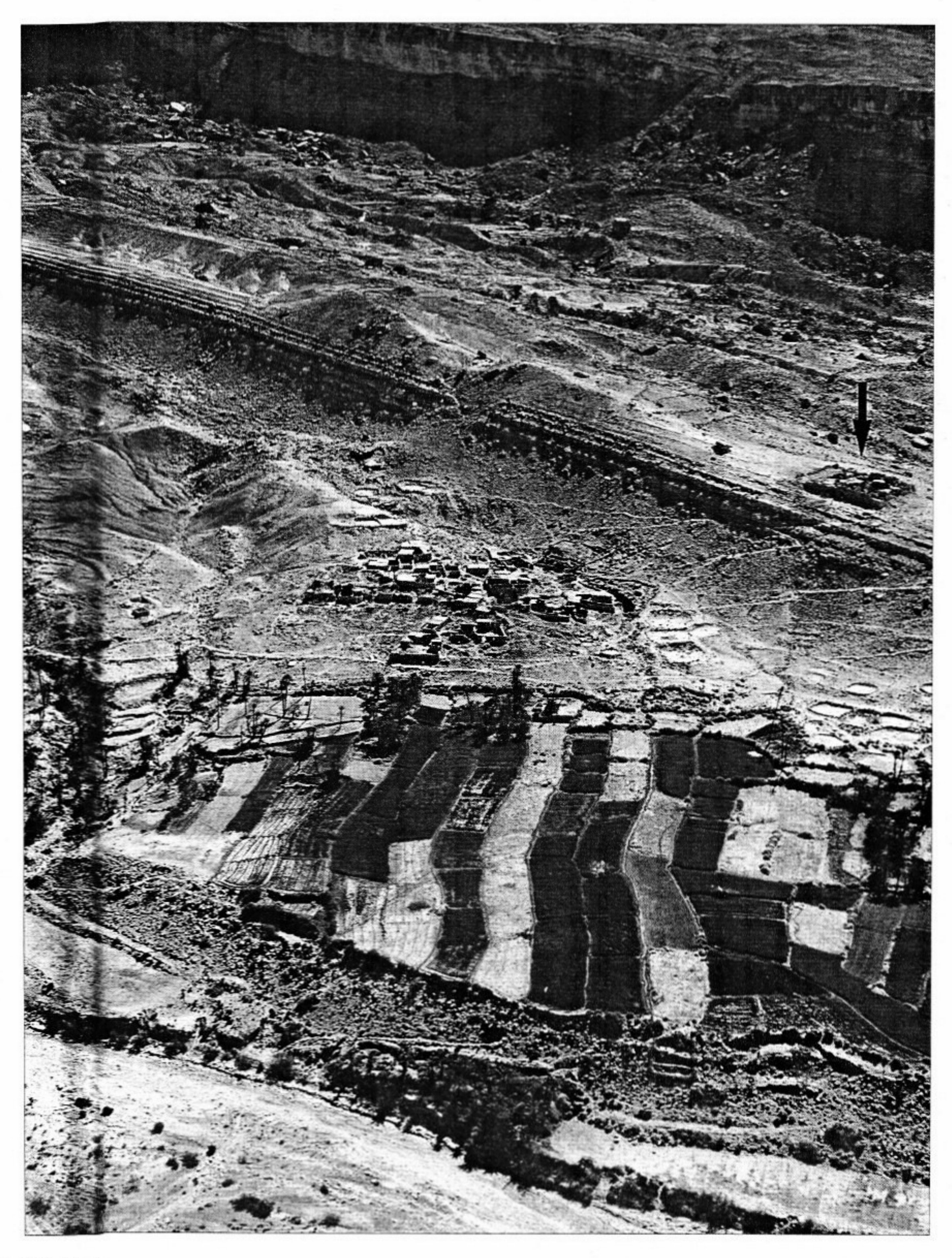


Fig. 153. El Baal (sud)
Vue oblique vers l'est
Au premier plan, au fond, l'oued ; les planches de cultures irriguées ; le village ; la guelaa sur un replat (flèche), le plateau.

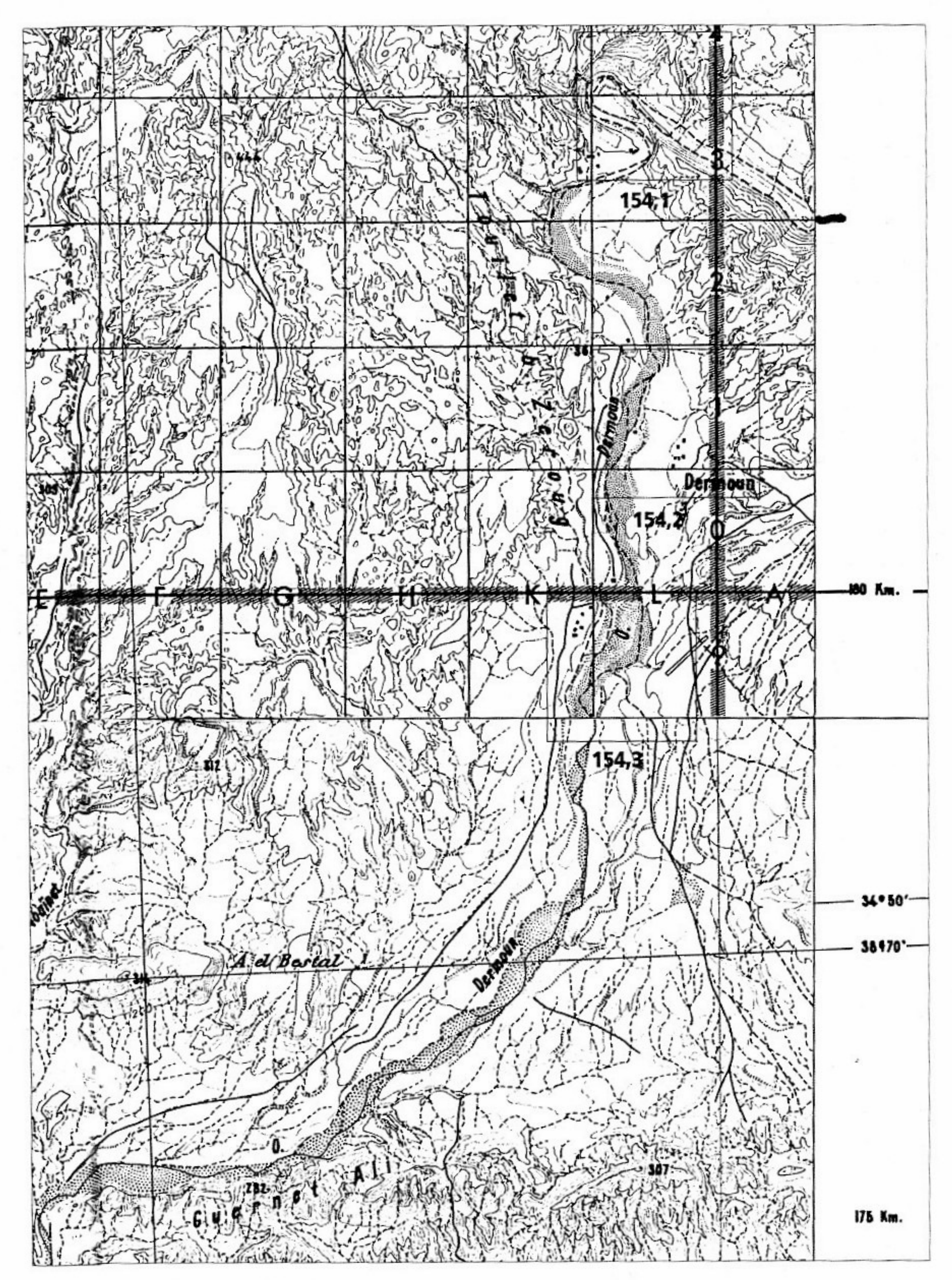


Fig. 154. Basse vallée de l'oued Guechtane.
Extrait des cartes INC, Alger, au 1/50 000 Kebach et Zeribet el oued.

Localisation des vues 154, 1 ; 154, 2 ; 154, 3.



Fig. 154.1. Timizouine.
Échelle approximative 1/7 500, carte n° 145 et 154, réf. J. et P. Morizot, 1948, p. 138.

Deux km au sud d'El Baal, l'oued Guechtane se heurte au djebel Ta Lechint et effectue une grande boucle en direction de l'ouest qui se termine en un bec de canard surmonté d'une falaise. Au sommet de celle-ci, on aperçoit (en A) les vestiges de la guelaa abandonnée de Timizouine. Elle n'a jamais été prospectée.



Fig. 154.2. **Dermoun** (nord).
Échelle approximative 1/9 000.

Plus au sud, sur la dizaine de km qui le sépare du piémont saharien, l'oued Guechtane, désormais oued Dermoun devient presque étale et se divise en plusieurs bras qui ont permis la création d'un ruban d'oasis et l'existence de quelques villages, dont Dermoun.

La région semble avoir été densément peuplée dans l'Antiquité. Vayssière[91] y signale une suite ininterrompue de villages et même une ville à laquelle il attribue une population de 5 000 à 6 000 hab., ce qui paraît considérable. Il la situe sur la rive gauche à 8 km au nord du défilé qu'emprunte l'oued avant son débouché saharien, soit approximativement à la hauteur du village de Dermoun tel qu'il figure sur la carte au 1/50 000 ; des r (uines) r (omaines) sont également mentionnées à cet emplacement sur la carte au 1/200 000. Aurès, révisée en 1932.

À défaut d'indications plus précises, il est difficile de localiser cette « ville » sur la présente figure ; on serait tenté de la rechercher en a, b, c, d, entre l'oued et la piste carrossable nord-sud, où de nombreux vestiges d'habitat sont visibles.

À l'est de cette zone, en e, sur une douzaine d'hectares, damier de cultures antiques irriguées.

Dermoun peut être rapproché, phonétiquement des *Dermonéis* que mentionne Ptolomée, *cf.* J. Desanges, *Encyclopédie Berbère*, 1995, fasc. 5, art. D 37, p. 2283.



Fig. 154.3. Dermoun (sud).
Échelle approximative 1/7 500.

À l'emplacement qu'occupe le terrain d'aviation, f, parcellaire irrigué antique d'une vingtaine d'hectares. À l'est sur la rive droite, en g, h, i, vestiges d'habitat antique. Peut-être l'un des villages de Vayssière. Dans l'angle nord-ouest de l'image, remarquable série de barrages destinés à favoriser l'épandage des eaux de crue sur les terrains environnants (j).



Fig. 155. Hameau de Teghlissia.
Vue oblique vers le nord. Carte n° 145, réf. A.A.A., *f° 38, n° 80, supplément.*

Relié à El Baal par une très mauvaise piste, le hameau de Teghlissia construit au-dessus d'une falaise, dans un extraordinaire isolement, abriterait selon l'*Atlas*, des vestiges de ferme, d'un bassin et une conduite maçonnée.

Une inscription y était signalée, il y a une cinquantaine d'années, par le caïd de Tkout. Le fait n'a pas été vérifié.

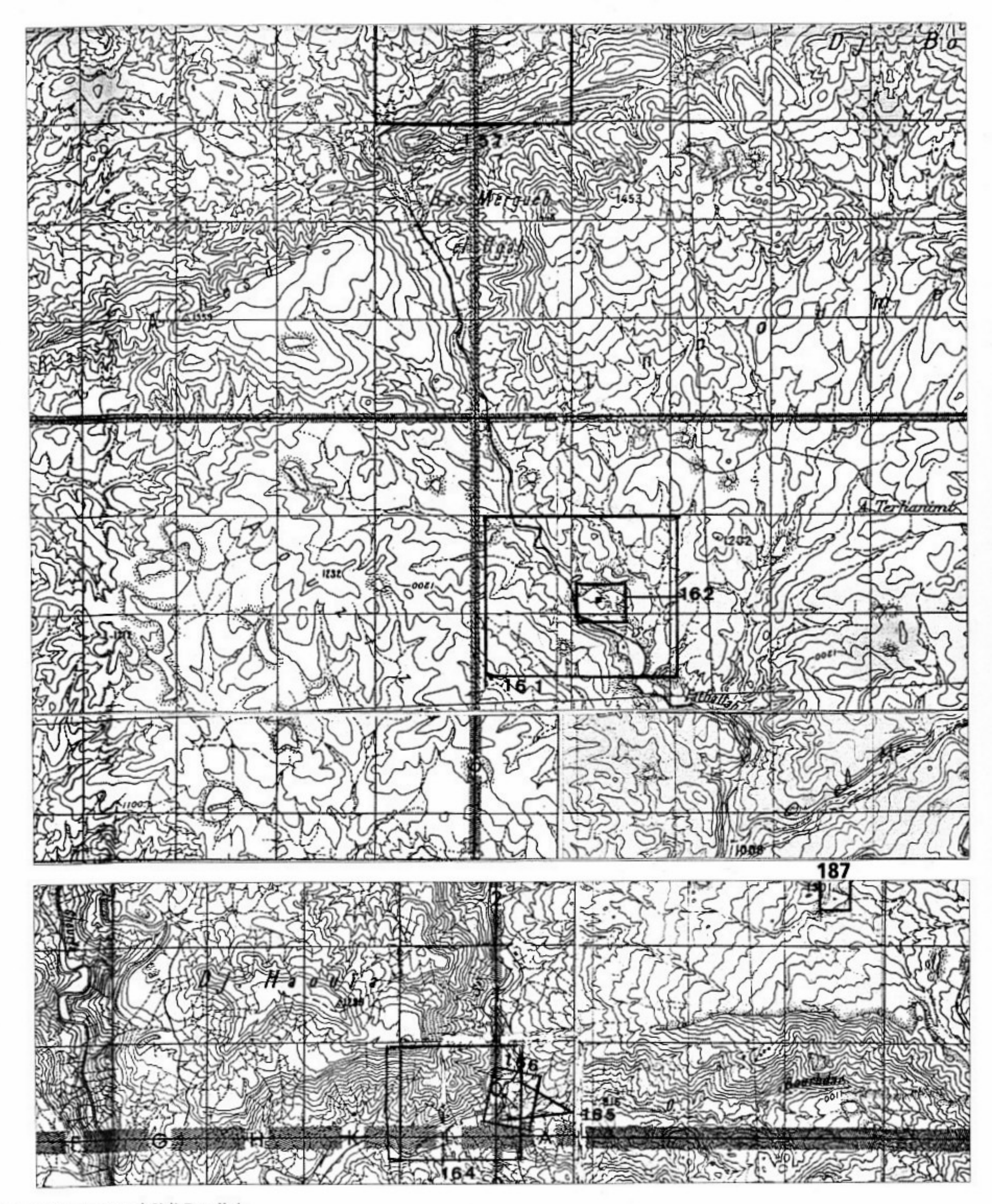


Fig. 156. Vallée de l'oued Sidi Fatallah.
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000 Rassira et Toubount. Localisation des sites 157 à 168.

L'oued Sidi Fatallah, qui près de sa source, arrose Asefsou (fig. 137), s'engage ensuite dans une région forestière très peu peuplée, le massif des Beni Imlloul. Cette vallée se caractérise par des vestiges importants d'exploitations agricoles (certains sont manifestement des huileries), ou forestières, réparties tout au long de son cours, jusqu'à son confluent avec l'oued Guechtane. Il reçoit à gauche l'oued El Ma, qui présente des caractéristiques semblables. Aucun texte épigraphique n'a été jusqu'ici relevé sur ces sites.

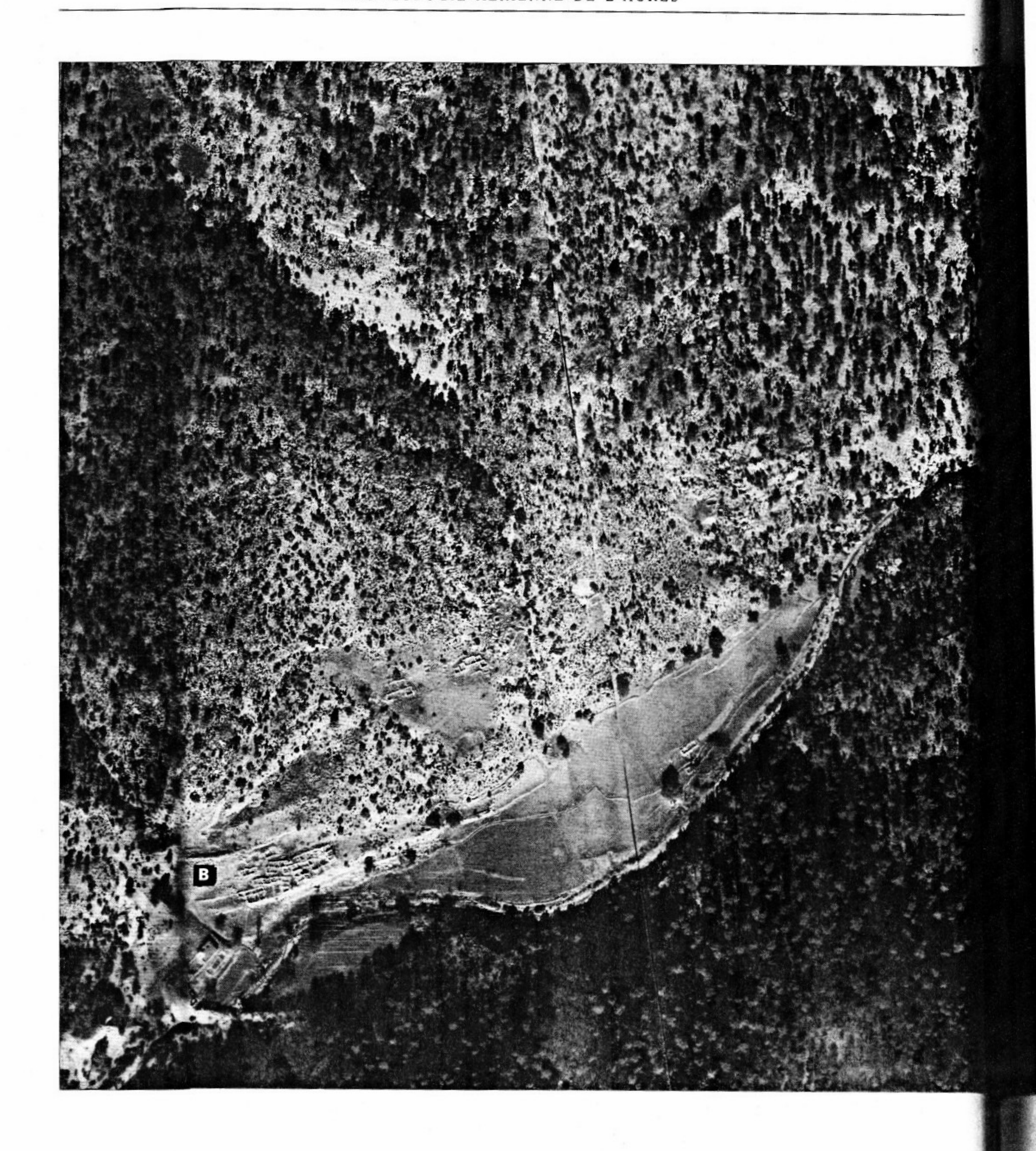

B



Fig. 157. Vue de Romadia I.
Échelle approximative 1/3 600, carte n° 156, réf. A.A.A., *f° 38, n° 64.*

Vue générale du site. L'oued Sidi Fatallah, suit ici un cours est-nord-est/ouest-sud-ouest. Tout en haut dans l'angle gauche, vestiges de l'époque romaine, que l'*Atlas* qualifie d'« assez importants » (A). En bas, dans l'angle droit, sanctuaire de Sidi Fatallah (B). De part et d'autre de l'oued, forêt de pins d'Alep. Les méandres de l'oued ont favorisé l'exploitation de quelques clairières.

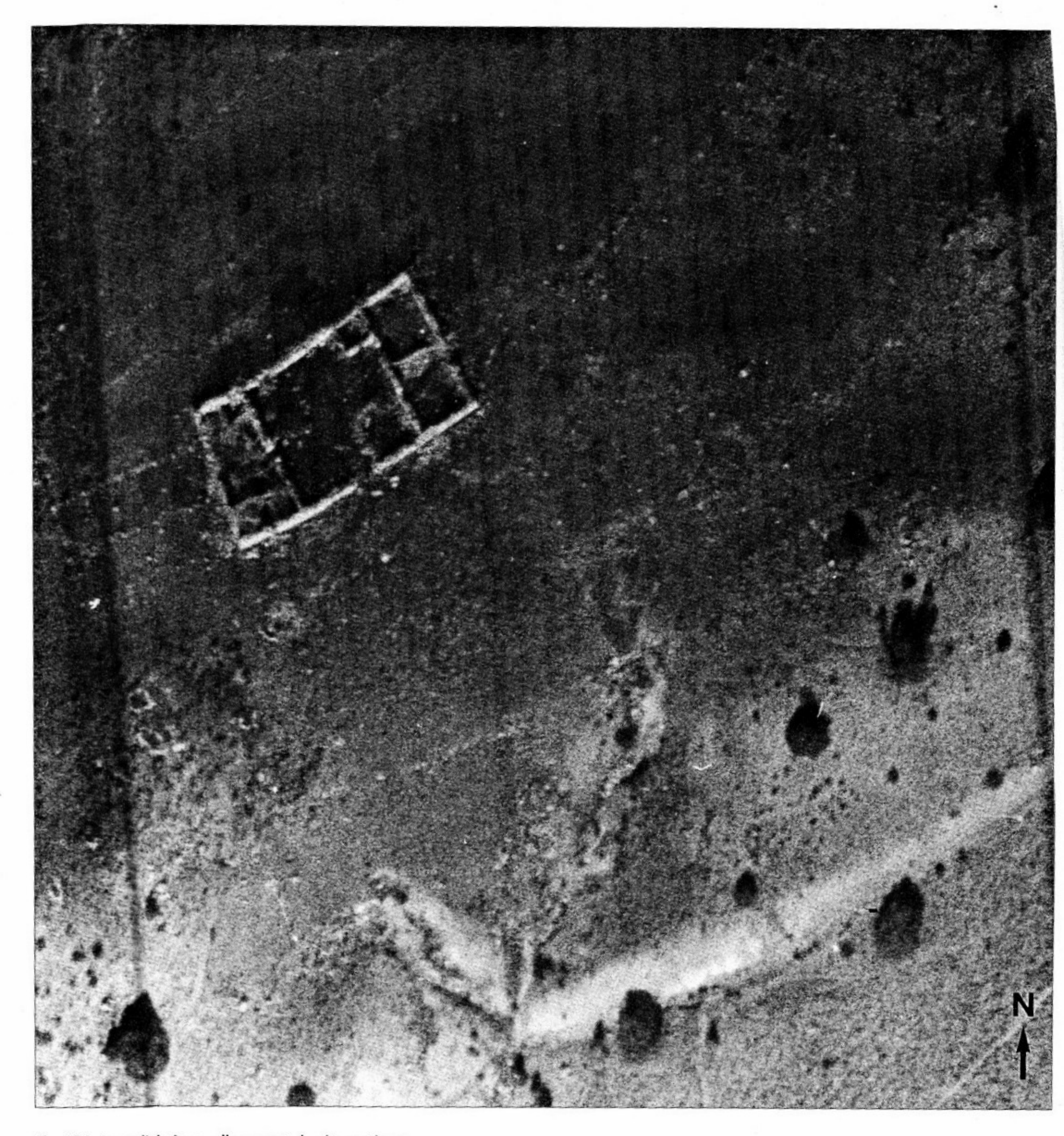


Fig. 158. Romadial. Agrandissement du site antique.
Échelle approximative 1/600.

Les ruines couvrent une superficie d'environ 144 m sur 84. Elles comportent un grand bâtiment de 63 x 48 m et diverses constructions annexes. C'était probablement une grande exploitation agricole, dotée d'une huilerie, mais le site n'a pas été revu depuis le passage des officiers des brigades topographiques.

Traces d'un petit barrage dans un ravin situé à l'est du site. Vestiges d'une voie nord-est/sud-ouest passant à la limite sud du domaine et permettant d'éviter le grand méandre de l'oued.

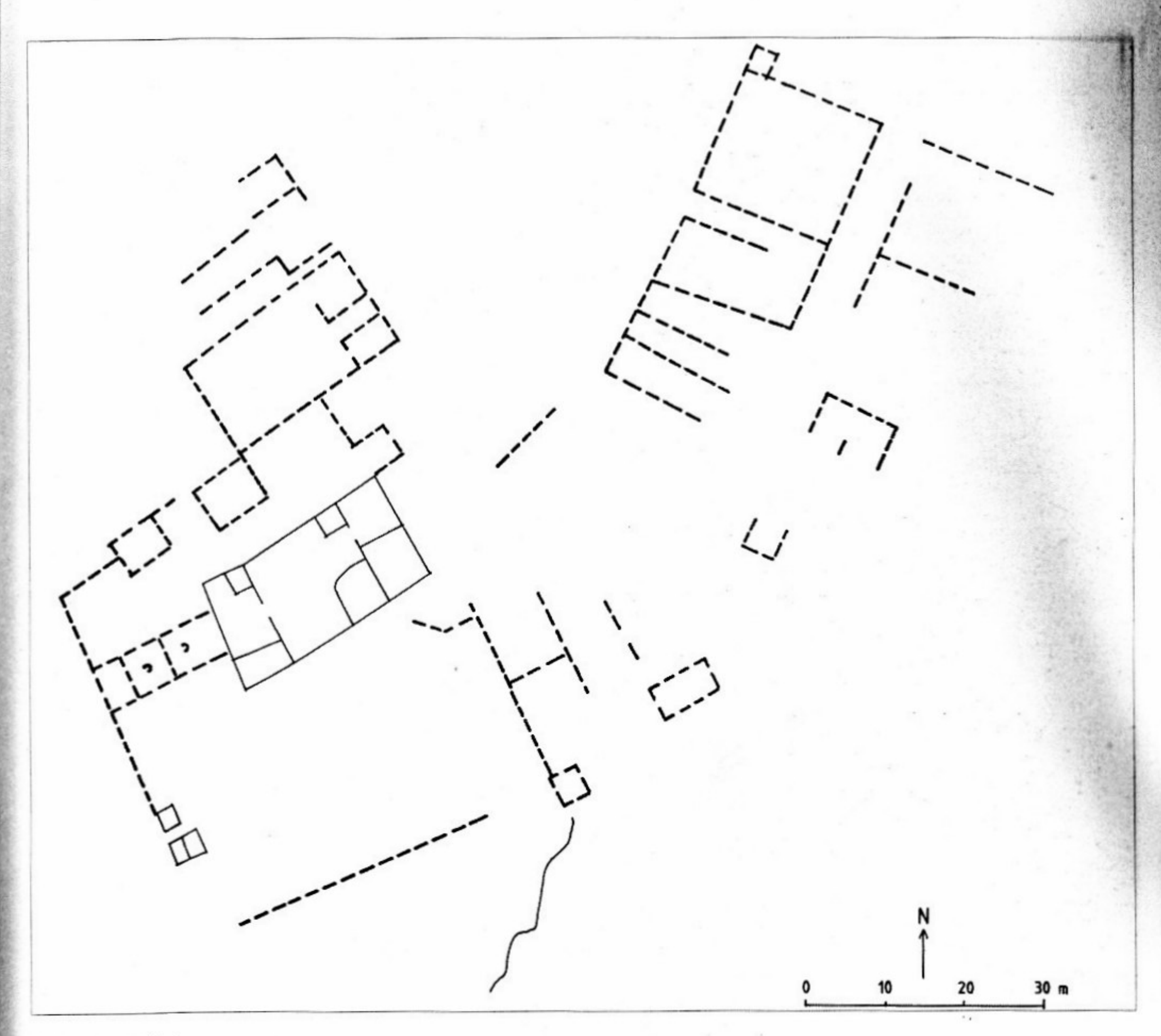


Fig. 159. Romadia I.
Schéma interprétatif du site antique.



Fig. 160. Romadia I.
Agrandissement centré sur le sanctuaire de Sidi Fatallah (partie ouest de la vue 157).

Le sanctuaire est reconnaissable à sa coupole blanche. Au nord-est, rangée de petits enclos (abris temporaires ou jardinets). Sidi Fatallah était l'une des étapes rituelles de la confrérie itinérante des Messamda (*cf.* ci-dessus p. 134).



Fig. 161. Vue de Romadia II.
Échelle approximative 1/11 700, carte n° 156, réf. J. et P. Morizot p. 132.

4 km 500 en aval, dans un autre méandre de l'oued, entouré lui aussi par la forêt, vestiges très nets d'une ruine carrée d'environ 40 m de côté, non signalée par l'*Atlas*. Son toponyme étant inconnu, nous l'avons, faute de mieux, appelé Romadia II.



Fig. 162. Romadia II.
Agrandissement centré sur le site antique.

Vus au sol en 1941, ces vestiges se sont révélés être ceux d'une huilerie de forme carrée dont trois côtés sont occupés par des pressoirs ; une douzaine d'entre eux étaient alors très aisément reconnaissables ; le quatrième côté, fermé aujourd'hui par une habitation récente, dans le mur de laquelle ont été remployés de nombreux matériaux antiques, était peut-être ouvert dans l'Antiquité pour faciliter les charrois d'olives et d'huile.

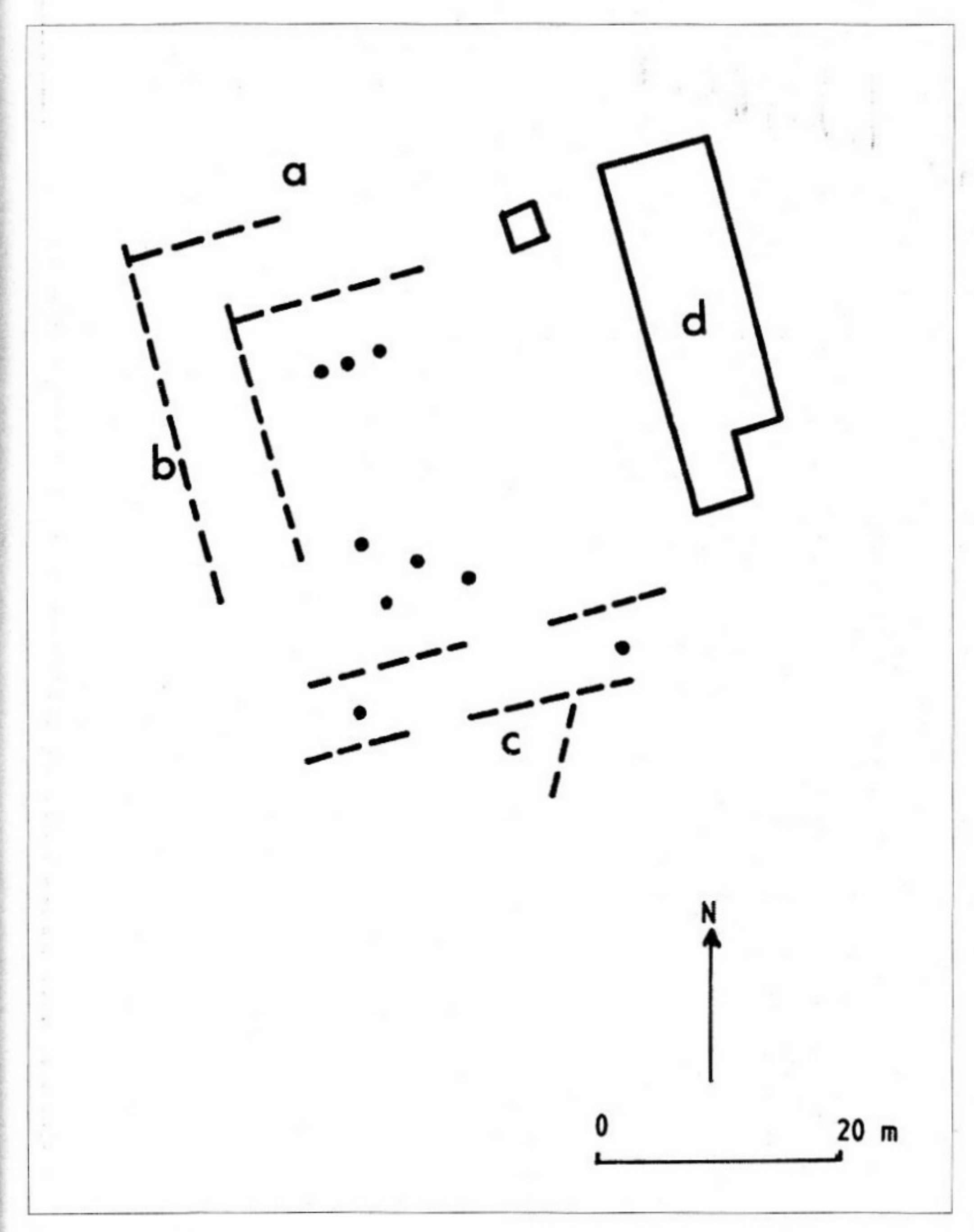


Fig. 163. Romadia II.
Schéma interprétatif.

Les trois côtés a, b, c, sont occupés par des éléments de pressoirs à huile ; le bâtiment d est une construction récente.

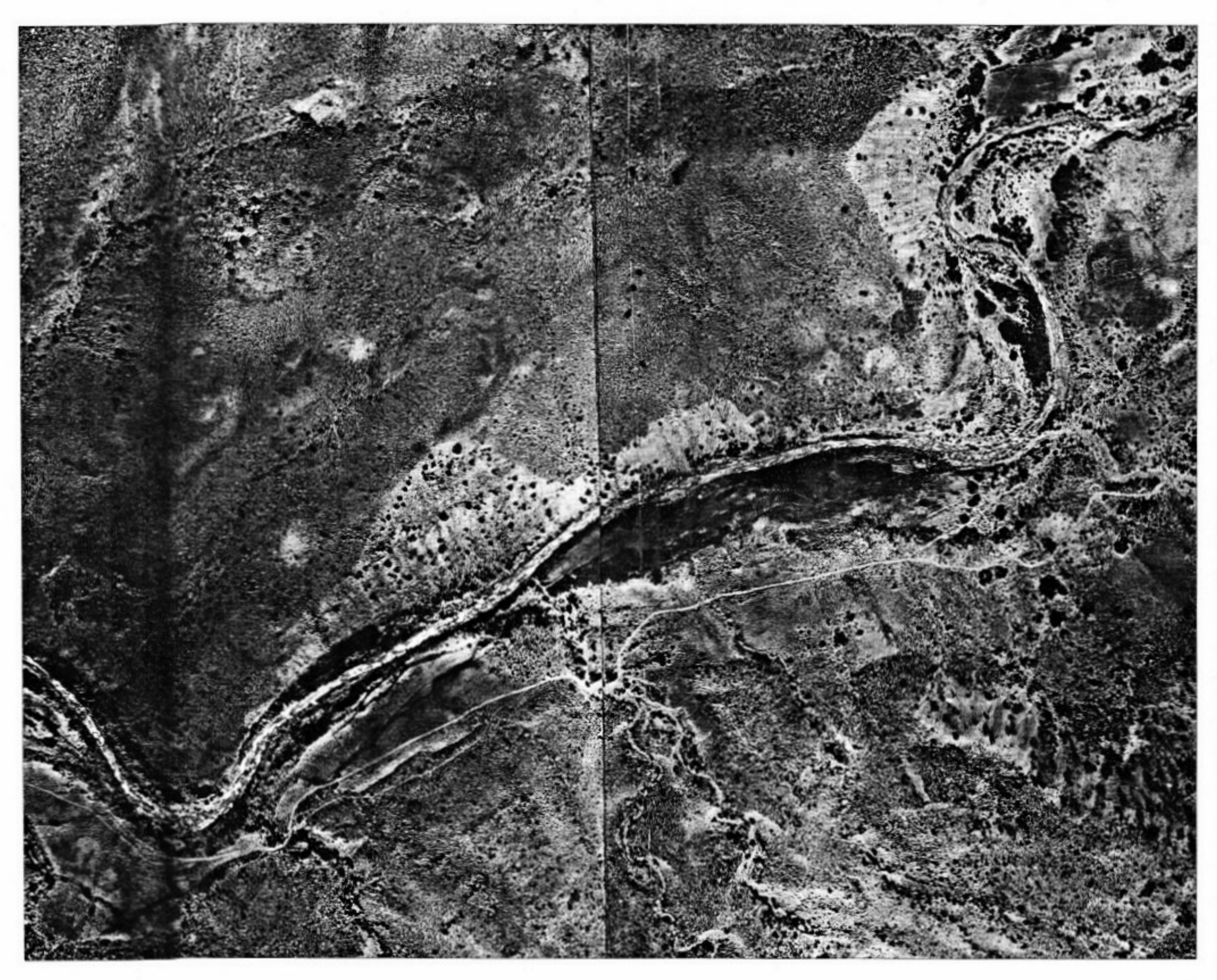


Fig. 164. Bouchdar (A) et Ksar Roumia (B). Vue verticale.
Échelle approximative 1/6 800, carte n° 156.

Environ un km sépare ces deux sites, d'une superficie voisine (plus de 2 500 m²). Alors que Bouchdar n'est pas même mentionné dans l'*A.A.A.*, (cependant la carte INC au 1/50 000 Toubount connaît un oued Bourhdar, dont le confluent avec l'oued Sidi Fatallah est voisin du site), Ksar Roumia est localisé sur la rive gauche. Gsell ajoute qu'il n'a pas de renseignements sur ce lieu. Le supplément à l'*Atlas* précise qu'on y trouve les fondations d'une maison. En fait, il y a là, trois sites bien distincts visités en 1941 par J. et P. Morizot (*op. cit.* p. 131-132, qui contient quelques inexactitudes).

Bâti sur un méplat de la rive gauche, dominant de quelques mètres le lit de l'oued Sidi Fatallah, Bouchdar se compose d'une enceinte carrée d'environ 50 m de côté, dont le côté sud est fermé par deux bâtiments juxtaposés.

Ksar Roumia est réparti sur les deux rives. Sur la rive gauche, Ksar Roumia I, bien visible au sol, est certainement la maison que mentionne l'*Atlas*. Cette construction isolée, longue d'environ 20 m sur 7 m 50, partiellement cachée par les genévriers qui l'entourent n'a pu être repérée sur photo aérienne.

Sur la rive droite, Ksar Roumia II (parfois appelé Bordj Babaha) est un ensemble plus complexe, dont le noyau central semble être un carré de 33 m de côté (voir ci-après).



Fig. 165. Bouchdar. Vue oblique vers l'ouest.

La photographie met en valeur l'aspect désormais très dégradé de la forêt qui borde le lit de l'oued Guechtane.
Elle souligne aussi, par de sensibles nuances de couleur, la présence de deux constructions juxtaposées, de style et, sans doute, d'époques différentes, ce qui n'est pas évident au sol.



Fig. 166.1. Bouchdar.
Agrandissement.

À l'intérieur d'une enceinte en blocage de forme carrée de 50 m de côté, A, B, C, D, l'on distingue deux bâtiments juxtaposés en pierres de grand appareil, qui au sol, semblent n'en faire qu'un. À l'ouest un rectangle de 25 x 20 m (E). À l'est, un trapèze rectangle, dont la grande base est de 25 m, la petite base de 16 m et la hauteur de 12 (F). La structure irrégulière, aussi bien que la coloration plus soutenue du bâtiment trapézoïdal, que fait bien ressortir la vue oblique, permet de supposer qu'ils ne sont pas contemporains. La hauteur de ces constructions atteint par place deux ou trois mètres. L'on pénétrait dans cette enceinte du côté est par un portail en plein cintre dont l'amorce subsiste encore. Un bastion, ou tour carrée (G), prolongeait vers l'est le mur sud. Certaines pierres portent des marques de tâcheron semblables à des caractères libyques, qui pourraient fournir des critères d'identification. Signalées en 1941 par J. et P. Morizot, elles n'ont pas été revues depuis.

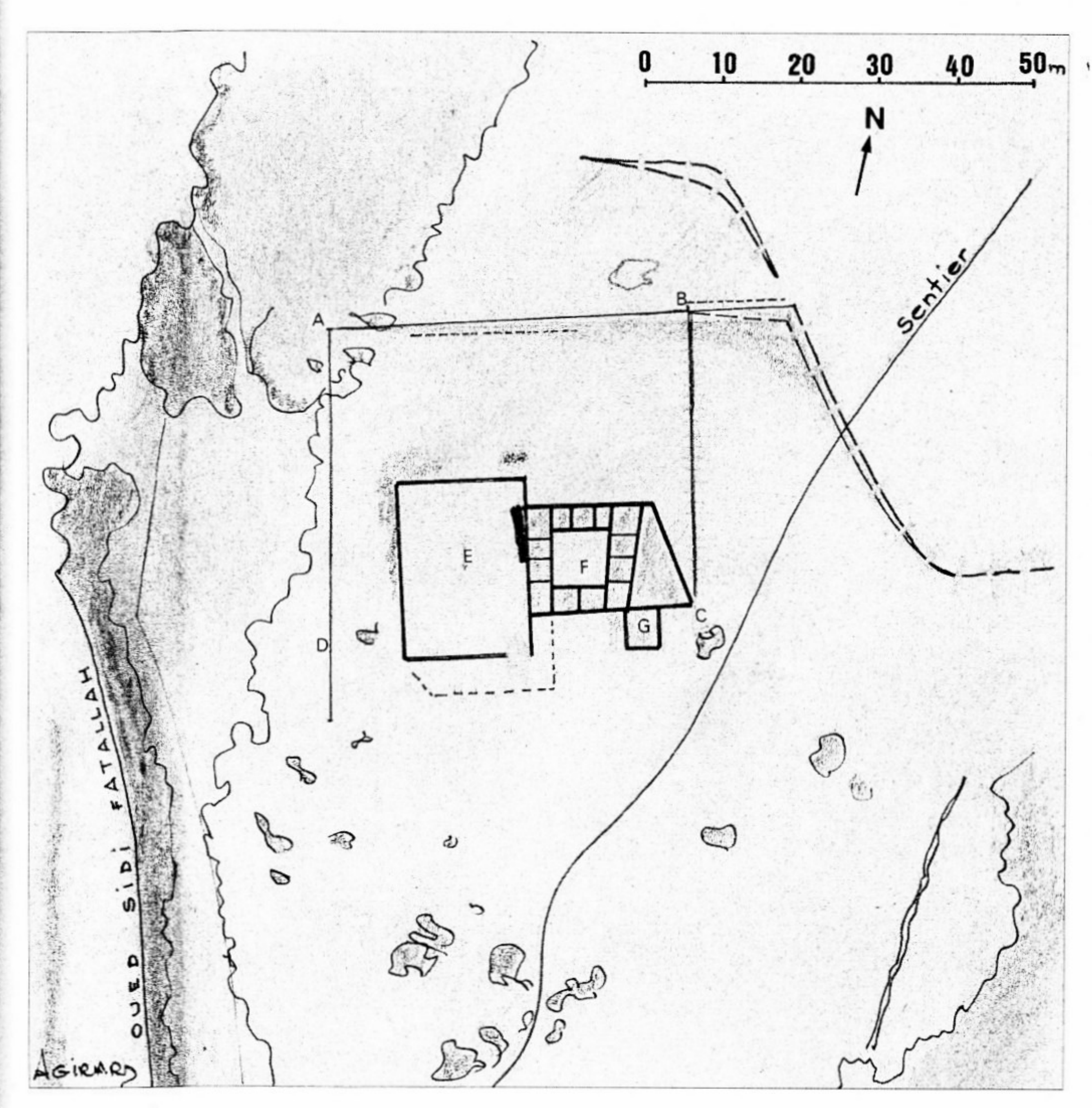


Fig. 166.2. Bouchdar.
Schéma interprétatif par R. Godon et A. Girard, d'après la photographie précédente.



Fig. 167.1. Ksar Roumia I. Vue au sol.

Ce bâtiment qui s'est révélé être une huilerie[92], est très représentatif du type de construction que l'on retrouve sur les sites 165, 167.2 et 168, où est fait un large emploi de la pierre de taille.

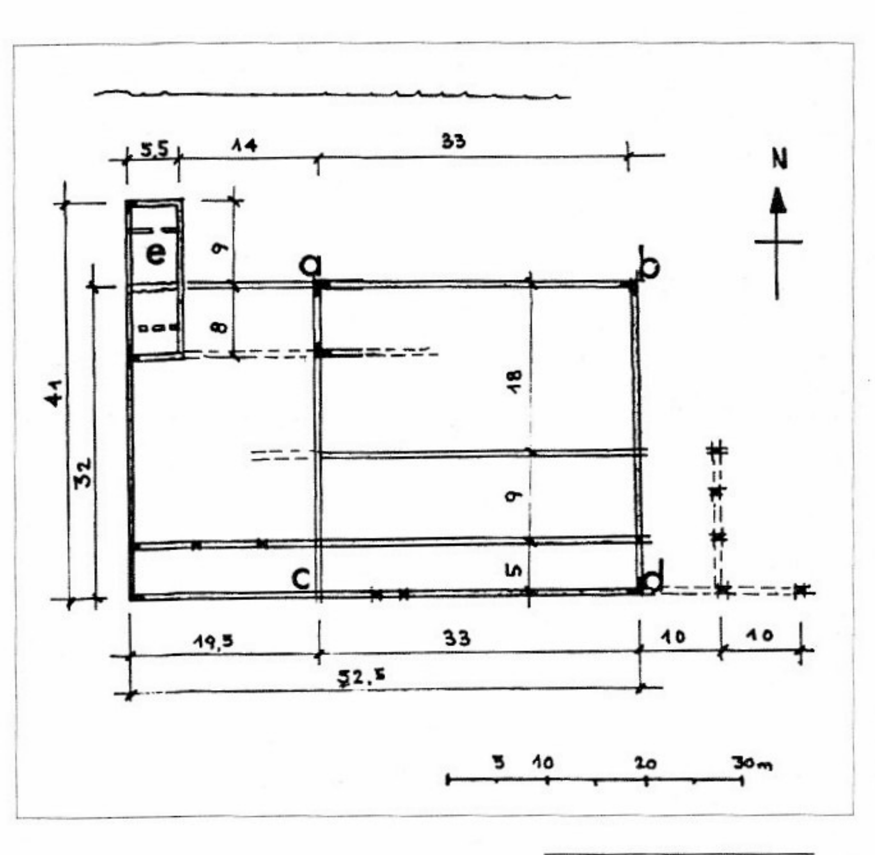


Fig. 167.2. Ksar Roumia II.
Plan dressé par A. Girard d'après un levé effectué sur place en 1990.

Cette importante construction paraît s'ordonner autour d'un bâtiment approximativement carré a, b, c, d, de 33 x 32 m. Dans l'angle nord-ouest, local de 17 m de long sur 5 m 25 de large, à usage d'huilerie (e). Du côté sud, des corbeaux qui jonchent le sol, laissent supposer l'existence d'un portique. Traces aux alentours de plusieurs dépendances, parmi lesquelles il y avait sans doute une forge, si l'on en juge par les scories trouvées sur place. Une canalisation semble avoir collecté l'eau des ravins situés au nord-est.



Fig. 167.3. Ksar Roumia II.
Agrandissement. Échelle approximative 1/1 400.

Entre le petit bâtiment e à usage d'huilerie (du plan ci-contre) au nord et l'oued au premier plan toute la zone inculte est couverte de ruines. Cinq pièces romaines en bronze ont été trouvées à Ksar Roumia. Outre une pièce fruste du IVᵉ siècle, sont représentés les règnes de Domitien (81-96), Antonin le Pieux (138-161), Elagabale (218-222) et Trebonius Galle (251-253). Ces renseignements inédits sont dûs à C. Girard et R. Lafitte.

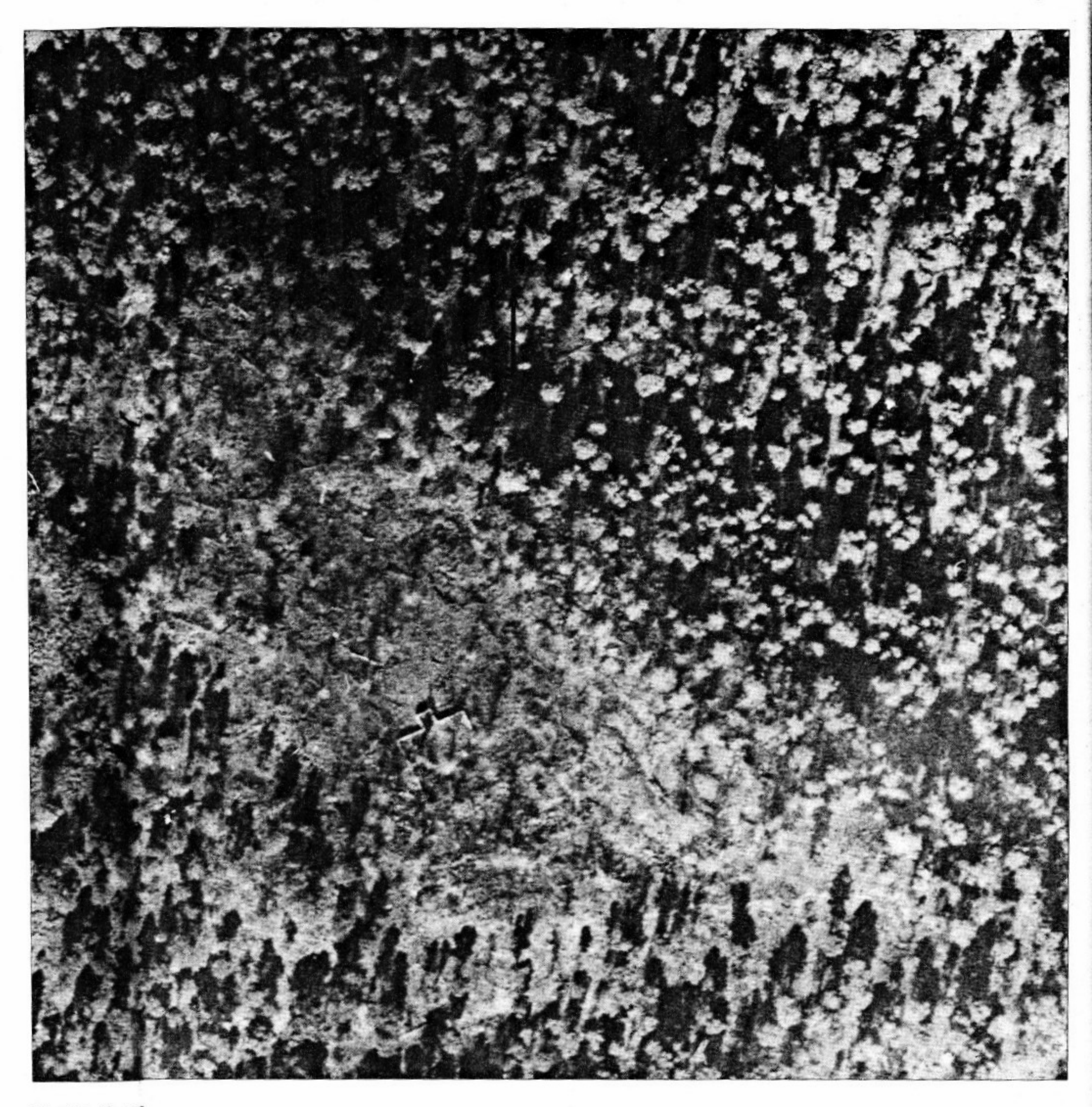


Fig. 168. Gemi (1).
Échelle approximative 1/2 600, réf. A.A.A., *f° 38, n° 88, supplément.*

Dans un boisement clairsemé situé 4 km à l'est de Bouchdar, construction carrée d'environ 37 m 50 de côté, orientée est-nord-est/ouest-sud-ouest. Le mur est-sud-est est peu visible ; au milieu du mur ouest-nord-ouest une pièce carrée de 8 m de côté fait saillie à l'extérieur.

Le site paraît correspondre à la description que fait le capitaine Vaissière du site de Gemi (*C. R. de l'Académie d'Hippone*, 1890, p. LVIII) : « une citadelle avec bastion au milieu d'une des faces sur un des contreforts du djebel Fourar dans le djebel Chechar*. Cette citadelle est construite en pierres de grand appareil ; quelques-unes ont jusqu'à deux mètres de longueur, très bien ajustées et cimentées. La partie du mur qui fait face à la vallée est encore intacte. Dans d'autres endroits, le mur s'est écroulé et on

ne le retrouve pas vers le nord-est. Ce *castellum* se trouve sur le bord d'un assez grand village qui couvre presque tout le sommet et le contrefort de la montagne et que les indigènes appellent Gemi. La plupart des maisons sont construites en pierres de grand appareil et le puits qui l'alimentait d'eau est encore visible ; il n'y a aucune inscription. »

Ce site n'a jamais été revu depuis. Mais l'on retrouve sur la vue aérienne plusieurs des indications que donne Vaissière : l'emploi du grand appareil explique la netteté du tracé ; la pièce faisant saillie à l'extérieur serait le bastion dont il parle. L'écroulement du mur nord-est est à mettre en parallèle avec son quasi-effacement sur la photographie. Enfin quelques traces de murs épars en particulier au sud-ouest du bâtiment carré pourraient être les vestiges du village qu'il signale. L'identification avec Gemi est donc quasi assurée.

Cependant, il est permis de s'interroger sur les termes de citadelle et de *castellum* que Vaissière emploie. Les dimensions de cette construction sont en effet celles de la plupart des fermes de l'oued El Arab. L'on ne voit pas très bien par ailleurs à quelle nécessité défensive correspondrait, là où il se trouve, un pareil ouvrage. Le grand appareil est utilisé, tout près de là, à Bouchdar et à Ksar Roumia. Il pourrait tenir à l'existence de carrières voisines et peut-être aussi répondre à la nécessité d'ancrer l'extrémité du levier d'un pressoir, dans un bâti particulièrement solide. Un rapide examen au sol pourra le déterminer.

Il n'en reste pas moins que Birebent, décrivant le fortin de Ksar el Ma, dont nous parlons ci-après (fig. 172), évoque l'existence de trois autres ouvrages du même type au bord de la piste carrossable oued El Ma-Oulja et d'un autre « beaucoup plus important » qui se trouverait sur la même piste « à la vue d'Oulja ».

S'agit-il de Gemi, qui n'est pas très éloigné de cette piste ? L'on ne saurait dire qu'il est « à la vue d'Oulja », dont le séparent à vol d'oiseau quinze kilomètres de terrains tourmentés et boisés.

Notons que la pièce faisant saillie sur un des côtés présente beaucoup de similitude avec les « projecting towers » du Gasr Beni Gdem (Cyrenaïque) que R. G. Goodchild considérait comme « a magnificent specimen of late roman military architecture » (*Libyan studies, select papers of the late R. G. Goodchild*, éd. by J. Reynolds, Londres 1976, fig. 62 p. 201).

La redécouverte, cent ans après, de la « citadelle » de Gemi, dont l'existence semblait quelque peu mythique, conduit à modérer le scepticisme que pourraient induire les indications assez vagues de Birebent. Elle ne résout pas pour autant le problème que pose la présence de ces vestiges au cœur de la forêt aurasienne. Peut-être d'ailleurs s'agit-il d'ouvrages de caractère proprement forestier, tel qu'on en trouve dans le Palatinat (Rostovtseff, *op. cit.*, note 101 de la p. 246, commentée p. 562).

* Vayssière emploie ici le mot « Chechar » au sens administratif, car le djebel Chechar se situe sur la rive gauche de l'oued El Arab.

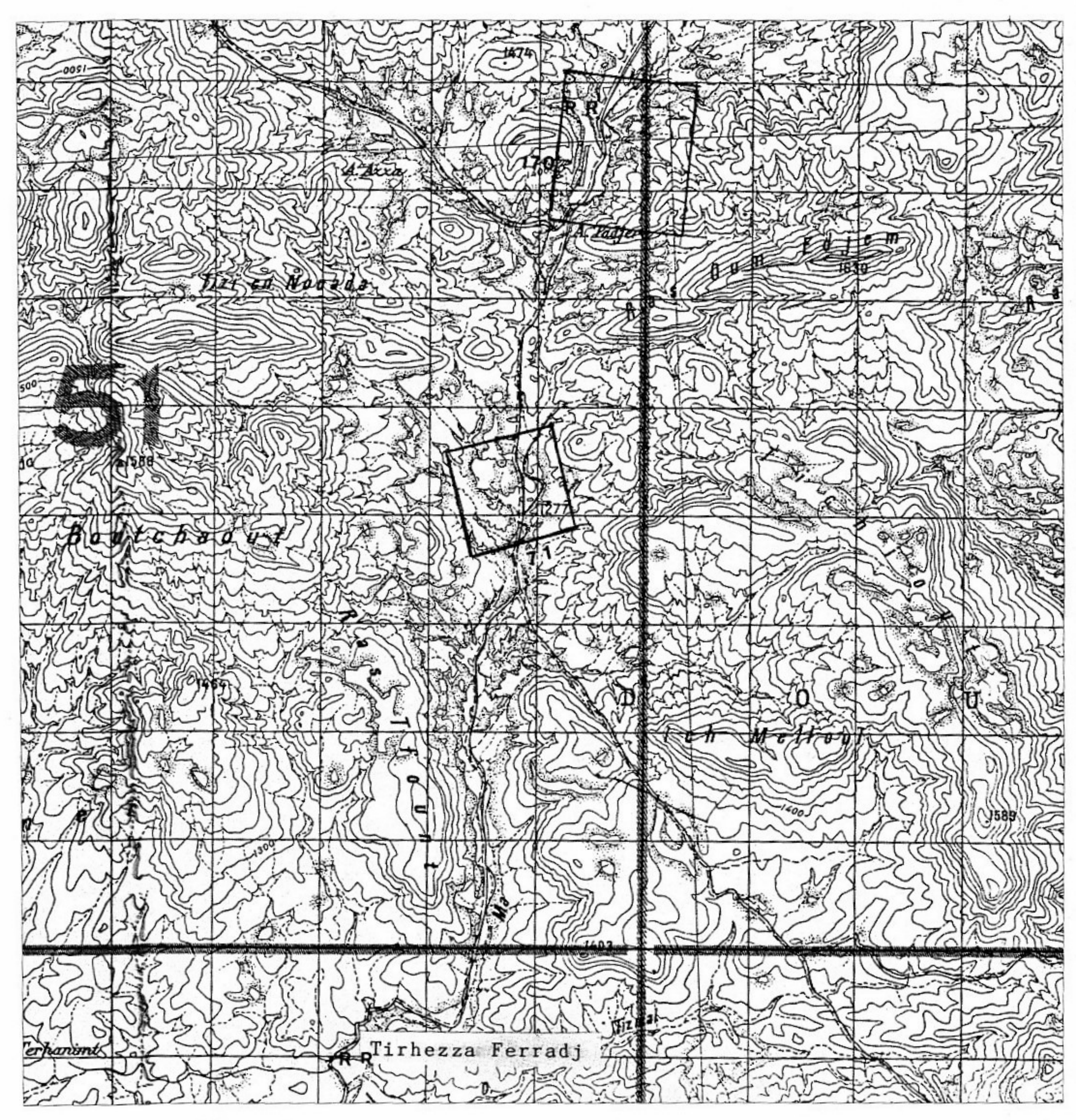


Fig. 169. Vallée de l'oued El Ma.
Affluent de l'oued Sidi Fatallah ; extrait de la carte INC, Alger, au 1/50 000 djebel Toubount.

Localisation des vues 170 et 171. J. Birebent[93] (p. 174) y signale des vestiges de voies.



Fig. 170. Aïn Tadjera.
Échelle approximative 1/6 800, carte 169, réf. A.A.A., *f° 38, n° 84.*

L'*A.A.A.* signale, sur la rive droite de l'oued El Ma, à l'emplacement des lettres R. R. des « ruines étendues », que la photographie aérienne, pourtant fort nette, ne permet pas de discerner. Peut-être ces ruines ont-elles été exploitées pour la construction de la route et d'une piste d'atterrissage, signalée sur la carte INC au 1/50 000. Des traces de parcellaire sont cependant visibles en plusieurs points. Une prospection au sol paraît nécessaire.



Fig. 171. Méandres de l'oued El Ma.
Échelle 1/4 800, carte 169, réf. A.A.A.*, f° 38, n° 85. Autre référence donnée par J. Birebent, qu'il n'a pas été possible de retrouver : le point 201 du triage des Eaux et Forêts.*

L'officier des brigades topographiques, qui a rédigé la notice reprise par l'*Atlas*, signale, sur la rive droite de l'oued, un fortin. Or, si l'on discerne bien sur les deux rives de nombreux vestiges, si, de son côté, Birebent décrit en détail un fortin de 20 m sur 10, auquel il donne le nom de Ksar el Ma, il n'en précise guère l'emplacement ; aussi n'a-t-il pas été jusqu'ici, possible de localiser sur photographie aérienne, une construction de cette taille.

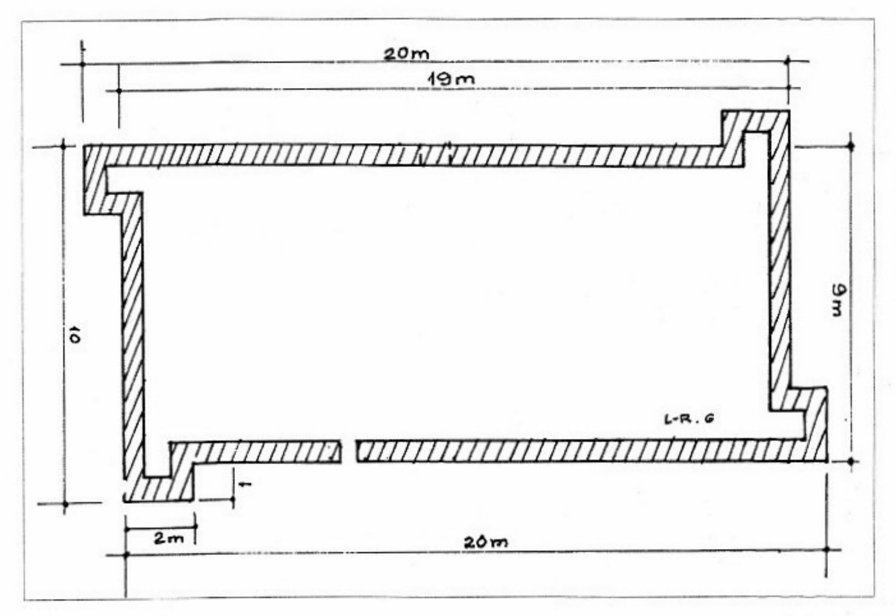


Fig. 172. Fortin de Ksar el Ma.

R. Godon a, sur la base des indications de Birebent, esquissé le plan de ce fortin, qui paraît se présenter ainsi. Tel quel, il présente beaucoup d'analogie avec l'ouvrage intitulé Benia Guedah Ceder, situé dans le couloir de Tebaga (Tripolitaine) considéré par les uns comme un fortin tardif, par d'autres comme une simple ferme fortifiée (fig. ci-après)[94].

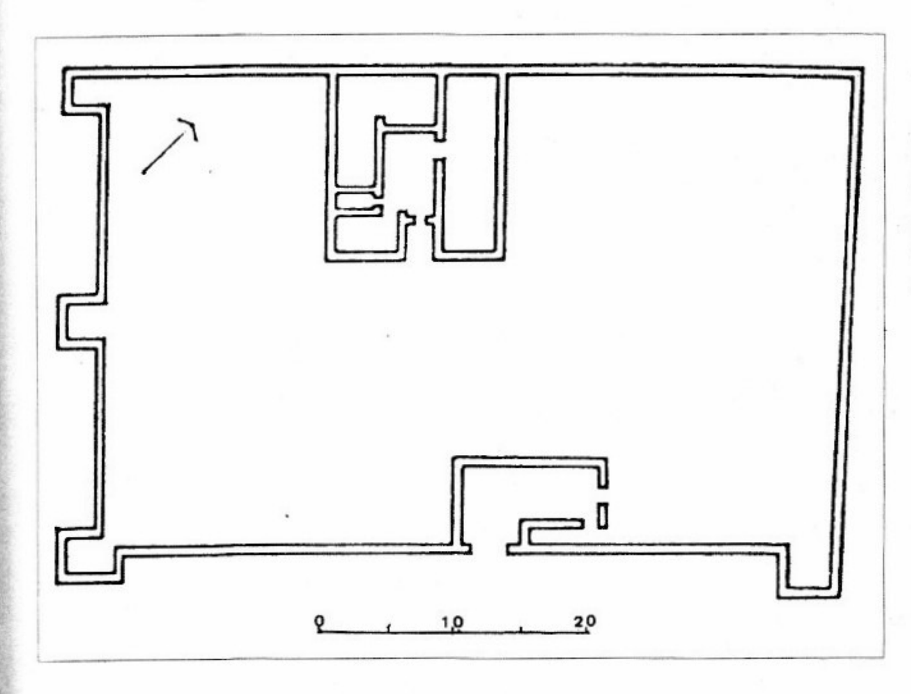


Fig. 173. Benia Gueda Ceder.
(D'après R. Cagnat.)

Il s'agit d'un ouvrage beaucoup plus important (60 x 40 m) que celui de Ras el Ma, mais le plan général, la disposition de tours, l'entrée unique, l'épaisseur des murs (ici 0 m 60 à 0 m 80), la construction en grand appareil, offrent beaucoup de similitudes avec ce dernier.

G. Bassin versant de l'oued El Arab

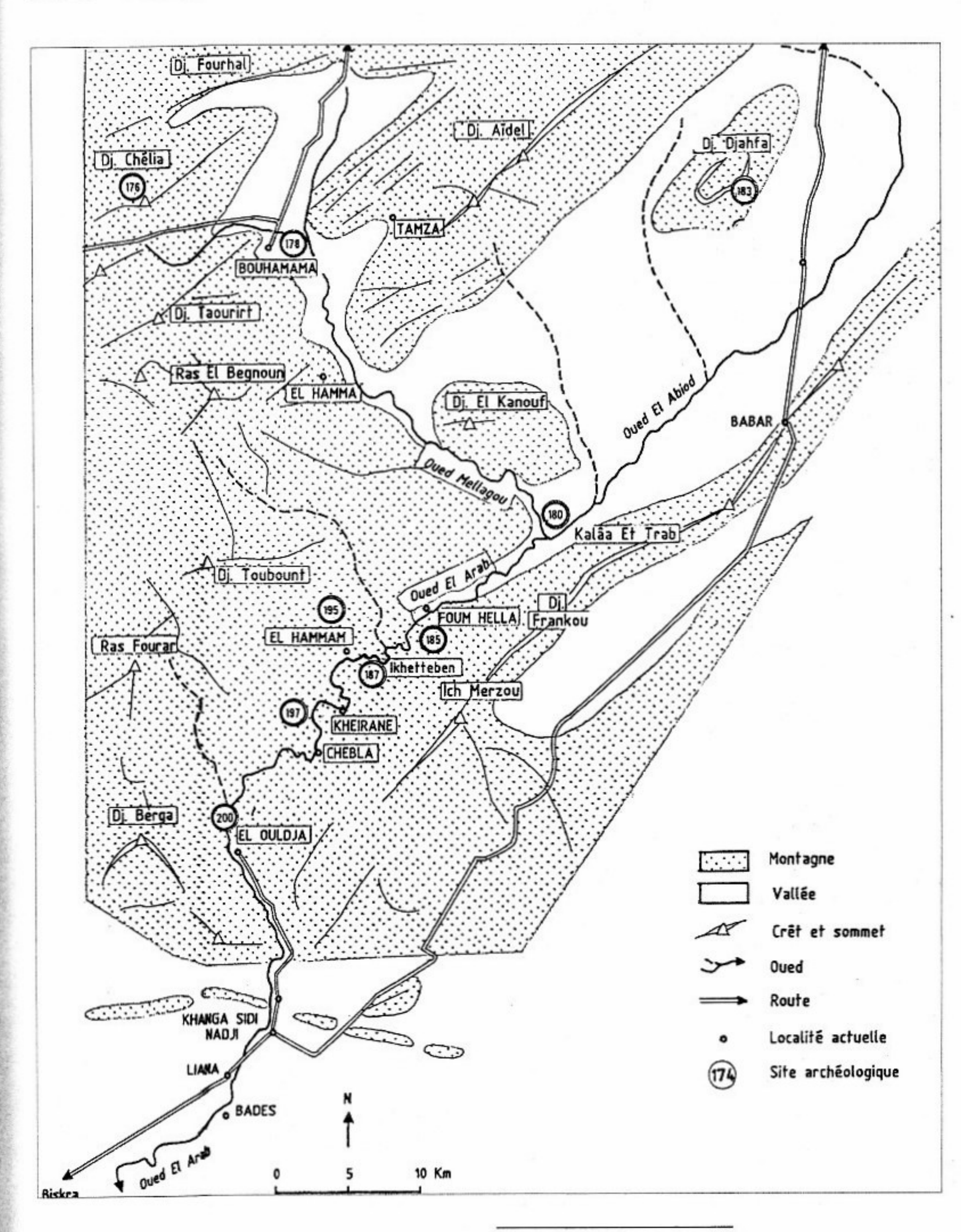


Fig. 174. Bassin versant de l'oued El Arab.

Ce bassin versant est le plus vaste de l'Aurès. Il termine le massif sur ses franges orientales.

Région accidentée, marginale, forestière ; la population y est presque tout entière concentrée dans quelques gros villages de la vallée de l'oued El Arab. Mais comme les autres vallées, elle compte de nombreux vestiges antiques répartis tout au long de son cours, à l'exception cependant du secteur El Oulja-Khanga.

Appelé oued El Abiod dans sa partie nord, l'oued El Arab court rectiligne du nord-est au sud-ouest, parallèlement aux grandes directions du massif. La crête du djebel Chechar, qui borde son bassin versant, constitue la limite entre l'Aurès et ce qu'on appelle le plateau des Nememcha, quoique le territoire de cette grande tribu ne commence en réalité qu'un peu plus à l'est au-delà de oued Bedjer.

Son grand affluent, l'oued Mellagou, coule transversalement du pied du Chélia vers l'oued El Arab.

C'est ce système hydrographique qui assure sur le piémont sud, les irrigations de Khanga Sidi Nadji, Liana et Badès.

À l'époque romaine, les prospections de J. Alquier et J. Birebent l'ont établi, un canal partant de l'oued Mellagou conduisait les eaux de l'oued El Arab jusqu'au Sahara, sans que les cultures intermédiaires, essentiellement les oliviers, qui bénéficiaient, il est vrai d'une pluviométrie supérieure à 300 mm (fig. 223), en tirent parti ; de nos jours au contraire, les montagnards et surtout les jardiniers de Khanga Sidi Nadji, prélèvent au passage l'eau nécessaire à leurs cultures, la plaine saharienne se contentant des eaux de crue.

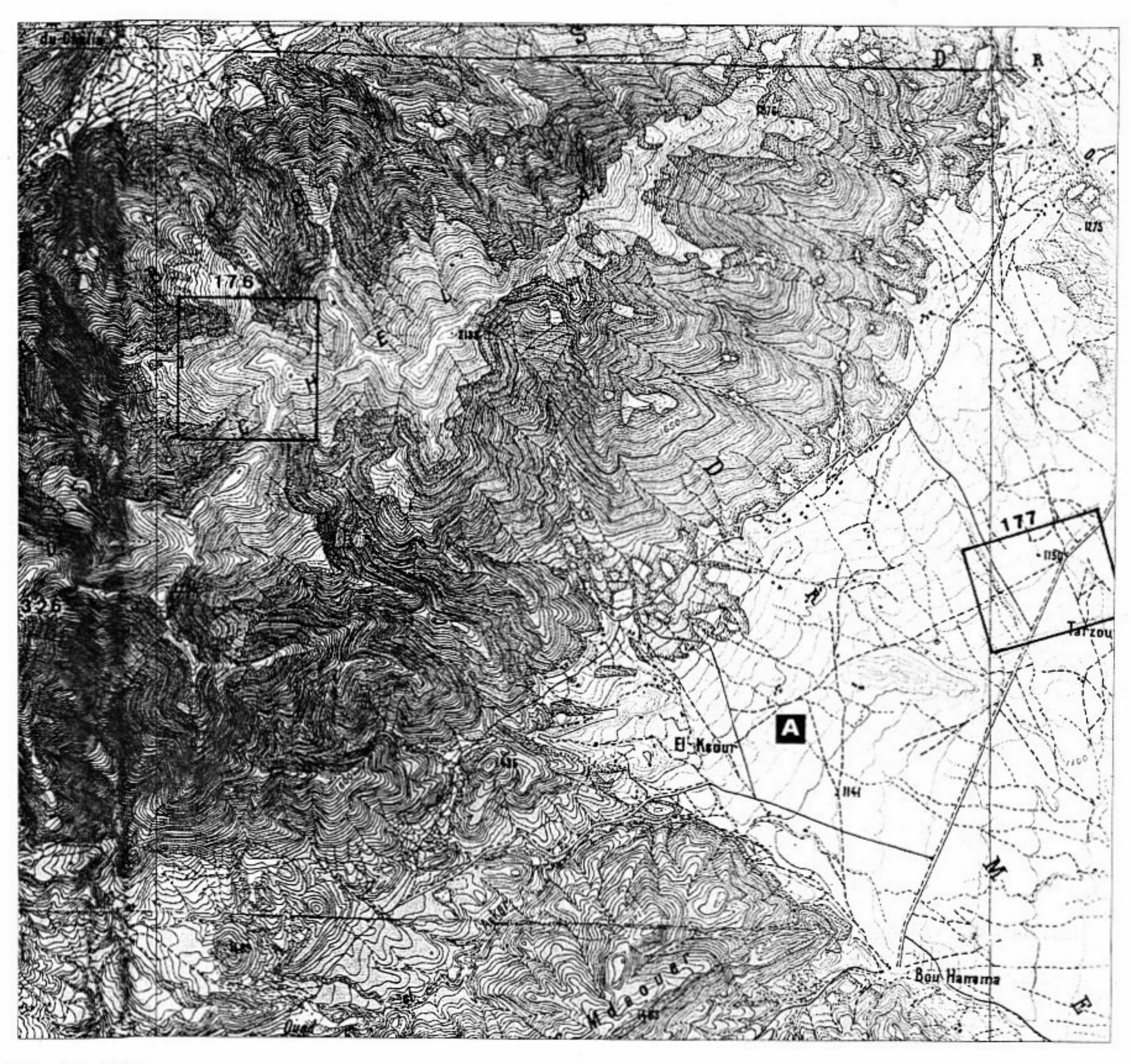


Fig. 175. Massif du Chélia.
Carte au 1/70 000 réalisée à partir de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Chélia. Localisation des vues 176 et 177.

Le Chélia se présente sous la forme d'une suite de sommets de plus de 2 000 m, qui s'étendent du nord-est au sud-ouest sur une douzaine de km. La pluviométrie y est forte, de l'ordre de 700 à 800 mm au-dessus de 2 000 m et la neige se maintient parfois jusqu'à la fin du printemps. Selon l'orientation et l'altitude, il présente un net étagement des climats et de la végétation, depuis les pelouses « alpines » du sommet, jusqu'aux forêts de cèdres (1 700-2 000 m), puis aux taillis de chênes verts et pins d'Alep (1 200-1 700 m). Mais, en raison de son altitude, il n'a jamais abrité une population permanente et c'est en vain que Masqueray y a cherché des vestiges antiques. Cependant, l'on y a découvert au XIXe siècle, dans une grotte, qui n'a d'ailleurs pas été localisée avec précision, une inscription chrétienne[95].

Outre l'oued Mellagou, l'oued El Abiod et les affluents méridionaux de l'oued Chemora et de l'oued Boulfreis y prennent leur source. Il est à bon droit considéré comme le château d'eau du massif.

L'oued Mellagou se jette dans l'oued El Arab au nord de Kalaa et Trab, après avoir traversé au départ une plaine aride, ouverte entre les massifs boisés du Chélia au nord-ouest, du djebel Bezez au nord-est, des Beni Imlloul au sud-ouest. Ce parcours sinueux est jalonné de nombreux vestiges de hameaux et de canaux d'irrigation, particulièrement bien répertoriés par Birebent. Celui-ci a constaté par ailleurs que le niveau actuel du lit de certains affluents de l'oued Mellagou s'était approfondi de 5 m environ depuis l'époque romaine, du fait de la disparition des barrages antiques[96]. L'aridification et la désertification actuelles sont vraisemblablement à mettre en rapport avec cet affaissement de la nappe phréatique.

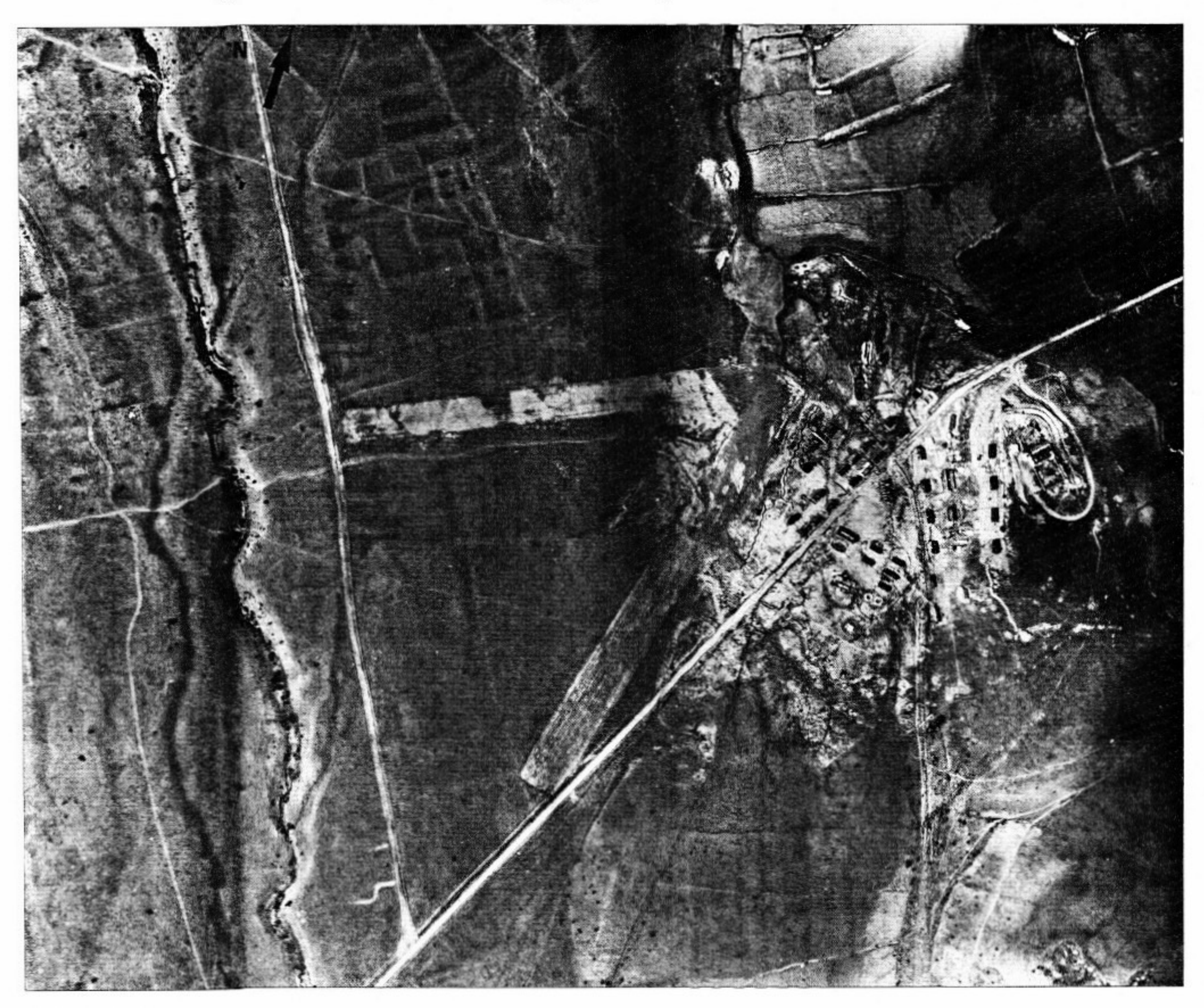


Fig. 177. Bou Hamama.
Échelle approximative 1/3 400, carte 175, réf. A.A.A., f° 38, 91 ; Birebent, p. 150-173 ; P. Morizot, 1985.

L'habitat humain de la haute plaine de Mellagou a été bouleversé dans les années cinquante par le regroupement de la population autour du poste militaire français construit à 4 km 5 au nord du site de Bou Hamama, en un lieu-dit Afraksou. Cette agglomération, artificielle à l'origine, s'est substituée en fait à l'ancien village de Bou Hamama et a usurpé son nom. Une piste d'atterrissage a été installée à proximité immédiate. Les photos du site décèlent de part et d'autre de la piste en question, un quadrillage assez dense, qui paraît antique. Il correspond peut-être aux grandes enceintes que signale Birebent (p. 155). L'ensemble présente une certaine similitude avec les *insulae* d'Asefsou (fig. 137).

À deux km au sud-ouest, ruines de Beinou[97] (site A de la carte 175), où vient d'être découvert un linteau décoré d'un chrisme[98].

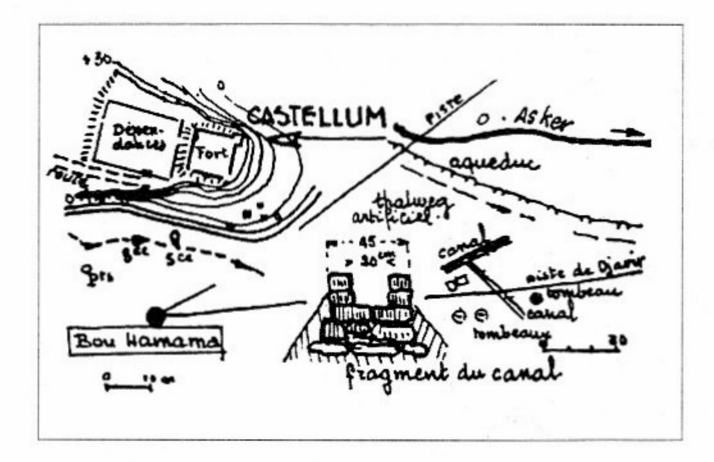


Fig. 178. Poste romain de Bou Hamama.

La photo aérienne (non reproduite ici) montre qu'il ne reste pas grand chose du fortin romain mentionné par l'*Atlas* et dont Birebent a présenté le plan reproduit ci-dessus[99]. On notera les dimensions très réduites de ce fortin de 10 m de côté, dont la destination militaire n'a jamais été établie.

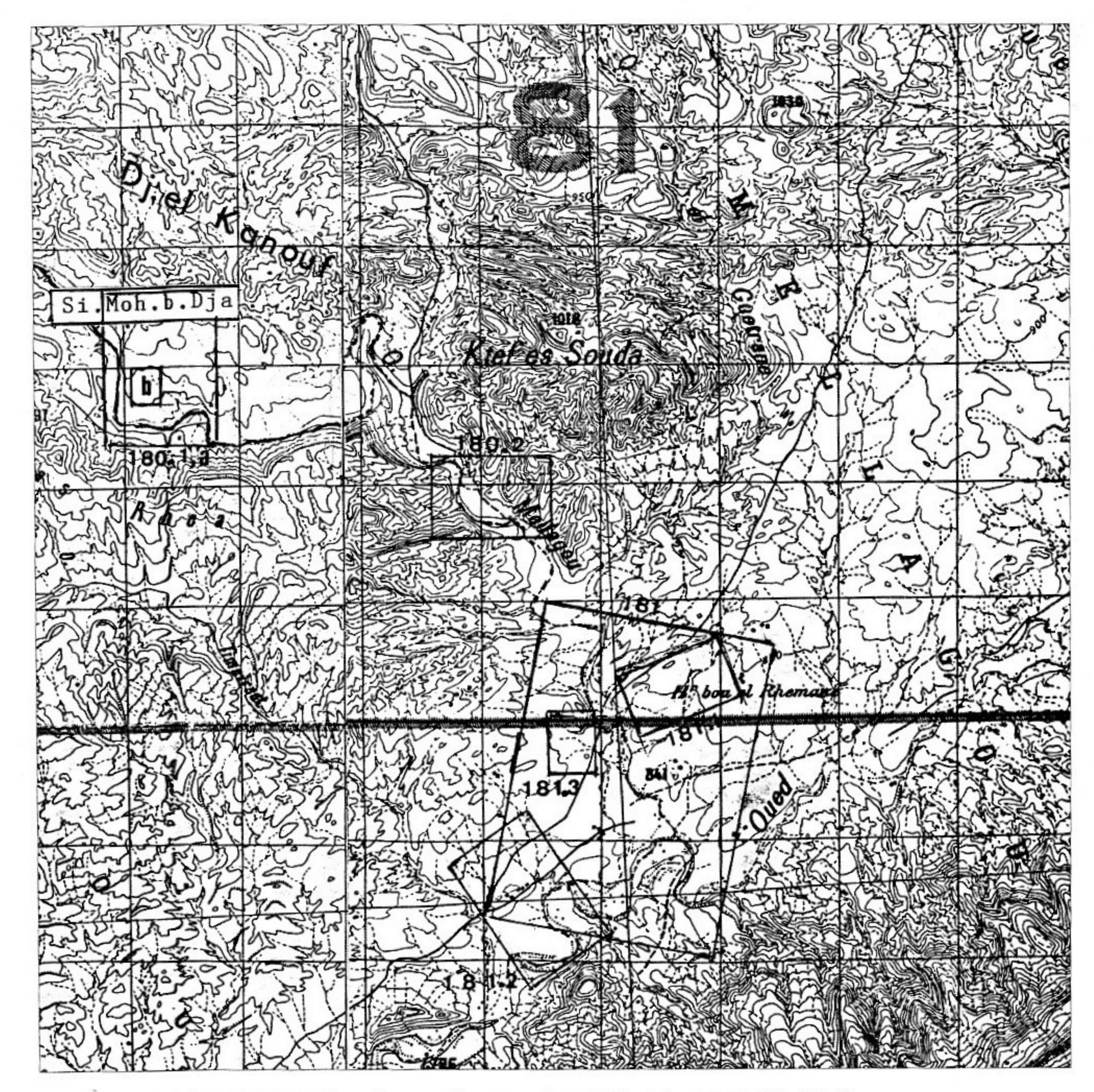


Fig. 179. Basse vallée de l'oued Mellagou jusqu'à son confluent avec l'oued El Arab (secteur de Kalaat Trab).
Extrait des cartes topographiques INC, Alger, au 1/50 000 Toubount et Taberdga. Localisation des vues 180 à 182.

Avant de pénétrer dans le défilé qui lui donne accès à la plaine de Kalaat et Trab (ou Guelaa el Trab), l'oued Mellagou dessine, entre le marabout de Sidi Mohammed ben Dja et les hauteurs du Ktef Souda, une vaste boucle, dont le sol en pente douce a favorisé l'implantation, à l'époque romaine, de nombreux bâtiments. Puis l'oued débouche dans la plaine disséquée de Kalaa et Trab, où il se joint à l'oued El Abiod, pour former l'oued El Arab, après avoir tracé, l'un et l'autre, de nombreux méandres.

La grande crête qui les borde au sud-est est celle du djebel Chechar, qui constitue le rebord ouest du plateau Nememcha.

Selon J. Birebent (p. 171-173), c'est à 3 km en amont du marabout de Sidi Mohamet Ben Dja que prend naissance le canal que l'on retrouve dans la vallée de l'oued El Arab et qui se poursuit jusqu'à Badès. Il suppose cependant que ce tronçon était réservé aux cultures de la plaine de Kalaa et Trab.



Fig. 180.1.a. Henchir Ouarama.
Échelle approximative 1/6 700, réf. J. Alquier, l'oued El Arab, n° 21 ; P. Morizot, l'oued Mellagou, p. 274, (sur la carte n° 3, la localisation du site est à revoir). Échelle approximative 1/5 000.

Peu après le marabout de Sidi Mohamed Ben Dja, la vallée de l'oued Mellagou s'élargit pour former, entre deux méandres de l'oued, un ruban de terres cultivables d'environ 1 800 m de long sur 300 à 400 m de large, marqué à l'ouest par le site de Henchir Ouarama, à l'est par un mausolée en ruines appelé Souma Bou Harrich, élevé probablement à la mémoire d'un grand propriétaire local. Une séguia, prenant son origine au nord dans le massif du djebel Kanouf, délimite le site au sud. Elle permettait d'irriguer des terrains divisés en larges bandes parallèles situés entre le site et l'oued, et sans doute aussi d'alimenter en eau l'huilerie.



Fig. 180.1.b. Henchir Ouarama.
Agrandissement du site antique ; échelle approximative 1/1 500.

Le site, d'une superficie approximative de 3 ha 5 est bâti sur un socle rocheux non cultivable ; il est réparti sur plusieurs niveaux, entre les hauteurs boisées qui le bordent au nord et la zone irrigable. Des constructions plus récentes – aujourd'hui abandonnées, en masquent le plan original. Au centre, bâtiment carré d'environ 30 m de côté (A). Il s'agit sans doute des vestiges identifiés par J. Alquier comme une huilerie, dans laquelle elle avait vu cinq grands bassins, dont chacun avait une contenance supérieure à un hectolitre. Ce sont peut-être ces bassins que l'on aperçoit en B. Autres bâtiments moins nets en C, D, E, F. L'ensemble de ces constructions évoque une grande exploitation agricole doublée d'une huilerie plutôt qu'un village comme je l'avais d'abord cru. (P. Morizot, L'oued Mellagou, p. 274).

Le plan d'ensemble paraît très voisin de celui de l'Henchir Ikhetteben dans la vallée de l'oued El Arab (fig. 188, B).

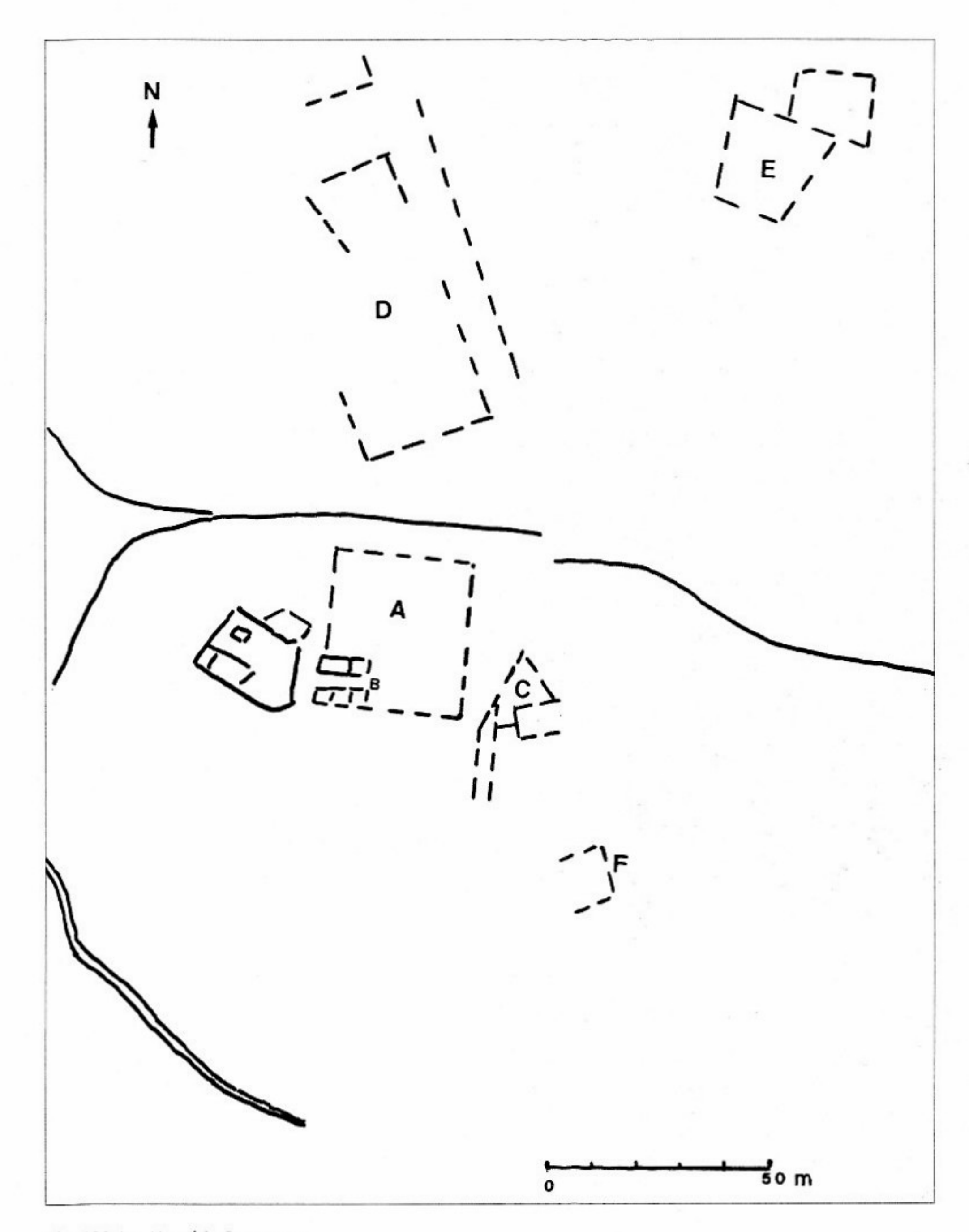


Fig. 180.1.c. Henchir Ouarama.
Schéma interprétatif.



Fig. 180.2. Ktef es Souda (site proche du).
Échelle approximative 1/5 000, carte n° 179.

Sur un piton situé à un km au sud-ouest de la cote 1 018, qui a une vue remarquable en amont et en aval sur la vallée de l'oued Mellagou, petite ruine carrée d'environ 15 m de côté, dont le soubassement est en pierres à bossage. Le mur comporte un double revêtement. Sa situation exceptionnelle, son mode de construction, incite, pour une fois, à lui assigner un rôle défensif, quoique la prospection au sol ait révélé la présence de nombreux bassins, supposés alors être des éléments d'huilerie. (P. Morizot, L'oued Mellagou, p. 275) ; mais peut-être faut-il y voir plutôt des citernes. Malgré sa position élevée, il semblerait que cet ouvrage ait pu être alimenté en eau par une canalisation collectant l'eau de divers ravins. L'hypothèse d'une tour de garde relevant du domaine de l'Henchir Ouarama est très plausible. Le site ne correspond pas, comme je l'avais écrit par erreur, au n° 22 de la carte Alquier, qui est situé sur la rive droite. Il devrait plutôt être localisé entre les n°s 19 et 25 de cette carte. Son nom précis est inconnu.



Fig. 181. Vue aérienne du confluent.
Échelle 1/11 000, carte 179, réf. A.A.A., *f° 39, n° 31. J. Alquier,* Les Ruines antiques ; *Birebent,* op. cit., *p. 173.*

L'on peut distinguer trois secteurs de ruines décrits ci-après : Henchir Bou Rhemane (A-B), les méandres du confluent (C), enfin la zone, située sur la rive droite de l'oued Mellagou, centrée sur le point D, où l'on distingue un quadrilatère d'environ 45 m de côté.



Fig. 181.1. Henchir Bou Rhemane.
Agrandissement du secteur A-B de la figure précédente. Échelle approximative 1/6 200, carte 179, réf. J. Alquier, 1941, Birebent, p. 173.

Les vues aériennes permettent de situer ici, en fait à 1 500 m au nord du confluent Arab-Mellagou, sur le bord d'un petit affluent de gauche de cet oued, les ruines étendues que l'*Atlas* signale « près du confluent ».

À cet emplacement, l'on distingue un axe a-b, sur lequel s'embranchent perpendiculairement du côté droit, ruelles ou parcellaires. Ce quadrillage figurait déjà sur la carte de J. Alquier, dressée en 1941. Il pourrait couvrir une superficie de 600 x 150 m, soit, approximativement 6 ha. L'axe a-b qui le longe, semble un élément d'une voie nord-est/sud-ouest venant de Khenchela par Tamagra. Peu de vestiges paraissent identifiables.

Dans l'angle nord-est, en c, un trait est-ouest perpendiculaire au cours d'un ravin, pourrait être un fragment de barrage. En d, parcellaire régulier perpendiculaire au cours de l'oued. En e, mur de soutènement ou barrage (?). En f, seguias récupérant l'eau de divers ravins.



Fig. 181.2. Agrandissement de la vue 181. Secteur C : huilerie de Kalaa et Trab.
Échelle 1/6 200, carte n° 180.

À 1 km au sud-ouest en aval du confluent. J. Alquier (n° 17) signale à cet emplacement une grande huilerie. Les alignements qui couvrent une bonne partie du méandre sud de l'oued El Arab, rive droite, pourraient en être les vestiges, mais une prospection au sol devra le confirmer.



Fig. 181.3. Agrandissement de la vue 181. Secteur D.
Échelle approximative 1/2 800.

Vestiges centrés sur un bâtiment carré d'environ 45 m de côté. Il s'agit vraisemblablement du site 18 de la carte de J. Alquier qu'elle décrit comme une construction carrée, dont les locaux étaient disposés sur 4 côtés, la porte ouvrant sur un large couloir. Dans l'axe de cette porte un chemin rejoignait une large piste caravanière, passant par le village d'Henchir Bou Rhemane et continuant en direction de Khenchela par Tamagra. Vers le sud-ouest, elle s'orientait en direction des fragments de voie que signale Birebent aux abords de Foum Hella[162]. Ce tracé, très nettement dessiné en un lieu où n'existe pas de route moderne, plaide en faveur de l'existence d'une voie romaine nord-est/sud-ouest, empruntant la vallée de l'oued El Arab, sans en suivre exactement le cours.

Le site que nous venons de décrire, que J. Alquier ne présente pas comme une huilerie, conviendrait très bien à une station de la voie *Mascula-Badès*, à une *mansio*, située à une quarantaine de km de *Mascula* et à une distance guère supérieure de Badès.

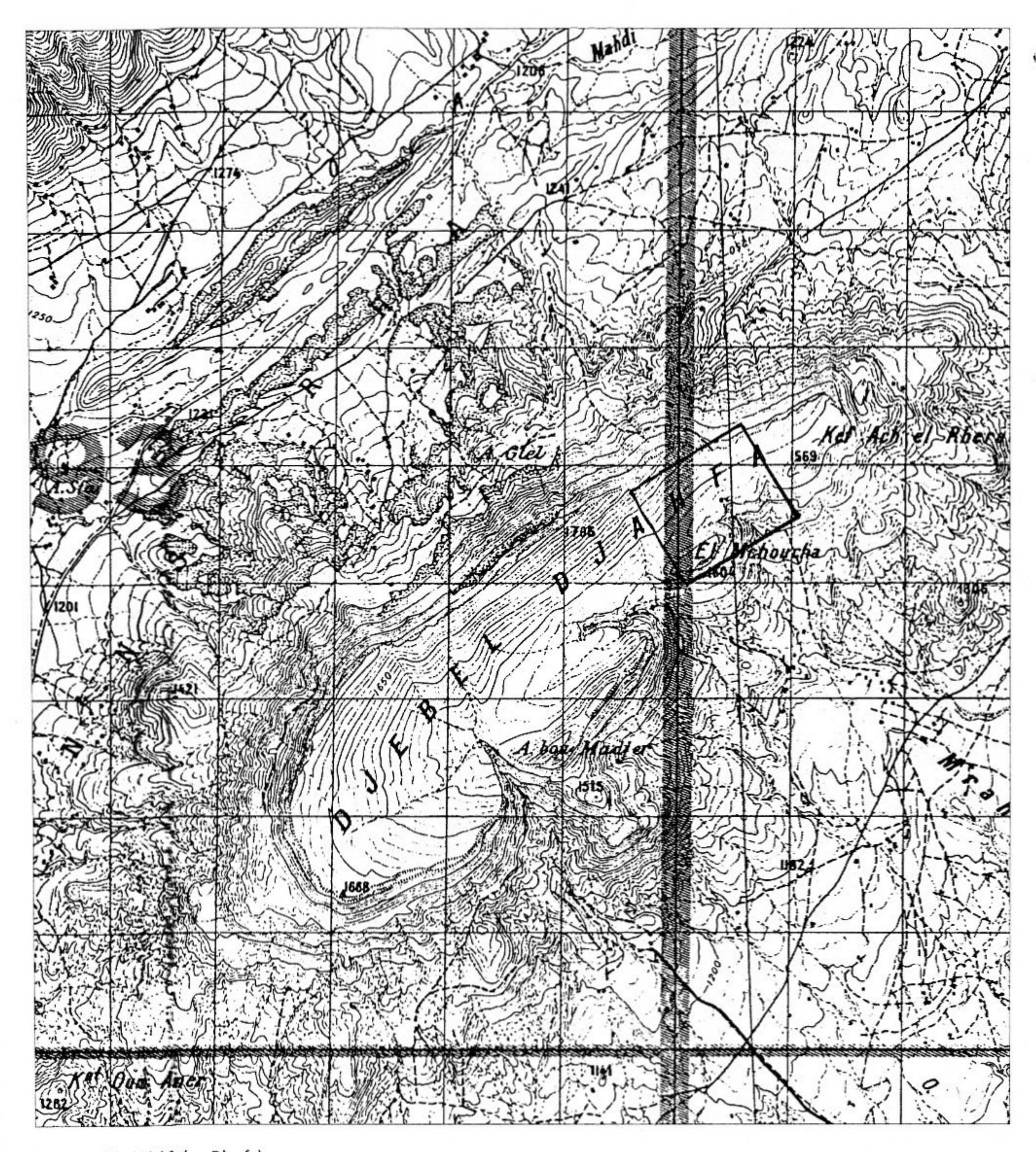


Fig. 182. Djebel Djahfa (ou Djaafa).
Extrait de la carte INC, Alger, au 1/50 000 Djahfa.

Située à une douzaine de km au sud de Khenchela, cette montagne, qui s'élève à plus de 500 m au-dessus de la plaine d'Outa el Morouj, a retenu particulièrement l'attention de Masqueray qui l'a visitée et en a donné une description détaillée, mais ses repères géographiques manquent de précisions.



Fig. 183. Le Kef Mechoucha et le sommet du djebel Djahfa (page précédente).
Échelle approximative 1/7 000, carte n° 182, réf. A.A.A., *f° 39, n° 3, E. Masqueray,* R. Afr., *XXII, 1878, p. 464, J. Birebent,* op. cit. *p. 142.*

L'*Atlas*, reprenant les indications de Masqueray, signale sur l'un des sommets du djebel Djahfa, le Kef Mechoucha, l'existence d'une forteresse, faite de pierres bien ajustées, que Masqueray est tenté d'attribuer à l'époque byzantine. L'examen attentif de la présente photographie, suggère de localiser cette forteresse presque à l'aplomb de la falaise qui constitue le rebord sud-est du Kef Mechoucha. L'on y distingue, non sans peine, les vestiges d'une construction allongée d'environ 40 m de long sur 10 de large, qui semble flanquée, à l'est par une tour carrée de 20 m de côté (h).

E. Masqueray mentionne par ailleurs, les vestiges d'un village « très semblable aux constructions des chaouia (actuels) », qui sont effectivement bien visibles en A, B, C, sur le rebord du long plateau ovale délimité par des falaises, qui constitue le sommet du djebel Djahfa. Légèrement en contrebas, en D, traces de cultures en terrasses. Sur le plateau lui-même, en E, F, G, enceintes circulaires de 15 à 20 m de diamètre.

Si le caractère byzantin des premiers vestiges se confirmait, il serait tentant de voir dans la Djahfa l'*Oros Aspidos* de Procope, montagne proche d'une rivière pérenne, qui pourrait être l'oued El Arab, et sur laquelle on pouvait voir, selon l'historien grec, une vieille forteresse[100].

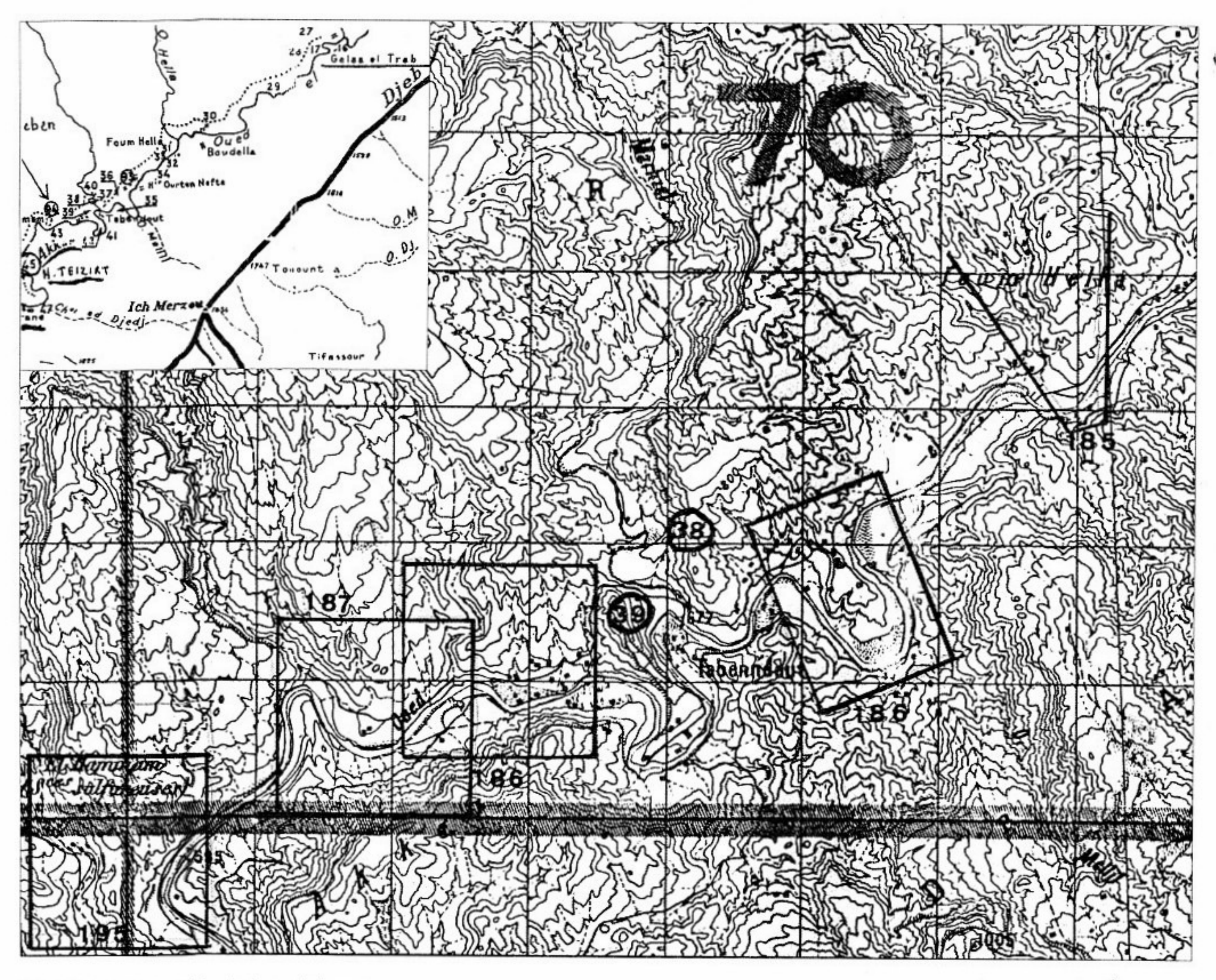


Fig. 184. Moyenne vallée de l'oued El Arab.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, djebel Toubount. Localisation des vues 185 à 195.
Cartouche : Vallée de l'oued El Arab, extrait de la carte au 1/200 000, par J. Alquier.

La région dont, à la suite des explorations de Masqueray (C. 10753), la richesse archéologique était déjà connue, a été prospectée en détail par J. Alquier en 1940. Elle a, alors, dénombré 57 sites nouveaux, dont une vingtaine rentrent dans le cadre de la carte ci-dessus. Cependant, elle n'en a décrit que huit et l'échelle de sa carte ne permet pas une identification sûre. Nous nous sommes néanmoins référés, dans toute la mesure du possible à cette carte, dont un extrait est présenté ici, ne retenant que les sites les plus significatifs. Il s'agit essentiellement de fermes, dotées presque toujours de pressoirs et d'huilerie qui confirment la richesse oléicole de cette partie de la vallée.

L'on aperçoit de place en place, le canal, amenant par dérivation l'eau de la rivière jusqu'au Sahara. À lui seul, ce canal mériterait des recherches qui excèdent le cadre de cette étude.

Entre les vues 186 et 186.1., l'on distingue, sur une vue intermédiaire, non publiée, les vestiges signalés par J. Alquier, sous les n° 38 et 39, que nous avons localisés avec le même numéro sur la présente carte.



Fig. 185. Vue oblique de Foum Hella prise en direction du nord.
Carte n° 184.

Paraît correspondre au site 93 de l'*A.A.A.*, qui mentionne un poste de 25 m sur 30, sur la rive droite de l'oued El Arab. Signalé aussi par J. Alquier[101] et par J. Birebent (carte de l'oued El Arab), sans autre précision.

L'ouvrage en question est situé sur une butte dans la première boucle de la piste qui, quittant sur sa droite la route Khenchela-Khanga, se dirige vers le poste établi un peu plus haut en 1954-1962. L'obliquité de la photo ne permet pas de le mesurer mais la correspondance avec les dimensions données par l'*Atlas* est vraisemblable. Il paraît n'être bâti que sur 3 côtés. Ce pourrait donc être une huilerie ou une ferme plutôt qu'un ouvrage défensif.



Fig. 186. Tabendout.
Échelle approximative l/6 500, carte n° 184.

À 4 km en aval de Foum Hella, J. Alquier signale plusieurs ruines dont la plus importante est une huilerie qu'elle situe sur la rive droite de l'oued El Arab, au nord du village de Tabendout. Il a été difficile de la repérer sur la photographie ci-dessus. Peut-être faut-il la situer entre la piste et l'oued, au point A, où l'on voit un rectangle d'environ 50 x 30 m.


A
B



Fig. 186.1. Lieu-dit Tibaliyn.
Échelle 1/6 600, réf. A.A.A., *f° 38, n° 94.*

Cartouche : Agrandissement du bâtiment B.
Échelle approximative 1/3 000.

Juste avant de traverser l'oued El Arab, la piste venant de Tabendout et se dirigeant vers Kheirane passe, en A, devant les trois caissons funéraires des *Vitellii* (voir ci-après note 135) et ayant traversé l'oued à gué, laisse à environ 200 m sur la rive gauche un carré de 45 m de côté (B) qui semble bien correspondre aux vestiges que l'*Atlas* situe précisément à cet emplacement, mais auxquels il attribue une superficie moindre. Ce pourrait être le domaine des *Vitellii*.

Le mausolée de l'Henchir Ikhetteben et le bâtiment carré contigu (fig. 193), sont visibles en C. D'autre part un autre mausolée, moins important, signalé par l'*Atlas*, quoique transformé en habitation, existe toujours entre A et C sur la rive droite.



Fig. 187. Henchir Ikhetteben.
Échelle approximative 1/8 000, carte n° 184, réf. A.A.A., *f° 38, n° 94 ; J. Alquié, 1941, p. 37.*

Le site est relativement bien connu en particulier à cause du mausolée, qu'a décrit Gsell[102] et qu'a photographié J. Alquier. Cependant, faute d'une vue d'ensemble que donne la photographie aérienne, il était difficile de réaliser que ce site très étendu constituait selon toute vraisemblance un très important domaine, se consacrant à l'oléiculture, dont les 3 photographies suivantes présentent les différents aspects.

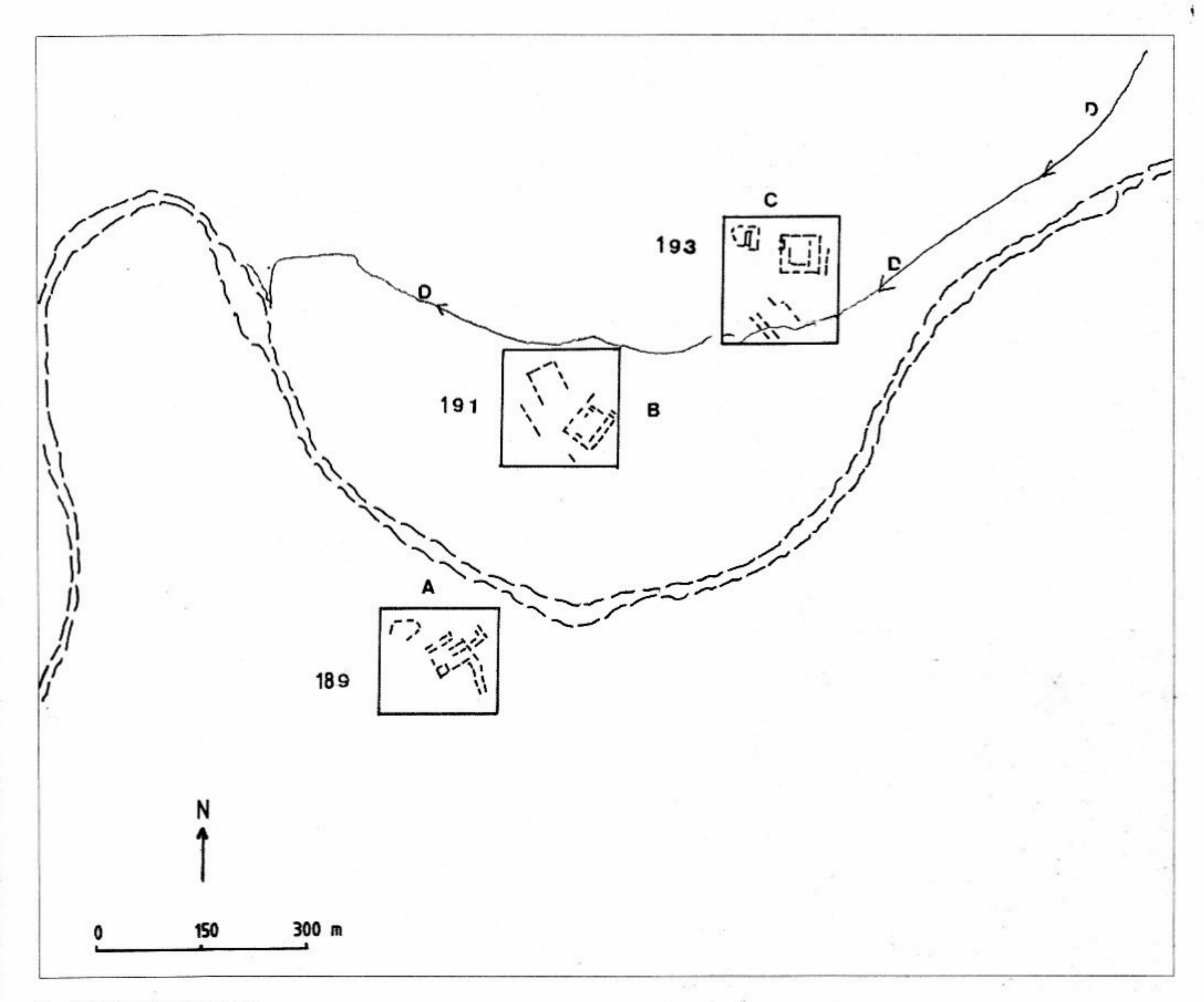


Fig. 188. Henchir Ikhetteben.

Plan d'ensemble du site : A, *Pars urbana* ; B, zone industrielle ; C, mausolée ; D, D, D, tracé probable du canal Mellagou-Badès (*cf.* commentaire de la fig. 174).

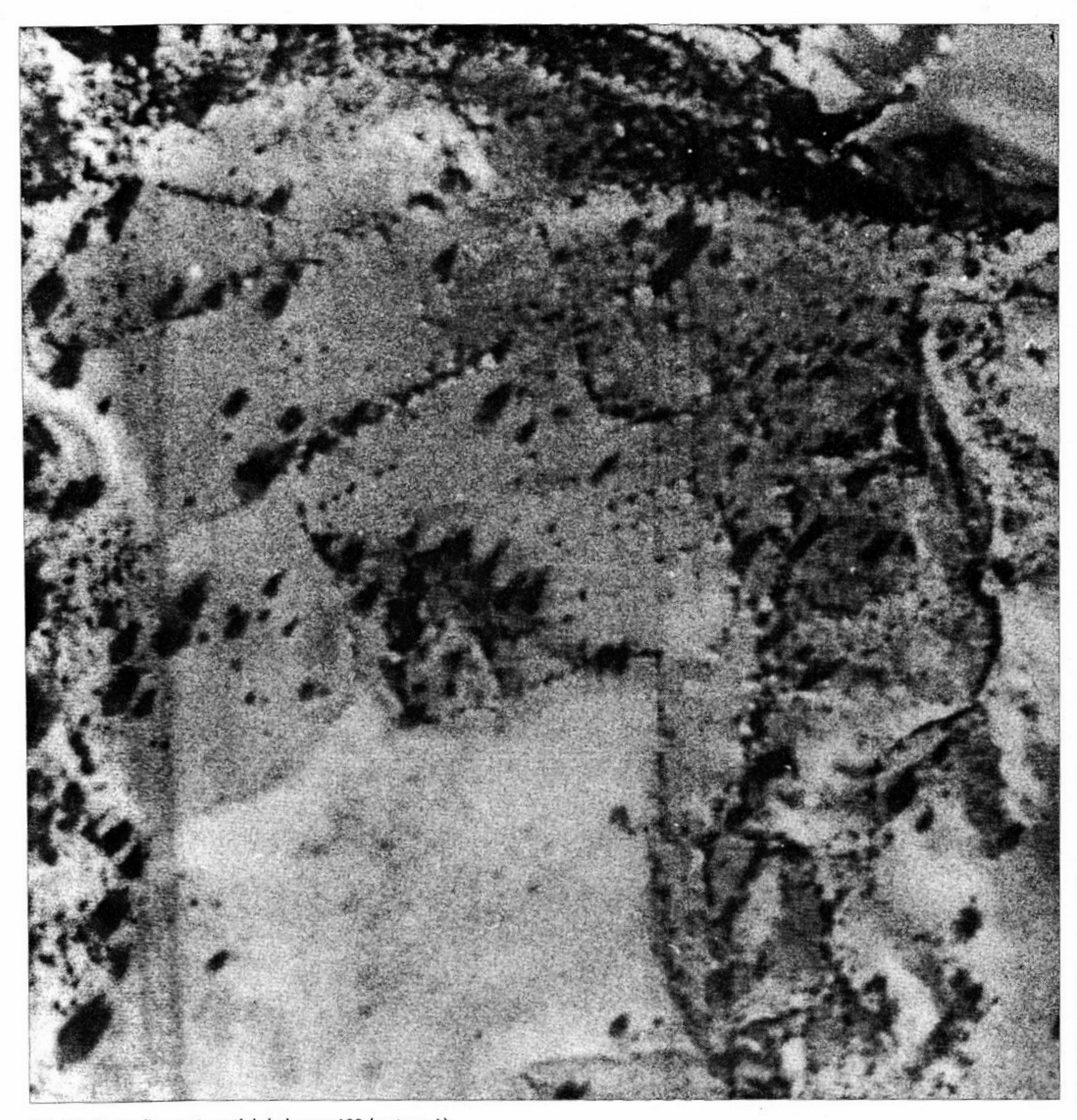


Fig. 189. Agrandissement partiel de la vue 188 (secteur A).
Échelle approximative 1/825.

L'on peut supposer que la maison de maître, se trouvait ici, au lieu-dit Lebsil où s'élevait au bord de l'oued El Arab un bâtiment de forme trapézoïdale (B : 49 m ; b : 41 m ; h : 59 m), dont les angles nord-est et sud-est sont construits en pierres de grand appareil. L'on y voit encore deux rangées de bases de colonne délimitant sans doute un péristyle. À l'angle sud-ouest un mur semi-circulaire, peut-être tardif, a sans doute délimité un petit bassin. Le site est bordé au sud par le lit de l'oued, que, précisément à cet endroit-là, une série de barres rocheuses divisent en autant de biefs successifs. L'une de ces barres rocheuses, complétée par un petit mur en maçonnerie, dérive les eaux dans un canal destiné à irriguer les terrains situés en aval dans la grande boucle de l'oued.

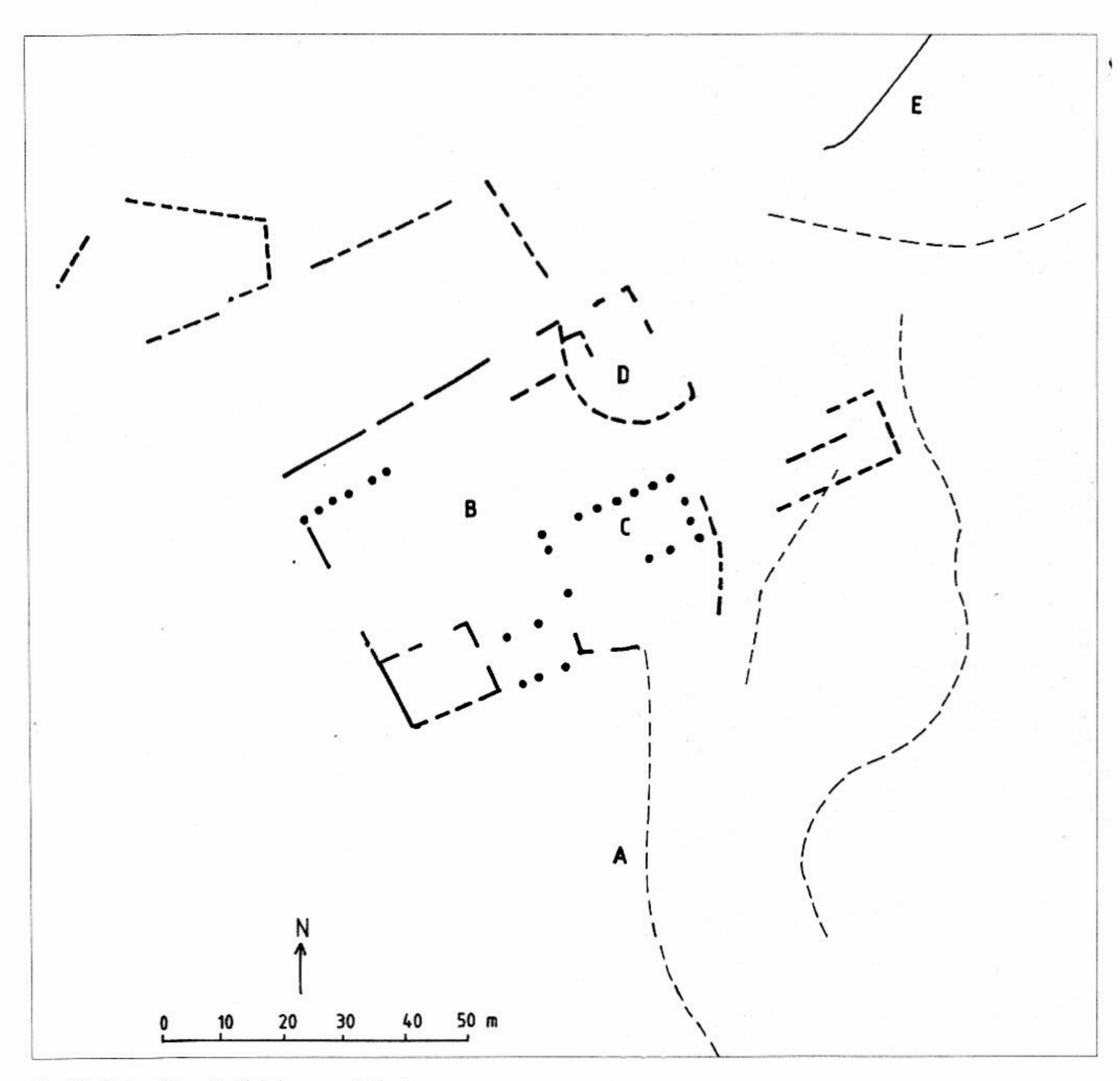


Fig. 190. Schéma interprétatif de la vue précédente.

A. Voie d'accès.

B. Grande construction trapézoïdale.

C. Péristyle (?).

D. Bassin semi-circulaire.

E. Extrémité nord de la barre rocheuse, prolongée par un mur en maçonnerie, qui a pu influencer le choix de cet emplacement.



Fig. 191. Henchir Ikhetteben.
Agrandissement partiel de la vue 187. Échelle approximative 1/750.

En face sur la rive droite, grande huilerie de 120 m de long sur 30 à 40 de large, à laquelle sont accolés divers bâtiments tels qu'une grande construction de 44 x 35 m de côté avec cour intérieure, ce qui en fait sans doute la plus grande huilerie de l'Afrique romaine. Une conduite d'eau d'environ 300 m de long y conduisait les eaux d'un torrent qui prend sa source plus au nord et peut-être aussi d'une dérivation du grand canal Mellagou-Badès.

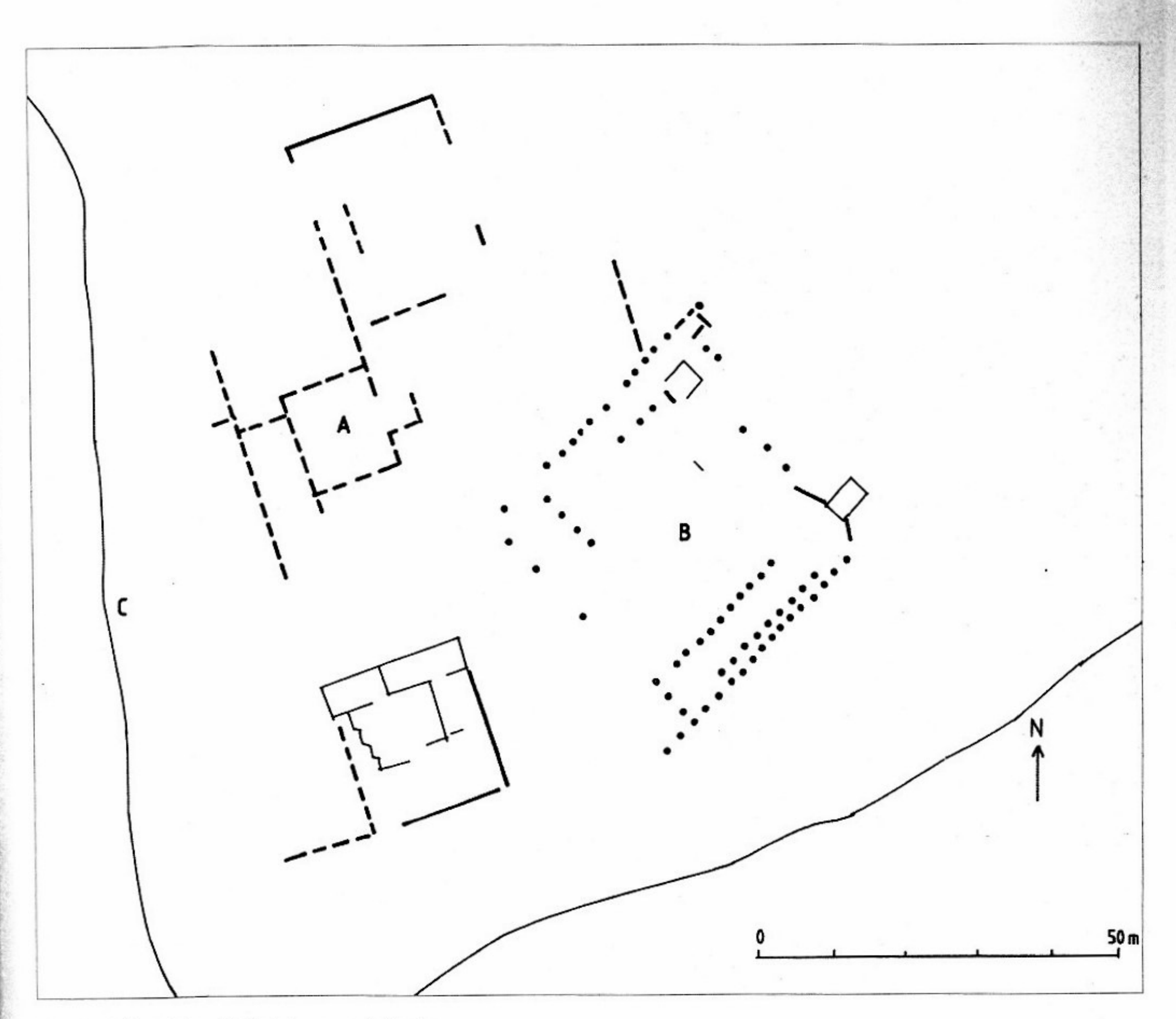


Fig. 192. Schéma interprétatif de la vue précédente.

A. Grande huilerie.
B. Grande construction carrée avec cour intérieure.
C. Conduite d'eau.

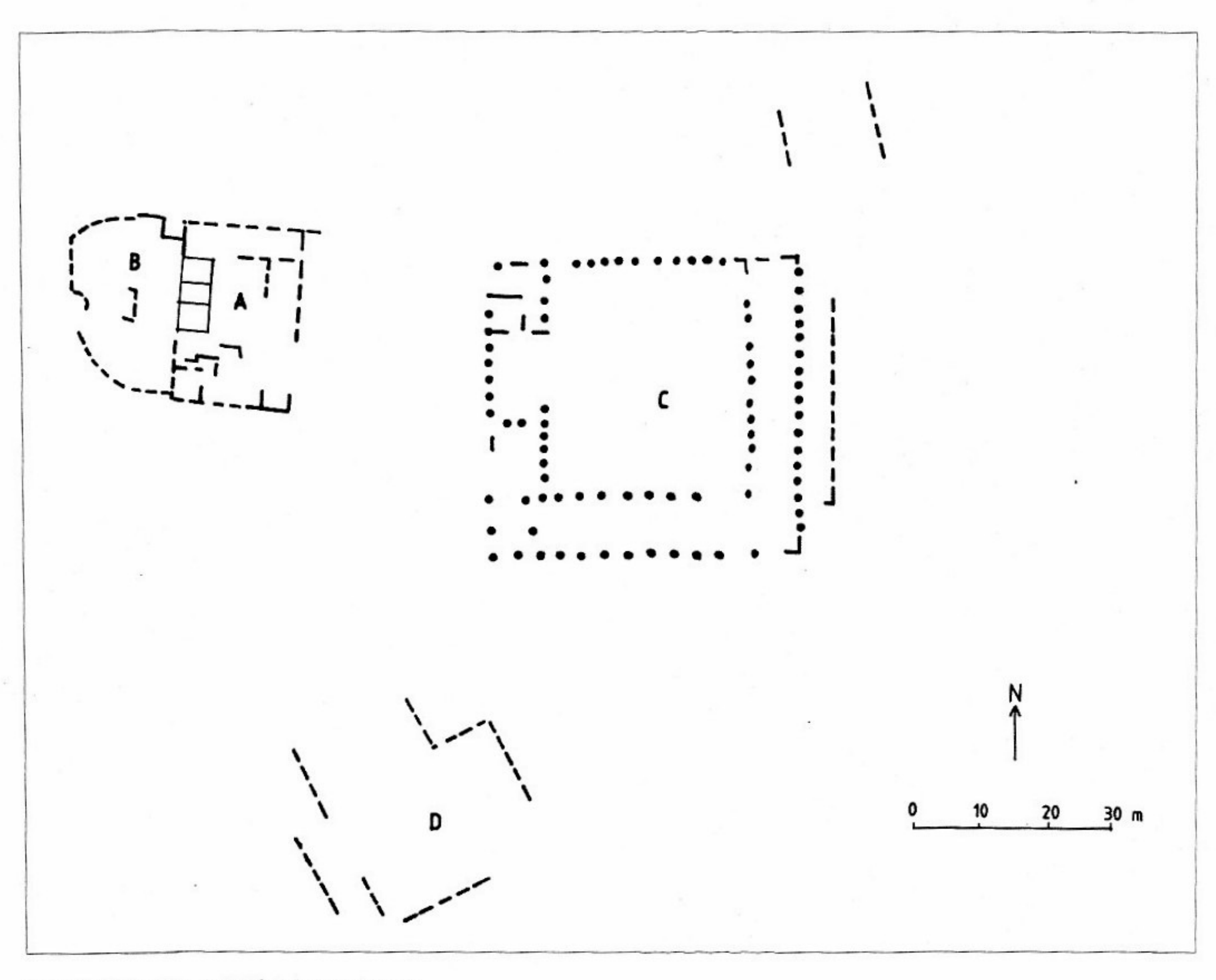


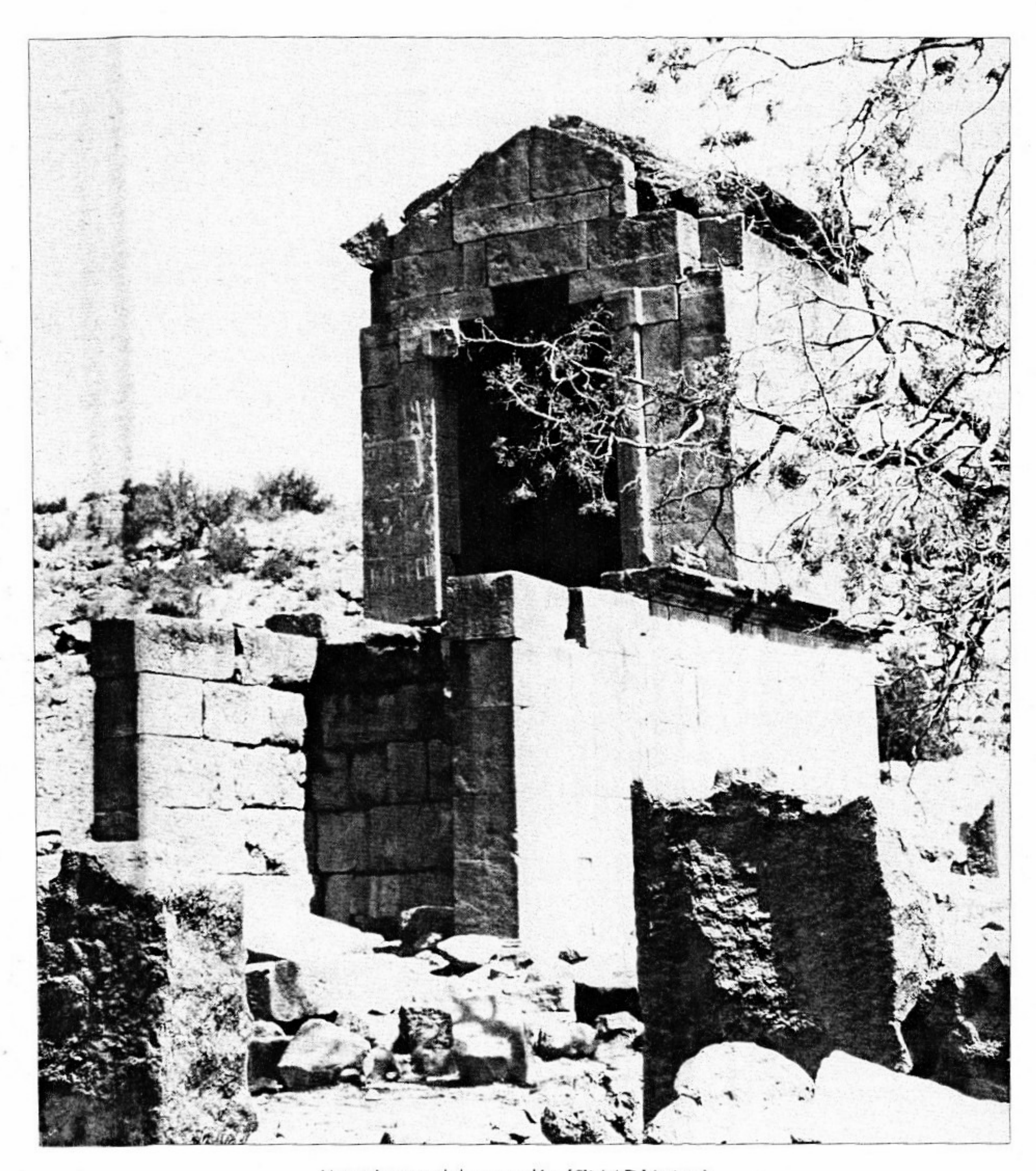
Fig. 194. Schéma interprétatif de la vue suivante.

A. Mausolée. Il est entouré d'un enclos de forme irrégulière dont une partie au moins est antique.
B. Construction de 48 x 45 m de côté.
C. Autres vestiges antiques probables.



Fig. 193. Henchir Ikhetteben.
Agrandissement partiel de la vue 187.

Le mausolée de l'Henchir Ikhetteben, d'où ce site tient son nom, se trouve à 300 m de là, vers le nord-est. À côté, construction d'environ 48 x 45 m de côté, qui est sans doute celle que signale l'*Atlas*.



Vue prise au sol du mausolée. (*Cliché F. Morizot.*)



Fig. 195. Source sulfureuse d'El Hammam.
Échelle approximative 1/9 800, carte n° 184.

À environ 7 km au sud-ouest d'Henchir Ikhetteben, source sulfureuse d'El Hammam. En A, construction d'environ 60 x 30 m ; elle paraît correspondre au n° 46 de la carte Alquier. En B, deux murs nord-sud, de 32 m de long, espacés de 45 m.

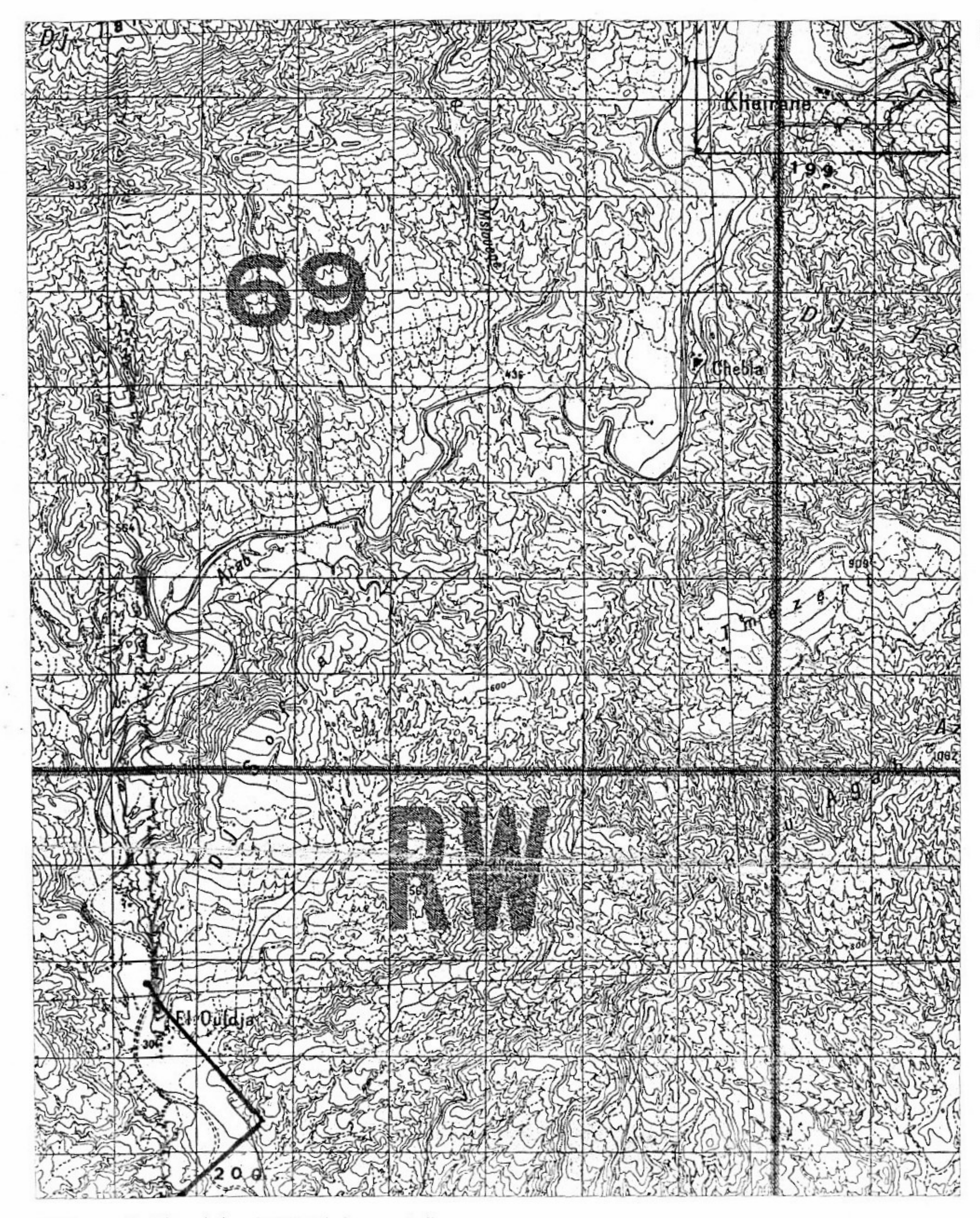


Fig. 196. Basse vallée de l'oued El Arab entre Kheirane et Oulja.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Kheirane. Localisation des vues 197 à 200.



Fig. 197. Vue oblique de Kheirane.

Vaste méandre de l'oued El Arab. Sur la rive convexe, à gauche, parcellaire de terres irriguées (cultures pérennes et arboriculture). Sur la rive concave, liseré d'arbres, puis, au-dessus de l'abrupt, le village actuel sur un site anciennement occupé ; dans la partie haute, au sommet d'une falaise dominant la rive gauche, plongée dans l'ombre par le soleil matinal, vestiges de guelaa (A).

Au tout premier plan, entre la piste et l'oued, sur la rive gauche, vestiges de constructions antiques très dégradées (B).

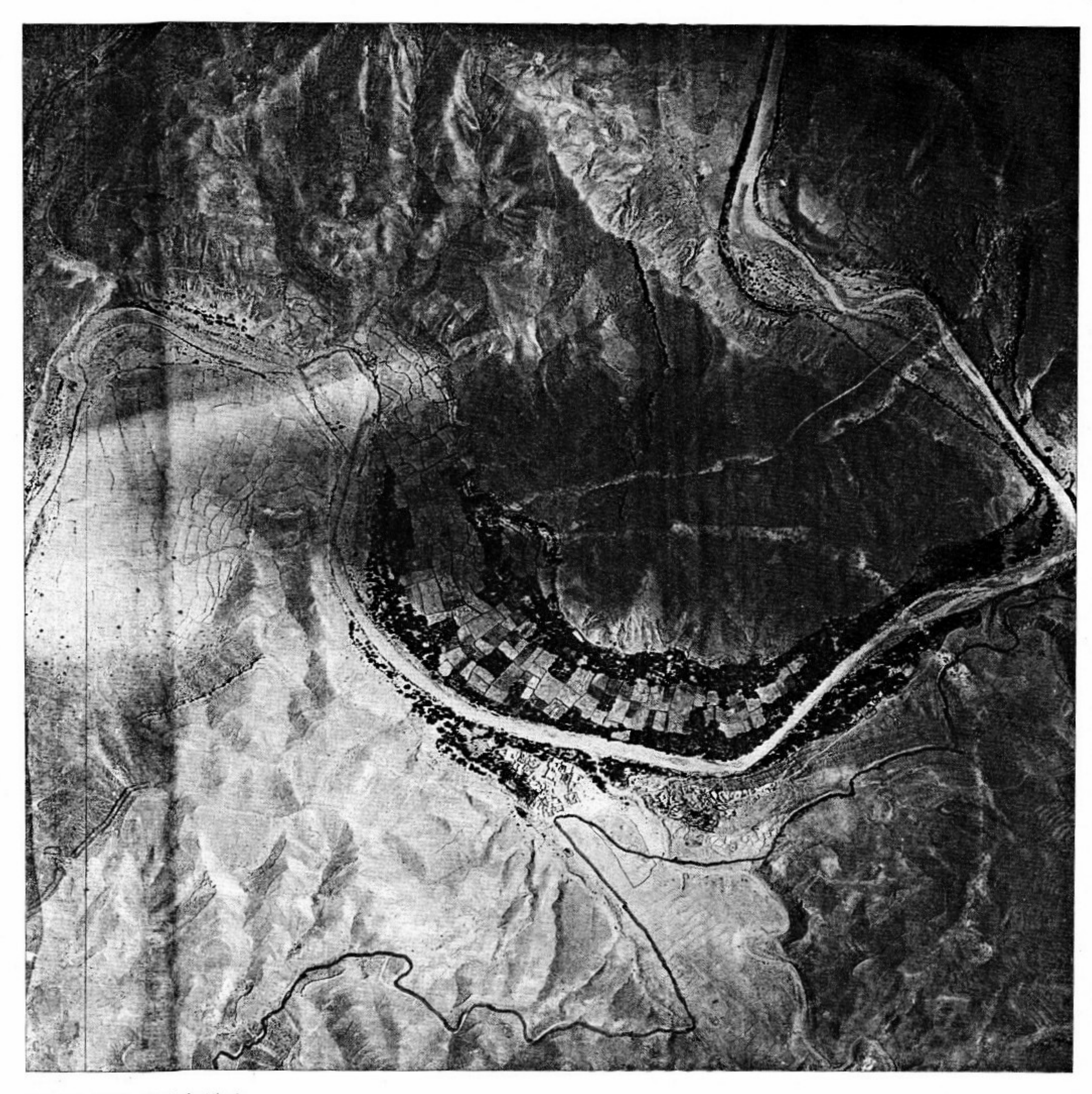


Fig. 198. Vue verticale de Kheirane.
Échelle approximative 1/8 800.

Le plan ci-après fait ressortir les secteurs habités, la zone irriguée et les cultures en terrasses.

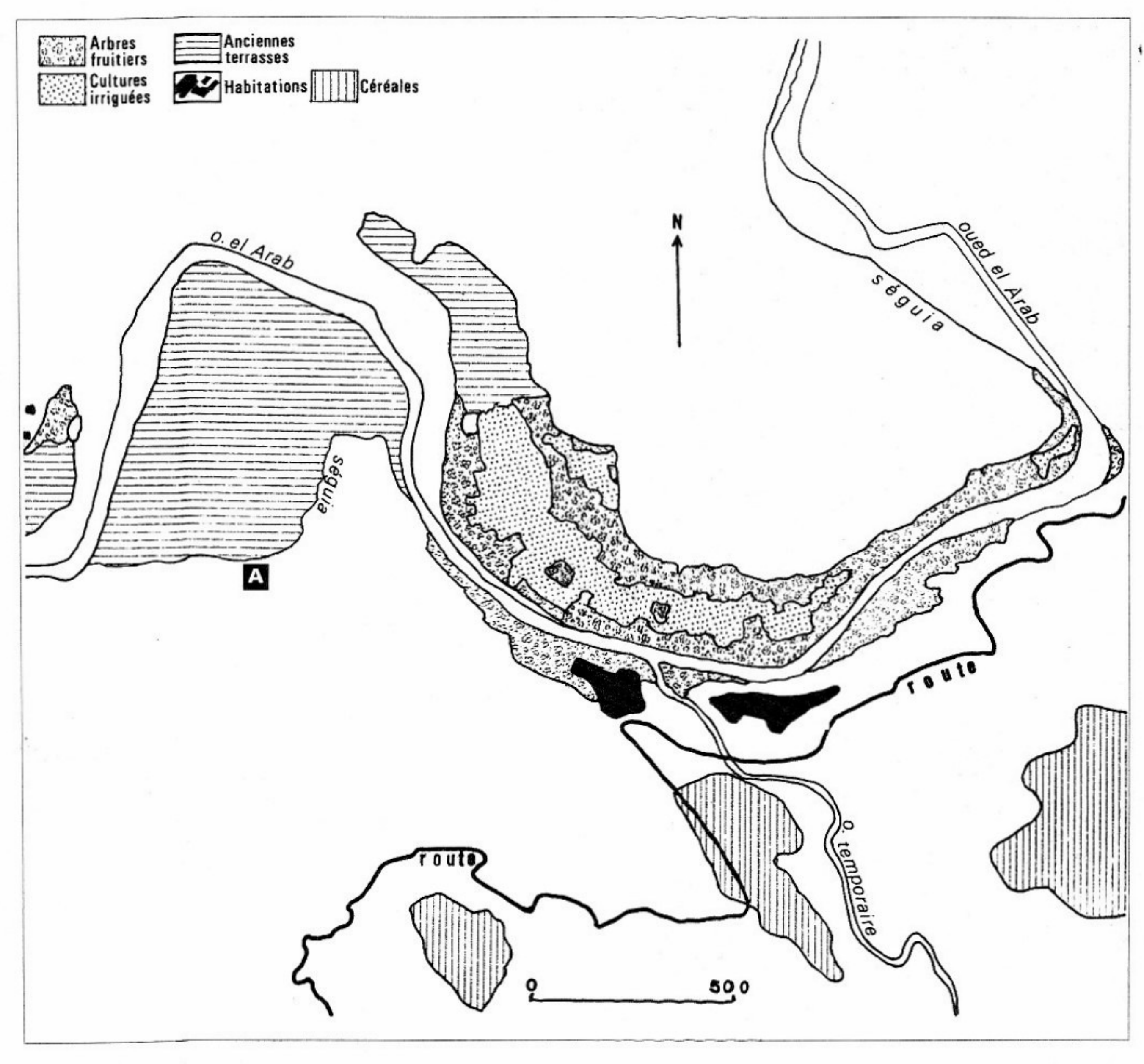


Fig. 199. Oasis de Kheirane.
Schéma interprétatif dressé par R. Godon d'après la vue 198.

Alors que jusqu'ici on ne connaissait aucune ruine sur le site de Kheirane, A. Nasraoui signale une construction en grand appareil située en A du plan ci-dessus.



Fig. 200. Vue oblique d'Oulja.
Réf. A.A.A., *f° 38, 94 et supplément.*

Cours inférieur de l'oued El Arab, entre Kheirane et Khanga Sidi Nadji. Village sur la butte à droite. Palmeraie serpentant sur les deux rives, bordées chacune par une séguia. À gauche, terroir cultivé, mais dénudé : ce sont les terres d'aval, qui ne bénéficient que des eaux excédentaires et portent des céréales. Sur les collines à droite, terrasses de culture sèche.

L'*Atlas* signale à Chebla, entre Kheirane et Oulja de nombreux vestiges antiques et même la découverte d'un buste de Diane en bronze, dont il n'est pas fait état autrement. Perdus dans la palmeraie, ces vestiges ne sont pas perceptibles d'avion.

H. Le djebel Chechar

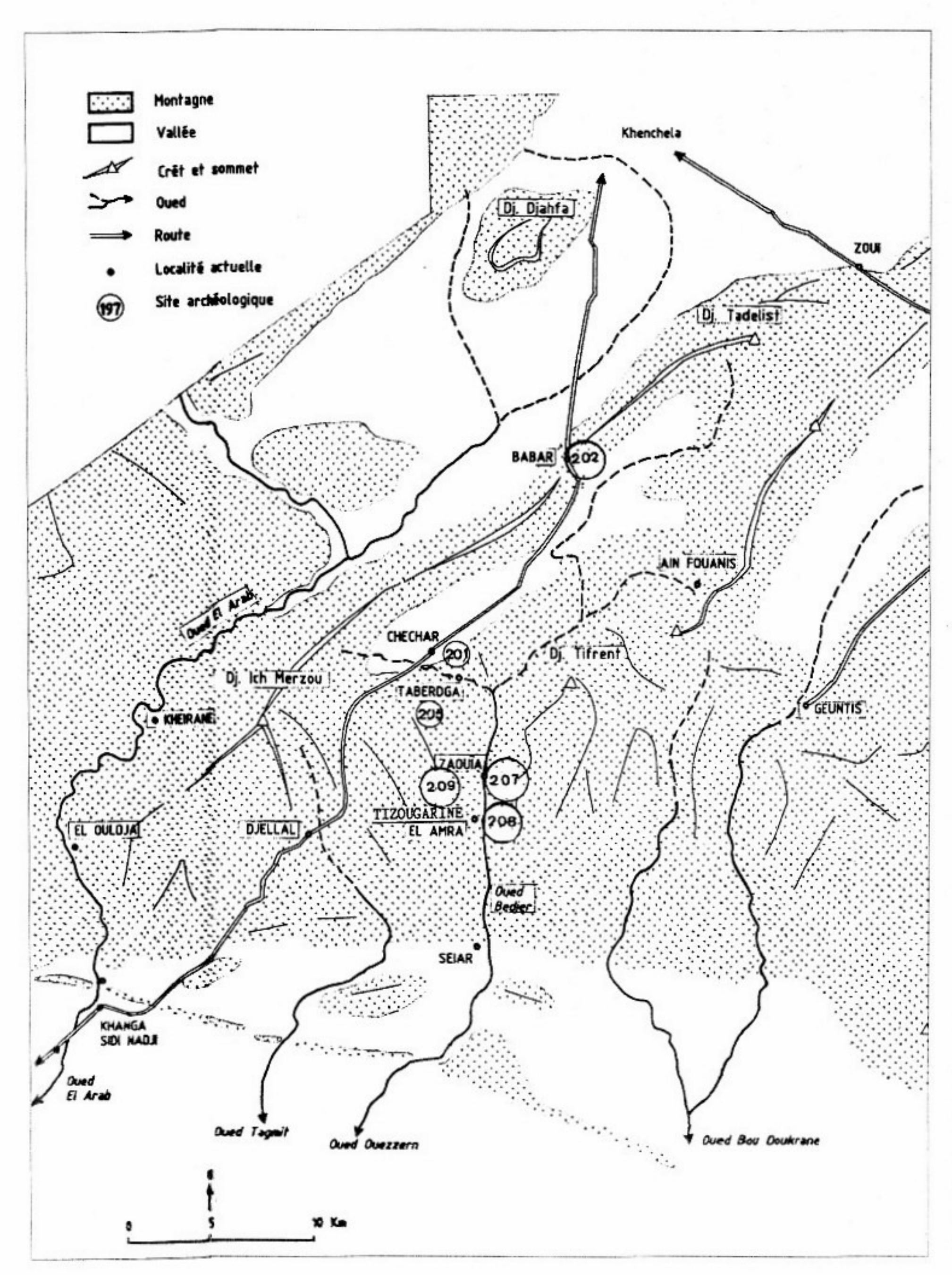


Fig. 201. Le djebel Chechar.

Zone de transition, ce bloc de hautes terres ferme à l'est les horizons du massif de l'Aurès et constitue la partie ouest du pays Nememcha. Ces Nememcha (plutôt que Nemencha) sont une tribu du groupe berbérophone Chaouia, naguère nomade, mais aujourd'hui, très largement sédentarisé.

Le djebel Chechar est un ensemble de plateaux et de cuvettes perchés à 1 000-1 200 m d'altitude, organisés par de grands crêts sud-ouest/ nord-ouest. Autant le massif de l'Aurès est boisé, autant le pays nememcha est dénudé. La nature des terrains (calcaires), mais aussi l'ancienneté de l'implantation humaine en sont la cause : les vestiges d'époque préhistoriques et d'époque romaine y sont nombreux, bien que l'eau soit rare.

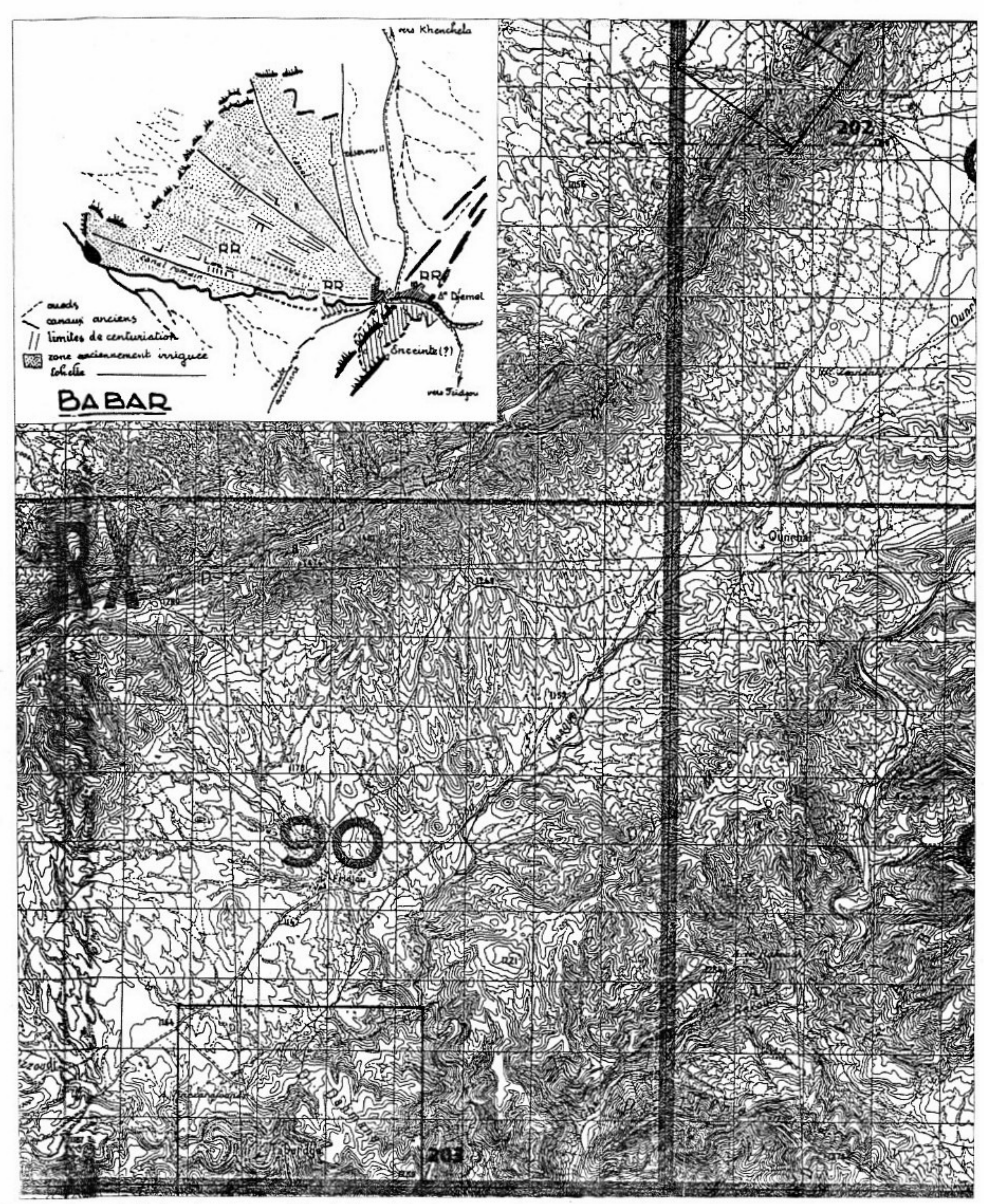


Fig. 201.1. Le plateau de Mahmel et la tranchée de l'oued Bedjer.
Carte au 1/75 000, du plateau nememcha, réalisée à partir de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Taberdga. Localisation des vues 202 et 203.
Cartouche : Babar.

Réduction d'échelle dictée par la nécessité de faire apparaître sur la même page les villages très complémentaires de Babar et Taberdga. Dans le cartouche, carte, sensiblement à la même échelle, des environs de Babar, réalisée par Birebent, qui fait ressortir la présence de plusieurs sites antiques, repérés au sol (R. R.).



Fig. 202. Babar.
Échelle approximative 1/6 500, carte n° 201, réf. J. Birebent, Aquae romanae, *p. 139-140 ; P. Morizot,* La zaouia des Beni-Barbar, *p. 53-56 ;* Solomon et l'Aurès, *p. 335.*

Le village de Babar occupe l'unique passage carrossable permettant de franchir la chaîne du djebel Chechar pour accéder au plateau du Mahmel des Nememcha. Bien qu'ils ne soient pas mentionnés par l'*A.A.A.*, Babar compte de nombreux témoignages de la présence romaine, voire byzantine, mais ils sont peu visibles des airs. Selon Birebent, les principaux quartiers d'habitation se situaient en A et B. Le quadrillage situé en D, D, D, correspondait, selon lui, à des éléments de centuriation en zone irriguée. À partir du point C, (dans l'angle inférieur gauche de la photographie), un canal « romain » conduisait en contrebas les eaux de l'oued qui borde l'agglomération au sud.

À proximité de la zone B, ont été rassemblés un chapiteau de pilastre délicatement sculpté et une inscription chrétienne qui fait mention de la construction d'un bâtiment par un nommé Cirillus, inconnu par ailleurs.

Une base de chandelier, à l'avers duquel est gravé un monogramme d'époque justinienne, a été découvert dans le même secteur.

L'on a rapproché Babar de l'ethnique *babrensis*, connu par les listes épiscopales du V[e] siècle[103]. L'on pourrait songer aussi à *Babôsis*, où Solomon en 539, se heurta aux forces du chef maure Iabdas[104]. *Babosis* et *Babrensis* pourraient d'ailleurs être dérivés du même toponyme. Babar est réputé dans la région pour la richesse de son terroir.

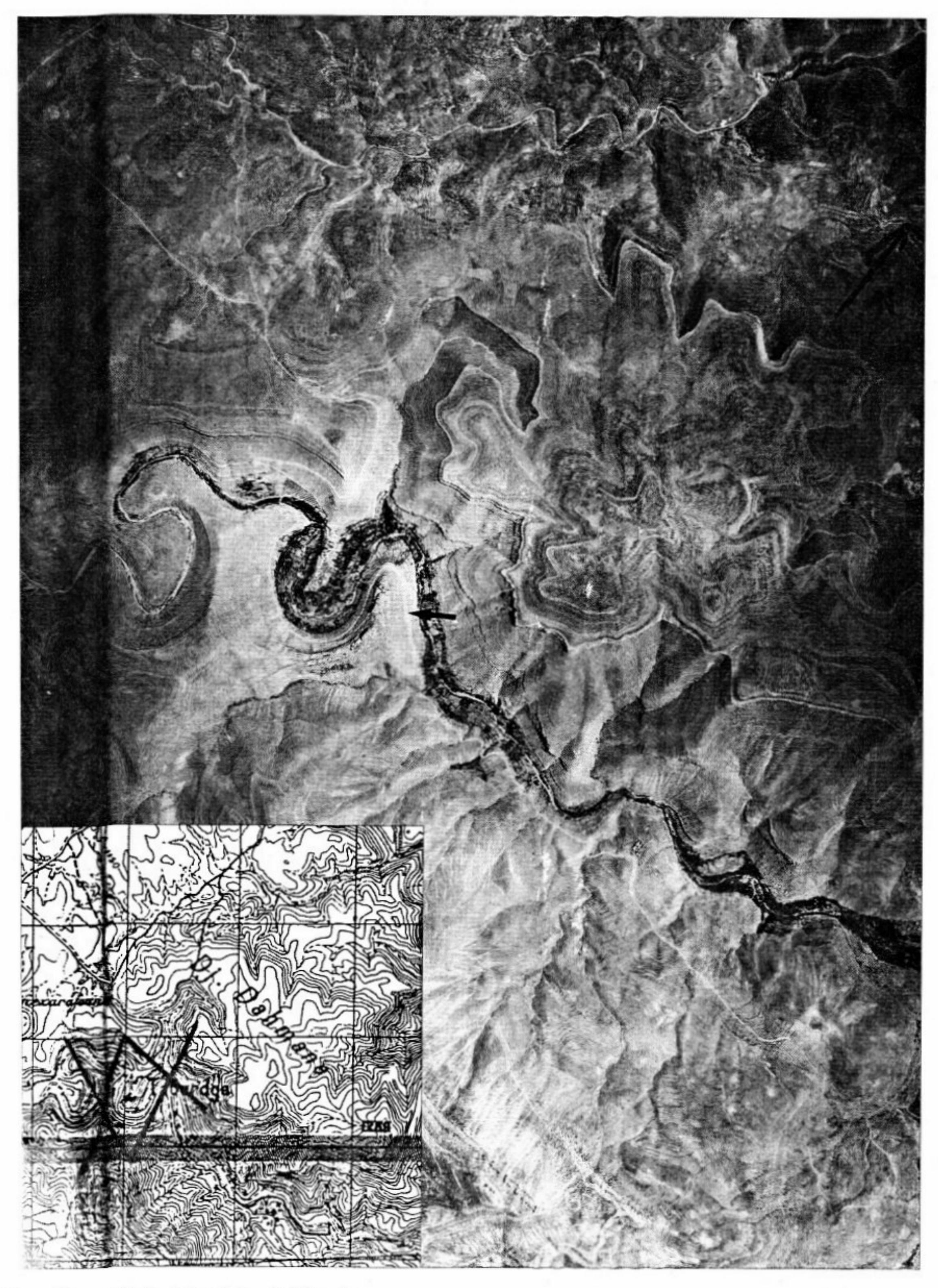


Fig. 203. Vue aérienne verticale de la région de Taberdga.
Échelle approximative 1/28 000. La flèche est orientée en direction du vieux village. Dans le cartouche, extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Taberdga. Localisation des vues 203, 204 et 205.

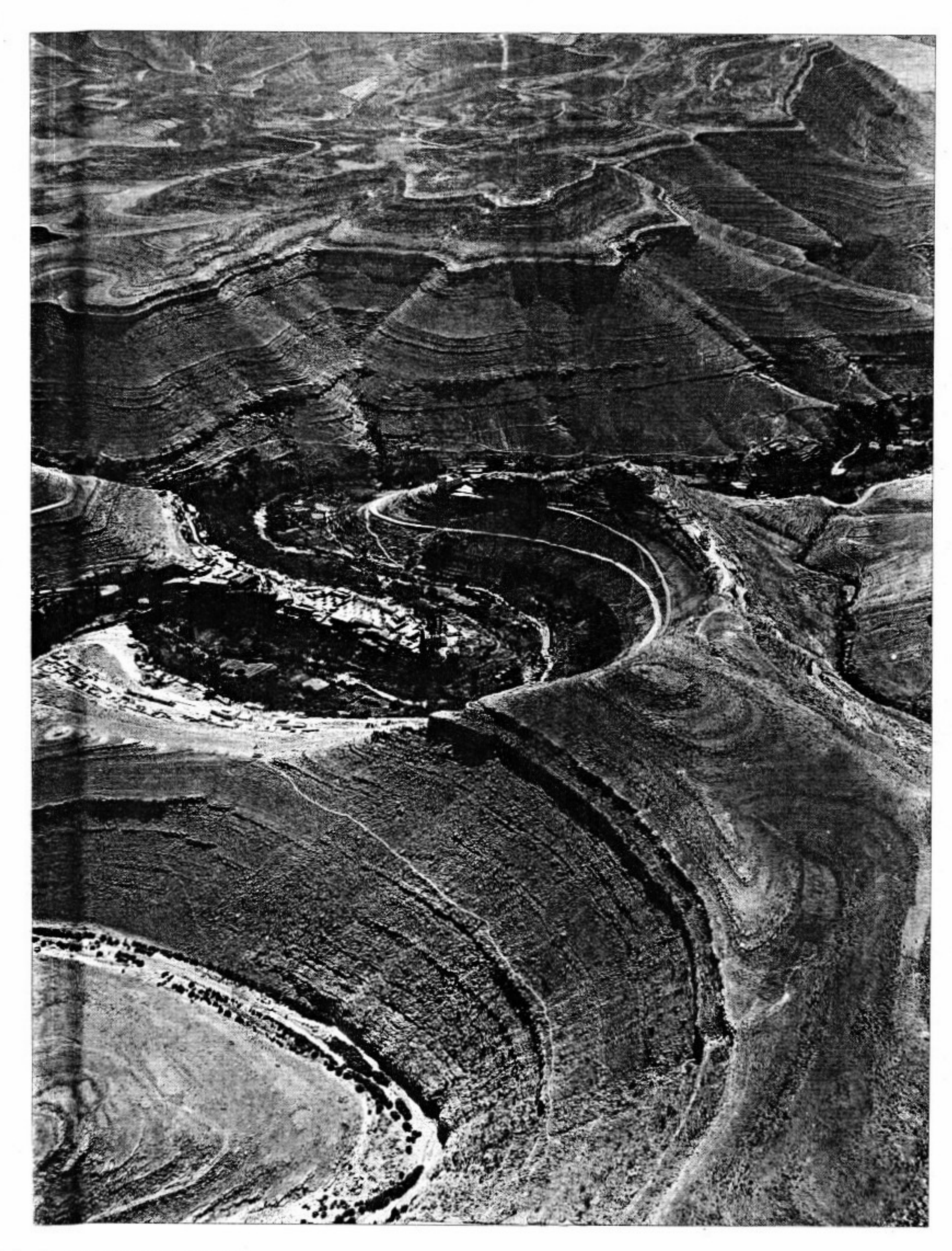


Fig. 204. Taberdga, vue oblique vers le sud.

L'oued Taberdga entaille puissamment les assises calcaires en de beaux méandres. C'est là que s'était niché de toute antiquité le village de Taberdga, dans une remarquable position défensive. Ses vergers-jardins sont irrigués par des sources.

Ce haut pays (1100 m d'altitude) était traditionnellement en relation avec le bas pays (100 m d'altitude) où la population trouvait des ressources complémentaires : palmeraies (Seiar), céréales sur épandages de crue (piémont saharien). Sans doute en était-il de même à l'époque romaine, puisque l'on a trouvé en aval de Taberdga, à la Zaouïa des Beni-Barbar, le mausolée d'un décurion de Badès (voir ci-après n° 207).



Fig. 205. Taberdga, vue oblique vers le nord.

Au premier plan, le vieux village sur son promontoire. Au sommet, vestiges de la guelaa. Sur le flanc droit, exposées au soleil levant, les habitations aujourd'hui en ruines. Au centre, belle mosquée désaffectée et son minaret. Sur l'isthme reliant le promontoire au plateau qui le domine (B), tour de garde de construction récente. Sur le méplat, entre la tour de garde et la mosquée, vestiges antiques mis au jour récemment (A)[105]. En contrebas, les vergers épousent les méandres de l'oued. Sur la rive gauche, village moderne de Taberdga, dont les structures administratives ont été récemment transférées à Chechar (fig. 201.1).

En haut de la photographie, poste militaire construit en 1954 et 1962 (C). Le site exceptionnel de Taberdga, ses ressources en eau et les vestiges antiques que l'on y a trouvés, conduisent à se demander s'il ne s'agit pas là du site de *Toumar*, qui [illegible] le dernier épisode de la lutte de Iabdas contre Solomon[106].

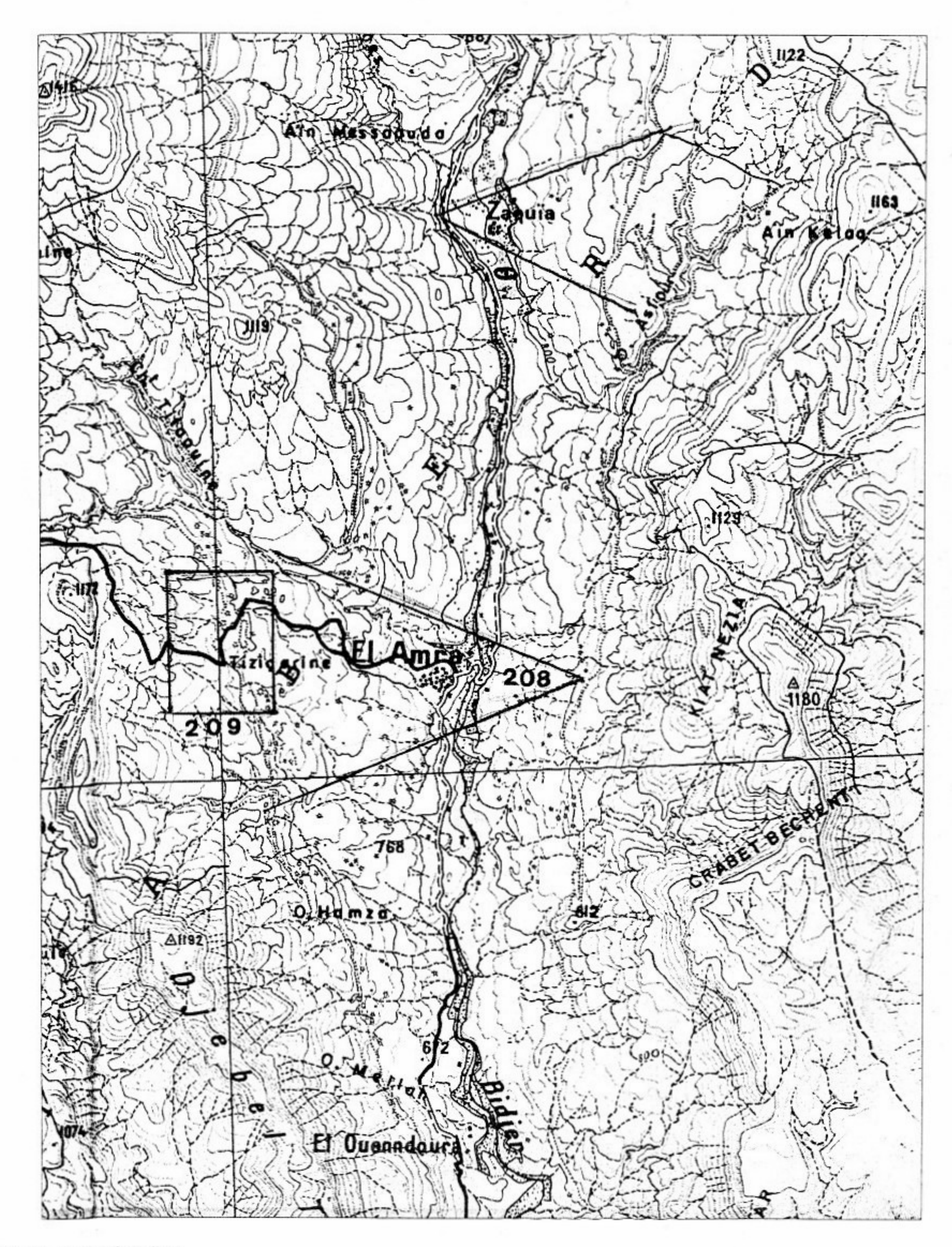


Fig. 206. Vallée de l'oued Bedjer.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 El Amra. Localisation des vues 207 à 209.

L'oued Bedjer est un des grands cours d'eau de la retombée méridionale de l'Aurès-Nememcha. Après avoir traversé dans son axe la grande dépression synclinale de Zoui-Chechar, il s'encaisse à partir de Taberdga dans les assises calcaires et creuse la grande vallée méridienne qui échancre le pays Nememcha. Les eaux karstiques lui assurent là un débit pérenne, qui permet l'irrigation des jardins de Zaouïa, El Amra, Séiar. Sur le piémont saharien il devient intermittent et prend le nom d'oued Ouzzern.


D
A

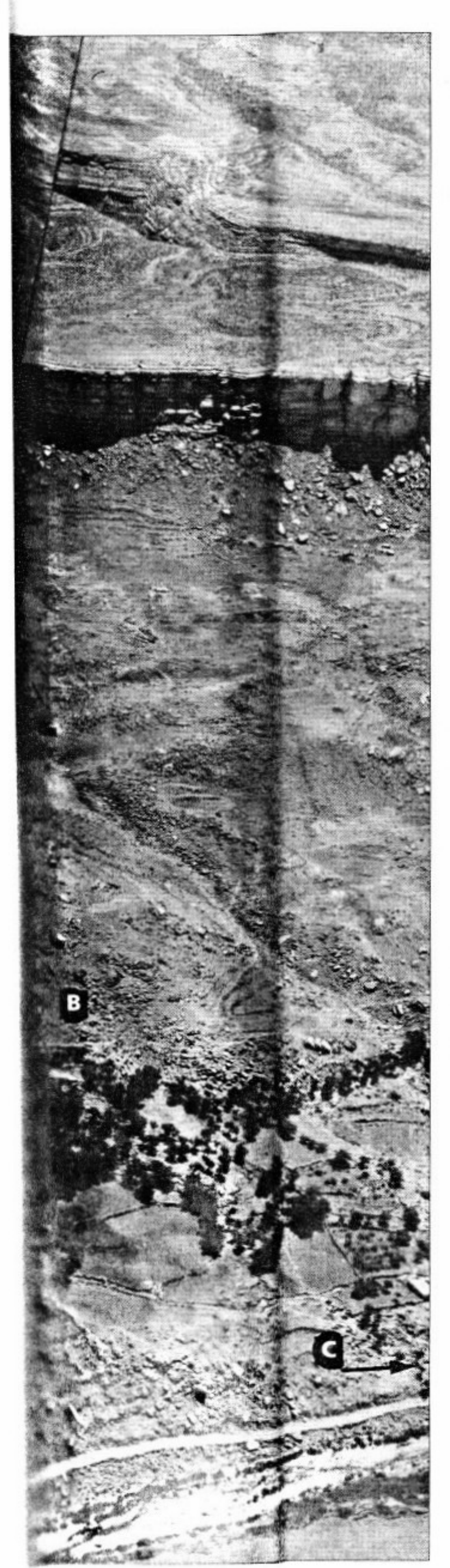


Fig. 207. Zaouïa des Beni-Barbar. Vue oblique.
Carte n° 206, réf. A.A.A., *f° 39, n° 71 ; Masqueray, 1878, p. 31 et 34 ; O. Keun, 1930, 74-76 ; O. Birebent, 1952, p. 107-108 ; P. Morizot, 1988, 1, p. 31-75.*

La zaouïa, dite des Beni-Barbar, a été fondée au XVIIe siècle sur les ruines d'une bourgade romaine par un cheikh de la confrérie tunisienne des Chabbiyine, qui fuyait la domination turque[107]. Un de ses descendants en est toujours le représentant local.

La mosquée et la plupart des maisons du village, ont été construites avec des matériaux de remploi de sorte qu'il est bien difficile de reconnaître le plan des monuments antiques. À gauche, en A, la mosquée ; le plafond de la salle de prière est soutenu par 18 colonnes antiques, dont certaines sont surmontées de chapiteaux de même époque.

Aux abords de la mosquée, chapiteau avec croix monogrammatique ; nombreuses inscriptions dont une dédicace à Septime Sévère, par un flamine perpétuel ; un autre texte fait état d'un riche mausolée élevé à la mémoire d'un *duovir* de Badès et de sa famille. Nombreuses autres funéraires.

En B, au lieu-dit Kerkeba, dédicace pour le salut de Valérien et de Gallien, par un petit groupe de militaires.

En C, la construction d'une école a mis au jour un très beau chapiteau corinthien à feuilles découpées et une colonne torse.

À la périphérie nord du village, approximativement en D, ont été exhumées récemment des fondations en grand appareil. Appelé la Casbah, ce quartier pourrait avoir conservé le souvenir d'un ancien ouvrage de défense. La situation stratégique du site de la Zaouïa, qui commande l'accès aux territoires du nord, le justifie tout à fait.

À l'arrière-plan, en E, longues falaises nord-sud, où sont signalées de nombreuses grottes, qui ont servi de refuges aux périodes troublées et en dernier lieu, pendant la guerre d'indépendance. Elles n'ont jamais été explorées.

Dans une position symétrique, sur la rive droite de l'oued Bedjer, non visible sur la photographie, l'on rencontre plusieurs stèles funéraires à sommet triangulaires et des caissons dont les défunts portent des noms où prédomine l'onomastique libyque, ce qui pourrait traduire la survivance aux IIe-IIIe siècles, d'éléments peu romanisés.

Selon O. Keun, la zaouia était entourée il y a une soixantaine d'années d'une véritable forêt d'oliviers, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques beaux spécimens. Ces oliviers millénaires confortent l'impression que nous donnent les inscriptions. C'est grâce à cette culture, qu'en cette vallée si reculée, un groupe d'agriculteurs romanisés a pu s'installer et survivre. Peut-être était-ce un *vicus* relevant de Badès, ce qui expliquerait qu'un magistrat municipal de cette ville, qui y possédait sans doute des terres, y ait fait construire son mausolée.

À cette époque un barrage, dont les vestiges sont bien visibles, captait très en amont, à Ouaïsserane, les eaux de l'oued Bedjer, qu'une canalisation conduisait jusqu'aux terrains aujourd'hui désolés qui surplombent le village du côté de l'est.



Fig. 208. El Amra, vue oblique vers l'est.
Carte 206, réf. A.A.A., *f° [illegible] n° 78. P. Morizot,* La zaouïa, *p. 63-64.*

À 3 km au sud de la zaouia, les maisons d'El Amra s'étagent sur la rive droite de l'oued, surplombant ses jardins (A). C'est là qu'a été trouvée l'épitaphe d'une femme[108]. Mais rien ne permettait de supposer que le village actuel était bâti sur un site antique. Or la construction d'une école sur une butte située à la sortie sud du village (B) a mis au jour un pilastre décoré de divers motifs non figuratifs et en particulier une belle croix monogrammatique, qui a, presque à coup sûr, appartenu à un édifice de culte.

Au fond et à droite, l'on aperçoit la falaise au pied de laquelle se dissimule le site de Tizougarine.

En avant, le rocher de Countro (D), où selon une tradition recueillie par Masqueray se seraient réfugiés les derniers Romains de la vallée.

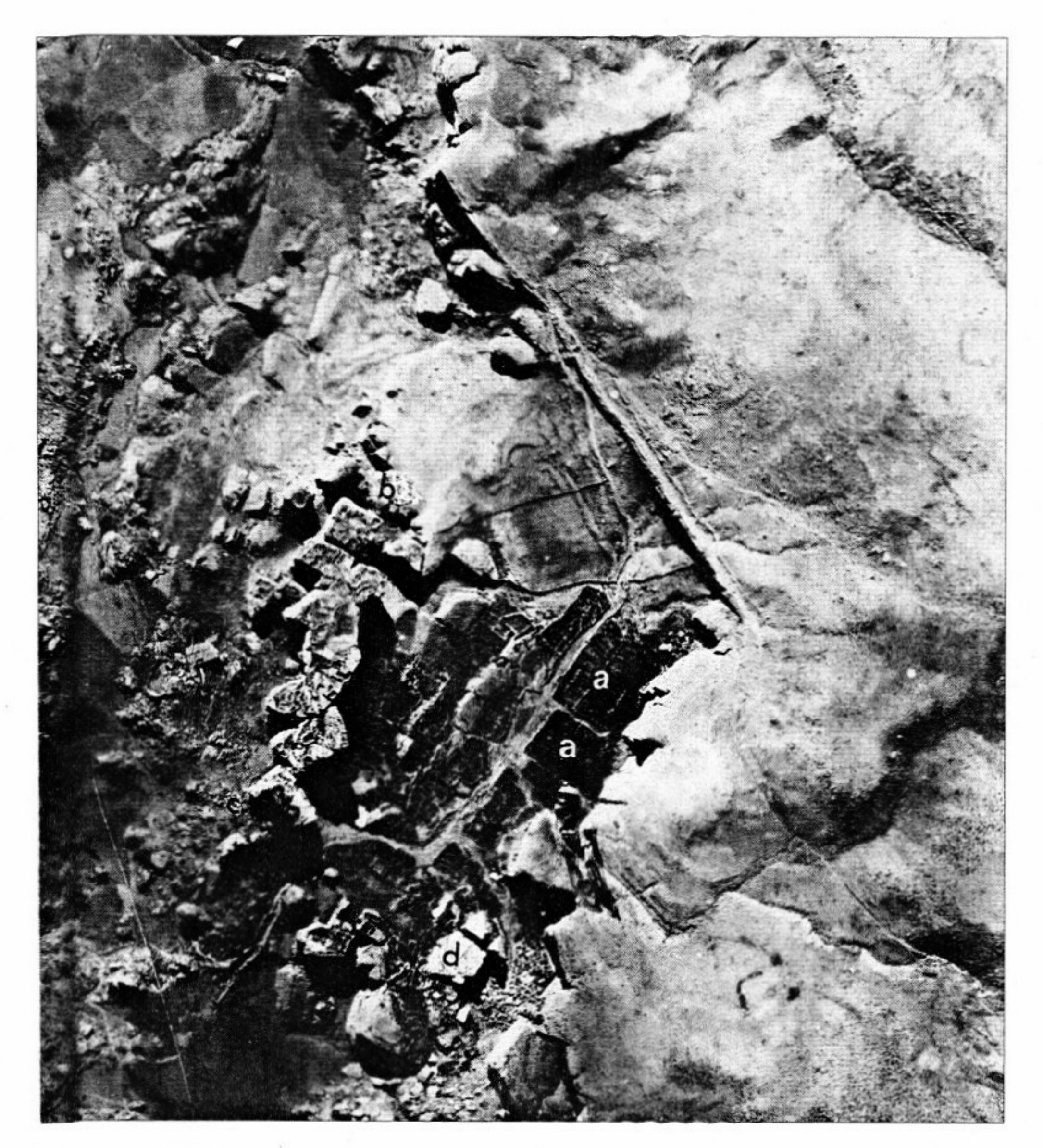


Fig. 209.1. Tizougarine ou Tizigrarine.
Vue aérienne verticale. Carte n° 206, échelle approximative 1/6 200, réf. A.A.A., *f° 39, n° 78. E. Masqueray,* Le djebel Chechar, *p. 42-43 ; O. Keun,* op. cit., *p. 93 ; J. Birebent,* op. cit., *p. 113.*

À 2 km à l'ouest d'El Amra, auquel il est relié par une mauvaise piste, Tizougarine, qualifié par Masqueray de « vieux village berbère », occupe une dépression en forme de couloir d'environ 600 m x 100 m, dominé au nord-est par une falaise d'une centaine de mètres et au sud-est par un amoncellement de roches d'une altitude légèrement inférieure. Il subsiste dans le fond de la dépression quelques maisons en ruines construites avec des galets joints par un mortier grossier et quelques maigres jardins (a). Sur les rochers amoncelés dans un axe B-C, dominant au sud ces maisons, s'élevait une guelaa, construite en moellons liés au mortier de chaux, dont subsistaient encore, en 1930, une quarantaine de pièces. Elles sont, aujourd'hui arasées pour la plupart. L'alimentation en eau était assuré par des citernes, creusées dans le roc, dont on aperçoit encore l'orifice circulaire. L'accès à la plate-forme supérieure, sur laquelle est bâtie la guelaa, se faisait par une série de couloirs sommairement aménagés dans les strates de la roche et où l'on ne pouvait progresser que courbé (fig. 209.3. ci-après).

Selon le récit de Monchicourt[109] c'est sur le piton de Tizougarine que le cheikh des Chabbiyine, au XVIIe siècle, trouva un premier refuge, avant de fonder la zaouïa de l'oued Bedjer.

Dans un passé plus lointain, ce pourrait être le site de la *Petra Geminianou* proche de Tumar, où Iabdas, lors de la dernière campagne de Solomon avait abrité ses femmes et ses trésors.

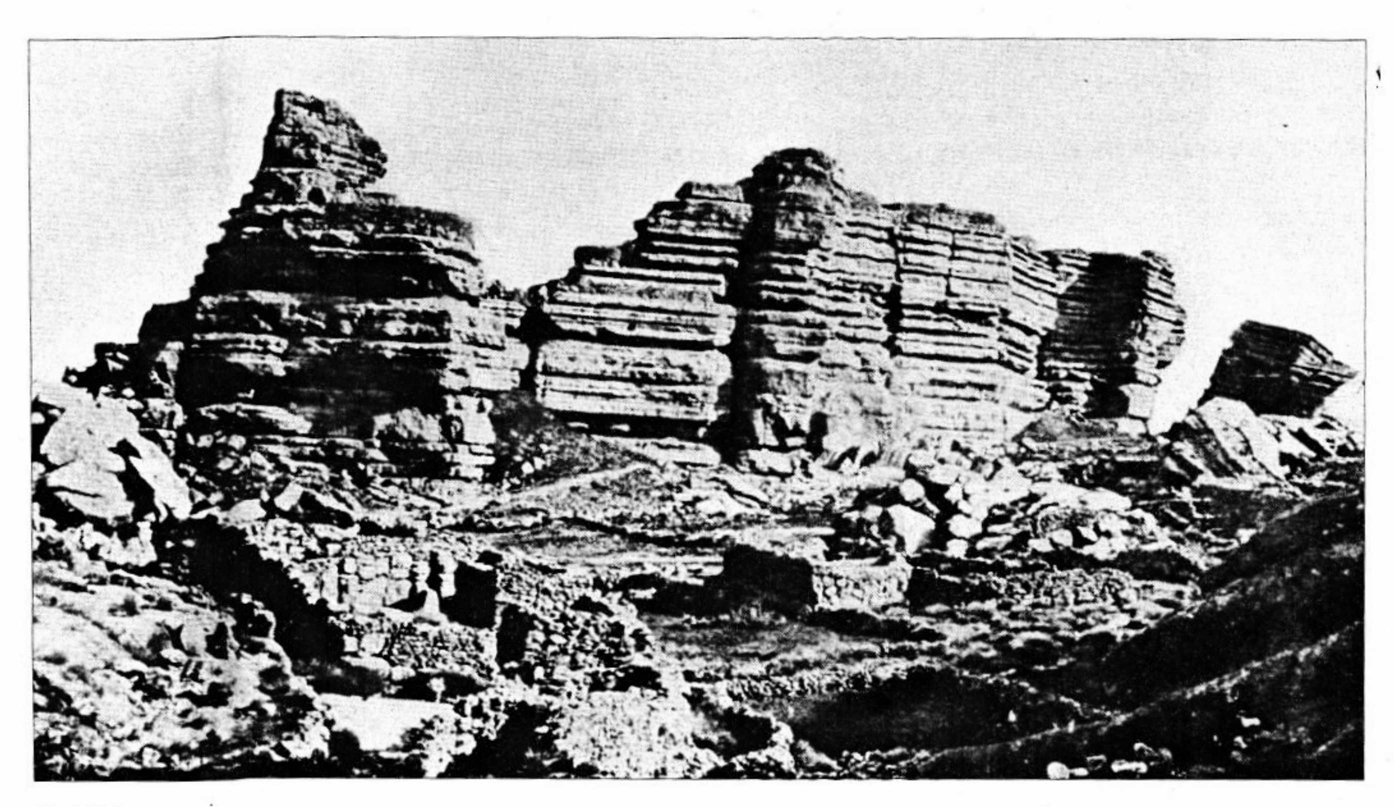


Fig. 209.2.
Vue prise en direction de l'ouest, du sommet de la roche stratifiée sur laquelle est bâtie la guelaa (cliché Musée de l'Homme).

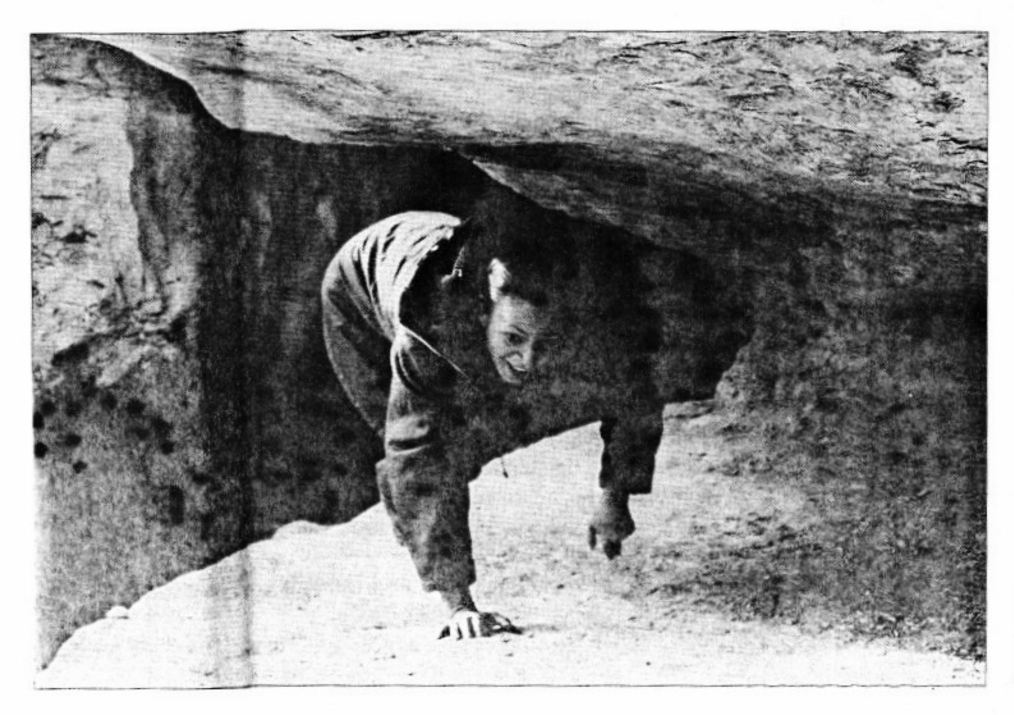


Fig. 209.3.
Voie d'accès au sommet de la guelaa. Visite du site effectuée en 1979 par F. Morizot et B. Renaudin.

I. Le piémont saharien

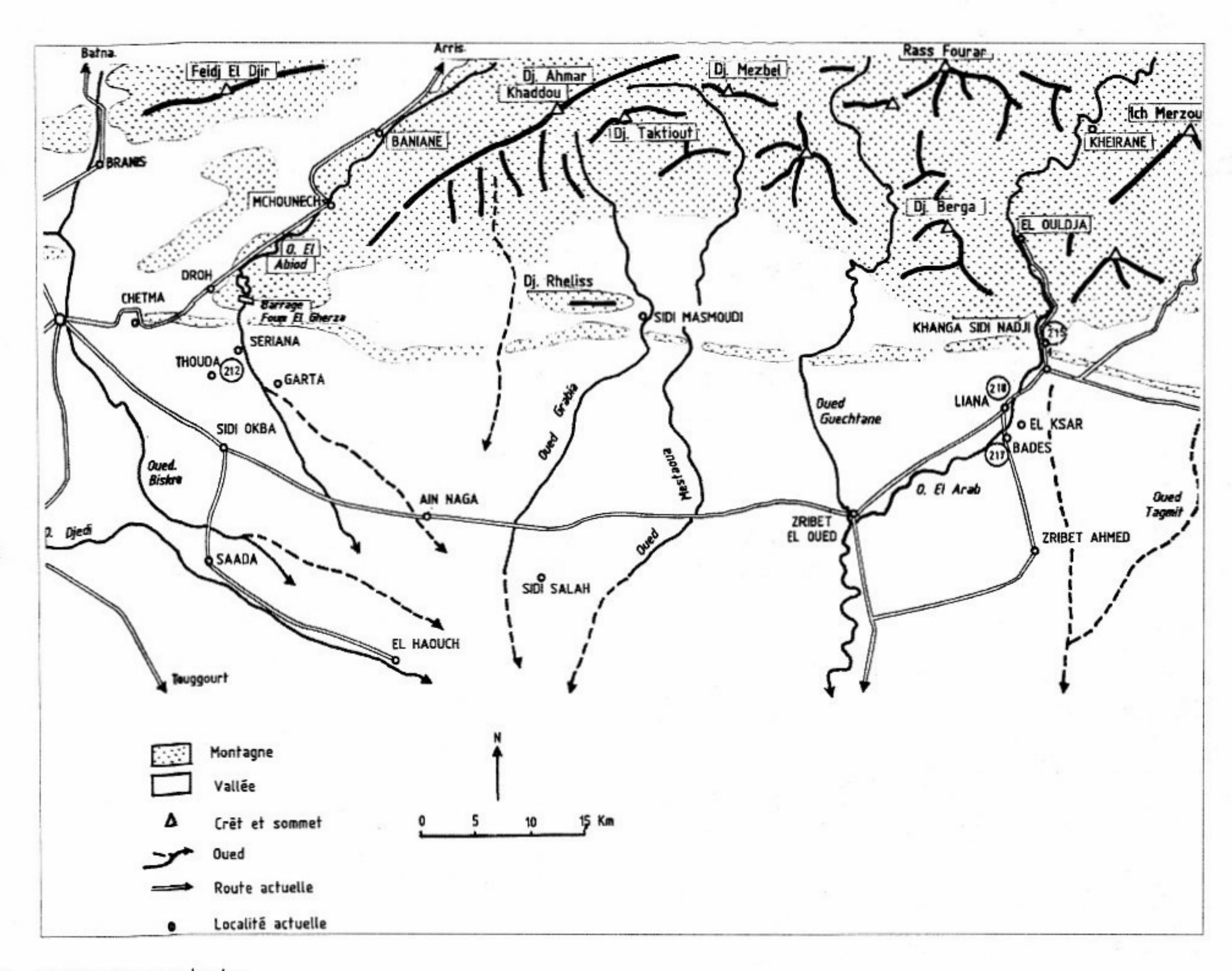


Fig. 210. Le piémont saharien.

Pas plus que de sa frange nord, il n'est possible de parler de l'Aurès sans évoquer son piémont saharien, qui s'étend de Biskra à Khanga Sidi Nadji, sur une largeur de 30 à 50 km, entre, au nord, la mince barrière des Guerguitt, et au sud l'oued Djedi et le chott Melghir.

En effet c'est soit dans cet oued, soit directement dans ce chott que s'achève le cours des grands oueds de l'Aurès.

Au plan humain, une grande partie des terrains cultivables situés dans cette zone, c'est-à-dire pour l'essentiel, entre les Guerguitt et la route Biskra-Khanga, appartiennent aux tribus du versant sud de l'Aurès. L'on peut penser qu'il en était de même dans l'Antiquité et que les mêmes individus étaient propriétaires dans la montagne et au Sahara, à moins qu'un pouvoir très contraignant n'eût été capable de présider à la répartition des eaux entre l'amont et l'aval.

Cette zone a été peu couverte par l'observation aérienne, en particulier le secteur de *Thabudeos*, qui est l'un des points forts du *limes* de Numidie[110]. Badès et Khanga Sidi-Nadji, par contre ont fait l'objet d'une bonne couverture aérienne.

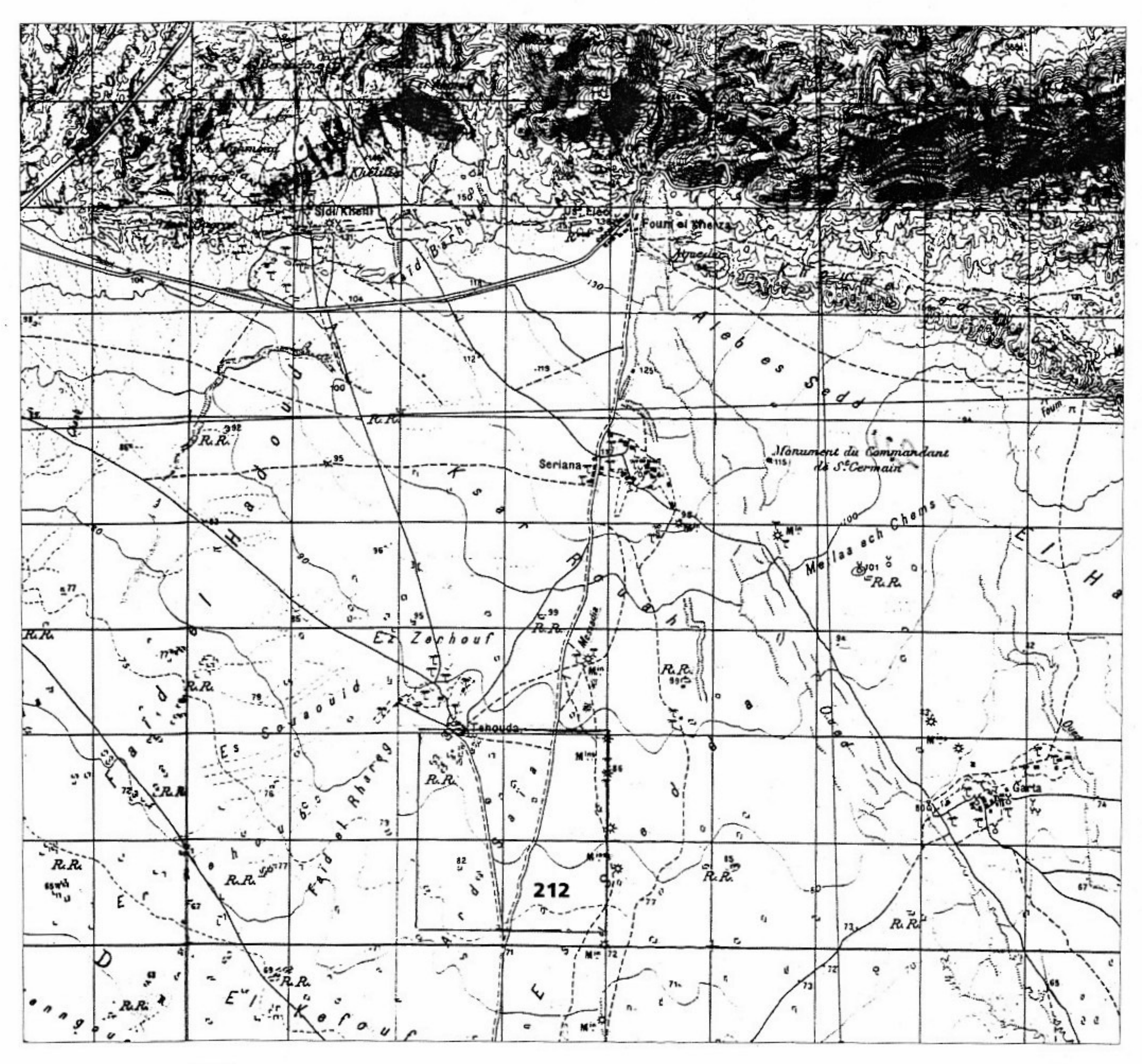


Fig. 211. Environs de Thouda.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000 Sidi-Okba.

La région est traversée par le cours, bien souvent à sec, de l'oued El Abiod, dont les eaux sont captées à 5 km au nord de Thouda par le barrage de Foum el Kherza.

Les vestiges romains y sont nombreux. Localisation de la vue 212.

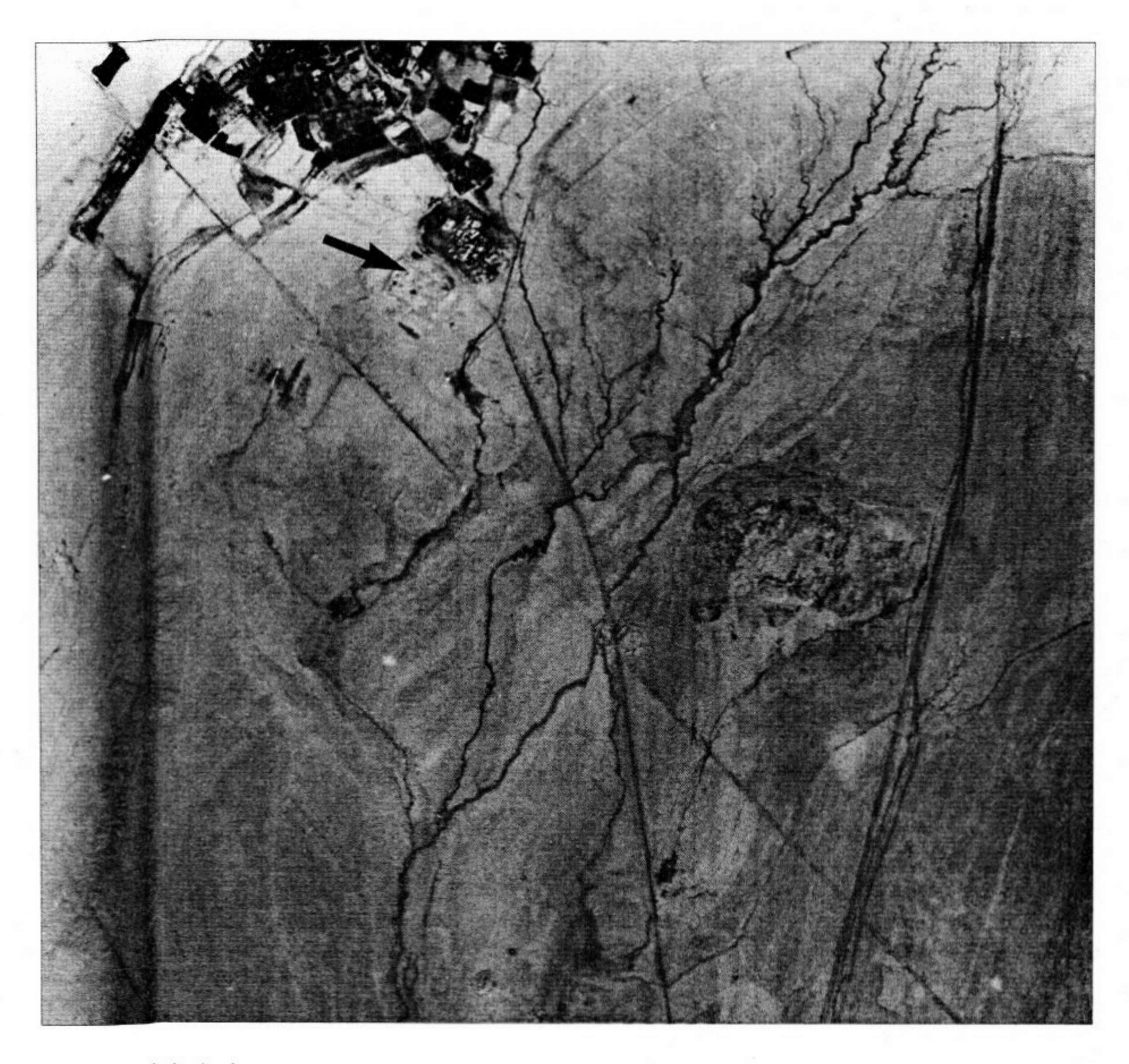


Fig. 212. Thouda (ex *Thabudeos*).
Échelle approximative 1/10 000 (par agrandissement d'une vue au 1/25 000, de l'aérothèque du Centre Camille-Jullian). Réf. A.A.A., *f° 49, n° 1. Palmeraie de Thouda et séguias de dérivation à partir de l'oued El Abiod.*

L'*Atlas* consacre à cette ville antique une longue notice que complète une bonne description de Baradez. Celui-ci s'est surtout intéressé au fort, dont il a établi l'existence[111].

Ce fort se présente sous la forme d'un trapèze dont les bases sont de 100 et 118 m et les côtés de 65 m. La vue très oblique qu'en donne Baradez en fausse les proportions[112] que la présente figure permet de rétablir. Par ailleurs à défaut de plan, Baradez a donné les dimensions de ce fort, permettant ainsi d'établir le plan ci-après.

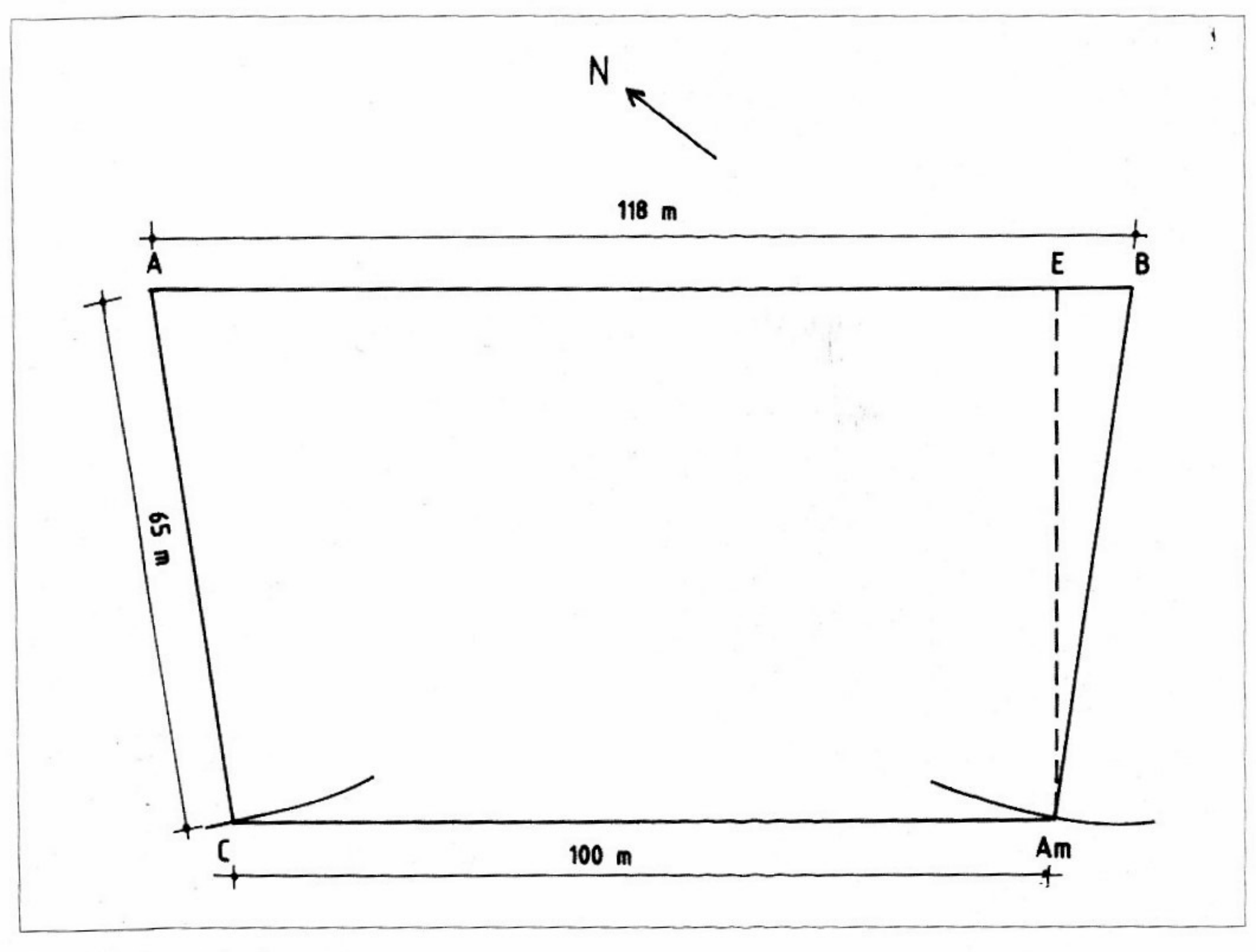


Fig. 213. Plan du camp de *Thabudeos.*
Dressé par R. Godon selon les indications numériques de J. Baradez (1949, p. 282).

« Sa forme, écrit ce dernier, est celle d'un trapèze mesurant 118 m et 100 m sur ses faces parallèles (grand et petit côté du trapèze). Les faces latérales n'ont que 65 m. »

D'après ces indications, il s'agirait donc d'un trapèze isocèle. Or la photographie oblique qu'il en donne, ainsi que la photographie verticale ci-dessus, suggère plutôt un trapèze rectangle, le mur sud-est de ce fort faisant un angle droit avec la grande base, selon un tracé hypothétique BE.

Comme elles n'apparaissent pas sur la photographie, nous nous sommes abstenus de représenter les tours d'angle, dont Baradez fait état et dont deux à l'époque étaient bien visibles. Leur forme est très semblable à celles de la forteresse de Timgad (fig. 38.2.).

Quant aux murs de l'enceinte, Baradez précise qu'ils ont été construits en grandes briques plates de 28 sur 38 cm, ou de 40 sur 40 cm. Ce type de matériau, également utilisé à Badès, est commun dans les régions sahariennes.

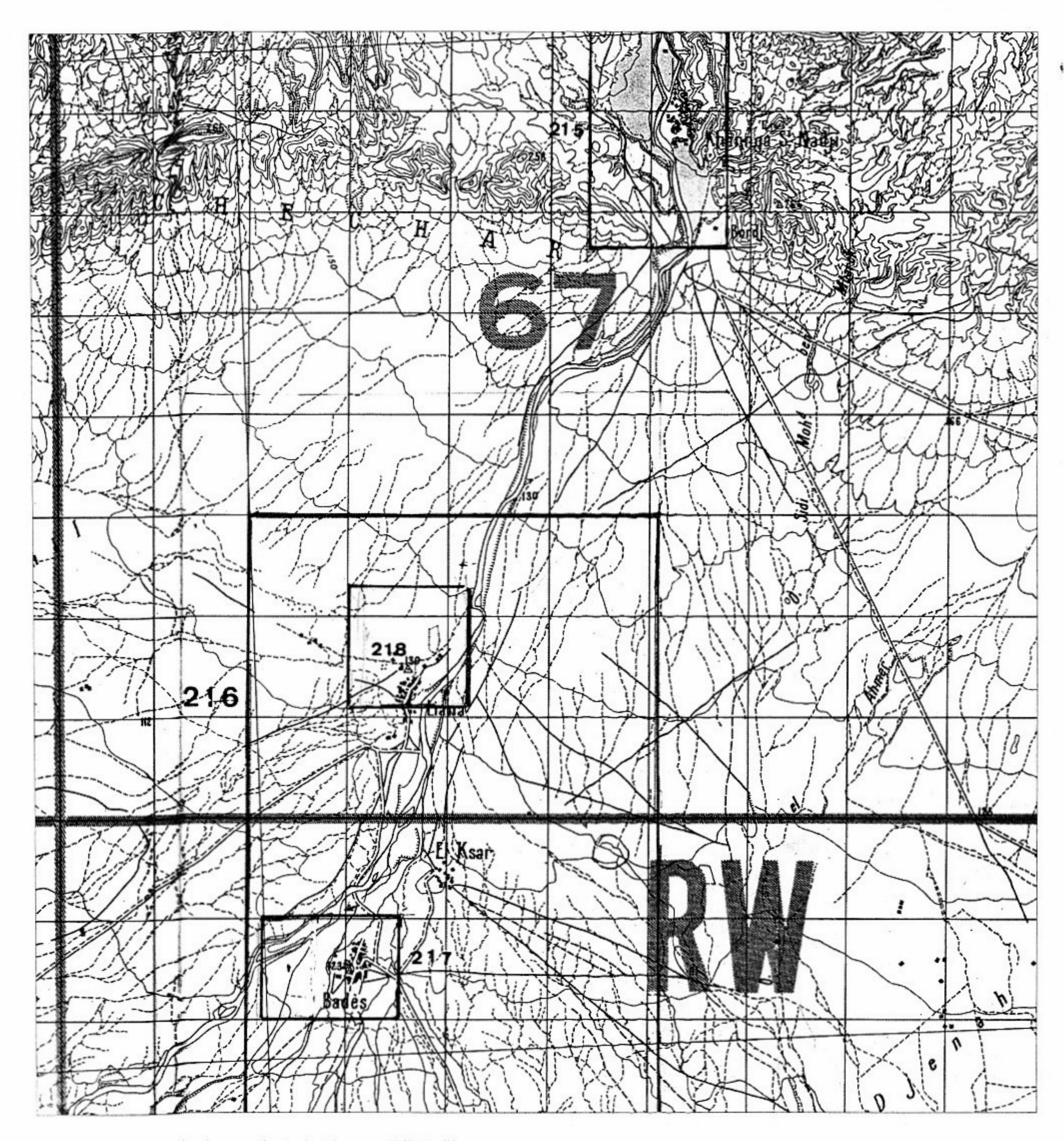


Fig. 214. Le piémont saharien au droit de Khanga Sidi Nadji.
Extrait de la carte topographique INC, Alger, au 1/50 000, Khanga Sidi Nadji. Localisation des vues 205, 206 et 207.

Dans ce piémont, l'oued El Arab a construit un vaste cône de déjection, aux sols fertiles. À toutes les époques, les collectivités humaines ont capté par des dérivations les eaux de crues, afin de les étaler dans la plaine et de cultiver des céréales. Les vestiges archéologiques semblent indiquer qu'à l'époque romaine, les exploitants, sans doute de grands propriétaires, ne se contentaient pas d'utiliser les eaux de crues, mais dérivaient très haut en amont les eaux de l'oued El Arab, ce qui n'empêchait pas, au demeurant, de cultiver dans la montagne l'olivier qui peut se contenter d'une pluviométrie de 250 à 300 mm annuels.



Fig. 215. Vue de Khanga Sidi Nadji. *Nord* = ↑. *Échelle approximative 1/11 300, réf.* A.A.A., *f° 49, 56-57.*

Bâti au point où l'oued El Arab pénètre dans la plaine saharienne du Zab Chergui (Zab oriental), le gros bourg de Khanga Sidi Nadji est entouré d'un amphithéâtre de hauts escarpements, qui culminent à 256 m de hauteur. Il abrite une zaouia célèbre, de la confrérie nacirya qui comptait de nombreux adeptes dans le djebel Chechar et le pays nememcha.

Construite en toub avec une certaine recherche, Khanga a l'aspect citadin des ksour sahariens et ne ressemble guère aux autres villages de l'Aurès.

Économiquement, elle a supplanté au cours des siècles l'antique cité de Badès, située plus au sud, qui s'est trouvée privée d'une partie de son approvisionnement en eau par le développement de cette oasis irriguée de 670 ha.

Mais, passablement excentrée aujourd'hui, par rapport aux voies de communication, elle tend à perdre de son importance.

L'on n'y a jamais signalé de vestiges romains, quoiqu'un milliaire, daté du règne d'Aurélien, soit censé en provenir[113].

L'*Atlas* signale, en revanche, en amont du village sur une colline de la rive droite, des ruines qu'il qualifie de berbères et sur la même rive, des traces de conduite romaine se dirigeant vers le sud.

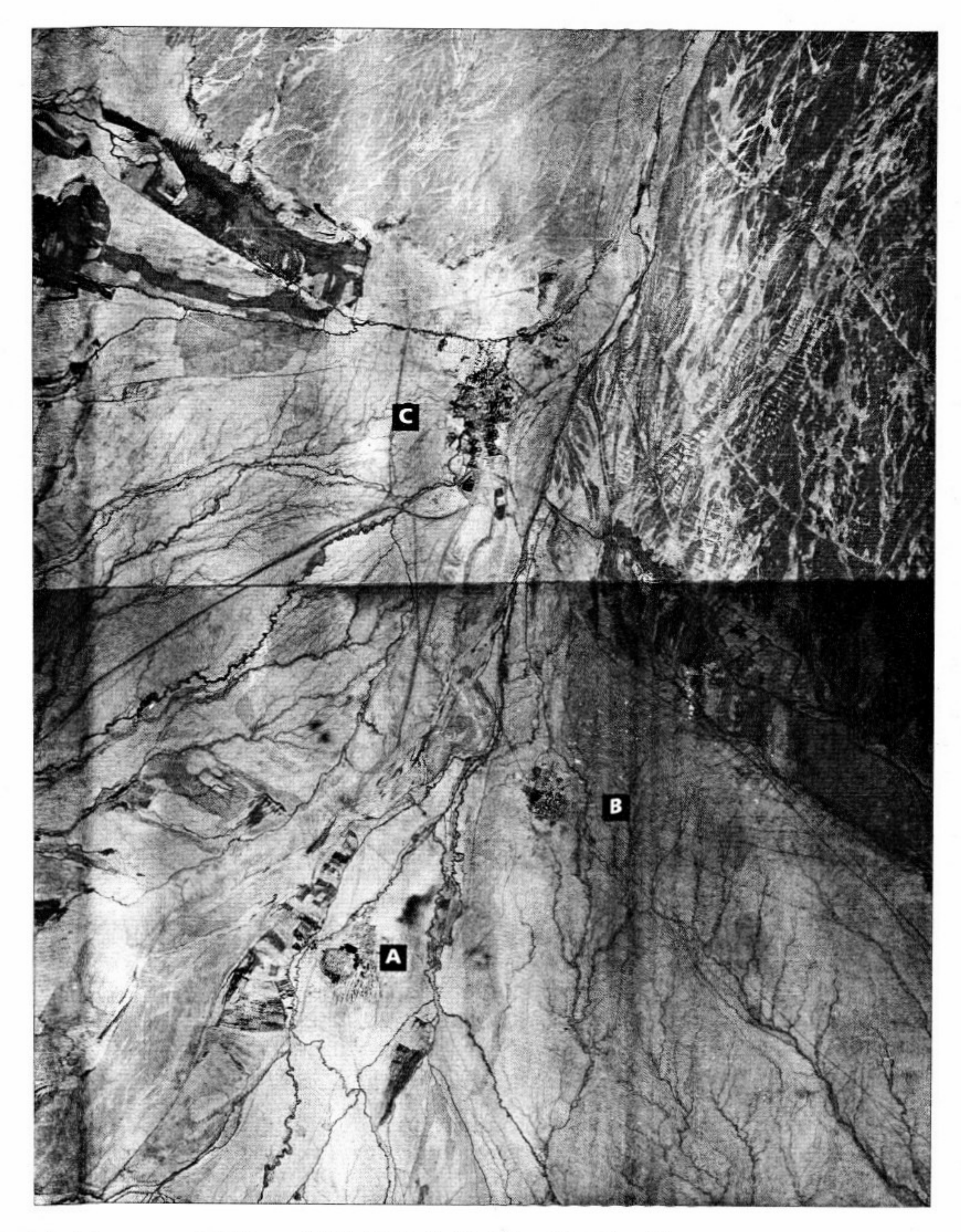


Fig. 216. Les cités sahariennes au sud de Khanga Sidi Nadji : Badès (A), El Ksar (B) et Liana (C).
Échelle approximative 1/30 000, réf. A.A.A., *f° 49, 54 et 59. Pringle, 1981, p. 183.*

À l'est, glacis caillouteux noirâtre ; à l'ouest, glacis limoneux et fertile, blanchâtre. C'est la partie amont du cône de déjection.

Tandis que Khanga Sidi Nadji est dépourvu de vestiges antiques, ceux-ci sont nombreux à Liana et Badès, dont le territoire était irrigué par une grande canalisation captant très en amont les eaux de l'oued El Arab et dont la destruction a entraîné le déclin de ces cités dont Corippe[114] et El Bekri[115] célèbraient les récoltes abondantes.

Quant à El Ksar, plus proche de Badès, on peut penser que ce toponyme fait référence à l'une des deux forteresses qu'El Bekri attribue à Badès.

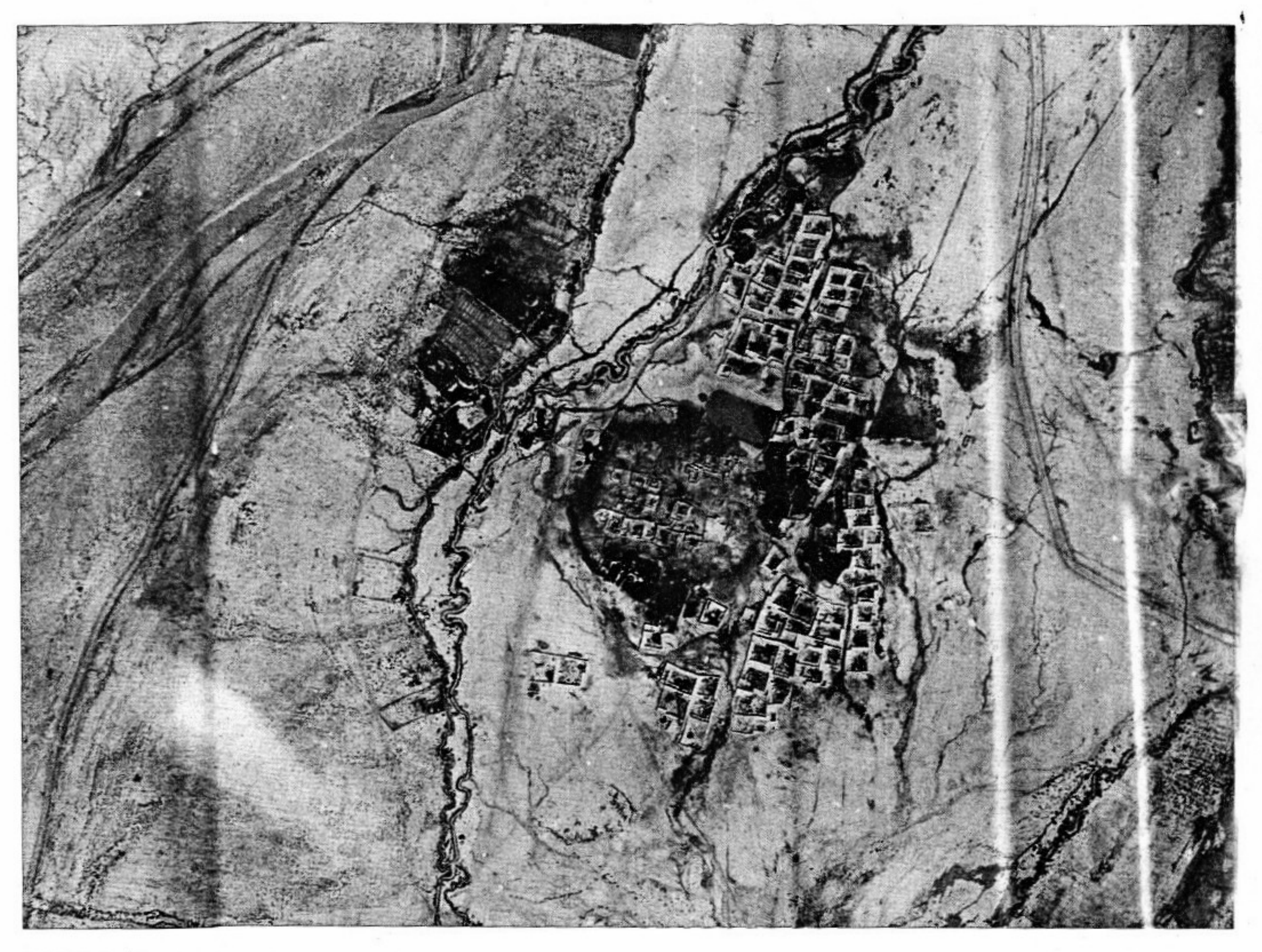


Fig. 217. Badès.
Échelle approximative 1/5 000, obtenue par agrandissement d'un original S.H.A.A. au 1/10 000, réf. A.A.A., *f° 49, n° 59 ; bibliographie récente, chez Pringle, 1981, p. 183 et P. Trousset* (Encyclopédie berbère, *art. Badès).*

L'*Atlas* consacre à ce site une longue notice historique, mais donne peu d'éléments précis. Depuis lors, a été découvert un fragment d'inscription datée du règne de Septime Sévère et de ses fils[116]. Mais l'occupation de Negrine (*Besseriani*), sous Trajan et de Mlili (*Gemellae*), sous Hadrien au plus tard ont permis à Gsell d'émettre l'hypothèse selon laquelle Badès a probablement constitué un des points d'appui de la frontière militaire établie par Trajan au sud de l'Aurès (*A.A.A., ibid*). Baradez, qui attribuait à Badès un rôle militaire éminent[117] n'en donne, ni photographie, ni plan.

Le site se présente comme un tell sur lequel était bâti un ksar qui comptait environ 250 habitants au milieu du siècle dernier, mais qui aujourd'hui tombe en ruine et est abandonné depuis de longues années au profit du village qui s'est créé à ses pieds. À la base de ce tell sont visibles de grands pans d'une enceinte en brique ; les fortes dénivellations d'un point à un autre de ce tell empêchent d'en prendre la mesure exacte. Cependant les tentatives faites au sol à cette fin, confrontées avec les mensurations de la butte elle-même, telles que la photographie aérienne les fait ressortir, permettent de lui attribuer une superficie d'environ 125 sur 110 m. Il était bâti, pour l'essentiel, en grandes briques plates. Au nord, le tell est bordé par un grand bassin rectangulaire, aujourd'hui encore approvisionné en eau, qui est vraisemblablement antique. L'emplacement de ce bassin, contigu au rempart, rappelle celui du fort byzantin de *Limisa*[118]. Cette caractéristique est de nature à corroborer l'hypothèse, fort vraisemblable selon laquelle Badès n'est autre que la ville de *Badé*, qui est l'une des cités dont Justinien ordonna la mise en état de défense après la seconde campagne de Solomon dans l'Aurès.

À l'ouest de la citadelle, sur la rive droite de l'oued El Arab, on distingue sur une longueur d'environ 900 m et une largeur variant entre 100 et 300 m, les traces d'un quadrillage qui pourrait correspondre à l'ancienne ville de Badès, qui fut un municipe

– si l'on en croit l'inscription de la zaouia des Beni Barbar, mentionnée ci-dessus (fig. 207) – plus tard un évêché, et à l'époque musulmane, au moins jusqu'au XIIIe siècle, une ville importante.

Elle était bordée à l'ouest, parallèlement à l'oued, par le grand canal venant de Khanga Sidi Nadji qui pouvait de ce côté lui servir de fossé défensif. Une branche de ce canal qui rejoignait l'oued en aval en aurait alors constitué la limite sud.

Cette situation sur la rive droite de l'oued El Arab, si elle était confirmée par des sondages, permettrait de répondre à la question que se posait au début du siècle le lieutenant Touchard (*A.A.A., ibid*, col. 2). Celui-ci, ayant constaté que le canal en question se trouvait sur la rive droite et la citadelle sur la rive gauche, se demandait comment ledit canal avait pu alimenter celle-ci et émettait l'idée que le lit de l'oued avait pu se déplacer d'est en ouest depuis l'Antiquité.

L'on a trouvé dans les murs du village actuel des fragments de colonne et des chapiteaux frustes, qui peuvent venir, soit de la citadelle, soit de la ville voisine.

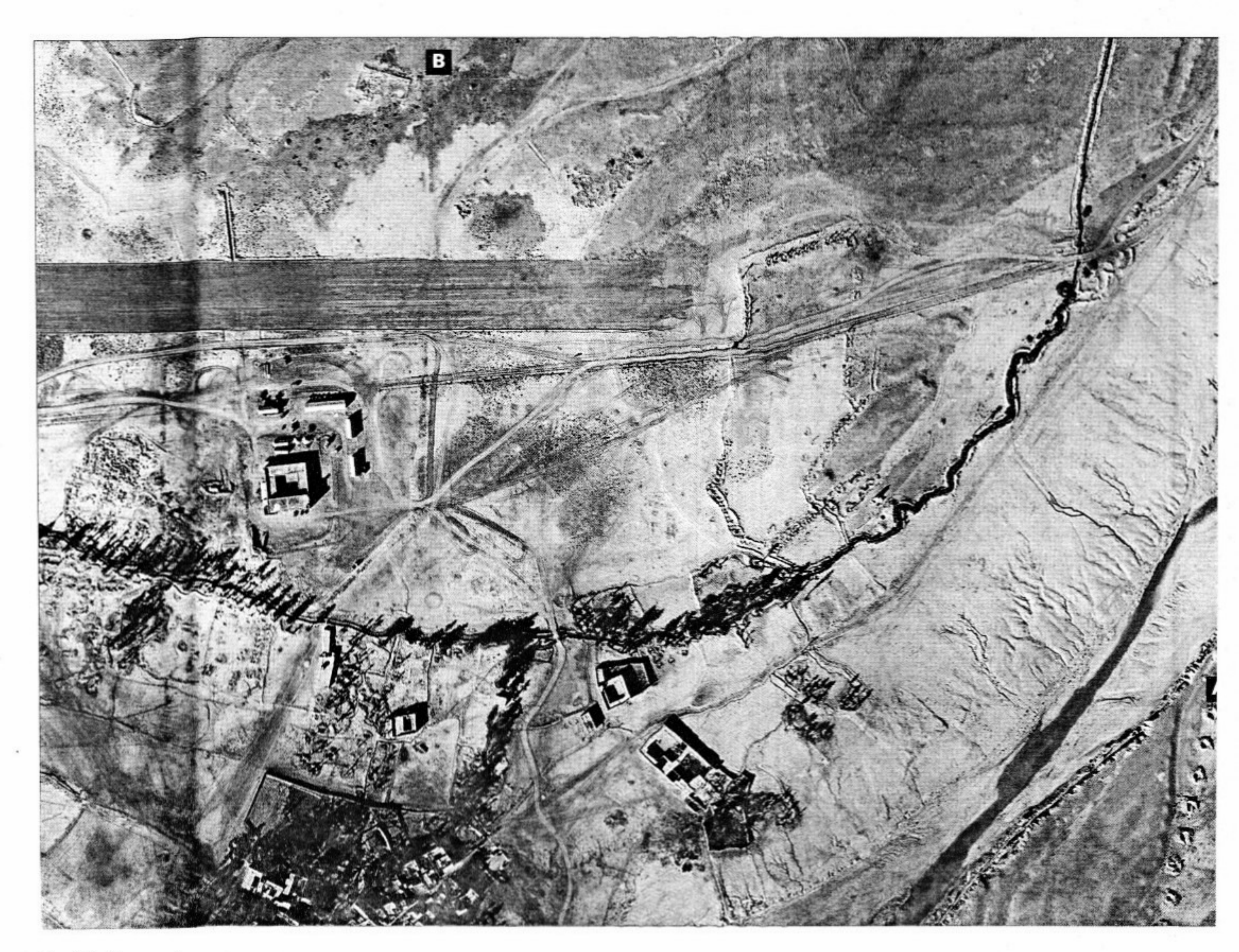


Fig. 218. Liana nord.
(Vue partielle, la partie sud est hors du champ de la photographie aérienne.). Échelle approximative 1/6 400.

Moitié nord du village de Liana. Au milieu du siècle dernier, Texier signalait la présence de colonnes antiques dans la mosquée du village[119]. Au nord, grande séguia de dérivation et piste d'aviation en cours de réalisation. À l'est du village, en A, suite de puits d'évacuation d'une foggara venant du nord[120]. À un km au nord, au-delà de la piste d'aviation, en B, vestiges d'un bâtiment d'environ 60 m sur 40 (ni signalé, ni prospecté) qui pourrait être antique.

Bilan provisoire

Si l'on compare les renseignements que nous ont livrés les archives de l'Armée de l'air avec ceux que contient l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, l'on constate qu'ils se complètent sur de nombreux points.

C'est ainsi que l'*Atlas* ne fait aucune mention, du moins aucune mention significative :

- de la ville d'Asefsou (18 ha) (fig. 137) ;

- de l'agglomération rurale d'Aïn el Aouad (ou Louafi), sa basilique et son théâtre (fig. 61) ;

- des deux *oppida* caractéristiques de Chbak ed Doud (fig. 148) et de Taberdga (fig. 204) ;

- de plusieurs sites importants du versant saharien, qui sont soit de grandes exploitations agricoles, soit des stations routières : Mendour[49], Romadia II (fig. 161), Bouchdar (fig. 164) ;

- d'un lieu de culte chrétien, probablement associé à un relais routier, Tiourga, (fig. 44) ;

- d'un important ouvrage militaire situé à la périphérie du massif, aux abords d'El Kantara : Bedoura (fig. 56) ;

- de cinq habitats-refuges protohistoriques : Tiourga (fig. 42), Bou Youssef (fig. 46), Tichoubar (fig. 69 et 71), Resquil (fig. 146).

Le caractère antique, protohistorique ou récent d'un site comme celui de Tahammamet (fig. 111) reste à préciser par une prospection au sol.

Par ailleurs des précisions, des informations inédites ou des plans ont pu être apportés sur Timgad (fig. 10 à 19), *Bagai* (fig. 20 à 22), les camp de *Thabudeos* (fig. 212), et de Badès (217), le fort byzantin de Yabous (fig. 34), la basilique de Tiharahin (fig. 74), l'implantation de la *vexillatio* de *Tfilzi* (fig. 78), le hameau de Guegaoun, ses dédicaces à la Triade capitoline et à une divinité inconnue (fig. 42), les grandes exploitations agricoles de Henchir Ikhetteben (fig. 187), Romadia II (fig. 161), sans compter plusieurs autres de dimensions moindres. Les vues aériennes des sites de Djemina (fig. 132) et Tizougarine (fig. 209) sont entièrement nouvelles.

Une large documentation a pu être aussi recueillie sur les principaux villages avant qu'ils ne subissent trop fortement l'impact de la modernisation, sur les greniers collectifs encore existants il y a un demi-siècle et sur la pratique de la culture en terrasses.

L'on trouvera enfin quelques vues susceptibles de compléter ou de corriger certaines des données fournies par le grand précurseur que fut J. Baradez, dans le secteur limité où nos recherches se sont recoupées, par exemple à Djemorah (fig. 84) et à Kikouina (fig. 105). Comme il l'a fait à la fin de son magistral ouvrage, il convient d'insister sur tout ce qui reste à faire pour étendre le champ de ces recherches, grâce à une meilleure exploitation du fonds des « Images de l'Armée de l'air », que nous n'avons pu examiner dans sa totalité. La confrontation de ces « images » avec les réalités au sol dans tous les cas où elle n'a pas encore été effectuée, pourra conduire, parfois, à une interprétation différente de celles que nous présentons ici.

Conclusions

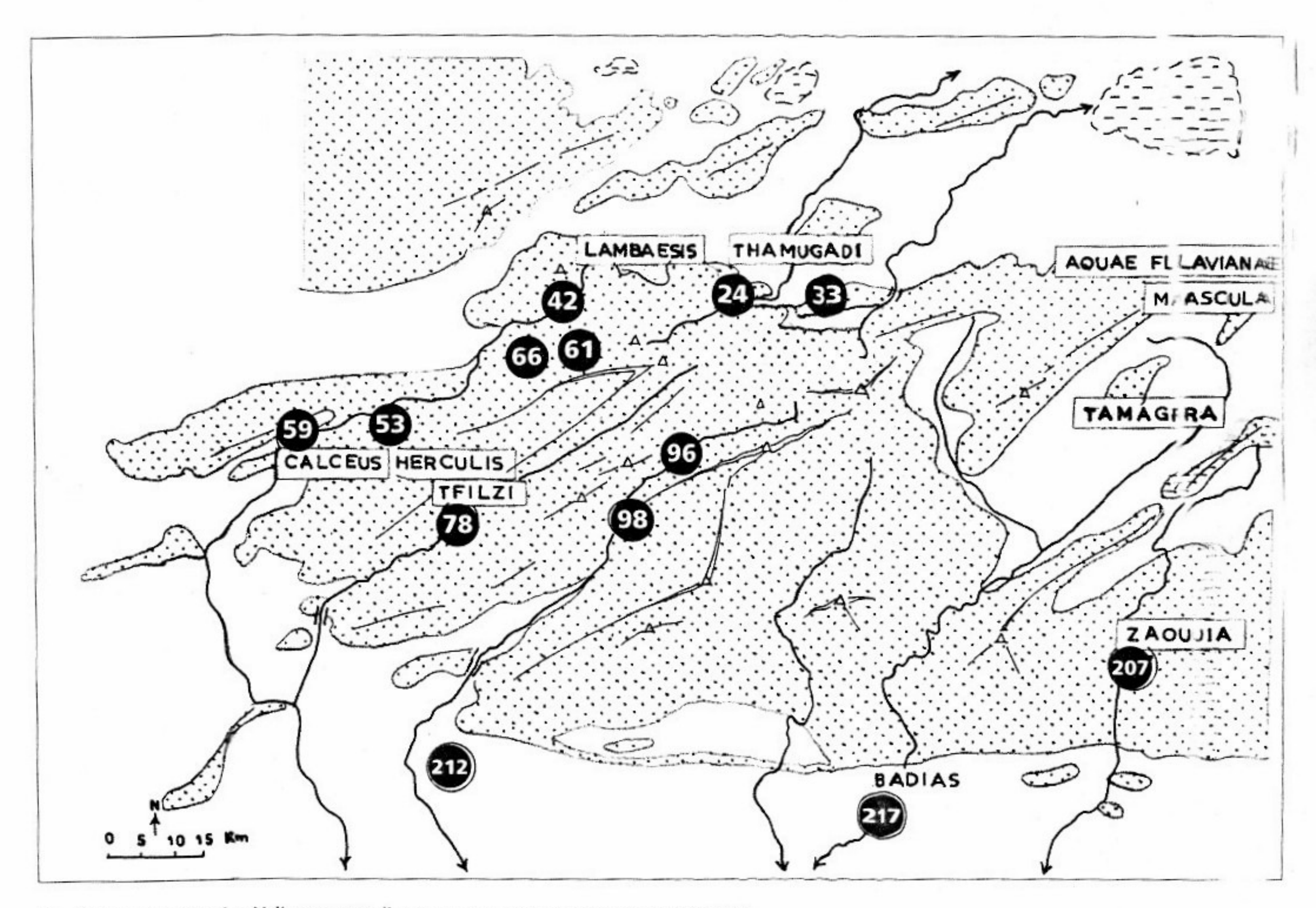


Fig. 219. Localisation des dédicaces aux dieux, aux empereurs et aux gouverneurs.

24. Antonin ou un de ses descendants.
24 (sud). Légat, sous Sévère Alexandre.
33. *Praeses* sous Gallien ou Claude II.
42. (NNE). Saturne et Ops sous Septime Sévère.
42 (NE). Silvain, sous Septime Sévère.
42. Jupiter, sous Septime Sévère.
Triade Capitoline, *Tamanti*, sous Sévère Alexandre.
42 (sud). *Salus* et Sources.
53. Aurélien.
59. Septime Sévère.
63. Neptune, sous Septime Sévère.
64. Jupiter, sous Philippe l'Arabe.
78. Marc Aurèle et L. Verus,
Triade capitoline, *Tfilzi*, sous Septime Sévère.
Jupiter, sous Sévère Alexandre. Mars.
78 (sud). Caracalla et Julia Domna.
Aquae Flavianae, Nymphes.
Tamagra. Légat, sous Sévère Alexandre.
96. *Imperator* Masties.
98. Antonin.
98 (sud). Marc Aurèle et L. Verus.
207. Septime Sévère. Valérien et Gallien.
212. *Deus invictus*.
217. Septime Sévère.

La connaissance que nous avions jusqu'ici de l'Aurès antique reposait, d'un côté, sur le travail des officiers des brigades topographiques, condensé et revu par Stéphane Gsell dans l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, et de l'autre sur quelques monographies locales, dont celle toujours utile de Lartigue. Dans une thèse précieuse rédigée en latin, E. Masqueray avait tenté une intéressante synthèse, passablement dépassée par les recherches de ce demi-siècle, mais qu'il faut connaître[121].

La collection des « Images de l'armée de l'air » a permis non seulement de mieux situer chacun des sites connus dans son environnement immédiat, mais encore d'en découvrir de nouveaux et, globalement, d'améliorer notre connaissance du massif. De cet ensemble de documents, confrontés avec ce que nous savions déjà par d'autres sources, il est possible de tirer certaines conclusions, ou du moins d'avancer, avec une extrême prudence, certaines hypothèses.

Une remarque préliminaire s'impose : si, pour diverses raisons telles que la régression de l'urbanisation, l'adoption par une large partie de la population d'un mode de vie semi-nomade, et une baisse spectaculaire de la démographie, les vestiges que l'on peut attribuer aux époques romaine et byzantine ont relativement peu souffert entre l'arrivée des Arabes et la conquête française, ces vestiges ont eux-mêmes traversé sept siècles d'histoire pendant lesquels des événements majeurs tels que l'implantation, puis le licenciement de la III[e] Légion Auguste, l'apparition du christianisme, le développement de l'oléiculture, l'invasion vandale et la reconquête byzantine, ont certainement eu une influence sur les conditions de vie et sur l'architecture locale.

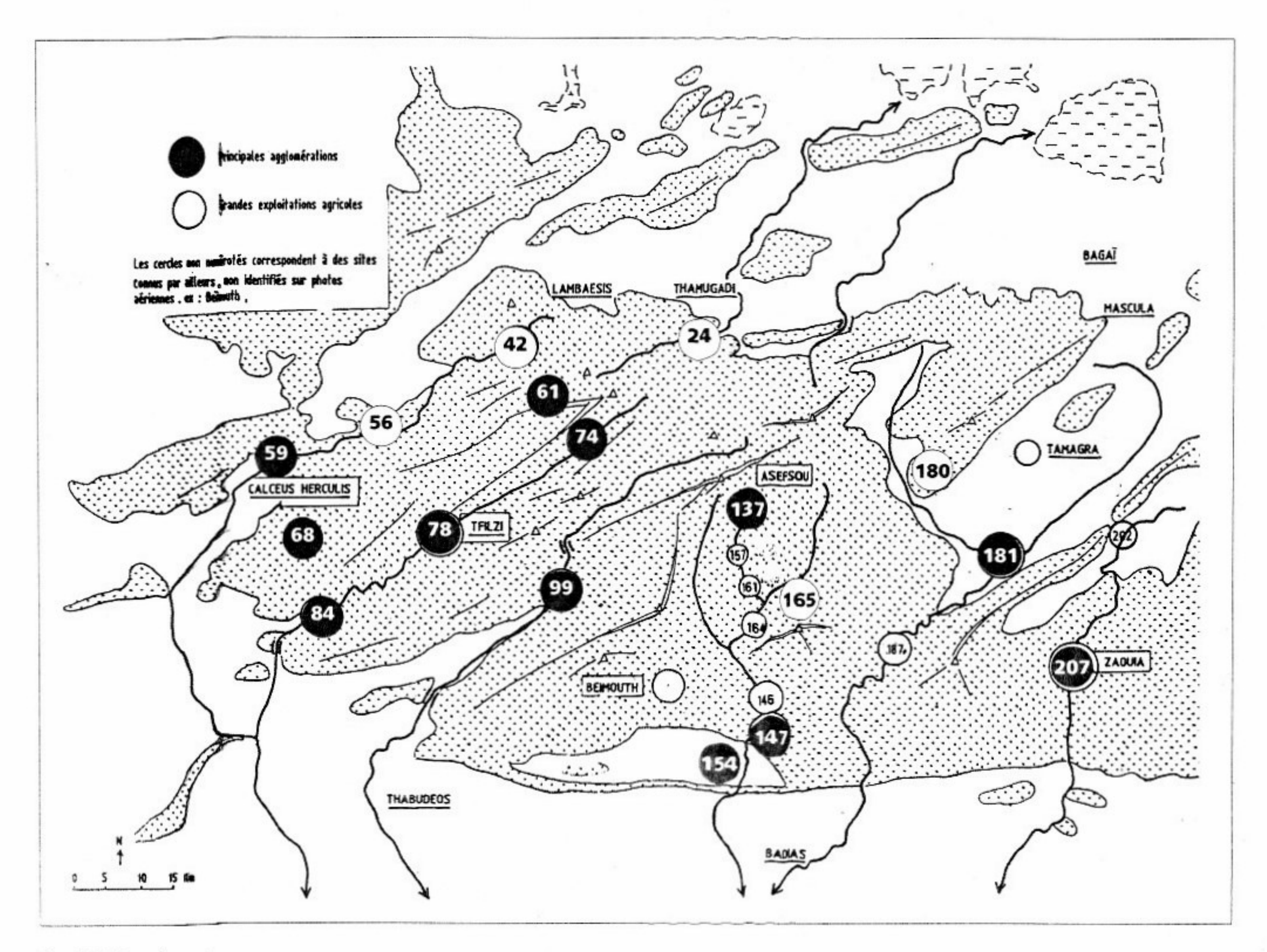


Fig. 220. Peuplement.

I. Le cadre historique

À la fin du Ier siècle après J.-C. sous les empereurs flaviens l'occupation de *Vazaïvi* (Zoui), d'*Aquae Flavianae* (Henchir el Hammam), et de Lambèse, où s'installent la IIIe Légion Auguste et le légat propréteur, marque l'entrée de l'Aurès dans l'histoire.

Sur ces événements, les sources historiques et littéraires sont muettes, le terme même d'Aurès, sous la forme grecque Aurasion[122], n'apparaissant qu'avec Procope, c'est-à-dire au VIe siècle.

Nous ne connaissions donc jusqu'ici le passé de l'Aurès que par un matériel épigraphique relativement abondant, représenté par une vingtaine de dédicaces impériales, qui s'échelonnent du règne d'Antonin à celui d'Aurélien et une centaine d'épitaphes. Les dédicaces impériales proviennent presque toutes de l'Aurès occidental, à l'exception de deux d'entre elles trouvées à l'extrême frange orientale de l'Aurès, qui jouxte le plateau des Nememcha et appartient déjà à un autre monde, plus tourné peut-être vers Théveste que vers Timgad. C'est aussi dans l'Aurès occidental que l'on rencontre la seule garnison militaire permanente de tout le massif, puisque Menaa (*Tfilzi*), a abrité, à tout le moins de 198 à 224, un petit détachement de l'Aile des Pannoniens, commandé par un décurion de la IIIe Légion (fig. 78).

À l'extrême est du massif, à la limite des Nememcha, à la zaouia dite des Beni-Barbar, on trouve une situation très semblable, avec peut-être l'amorce d'une organisation municipale, que fait pressentir la mention sur les inscriptions de décurions, d'un flamine perpétuel et du *populus* de cette petite cité[123]. Autre élément de similitude, la présence, à une époque plus basse, il est vrai, d'un petit détachement militaire qui élève un modeste autel pour le salut et la victoire des empereurs Valérien et Gallien[123].

Entre les deux, et plus précisément dans la vaste zone qui s'étend entre l'Ahmar Khaddou et le djebel Chechar, et qui, grâce à la culture de l'olivier, connaît un développement économique remarquable, l'on n'a trouvé jusqu'ici, est-ce une coïncidence ? aucune dédicace impériale, aucun autel consacré aux dieux du panthéon romain. S'il n'y avait le *veteranus ex praefecto g (entis)* de Chbak ed Doud (fig. 148) et le *vic (us)* ou les *vic (ani)*, que mentionne peut-être une inscription trouvée dans la haute vallée de l'oued Guechtane[124], l'on pourrait dire que jusqu'à l'apparition des premières églises et par conséquent de communautés chrétiennes, le vide institutionnel paraît total.

À partir de 442, l'Aurès tombe, théoriquement du moins, sous la coupe des Vandales, pour s'en dégager une quarantaine d'années plus tard. Dès 484 en effet les Maures de l'Aurès se révoltèrent et se proclamèrent indépendants de la Carthage vandale. L'on ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de les voir un peu plus tard donner à l'un d'entre eux, Masties, le titre d'*imperator*, que celui-ci conservera une dizaine d'années, sans doute jusqu'à la reconquête byzantine[125]. Mais l'on ignore si la campagne victorieuse que le général byzantin mena dans l'Aurès en 539 eut des conséquences durables.

II. La prospection au sol

Cela étant, mis à part ces deux centres intensément romanisés à la fin du IIe siècle, que sont *Tfilzi* et la *Zaouïa* des Beni Barbar, l'image qu'offrent les vestiges que l'on rencontre, diffère sensiblement de l'ouest à l'est du massif. Dans l'Aurès occidental, entre 166 et 244 principalement, se sont créés, autour d'un noyau de colons ou de vétérans, dont nous ignorons d'ailleurs le statut, quelques hameaux tels que Louafi en haute montagne, Tiharahin ou Djemorah dans l'oued Abdi, Rassira dans la vallée de l'oued El Abiod. Dans la campagne environnante nombreux sont les vestiges d'habitations. Mais il s'agit souvent de constructions de petite taille (moins de 20 m de côté), bâties en *opus africanum*, qui ne sont guère perceptibles par l'observateur aérien. En outre, la permanence ou du moins l'implantation durable de populations sédentaires a considérablement brouillé les plans de l'habitat antique dans les vallées les plus riches de l'oued Taga et de l'oued Abdi. La plupart des épitaphes recueillies dans l'Aurès occidental l'ont été à proximité de cet habitat rural et semblent de même époque. Aucune en tout cas n'est chrétienne.

Contrastant avec cet habitat médiocre, l'on constate l'existence, dans les bassins de l'oued El Arab et de l'oued Guechtane en particulier, de vastes exploitations agricoles, souvent accompagnées de villas et de riches mausolées, qui semblent indiquer l'instauration à basse époque d'un système latifundaire dont la principale source de revenus était l'oléiculture extensive et vraisemblablement l'exploitation forestière[126].

III. L'apport de la photographie aérienne

1. Contribution à une étude typologique de l'habitat rural antique

Ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus, nos recherches ont utilisé, en général, des vues à l'échelle du 1/5 000 ; c'est dire qu'une surface de 50 m de côté s'y présentait sous la forme d'un carré d'une centimètre ; toute structure inférieure à 25 m de côté y était donc difficilement repérable. Sauf exception, par conséquent, ce qu'en Libye R. Rebuffat appelle les « fermes modestes » ne comptant qu'un très petit nombre de pièces et G.D.B. Jones, les « farmsteads[127] » sont restés en dehors de notre champ d'observations.

D'autre part, sauf exception également, les schémas interprétatifs présentés, ne sont pas de véritables plans, mais des photo-croquis, établis d'après les vues aériennes, dont les données n'ont pu toujours être vérifiées au sol, si bien que, dans le détail, ils peuvent présenter, par défaut, car l'avion ne voit pas tout, ou par excès, car l'interprète n'est pas infaillible, de menues erreurs.



Fig. 221. Mosaïque d'El Alia.
(Musée du Bardo, Tunis.) (Cliché J.-P. Rey, Coquais.)

Au-dessus de deux hommes allongés sur le sol auxquels une femme offre à boire (ce qui dissipe toute idée d'une construction militaire), grande construction de forme approximativement carrée avec divers types de tours.

Cela dit nous avons tenté de classer les constructions rencontrées en fonction de leurs dimensions et de leur forme :

1.a. Les constructions quadrangulaires à cour centrale, qui sont la majorité.

1.b. Les constructions de forme trapézoïdale.

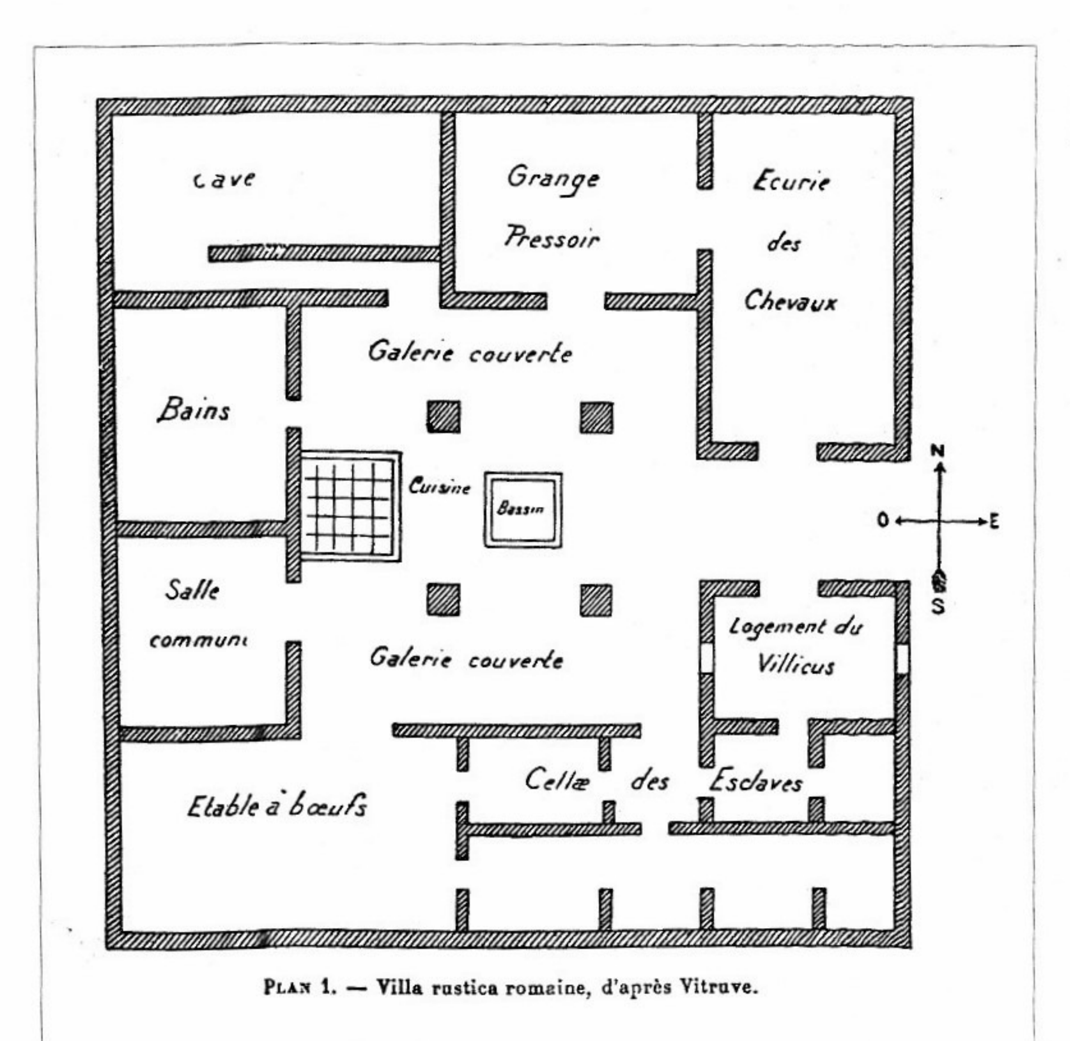
1.c. Les constructions rectangulaires précédées d'un portique.

1.d. Les ensembles atypiques.

1.a. Constructions quadrangulaires à cour centrale (pl. I)

« Roughly square », pour reprendre le terme de G. D. B. Jones, elles sont délimitées par un mur d'enceinte contre lequel prennent appui divers corps de bâtiments. Elles correspondent à la « ferme à cour centrale », ou « courtyard farm », étudiée en Libye par R. Rebuffat[128] et G.D.B. Jones[129]. Nous avons hésité, cependant, à utiliser systématiquement ce terme de ferme, après avoir constaté qu'en certains cas, le même plan a été utilisé, à Romadia II (fig. 163) pour une huilerie, ou à Tiourga (fig. 44-45) pour ce qui semble être le bâtiment central d'une station routière plutôt qu'une exploitation agricole, que l'on a quelque mal à imaginer dans cette vallée étroite et boisée.

En fait, elles sont très proches de la ferme type décrite par Vitruve (pl. I, 9) et en dérivent probablement. Ces constructions sont parfois dotées de tours d'angle carrées intégrées dans le plan quadrangulaire initial, ou faisant saillie à l'extérieur. Il en est ainsi, semble-t-il, à El Ksar et à Henchir Ikhetteben (pl. I, n° 2, 6 et 7). À Gemi (pl. I, 8) cette tour fait saillie au milieu d'un des côtés. Le plan 16, 3 et l'essai de restitution 16, 4, de G.D.B. Jones (p. 269-270), ainsi d'ailleurs qu'une mosaïque du musée du Bardo à Tunis (fig. 221), donnent une bonne idée de ce type de constructions. Bâties souvent sur de légères éminences au-dessus des voies de communications, donc en des positions que leurs inventeurs au siècle dernier, influencés par les préoccupations du moment, considéraient



PLAN 1. — Villa rustica romaine, d'après Vitruve.

Planche I. Plan-type d'habitat rural,
D'après Vitruve, reconstitué par A. Grenier, Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices, *Paris 1906.*

d'emblée comme stratégiques, leur silhouette sévère les a fait prendre souvent pour des postes militaires, sans que rien n'ait, depuis, étayé ces hypothèses.

En ce qui concerne leurs dimensions, on peut les classer en deux catégories, carrés de 33 m et carrés de 45 m de côté, soit une superficie qui oscille entre 1 000 et 2 000 m², qui est donc légèrement supérieure à celle que l'on trouve en Libye dans le bassin du Zemzem (1 225 m²), mais il ne fait pas de doute que des constructions de dimensions inférieures aient aussi existé. Ces bâtiments carrés sont parfois intégrés à des ensembles plus importants, dont ils sont peut-être le noyau initial (*cf.* Ksar Roumia II, fig. 168.2).

1.b. Constructions de forme trapézoïdale

Cette forme est peu fréquente (planche II). Elle paraît plus élaborée ; peut-être répondait-elle à une fonction moins strictement utilitaire que la précédente, on la trouve :

– à Guegaoun (fig. 42, planche II, 11). L'on pourrait penser à la demeure du propriétaire d'un domaine rural, car l'on a copié tout près de là, une inscription rupestre faisant mention de *praedia*. Mais, à l'inverse, deux dédicaces, l'une à la Triade capitoline, l'autre à Jupiter, provenant des abords immédiats de cette construction, suggèrent plutôt un édifice public tel qu'un temple ou un marché, car l'un de ces textes, malheureusement tronqué, fait, peut-être, référence à un *ma[cellum]*[130]. L'inscription rupestre aurait alors servi à marquer la limite entre le domaine privé et le domaine public.

– à Henchir Ikhetteben (fig. 189, planche II, 12). Ce site est bâti sur les bords de l'oued El Arab, à un emplacement où les eaux de la rivière, sont retenues par une série de barres rocheuses qui offrent au regard une suite de plans d'eaux. En face s'élève l'élégant mausolée représenté page 226. Les bâtiments eux-mêmes s'ouvrent sur un péristyle, qui dénote des préoccupations esthétiques, peu communes dans ces montagnes.

– à Romadia I (fig. 162, planche II, 13), au milieu d'un ensemble important de constructions couvrant une superficie de 3 ha, dont elle pourrait représenter la zone habitat.

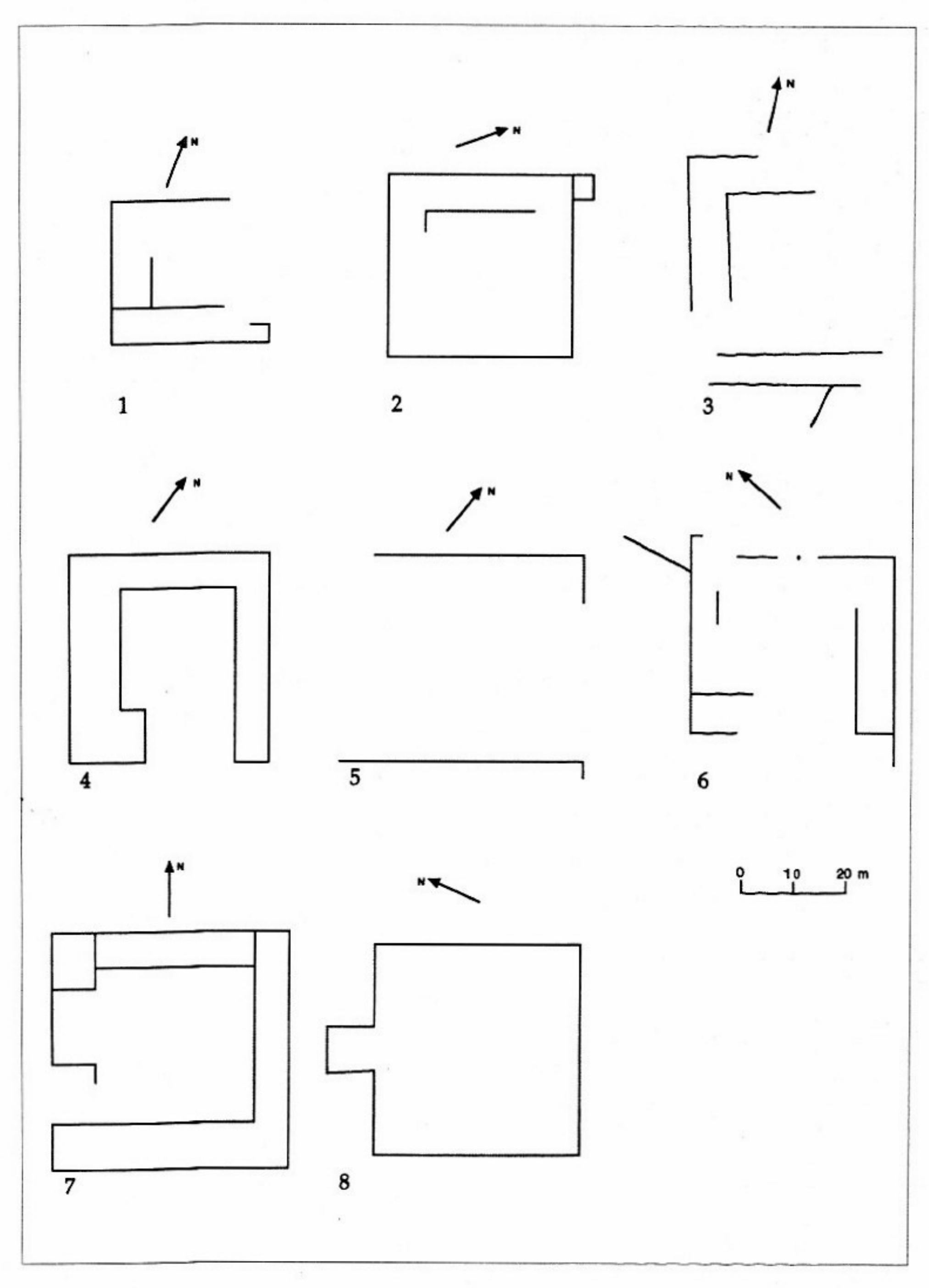


Planche II. Représentation schématique de diverses constructions sur plan carré.
Mise à la même échelle (pour une étude détaillée, se reporter, dans tous les cas, à l'original, le carré représenté ici s'intégrant parfois dans un ensemble).

1. Tiourga, O. Fedhala, fig. 45, 1.
2. El Ksar, O. Tkout, fig. 110.
3. Romadia II, O. S. Fatallah, fig. 162,2.
4. Confluent Arab/Mellagou, fig. 181,3.
5. Tibaliyn, O. El Arab, fig. 186,2.
6. Ikhetteben, O. El Arab, fig. 192.
7. *Id.*, fig. 194.
8. Gemi, O. S. Fatallah, fig. 167,2.

On notera aussi à Ksar Roumia II (167,2), un carré presque parfait (32 x 33 m) qui est peut-être le noyau initial de la construction.

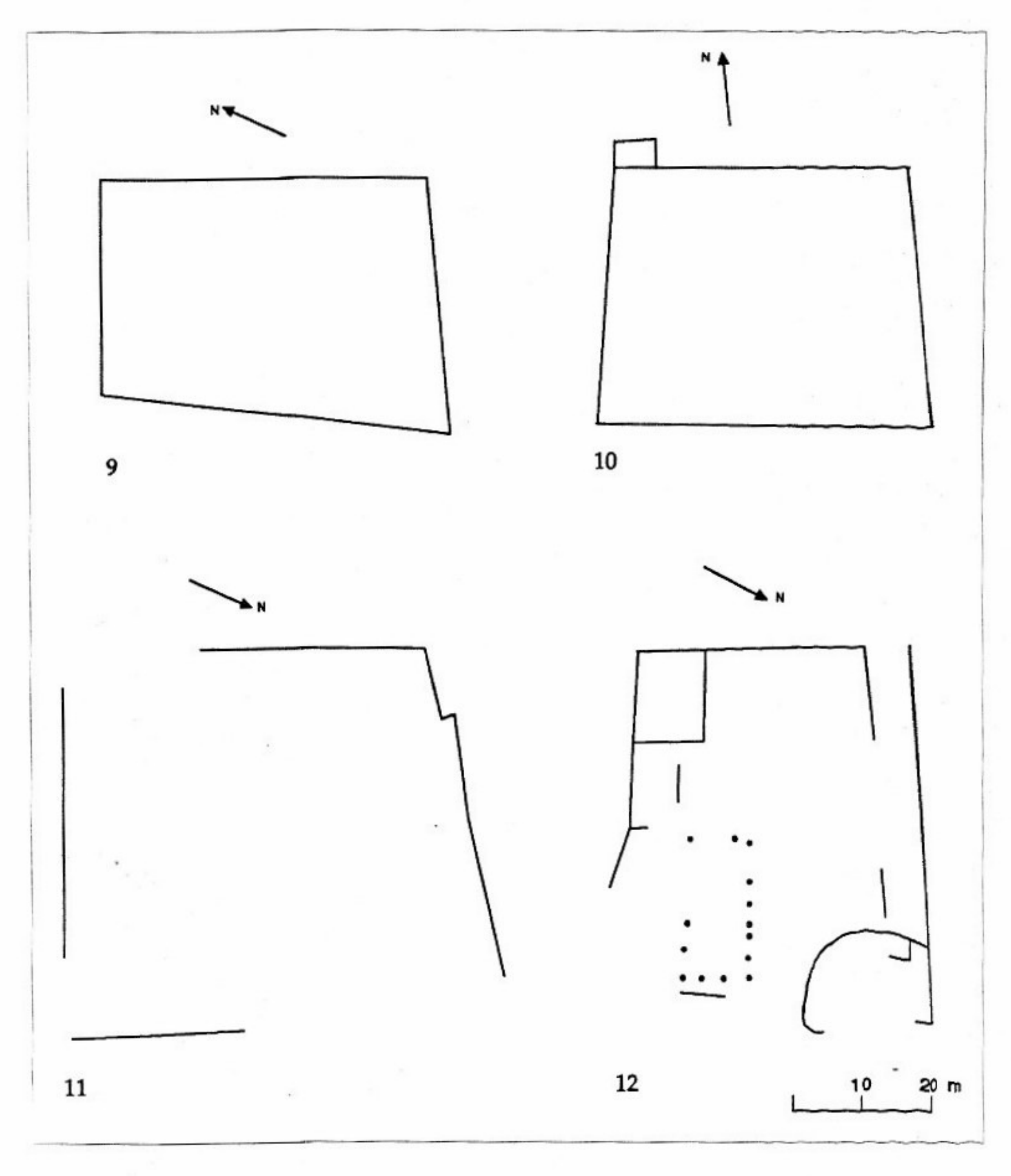


Planche III. Représentation schématique de constructions de forme trapézoïdale.

9. Carrefour de Bou Aïoun, fig. 41.

10. Guegaoun, fig. 43.

11. Romadia I, fig. 159.

12. Ikhetteben, fig. 189.

Si la forme trapézoïdale se justifie dans un tissu urbain, où elle semble répondre à la nécessité d'utiliser au mieux le terrain disponible, elle s'explique moins bien à la campagne, où généralement le terrain ne manque pas.

– Les ruines assez peu distinctes que l'on voit au confluent s oueds Douffana et Bou Aïoun (fig. 41) reposent sur un cle en pierres à bossage de plan trapézoïdal (pl. 11, 13).

c. ***Constructions rectangulaires précédées un portique rectiligne***

Ce type de construction se rencontre en deux exemplaires hbak ed Doud : fig. 149, 2, bâtiment rectangulaire a, de 32 m 20.

Ibid, bâtiment rectangulaire c, de 20, 80 sur 15 m. Ils sont et l'autre précédés d'un portique à piliers.

Ibid, bâtiment d, le même type de piliers a été utilisé ici is le plan manque de netteté.

L'existence de ces constructions, bâties avec beaucoup de soin, sur un éperon d'accès difficile, dans un site grandiose et sauvage, est surprenante. L'architecture en est robuste, la pierre de très belle qualité, très bien appareillée et finement polie, est comme neuve. Ce plan de *villa* avec portique très répandu dans le monde romain, n'avait pas, jusqu'ici, d'équivalent dans l'Aurès et l'on est tenté de se demander s'il ne s'agit pas de résidences d'été, construites en altitude pour éviter la chaleur étouffante de la vallée et du Sahara tout proche. Les noms libyques ou libyco-puniques relevés, sur des stèles dans un site contigu, pourraient signifier que les occupants de ces demeures étaient des Libyens peu romanisés.

1.d. Ensembles atypiques

À côté de ces trois catégories, il est de nombreux sites, que nous avons décrits au passage, mais qui sont trop atypiques pour que, tout au moins dans le cadre de cet ouvrage, nous puissions les classifier. L'on remarquera que malgré l'emploi courant dans la toponymie locale du terme « ksar », terme équivalent au « gasr » libyen, l'on n'a jusqu'ici rencontré dans l'Aurès, rien de semblable à la ferme fortifiée libyenne, sauf, peut-être, le site vu par Birebent dans la vallée de l'oued El Ma (fig. 172) et celui de Gemi (fig. 168).

Cependant l'on ne peut exclure que le grand ensemble architectural de Bouchdar, composé de deux bâtiments rectangulaires juxtaposés, tous deux en pierres de taille, qui occupent la façade sud d'une cour carrée de 50 m de côté, bâtie, elle, en *opus africanum*, réponde aussi à un besoin de sécurité (fig. 166).

À l'exception de Bouchdar, de Ksar Roumia et de Gemi les architectes des constructions que nous avons décrites ont utilisé, en général, l'*opus africanum*, c'est-à-dire des moellons renforcés à intervalles réguliers par des pierres de taille, dont l'ossature est parfois perceptible vue des airs. Ainsi que l'a fait remarquer B. Hitchner[131] la construction en pierres de taille, l'*opus quadratum*, est souvent réservée aux murs d'huilerie appelés à résister à la forte pression qu'exerce sur eux le levier du pressoir. Il est aussi volontiers utilisé pour solidement établir les angles des grandes constructions.

On note une forte concentration de ces constructions sur le versant méridional du massif, au sud-est principalement, région aujourd'hui fort pauvre où la pluviométrie moyenne est inférieure à 400 mm (fig. 223) et dont, par ailleurs, les sols, à l'exception de quelques fonds de vallées, ne se prêtent guère à la culture des céréales ; c'est aujourd'hui le domaine du pin d'Alep au nord, du genévrier au sud, dont les vues aériennes montrent la densité. Sans doute exploitait-on cette forêt dans l'Antiquité, car le bois était nécessaire à l'économie de l'Afrique antique et certaines de ces exploitations rurales pourraient avoir tiré leurs richesses de son commerce, mais nous n'en avons aucune preuve tangible. Le plus probable est donc que la prospérité, évidente, de ces fermes, reposait d'abord sur la culture de l'olivier, que le nombre de pressoirs rencontrés suggère[132].

Cet arbre, comme le pin d'Alep, se contente de terres assez pauvres et à la limite, comme en Libye par exemple, d'une pluviométrie de l'ordre des 250 mm annuels. Ici les conditions climatiques lui sont plus favorables ; mais il fallait, avant de planter, défricher cette forêt, qui prouve, par la vigueur avec laquelle elle a reconquis le terrain perdu, qu'elle est bien là dans son milieu naturel, construire ensuite, sur les pentes les plus fortes, des banquettes destinées à accueillir les plantations nouvelles. Il fallait, enfin, attendre une dizaine d'années la première récolte. Comme l'a montré naguère Tchalenko pour la Syrie[133], l'oléiculture supposait donc, au départ, des capitaux et n'était pas à la portée du premier petit paysan venu et l'on comprend qu'elle se soit mieux accommodée d'un système de grandes propriétés, que la dimension des édifices rencontrés rend probable.

Aucun d'entre eux n'est daté et le seul élément précis de datation, que l'on puisse en rapprocher, est une inscription du IIIe siècle, trouvée à Tamagra, à une trentaine de kilomètres au sud de Khenchela, qui fait allusion à un domaine du clarissime Julius Junianus Martialinus, qui fut légat propréteur sous Alexandre Sévère[134]. Tout près du mausolée de l'Henchir Ikhetteben, qui ne porte aucune inscription, le tombeau familial des Vitellii, composé de trois caissons juxtaposés, évoque lui aussi le IIIe siècle, voire même une époque un peu plus haute[135].

Mais dans l'ensemble la céramique des IVe et Ve siècles collectée sur ces sites, et la prépondérance parmi les petits bronzes trouvés sur place[136], de spécimens du IVe siècle, postulent pour un développement intensif, mais relativement tardif, de la culture de l'olivier.

Cette tardive mise en valeur des terres pourrait expliquer en partie le silence des inscriptions, puisque c'est précisément au Bas-Empire que l'écrit s'est raréfié en Afrique[137].

Parmi ces constructions, certaines ont subi des remaniements à basse époque, à savoir essentiellement, l'adjonction de tours ou de bastions, qui en ont modifié l'ordonnance primitive pour en accentuer le caractère défensif. Tel est, du moins, le sentiment que donnent des ensembles comme celui de Mendour (fig. 49) ou de Bouchdar (fig. 166).

2. La mise en valeur des terres. Les cultures en terrasses

Partout où le relief accentué le nécessite et où la pluviométrie est suffisante, on voit apparaître dans le paysage aurasien la culture en terrasses, que la photographie aérienne met particulièrement en valeur ; nous en avons sélectionné ici quelques-unes ; certaines, dans la vallée de l'oued Abdi par exemple se présentent comme une simple continuation en altitude des jardins de la vallée et ne s'interrompent que lorsque la pente devient vraiment trop forte pour que la construction de banquettes soit encore possible. Ainsi en est-il sur les flancs sud du djebel Mahmel au-dessus de Tiharahin (fig. 76).

Ailleurs, dans le massif de l'Ahmar Khaddou par exemple, au-dessus de l'étage des terrasses, sont aménagés des replats, où sont cultivées les céréales d'été (fig. 124 et 126). Ces parcelles sont éloignées de tout village, et le début des labours et celui de la moisson y sont régis, aujourd'hui encore, par un strict calendrier qui, selon les saisons, conduit leurs propriétaires de la montagne au Sahara, où ils ont aussi des terres, et vice-versa.

En quelques secteurs privilégiés la terrasse est irrigable et permet un habitat permanent (fig. 122).

Mais, contrairement à ce que laisse entendre J. Despois[138], un grand nombre de ces terrasses se contentent d'eaux de ruissellement, d'eaux pluviales ou d'eaux provenant de la fonte des neiges et ne sont pas irriguées (fig. 224).

Leur ancienneté est inconnue. Nombre d'entre elles ont été abandonnées dans un passé récent et l'on y voit encore

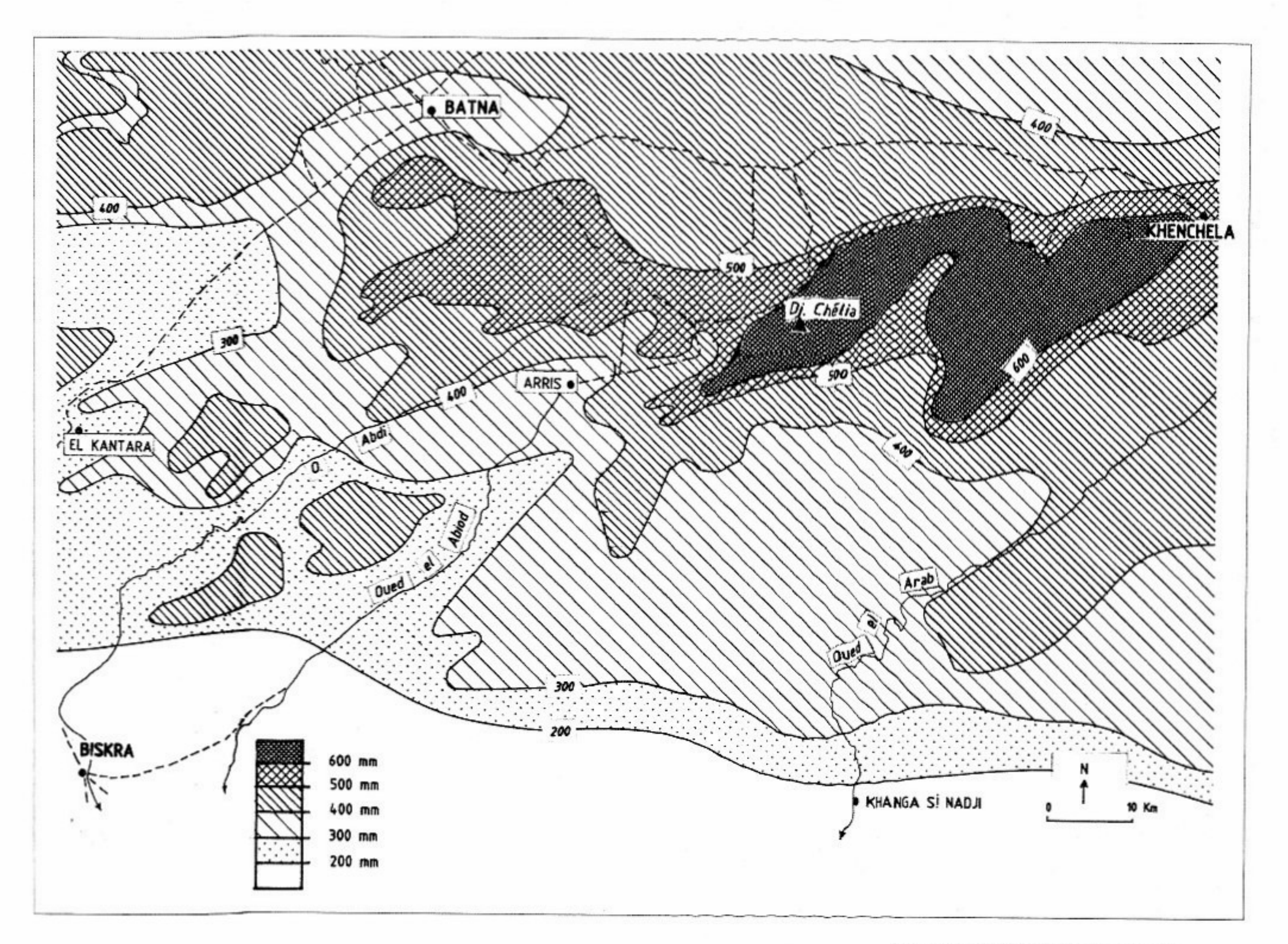


Fig. 223. Pluviométrie de l'Aurès.

Fig. 224. Cultures en terrasses au-dessus de Menaa.
(Cliché S. Sainsaulieu.)

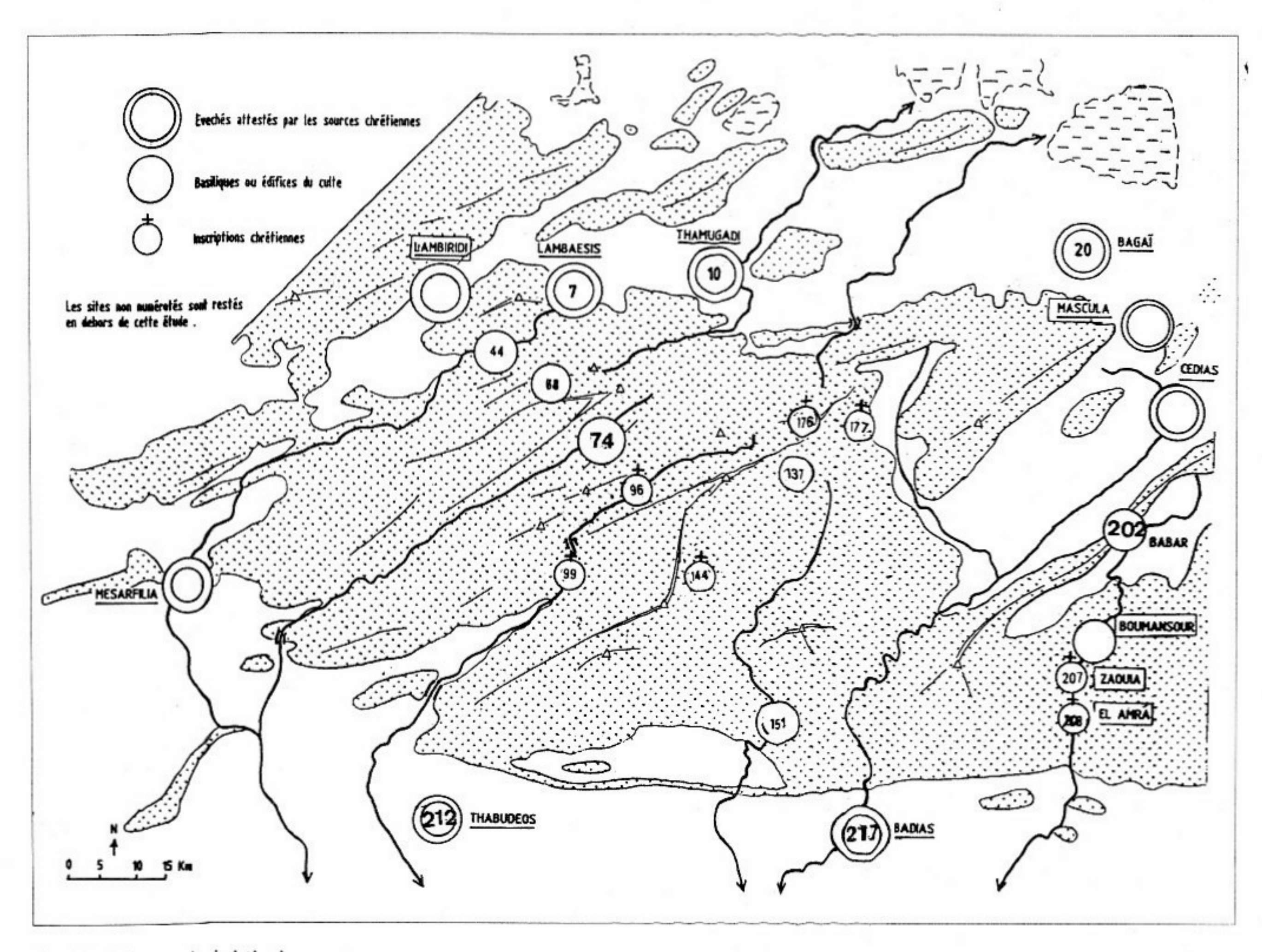


Fig. 225. Présence de christianisme.

des traces de culture ; d'autres abandons s'inscrivent dans un paysage antique. Peut-être leur développement initial a-t-il coïncidé avec la création dans l'Aurès d'une oléiculture intensive et leur abandon avec sa disparition, ce dernier phénomène étant lui-même lié à des événements qui restent du domaine de l'hypothèse : mévente de l'huile due à une fiscalité excessive[139], ou à une surproduction durable, baisse de la démographie, apparition de populations moins douées pour l'oléiculture. Certaines olivettes ont disparu il y a moins d'un siècle[140].

Il faut cependant noter que dans l'Aurès, l'habitat antique se situe en général au-dessous de l'habitat récent. Il semble donc que les Romains aient généralement préféré conduire les eaux d'irrigation vers des terres plus aisées à cultiver, situées à une altitude moindre, donc à avoir moins souvent recours à la culture en terrasses. Comme le fait remarquer Despois[141] la culture en terrasses n'est donc pas un phénomène nécessairement lié à la présence romaine, même si « il est vraisemblable que l'influence de Rome et l'augmentation de la population... ont amené une extension et une systématisation de la culture en terrasse en même temps qu'un développement de la culture irriguée ».

Quelle que soit la date à laquelle il faut faire remonter sa généralisation, ce mode cultural a permis, au prix d'un travail prodigieux, l'exploitation intensive du massif.

Fût-ce la solution de désespoir d'une population pressée par la faim, ou bien la volonté raisonnée d'une classe possédante de faire rendre à la terre un maximum de produits commercialisables, il est bien difficile de le dire. Cependant l'on a peine à imaginer qu'une série d'efforts individuels ait permis un résultat d'ensemble apparemment cohérent. Il est probable que, comme pour la répartition des eaux d'irrigation, il a fallu, soit l'autorité de quelques grands propriétaires, soit celle d'une collectivité solidaire du type jemaa, pour inspirer et diriger ces travaux. Mais il est sûr qu'aujourd'hui ce mode d'ex-

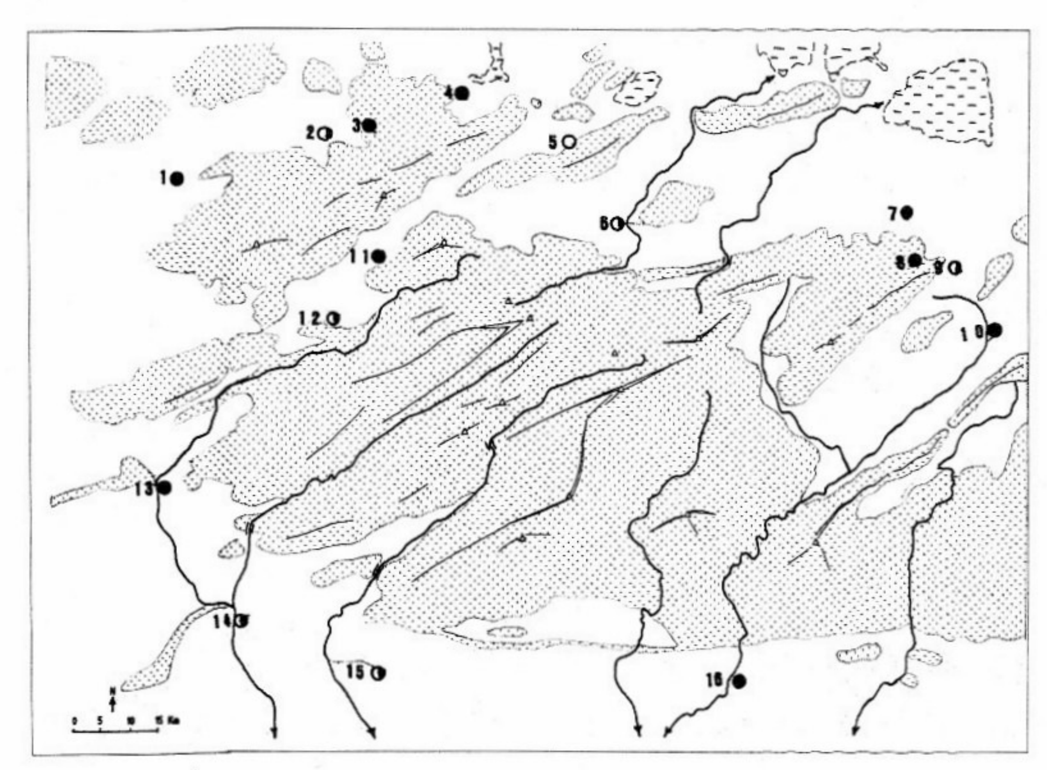


Fig. 226. Carte des évêchés de Numidie méridionale en 411. *(D'après S. Lancel,* Sources chrétiennes, *IV, n° 337.)*

1. Nicivibus
2. Lamasba
3. Lamsorti
4. Lamiggiga
5. Casae
6. Thamugadi
7. Bagaï
8. Aquae Flavianae
9. Mascula
10. Cedias
11. Lambiridi
12. Thacarata (?)
13. Mesarfelta
14. Vescera
15. Thabudeos
16. Badias

○ = Évêché catholique
● = Évêché donatiste
◑ = Évêché catholique et donatiste

ploitation, hors des périmètres irrigués, est en voie de disparition.

3. Les débuts de l'urbanisation ; apparition des édifices chrétiens

Au IVe ou Ve siècle, le développement du christianisme rural se traduit dans l'Aurès occidental par l'apparition, dans les petites agglomérations créées aux siècles précédents, de basiliques rustiques fort semblables à celles qu'on voit en Numidie centrale[142]. De ce phénomène, les vues aériennes rendent fort bien compte : à Tiharahin, elles nous aident à situer en limite de l'agglomération, une basilique fouillée en 1941 (fig. 75). À Aïn el Aouad (ou Louafi) (fig. 61) elles nous en font découvrir une autre, à l'extrémité d'un village qui n'était connu jusqu'ici que par une dédicace à Neptune, datée du règne de Septime Sévère ; à Tiourga, elles nous permettent de préciser la position d'un sanctuaire chrétien érigé probablement dans le cadre d'une *mansio* (fig. 44).

Dans l'Aurès oriental dont le développement économique est plus tardif, c'est sans doute à la même époque qu'Asefsou prend les dimensions d'une ville et se dote d'une basilique (fig. 136 et 137). Dans le village d'El Baal, des vestiges d'édifices chrétiens sont probables (fig. 151). Quant aux sites de Draa Beni Mistir ou de Tabitouret (fig. 144), situés juste en bas de la falaise de l'Amar Khaddou, où l'on a relevé des inscriptions importantes, ces textes pourraient marquer l'existence de chapelles votives ou de *loca sanctorum*, plutôt que de basiliques paroissiales.

Sans doute faut-il faire une place à part aux vestiges chrétiens du djebel Chechar ou de l'oued Bedjer, qui sont nombreux, apparemment tardifs, souvent d'une plastique remarquable, mais qu'il est difficile de rattacher à un monument précis, tant le paysage antique a été bouleversé par la permanence d'un habitat sédentaire[143].

En tout cas, grâce en partie à ces nouveaux documents, il est possible aujourd'hui d'affirmer que chacune des vallées de l'Aurès, comptait au moins une basilique et peut-être d'autres lieux de culte chrétien. Si aucun n'a été identifié à ce jour dans la vallée de l'oued El Arab, qu'avoisinent pourtant les évêchés de *Bagaï*, de *Mascula*, de *Bades* et de *Cedias*[144] et les actives communautés chrétiennes de l'oued Bedjer et de l'oued Guechtane, cette absence résulte sans doute d'une insuffisante prospection. Autrement dit, contrairement à ce que donnerait à penser par son silence un ouvrage récent[145], l'ensemble du massif a été christianisé, mais peut-être à une date assez basse.

4. Dispositif militaire

Nous avons vu ci-dessus que beaucoup de constructions, que l'on aurait pu prendre pour des ouvrages militaires, n'étaient bien souvent que des relais routiers, des fermes ou de simples huileries. S'ils étaient construits sur des hauteurs,

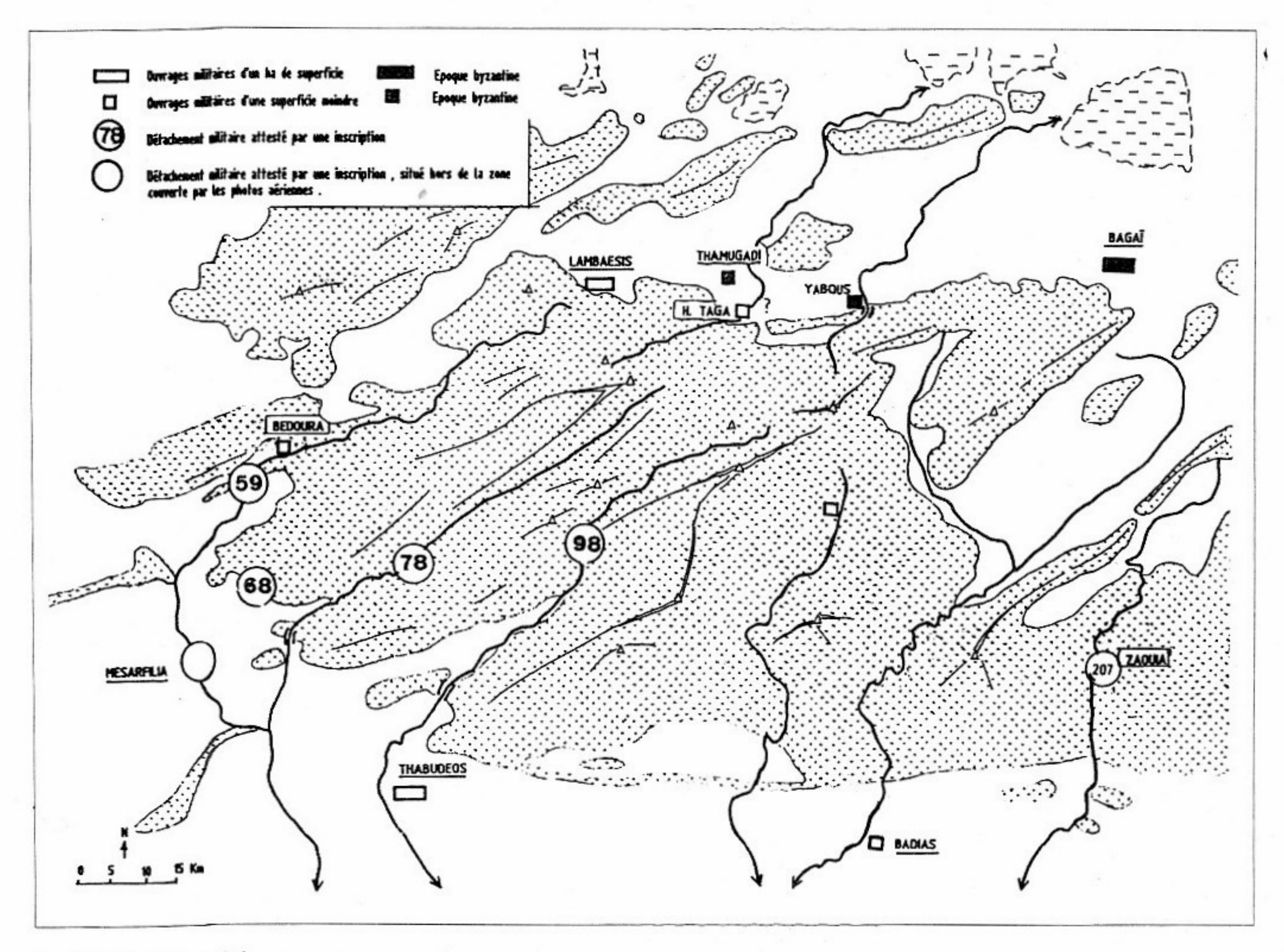


Fig. 227. Dispositif de défense et mouvements de troupes.

c'était, selon les recommandations de Varron[146] pour des raisons climatiques ou sanitaire, sans préjuger naturellement de leur transformation, à une époque plus tardive, en habitats fortifiés.

Ainsi le rôle militaire du grand ensemble de Mendour (fig. 49), que j'avais naguère avancé[147], me paraît-il aujourd'hui beaucoup plus douteux. La photographie aérienne permet aussi de rayer de la liste des constructions militaires de l'époque romaine « la forteresse » de Medina, qui a pu être confondue avec une redoute élevée par le général Bedeau en 1845, dont le tracé est bien visible et les dimensions conformes aux descriptions de l'époque[148] (fig. 93).

Quant au caractère militaire de ce que Baradez appelle le fort de Kikouina, bâti en galets d'oued (fig. 105) et qu'il est impossible de dater, il paraît, pour le moins, douteux.

En fait, les ouvrages militaires proprement dits sont peu nombreux et se trouvent presque tous à la périphérie du massif. L'on a cru longtemps qu'ils étaient destinés à contenir les populations supposées hostiles vivant dans les vallées aurasiennes[149]. Les traces abondantes de la romanisation du massif ne permettent plus guère aujourd'hui d'accepter cette hypothèse et la meilleure explication stratégique d'un dispositif encerclant l'Aurès, est celle qu'à une époque, il est vrai beaucoup plus tardive, nous donne Procope : empêcher que des tribus hostiles, venues de l'extérieur, ne viennent s'y installer[150]. Les points forts de ce dispositif de protection ceinturant l'Aurès, Lambèse et Timgad, alternativement, *Bagaï* et *Mascula*, *Bades* et *Thabudeos*, sont bien connus. Nous avons, ci-dessus, fait état des indications complémentaires ou différentes trouvées dans les archives aériennes et n'y reviendrons pas ; mais il convient d'évoquer ici plus longuement Bedoura. Remarquablement placé au nord de la passe d'El Kantara qui commande les relations entre le nord et le sud de la Numidie, le site de Bedoura était connu de longue date, l'étendue de ses ruines également. Mais seule la photographie aérienne a permis de repérer le camp en question, dont Bara-

lez, préoccupé surtout par le *limes* saharien, ne parle pas et n'a sans doute pas vu.

Or ce pourrait être le camp des soldats de la IIIe Légion, ou celui des Palmyréniens chargés de contrôler la passe d'El Kantara, qui n'a pas jusqu'ici été identifié[151]. Il est vrai que l'enceinte de Bedoura n'a pas la belle ordonnance des camps de l'époque des Antonins ou des Sévères : sa forme légèrement trapézoïdale et ses bastions d'angle, qui pourraient être des ajouts ultérieurs, l'apparenteraient plutôt aux forts de Sebaa Mgata et de *Thabudeos* considérés en général comme plus tardifs et qui ont à peu près les mêmes dimensions[152]. Quant aux quelques fragments de céramique recueillis sur place, en surface il est vrai, ils sont du Ve siècle, ce qui dénote une longue occupation du site, mais n'en marque pas la limite haute. En fait seul un sondage permettrait de dater cet ouvrage avec quelque précision.

Toutes proportions gardées, c'est un peu dans la même situation défensive par rapport au massif, en retrait d'une passe étroite, que se trouve, entre Timgad et Mascula, le fort de Yabous (fig. 34). Après les succès remportés dans l'Aurès par Solomon en 539, Justinien fortifia les villes de la région et fit construire deux forts qui avaient pour objet d'interdire aux Maures de revenir dans l'Aurès[153]. L'un d'eux s'appelait *Dabousis* et il est très tentant de le situer à Yabous, dont le style s'apparente de près à la forteresse byzantine de Timgad (fig. 38). L'autre s'appelait *Gaiana* et correspond peut-être à la ferme fortifiée d'oued Taga, qui barre l'accès de la montagne en venant de Timgad (fig. 24). Il est assez remarquable qu'aujourd'hui encore une piste muletière rectiligne mette en relation Henchir Taga, Yabous et un autre fortin de même dimension signalé par Gsell plus à l'est en direction de la place forte de Bagaï (*A.A.A.*, f° 27, 381).

Enfin l'on ne saurait, sous cette rubrique, passer sous silence, le fortin dont Birebent signale la présence au cœur de l'Aurès dans le massif des Beni Imlloul. Il n'en a malheureusement pas donné de plan et ses dimensions réduites n'ont pas permis jusqu'ici d'en retrouver la trace sur les archives aériennes. Cependant les indications de Birebent sont assez précises pour qu'il ait été possible d'en imaginer le plan (fig. 172), assez semblable à celui de Beniah Ceder en Tripolitaine (fig. 173)[154], qui n'est peut-être qu'une ferme fortifiée. Construit au bord d'une voie, dont Birebent a vu les vestiges, dans un secteur forestier d'accès particulièrement malaisé, il est difficile de le rattacher à un quelconque système défensif. L'on pourrait songer à une *mansio* fortifiée destinée à abriter les voyageurs ou les agents de l'Annone sur cette voie qui, selon Birebent, se continuerait jusqu'à Oulja et qui a pu en effet servir à drainer vers Timgad la production agricole de la région[155].

Les oppida *de Taberdga et de Chbak et Doud*

Nous avons mis à part ces deux sites, tant ils diffèrent par leur implantation des habitats ou des ouvrages défensifs conçus par les architectes romains ou byzantins, tout en faisant appel aux mêmes techniques de construction. Ils diffèrent en cela des habitats refuges dont nous parlerons à propos des sites protohistoriques.

Le vieux village de Taberdga, aujourd'hui abandonné, occupe le sommet d'un promontoire, situé sur le revers oriental du djebel Chechar dans un méandre de l'oued Bedjer. Cerné de tous côtés par des précipices, il n'est accessible que par une mince langue de terre que barrait une construction de 20 m de long sur 10 m de large, dont subsistent des soubassements en pierres de grand appareil mis au jour il y a une trentaine d'années (fig. 204). Il nous a semblé que ce site, dont les défenses naturelles sont exceptionnelles, pourrait correspondre, mieux que tout autre, à la place forte de *Toumar*, qu'assiégea Solomon pendant la campagne de 539[156].

Tout aussi atypique est Chbak ed Doud (fig. 147), position très forte qui occupe un plateau d'une vingtaine d'hectares dominant l'oued Guechtane d'une centaine de mètres. Chbak ed Doud est apparemment dépourvu d'eau, mais une prospection plus complète du site révélera sans doute l'existence de puits ou de citernes. Nous avons vu ci-dessus qu'il était possible d'y reconnaître au moins trois ou quatre beaux édifices, précédés d'un portique : ces ruines, qui voisinent avec des vestiges protohistoriques étendus, restent une énigme.

6. Les voies de communication

Sachant que les voies antiques étaient, bien souvent, des chemins non empierrés[157], il ne faut pas s'attendre à trouver dans l'Aurès la traditionnelle voie romaine composée de dalles reposant sur de solides fondations.

D'autre part le tracé rectiligne de certains sentiers muletiers ne saurait être pris comme un critère de romanité, car, bien souvent dans ces vallées étroites, la route passe au seul point possible et l'on ne peut guère en dévier, J. Baradez en avait déjà fait la remarque[158].

Enfin le relief est tel que souvent la voie de fond de vallée, qui correspond d'ailleurs aux zones les plus peuplées, a été jugée préférable ; cependant, en divers secteurs, par exemple entre Aïn el Aouad et Tnourist, dans la vallée de l'oued El Arba, entre Timchatt et Ghill ou Bilbal dans la haute vallée de l'oued El Abiod, la possibilité de suivre d'étroits replats de haute altitude a pu tenter les responsables de la voirie romaine.

En fait le plus souvent, c'est l'abondance des ruines signalées sur un itinéraire qui fait supposer l'existence d'une route ou d'un chemin, car l'on n'a trouvé dans l'Aurès que deux milliaires, d'ailleurs très excentrés et fort éloignés l'un de l'autre, qui soient venus confirmer l'existence de voies[159]. L'un vient de la vallée de l'oued Fedhala (fig. 53), l'autre de Khanga Sidi Nadji, sur l'oued El Arab (fig. 215). Ils datent tous deux du règne d'Aurélien et pourraient marquer un regain d'intérêt de l'administration impériale pour ces régions lointaines.

À vrai dire, deux inscriptions rupestres signalaient déjà l'existence de voies, mais leur interprétation est difficile. Je pense en particulier à celle gravée en 145 par la VIe Légion Ferrata dans les gorges de Tighanimine (vallée de l'oued El Abiod,

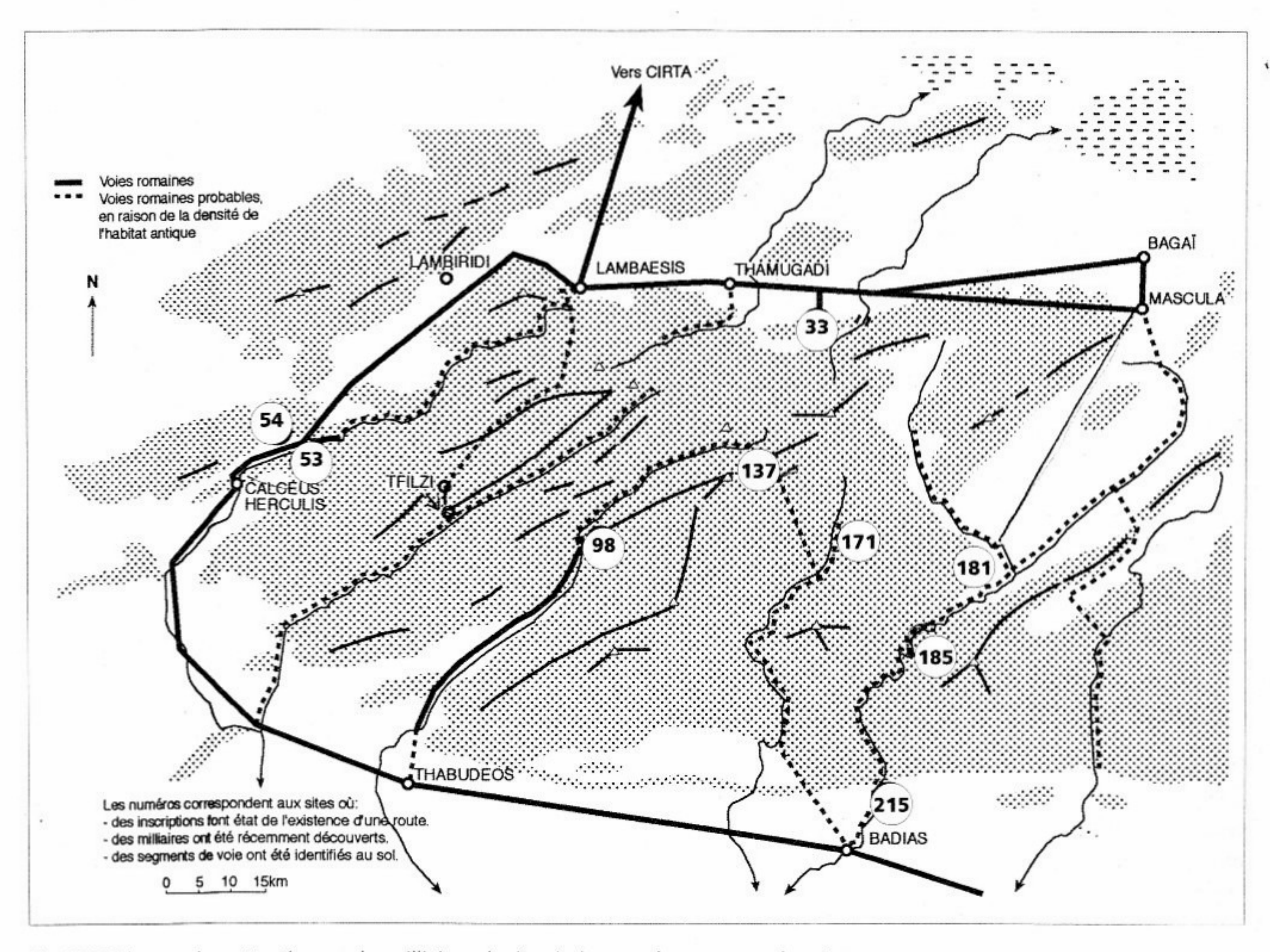


Fig. 228. Voies romaines attestées par des milliaires, des inscriptions ou des segments de voie.

fig. 98). Il n'est pas sûr que cette dédicace à Antonin soit destinée à célébrer la construction d'une route franchissant cet obstacle naturel[160], car nul n'en a jamais vu la trace. Peut-être est-elle plutôt destinée à marquer solennellement l'aboutissement d'un travail routier, entrepris en partant du sud, mais n'allant pas au-delà de l'entrée méridionale des gorges ou se limitant ensuite à un aménagement superficiel du lit de l'oued[161].

La seconde inscription rupestre est celle de Foum Khazza, qui évoque la restauration, sous Gallien ou Claude II, d'une route des environs de Timgad dont la destination finale est incertaine[162].

De leur côté, les vues aériennes permettent, nous l'avons vu trois constatations.

L'existence d'une voie, visible sur plusieurs kilomètres à la hauteur du camp de Bedoura (fig. 54 et 55). Attestée au nord et au sud de ce point par des milliaires[163], elle serait venue doubler, et peut-être plus tard remplacer, une voie Lambèse-El Kantara empruntant la vallée de l'oued Fedhala, dont les étapes correspondent mieux aux stations de la *Table de Peutinger*[164]. Alors que la route moderne et, plus encore, le chemin de fer Batna-Biskra font à la hauteur de Bedoura de nombreux virages pour obvier à une forte déclivité, la voie antique, qu'ont dû suivre pendant des siècles les armées des occupants successifs, les troupeaux des nomades et les caravanes des voyageurs, va tout droit. Cette différence, souvent constatée[165], pourrait s'expliquer par la préférence donnée par les Anciens au transport par animaux de bât, plutôt qu'aux charrois.

Par ailleurs, le *decumanus* et le *cardo* d'Asefsou (fig. 137) permettent d'imaginer l'existence en ce point d'un carrefour de routes nord-sud/est-ouest, que viennent corroborer, d'un côté, l'inscription de Foum Khazza et de l'autre, les observations de Birebent. Celui-ci affirme en effet l'existence en plein massif des Beni Imlloul de vestiges de voie romaine qui se

poursuivrait jusqu'à Oulja sur l'oued El Arab et qu'emprunteraient encore les habitants du massif[166].

Compte tenu des ruines de grandes exploitations oléicoles trouvées dans la même région, l'on est conduit à se demander si de telles voies, dont Asefsou et Bou Hammama (fig. 177) auraient été des étapes marquantes, n'étaient pas destinées à drainer vers le nord, c'est-à-dire vers Timgad ou *Mascula*, l'huile produite en abondance dans la montagne.

L'observation aérienne conforte l'hypothèse d'une voie romaine allant directement du confluent Mellagou/oued El Arab à *Mascula*, en abandonnant en ce point le cours sinueux du second de ces oueds. C'est d'ailleurs le tracé qu'avait retenu P. Salama dans sa carte des voies romaines d'Afrique du Nord. De leur côté, les reconnaissances au sol de Birebent avaient établi la matérialité de cette voie en direction de Badès, à Henchir Boutella (ou Boudella) et à Akkar Sud, un peu au nord de Kheirane[167]. Le milliaire d'Aurélien, s'il provient bien de Khanga Sidi Nadji, en confirme l'existence.

Enfin J. Baradez présente plusieurs photographies aériennes de la voie romaine qu'il a survolée entre Kikouina et Tighanimine ; il s'agit évidemment de la voie aménagée par la VI[e] Légion *Ferrata*[168].

7. Le grenier collectif ou guelaa (en berbère chaouia : haqliht ou taqliht)

La guelaa est le corollaire du mode de vie que nous avons sommairement décrit ci-dessus lorsque nous avons parlé de la mise en valeur agricole : en bref, pendant que le paysan, cultivateur ou berger, hiverne au Sahara ou estive en haute montagne, il dépose ses provisions, grains ou dattes, dans la case individuelle d'un grenier collectif confié à un gardien rétribué par la collectivité : la guelaa ; c'est sa façon de mettre ses richesses à l'abri dans le coffre individuel d'une banque.

L'institution se retrouve au Maghreb dans nombre de sociétés montagnardes[169] ; on ne sait de quand elle date. Les guelaas de l'Aurès ne sont pas toutes très anciennes. Au siècle passé, certaines d'entre elles ont été abandonnées pour des sites plus sûrs ou plus importants. Des regroupements ont eu lieu qui ont fait d'elles de véritables forteresses aux dimensions impressionnantes, comme celles de Bahloul ou d'Iguelfen[170]. Mais il semble qu'auparavant chaque fraction, c'est-à-dire en fait quelques familles, avait sa guelaa.

Outre l'intérêt qu'elles présentent pour l'ethnologue, elles ne peuvent laisser l'archéologue indifférent. J. Baradez s'est demandé s'il n'y avait pas certaine filiation entre les *mansiones* de l'Annone, service public chargé de la collecte des céréales et les guelaas[171]. De son côté, s'interrogeant sur la finalité des tours que l'on rencontre en Libye, A. Laronde pense qu'elles ont pu aussi bien avoir servi au stockage des céréales qu'avoir répondu à des préoccupations de défense[172].

Certes, les guelaas de l'Aurès sont bien souvent construites sur des sites élevés, d'accès difficile et manquant d'eau, qui n'ont en général pas tenté les colons romains.

Cependant, Th. Rivière a vu, à l'emplacement de guelaas abandonnées de l'Ahmar Khaddou, de nombreux fragments de poterie romaine[173]. Mais l'on trouve aussi des guelaas en terrains plats, au fond de vallées presque désertes ou au milieu de forêts qui assurent leur protection (fig. 140, 141, 142). Il arrive parfois qu'elles aient été installées au cœur même de vestiges romains. Elles en ont alors réutilisé les matériaux, voire même repris le plan. C'est l'impression très forte que donne la guelaa d'El Baal (fig. 152-153). Quant aux remaniements tardifs qu'a manifestement subis la grande ferme de Bouchdar (fig. 164-166), avec l'adjonction d'un bâtiment carré muni de petites cellules et d'une pièce carrée faisant saillie à l'extérieur, on peut se demander s'ils ne nous font pas saisir sur le vif la transformation d'une exploitation agricole romaine en guelaa, à ceci près que la ferme de basse époque se situe dans un contexte de grande propriété individuelle et que la guelaa, sous ses derniers aspects, nous apparaît comme une institution collective ou du moins réservée, de façon égalitaire à un groupe de familles.

Plus encore que la culture en terrasses, la guelaa est une institution en voie d'extinction, qui fait désormais partie de l'archéologie du paysage aurasien.

8. Les sites dits protohistoriques

Nous avons adopté ici le terme de protohistorique selon la définition qu'en donne G. Camps[174] : « est protohistorique en Afrique du Nord ce qui n'est ni punique, ni romain, ni byzantin, ni arabe ». Il va de soi qu'une telle classification ne peut être que provisoire et que tout essai de datation aura tendance à faire passer le monument « protohistorique » dans une catégorie « historique ».

Il existe dans l'Aurès des sites protohistoriques de deux sortes :

– des monuments funéraires très nombreux, dont quelques-uns ont fait l'objet de recherches poussées, localisées pour la plupart autour de Timgad, à Ichoukkane par exemple (fig. 30-32). Les conclusions de ces chercheurs, qui ont parfois attribué à ces monuments une très haute antiquité, sont devenues en grande partie obsolètes, depuis qu'il est possible de faire intervenir des procédés modernes de datation, tel que le carbone 14 ou la dendrochronologie.

Ainsi, hors de l'Aurès, a-t-il été possible d'attribuer les Djeddar de la région de Tiaret, à la fin du V[e] siècle[175], le Gour de la région de Meknès au VII[e] siècle[176] et de dater les tumuli de Djorf Torba d'un large éventail de dates allant de 380 BC à 470 AD[177].

Aucune analyse de ce genre n'a été réalisée jusqu'ici sur les monuments funéraires de l'Aurès. Par ailleurs, ils sont généralement de trop petites dimensions pour être décelés par l'observateur aérien, sauf lorsqu'ils sont regroupés en de vastes nécropoles, dont il devrait être possible de dessiner les contours. Quelques tombeaux circulaires, dont les dimensions dépassent la moyenne ont pu cependant être repérés, aux environs de Djeurf, par exemple dans les monts des

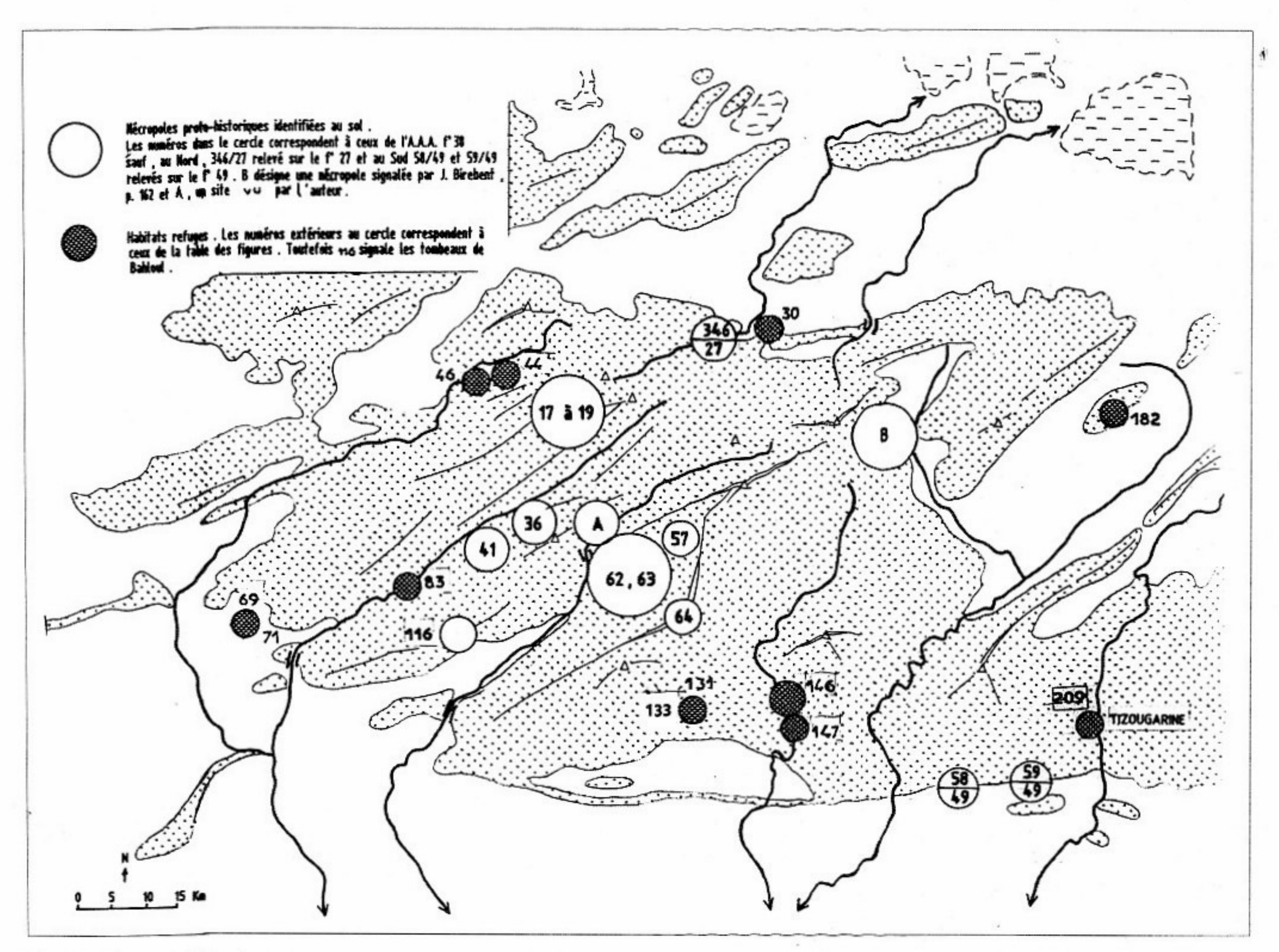


Fig. 229. Sites protohistoriques.

Nememcha, (fig. 230). L'antiquité de ceux de Bahloul (fig. 116) reste à prouver par un examen au sol.

– des habitats refuges, situés en général au sommet de pitons, d'éperons ou de sommets tabulaires, souvent dénudés et de ce fait bien repérables d'avion. Ce sont : le Khobzet[178], Ichoukkane (fig. 31), Tiourga (fig. 44), Bou Youssef (fig. 46), Tichoubar (fig. 69 et 71), Djemina (fig. 131), Resquil (fig. 146), Djahfa (fig. 183) et Tizougarine (fig. 209).

Certains, tels le Khobzet ou Djemina, portent des vestiges d'occupation antique : chapiteaux au Khobzet, tuiles romaines à Djemina. Au sommet de la Djehfa, Masqueray signale une citadelle en blocs de pierre bien appareillés, qu'il croit contemporaine de l'époque byzantine[179].

D'autres, tels que Bou Youssef, Tiourga, Resquil n'ont jamais fait l'objet de recherches au sol et sont entièrement à prospecter. Ce n'est qu'ensuite qu'il sera possible de songer à un essai de datation.

Historiquement l'on connaît quelques dates repères qui jalonnent de loin en loin le passé « protohistorique » de l'Aurès et qui pourraient avoir justifié le recours de la population à un habitat-refuge.

Ce sont :

– la pénétration dans l'Aurès, après la mort de Genséric, de populations maures, à laquelle se réfère Procope et dont l'épitaphe de l'*imperator* Masties est venu sur le plan épigraphique confirmer la réalité ;

– la conquête arabe et le va-et-vient de tribus berbères qu'elle a entraîné, puisque les Aureba de Kocila pourraient bien être venus du Maroc, que les Djerawa de la Kahena sont des Zénètes dont on ignore l'origine géographique et qu'enfin les Hawwara et les Lawata qui, selon les sources arabes, occupent le sud de l'Aurès au X[e] siècle étaient auparavant localisés en Tripolitaine. On sait par ailleurs que ces Hawwara, convertis au kharedjisme, ont compté parmi les plus fidèles partisans

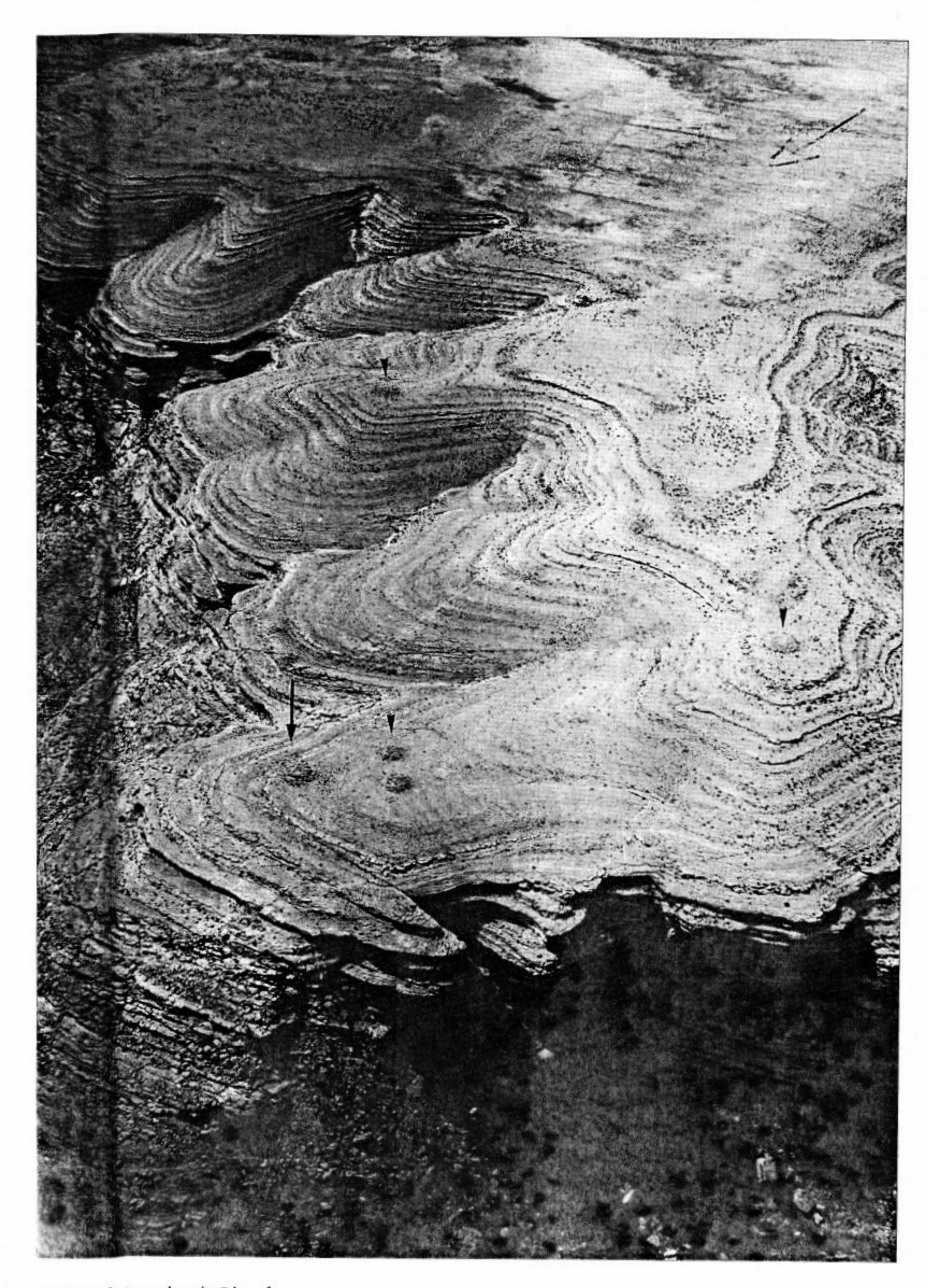


Fig. 230. Vue oblique sur les tumulus de Djeurf.
Réf. carte topographique au 1/50 000 Djeurf (au sud de Cheria), A.A.A., *f° 39, n° 205-208.*

Les tumulus, signalés par Bosredon (*Rec. de Constantine* XIX, p. 29) sont bien visibles ici sur la falaise qui domine le village de Djeurf. (Cette vue, qui sort du cadre géographique de nos recherches, est destinée à montrer les possibilités, limitées mais réelles, de détecter, en terrain bien dégagé, ce type de vestiges).

d'Abou Yazid dont la révolte ensanglanta l'ancienne Numidie et en particulier l'Aurès au Xe siècle[180] ;

– un siècle plus tard apparurent au Maghreb les tribus arabes des Beni-Hillal et des Beni Soleim à qui les historiens, Ibn Khaldoun en tête, attribuent toutes sortes de méfaits. Bien que l'on voit mal ces grands nomades chameliers se lancer à l'assaut du massif, il n'en reste pas moins que les Serhana de l'oued Guechtane se piquent d'avoir pour ancêtres une fraction des Soleim qui se serait, très tardivement, puisque l'on parle du XIVe siècle, installée dans l'Aurès[181].

Par la suite, occasionnellement, les chroniques arabes du Moyen Âge évoquent de brèves expéditions des souverains hafsides dans l'Aurès. Quant aux Turcs, ils semblent s'être contentés de quelques manifestations de force à la périphérie du massif pour faire rentrer l'impôt, sans trop se soucier des querelles tribales, parfois même en les attisant[182].

La présence française, qui met fin à ces dernières, provoque par voie de conséquence l'abandon progressif des sites les plus inaccessibles : les derniers habitants permanents de Djemina l'ont désertée au début de ce siècle. Ceux de Tizougarine les avaient sans doute précédés dans cette voie.

De leur côté les traditions locales font référence, à ce sujet, soit de façon très vague à l'« époque de la peur », qui avait vu la population se porter vers ces habitats refuges[183], soit, de façon plus précise, à des déplacements de populations liés à des problèmes de sécurité vieux de six à sept siècles[184].

L'on revient à des faits mieux connus et plus précis avec l'installation au XVIe siècle sur le piton de Tizougarine, dans la vallée de l'oued Bedjer, du chef d'une confrérie tunisienne en fuite devant les Turcs[185]. Plus près de nous encore c'est à la guelaa de Kebach qu'en 1849 le dernier bey de Constantine trouvera refuge avant de se rendre aux Français, mais la guelaa de Kebach est alors de construction récente et cet épisode est plutôt à mettre au compte du récit de la conquête française qu'au passé des monuments protohistoriques.

Synthèse générale

La somme des informations recueillies ci-dessus, confrontée avec celle dont nous disposions déjà, incite à esquisser une synthèse de la vie du massif depuis l'Antiquité.

A. Prospérité apparente à la fin du monde antique

Procope, seul auteur ancien qui nous parle de l'Aurès, en fait, au milieu du VI[e] siècle un tableau enchanteur qui laisse sceptique. Il en célèbre les grasses campagnes, les prairies, les sources nombreuses, les récoltes de céréales et les fruits deux fois plus gros que dans le reste de la Libye[186]. Ce tableau, il le corrige, il est vrai fortement, lorsqu'il nous rapporte ailleurs, que lors du siège de *Toumar*, l'armée de Solomon souffrit cruellement de la soif[187].

Cette apparente contradiction traduit bien l'impression que l'on ressent lorsqu'on passe du climat tempéré du nord de l'Aurès, aux zones semi-arides du sud-est où se situait probablement *Toumar* (*cf.* ci-dessus fig. 204-205).

Il reste qu'à la fin du monde antique, à une époque difficile à préciser, où non seulement les fonds de vallées irrigables, les hautes terres bien arrosées du nord, et les terrasses du versant sud étaient mises en culture, où les forêts, même si elles étaient surexploitées, voire défrichées çà et là au profit de cultures arbustives, couvraient des superficies probablement supérieures à celles du siècle écoulé, l'Aurès devait présenter un aspect beaucoup plus riant que de nos jours. Il suffit parfois de peu d'années pour qu'un paysage méditerranéen change. Ainsi, à l'inverse, voit-on aujourd'hui, dans une zone climatique, il est vrai, plus favorisée, telle que la Petite Kabylie, de récentes plantations arbustives, parer d'une ceinture verte les ruines de Djemila, qu'entouraient naguère des collines désolées. Dans l'Aurès même, la généralisation des bouteilles à gaz pour l'usage domestique a commencé à sauver les secteurs les plus menacés de la forêt.

Cet aspect verdoyant de la campagne aurasienne n'est donc peut-être pas seulement un cliché familier aux auteurs antiques, lorsqu'ils décrivent une région montagneuse, car l'impression de prospérité qui ressort du tableau de Procope, on l'éprouve aussi face aux vestiges nombreux d'habitat antique que le massif offre encore. Sans parler des villes de la périphérie, qui nous le verrons vivent en symbiose étroite avec la montagne, il y avait dans l'Aurès quelques gros villages : Aïn el Aouad, Menaa (*Tfilzi*), Aïn Zaatout, Djemorah, la Zaouia des Beni-Barbar, Chbak ed Doud, Asefsou ; mais, le plus souvent, l'habitat était dispersé, car les sources sont nombreuses, sinon très abondantes. Il consiste, généralement, en de grosses fermes dont le nombre et la superficie surprennent. Dans la vallée de l'oued El Arab, presque toutes les hauteurs qui bordent le fleuve, sont couvertes de ruines ; l'on pourrait en dire autant de la vallée de l'oued Abdi, bien que les vestiges y soient moins lisibles. Dans la forêt des Beni Imlloul, aujourd'hui désertée, on trouve des exploitations rurales d'une superficie bâtie d'au moins un quart d'hectare, tous les trois ou quatre kilomètres. Il serait sans doute excessif d'en déduire que le massif était plus peuplé et plus riche que les plaines qui l'entourent, car l'isolement et le mode de vie, longtemps nomade ou semi-nomade, de ses habitants, a contribué, mieux qu'ailleurs, à la conservation de ces vestiges. Ceux-ci ne sont donc pas forcément un signe de surpopulation et de richesse exceptionnelle à l'époque antique, mais que la montagne ait joui alors d'une prospérité relative, est à peu près certain.

I. Les facteurs de prospérité

1. L'organisation rationnelle de l'espace en fonction des ressources en eau

Avec un pic de l'ordre de 600 mm et plus, autour du Chélia, la pluviométrie de l'Aurès s'inscrit du nord au sud entre les isohyètes 500 aux environs de Lambèse et de Timgad et 200 à Thouda et à Badès. La carte 223 fait ressortir la présence, non seulement au sud, mais aussi au nord, de deux zones arides ou semi-arides, dont les potentialités agricoles sont importantes, mais qui souffrent de la sécheresse. Au nord c'est une poche qui va de la Sebkhra Djendeli à la Garaet Tarf, proche de Baghaï. Au sud, c'est, bien sûr, le piémont saharien, encore plus assoiffé. Or ces deux zones étaient jadis irriguées par l'eau des canaux venant de l'Aurès.

Pour *Bagaï*, nous le savons, cette fois encore grâce à Procope qui rapporte que le chef maure Iabdas provoqua l'inondation du camp byzantin installé aux portes de la ville, en détournant vers lui l'eau de canaux d'irrigation, ce qui suppose un fort débit et une bonne connaissance des techniques hydrauliques[188] ; au sud, les recherches de l'hydraulicien Birebent et de J. Alquier[189] ont montré qu'il existait le long de l'oued El Arab, à partir de son confluent avec l'oued Mellagou,

un canal qui conduisait jusqu'à Badès les eaux de cet oued. Birebent précise qu'il n'a pas trouvé trace d'un réseau secondaire se détachant du premier pour permettre d'irriguer des cultures intermédiaires. Notons d'ailleurs au passage qu'il n'y a guère de vestiges romains à Kheirane, et à Khanga Sidi Nadji, comme si l'objectif des agronomes antiques était bien de réserver l'eau de l'oued El Arab à l'irrigation des riches terres sahariennes entourant Badès, qui eurent la réputation jusqu'au XIe siècle de produire deux récoltes de céréales par an[190].

L'on ne connaît pas de canal de cette longueur dans la vallée de l'oued El Abiod, au sud de Tighanimine, mais le cañon que l'oued s'est creusé au sud de Rassira constitue un chenal efficace pour amener ces eaux jusqu'à Mchounèche et au-delà, d'où un canal, visible encore au début de ce siècle[191], les conduisait jusqu'à la plaine de Thouda, qu'elles continuaient à irriguer du temps d'El Bekri (XIe siècle)[192].

Des vestiges de canalisation sont de même signalés au débouché saharien de l'oued Guechtane, au sud de Dermoun[193].

Seul, semble-t-il, l'oued Abdi, peut-être parce que la plaine de Djemorah offrait de bonnes possibilités de culture et que des Romains y vivaient (fig. 84), échappait à ce genre de ponction.

L'on est quelque peu surpris de voir les habitants du massif sevrés ainsi d'une de leurs principales richesses au profit des propriétaires d'aval. Mais la vallée de l'oued El Arab, dont l'eau était prélevée avec le plus de rigueur, ne semble pas, pour autant, avoir été un désert à l'époque romaine. D'une part le captage des eaux de l'oued ne commençait qu'au sud du confluent Arab-Mellagou. Au nord, où la pluviométrie était satisfaisante, l'on cultivait surtout des céréales[194]. Au sud et jusqu'aux abords d'Oulja, elle permettait une culture peu exigeante comme celle de l'olivier. Par ailleurs, si les olivettes n'étaient pas irriguées, il semble que les grandes huileries aient été situées à proximité et un peu au-dessous du grand canal nord-sud, d'où, à l'époque de la trituration des olives, c'est-à-dire à l'automne, l'on devait tirer l'eau nécessaire à cette opération, sans qu'il en résultât, en cette période de l'année, de préjudice insupportable pour les utilisateurs d'aval. Tout le long de la vallée, des sources pourvoyaient à l'alimentation humaine.

Ainsi pratiquée avec intelligence par de grand propriétaires qui possédaient souvent des terres en amont et en aval, le système semble avoir profité à tous, la multiplicité des petits bronzes que l'on trouve à proximité de tous les sites parait le démontrer.

2. Une production agricole équilibrée

Une bonne pluviométrie dans le nord et sur quelques petites plaines en altitude, l'irrigation sur le piémont sud, permettaient, ici et là, de cultiver des céréales. L'orge ou le blé, l'huile et les olives consommées sur place, auxquels venaient s'ajouter le petit bétail et la basse-cour[195], assuraient tant bien que mal l'autosuffisance alimentaire.



Fig. 231. Table funéraire de Khenchela (jardin public).
Représentant une volaille sur un plat.

Restaient comme produits commercialisables une partie de la production d'huile et d'olives, sur laquelle nous nous sommes longuement étendus ailleurs : nous avons dénombré dans l'Aurès plus d'une centaine de pressoirs domestiques et au moins quatre grandes huileries[196].

Malgré l'absence de témoignages historiques, épigraphiques ou archéologiques assurés, il y a tout lieu de penser qu'il existait aussi un commerce du bois de la montagne vers les villes. R. Cagnat, décrivant les activités de l'Annone[197] indique que les céréales, ne constituaient pas la seule contribution que l'Afrique eut à fournir à Rome, elle lui expédiait aussi de l'huile. Une loi de Valentinien (364-375), ajoute-t-il, indique que l'on faisait venir du bois d'Afrique proconsulaire pour chauffer les thermes de Rome et peut-être aussi des bois de charpente. Les forêts de la Proconsulaire épuisées, l'on a pu songer à celles de Numidie, celles de l'Aurès oriental au premier chef, dont, par la vallée de l'oued Meskiana qui y prend sa source, puis celles de l'oued Mellègue et de la Med-

jerda, il était relativement aisé d'acheminer le bois jusqu'aux ports de la côte tunisienne. Un bon spécialiste des forêts nord-africaines, comme P. Quezel, est persuadé que les poutres de cèdre, qui, selon Pline l'Ancien, constituaient depuis 1 200 ans la charpente du temple d'Apollon à Utique, venaient de l'Aurès[198].

Mais, beaucoup plus près du massif, malgré le silence des Anciens, les villes de la périphérie, ne devaient pas manquer de s'y approvisionner en bois d'œuvre et en bois de chauffage. Certes les essences que l'on trouve dans les forêts de l'Aurès, cèdre, pin, genévrier, sont peu appréciées de nos jours, car leur bois est considéré comme cassant. Les Anciens n'ignoraient pas ce défaut. « Ce sont des bois sur lesquels on ne peut compter en terme de résistance, écrit Vitruve, mais ils ont l'avantage de ne pas vieillir[199] ». C'était, selon son abréviateur Faventius, leur principale qualité[200]. Celle-ci devait être assez prisée, car beaucoup plus tard, il est vrai, l'historien arabe Ibn Hauqal fait état d'un commerce de bois de pin et de genévrier qui se pratiquait, de son temps (Xe siècle), dans plusieurs pays de l'Orient musulman[201]. Au demeurant, en l'absence du palmier, dont l'introduction en Afrique du Nord est tardive, les cités du sud, Thouda et Badès n'avaient pas d'autre choix que de s'approvisionner en bois dans l'Aurès.

Cette exploitation, peut-être même une certaine surexploitation de la forêt, a pu contribuer à fournir à l'oléiculture des terres vierges sur lesquelles se développer. Dès le IIe siècle, à Aïn Djemala dans les environs de Téboursouk, des pétitionnaires s'adressaient aux procurateurs impériaux pour leur demander la possibilité de complanter en oliviers des espaces forestiers[202]. L'idée a surpris et Gsell s'est demandé s'il ne fallait pas plutôt traduire le mot *silvestres* qui figure dans l'inscription d'Aïn Djemmala par broussailles[203]. Au demeurant, du nord au sud du massif des Beni Imlloul, la forêt présente des boisements de plus en plus dégradés, de la pinède dense au matorral, convenant à toutes les nuances du mot *silva* et de ses dérivés.

L'on sait par ailleurs que l'olivier et le pin se complaisent dans les mêmes zones climatiques et les mêmes terrains, en sorte que la substitution de l'un à l'autre ne pose pas de problèmes écologiques. Mais il y a de bonnes raisons de penser que cette opération de reconversion de la forêt est intervenue ici beaucoup plus tard qu'en Proconsulaire.

3. Un réseau routier adéquat

L'essentiel de la production céréalière étant vraisemblablement consommée sur place, il fallait des chemins pour évacuer l'huile et le bois. Or c'est précisément dans les principales régions de production de ces deux produits, forêt des Beni-Imloul et vallée de l'oued El Arab, que l'on a retrouvé les traces les plus assurées de telles voies.

II. Économie et architecture

Face aux nombreux vestiges rencontrés, l'on peut, dans l'attente de recherches approfondies au sol, s'interroger sur leurs raisons d'être. Nous avons écarté pour la plupart de ces constructions une fonction stratégique ; là encore Procope est très instructif. Il nous apprend que les habitants de l'Aurès, persuadés que personne ne viendrait les attaquer dans leurs montagnes, négligent d'entretenir leurs ouvrages fortifiés[204].

Basiliques chrétiennes en raison de leurs formes, et huileries industrielles en raison des vestiges très évocateurs du dispositif d'extraction resté souvent en place, sont aisées à identifier.

Le réseau routier pour sa part conduit à examiner de plus près la nature des vestiges que l'on rencontre dans le massif. Il desservait à n'en pas douter villages, huileries et fermes de toutes dimensions, mais il avait aussi ses propres dépendances : les gîtes d'étape, ou *mansiones*, situés tous les 30 ou 40 milles (44 à 60 km), les relais de poste, ou *mutationes*, tous les 10 à 12 milles (15 à 18 km), distances variables en fonction des possibilités de ravitaillement notamment en eau. Les *mansiones* étaient, à l'occasion, installées dans les villes qui se trouvaient sur leur trajet. Elles s'accompagnaient souvent d'installations diverses telles que prétoires, destinés aux audiences foraines, auberges, chapelles, etc.[205]. Nous avons tenté en fonction des sites connus et des distances qui les séparaient, d'imaginer où pouvaient être localisées les principales *mansiones* de l'Aurès.

Le résultat est assez probant : à 60 km de Lambèse, Mendour (fig. 49), dans la vallée de l'oued Fedhala, *Tfilzi* ou Menaa (fig.78), dans la vallée de l'oued Abdi, où séjourna quelque temps un détachement de l'Aile des Pannoniens, en étaient probablement. *Tfilzi*, était de surcroît à 58 km de Timgad et à peu près à la même distance de *Vescera* (Biskra) ; dans la vallée de l'oued El Abiod, Rassira (fig. 99) partageait de façon égale les 120 km qui séparent Henchir Taga de Thouda. À l'est, Bou Hamama, où l'on a découvert les vestiges de grandes enceintes (fig. 177) et Bouchdar (fig. 164), avaient pu servir de gîtes d'étape sur une route Timgad-Badès passant par la forêt. Ce fût, peut-être aussi, le rôle de Gemi (fig. 168), entre Bou Hamama et Oulja (fig. 200). Henchir Bou Rhemane (fig.181.1) ou le site voisin (fig. 181.3) sont à mi-distance de Baghaï et de Badès. Enfin 60 km séparent la Zaouia des Beni-Barbar de Baghaï au nord et 50 km de Badès au sud.

Dans l'intervalle entre ces gîtes d'étape, on pourrait imaginer, en fonction de leurs distances par rapport aux précédents, des relais à Tiourga (fig. 45), à Aïn el Aouad, dont le nom, « la source des chevaux », est très évocateur pour un relais de poste, à Tiharahin (fig. 75), tous trois dotés d'une église. Relais possibles encore, Aïn Zaatout (fig. 68), qui permet d'éviter la gorge d'El Kantara, lorsqu'on va de Lambèse à *Gemellae* (Aïn Kasbat, au sud-ouest de Biskra), Sanef (fig.96), près d'Arris, Kikouina, entre Rassira et Thouda (fig. 105). La bourgade d'Asefsou abritait au moins une *mansio*. Autres *mutationes* possibles : El Baal (fig. 150), dont un bâtiment rectangulaire évoque les auberges de Syrie ; Oulja bien située au carrefour de deux voies, l'une venant de Bou-Hamama et l'autre de Baghaï (fig. 200) ; Babar et son église (fig. 202), entre Baghaï et la Zaouïa des Beni-Barbar.

Dans cette optique routière, on est tenté de considérer les fortins que décrit Birebent dans la vallée de l'oued El Ma (ci-dessus fig.172), comme autant de relais capables de s'opposer aux entreprises de bandits dans une région reculée et boisée, plutôt que des éléments d'un système de défense.

Ainsi schématisée (fig. 228) une infrastructure indispensable et ses étapes probables, il reste parmi les sites répertoriés, un certain nombre de vestiges qu'il paraît possible d'analyser comme de grandes exploitations rurales, branchées, de près ou de loin sur ce réseau routier. L'on retiendra en particulier comme telles :

– dans la vallée de l'oued Taga, les sites correspondant aux figures 26 et 27 (Henchir Mechgoug) ;

– dans la vallée de l'oued Fedhala, les ruines situées au confluent de cet oued avec l'oued Bou-Aioun (fig. 41) et plus en aval avec l'oued Maafa (fig. 53) ;

– dans la vallée de l'oued Larba, les ruines de Tnourist (fig. 65) ;

– dans la vallée de l'oued Tkout-Chennaoura, les ruines d'El Ksar, (fig. 110);

– dans la vallée de l'oued Guechtane et ses affluents, les ruines de Romadial (fig. 158), le site de Kar Roumia (fig. 168) ;

– dans la vallée de l'oued Mellagou, le site 183, qui pourrait aussi bien être une *mansio* ;

– dans la vallée de l'oued El Arab, Foum Hella (fig. 185), Tibaliyn (fig. 186, 1), Henchir Ikhetteben (fig. 189).

Au total, l'existence d'une douzaine de grandes exploitations, sans compter celles qui n'ont pas laissé de traces, est quasi assurée.

La plupart d'entre elles étant situées à proximité des principales voies, il est difficile dans l'état actuel de nos connaissances d'affirmer que telle ruine était une exploitation rurale, un gîte d'étape ou un simple relais de poste ; mais, dans la perspective d'une évaluation des capacités agricoles du massif, il convenait de faire la part des constructions dévolues au réseau routier.

III. Villes et campagnes

Le réseau routier desservant fermes et villages drainait donc vers les villes les surplus agricoles, qui n'étaient pas consommés sur place.

Le territoire de chacune d'elles semble avoir comporté un *hinterland* montagneux, dont les documents épigraphiques nous donnent une certaine idée.

À l'ouest immédiat de Lambèse, le djebel El Asker (la montagne des soldats) abritait les sources, où s'alimentait en eau la capitale du gouverneur de la province de Numidie. Ce djebel était d'ailleurs une montagne sacrée où militaires et civils élevaient des autels aux dieux[206]. L'on a pu supposer avec quelque vraisemblance que *Tfilzi* (Menaa) était un *vicus* dépendant de Lambèse[207].

Dans la vallée de l'oued Taga, l'on a retrouvé la stèle funéraire d'un ancien *duumvir* de Timgad qui y possédait des terres. À Henchir Taga une autre inscription célèbre la femme du fameux Sertius, connu pour sa générosité à l'égard de sa cité[208]. Un aqueduc conduisait dans la vallée et probablement jusqu'à Timgad l'eau de l'Aïn Chaïr[209]. Au milieu du IIIe siècle, c'est un préposé aux travaux publics de Timgad, qui réparait la voie de Foum Khazza (fig. 33). Du côté de la montagne, le territoire de la cité, s'étendait donc dans ces deux directions.

À l'époque byzantine encore, des canaux venus de l'Aurès, irriguaient la plaine de Baghaï et sans doute alimentaient ses fontaines (voir note 183). À Tamagra dans le bassin de l'oued El Arab, sous Sévère Alexandre, un personnage considérable, sénateur, gouverneur de la province, consul désigné, puis consul sur place, était propriétaire d'excellentes terres irrigables[210]. Dans la vallée de l'oued Bedjer, un ancien *duumvir* de Badès qui y possédait sans doute un domaine rural, s'était fait construire un riche mausolée[211]. Le plus remarquable d'ailleurs est que cette complémentarité, nécessaire, de la montagne et de la plaine, a joué, en quelque sorte à rebours, lorsqu'au siècle dernier les sénatus-consultes délimitant le territoire des tribus de l'Aurès leur ont reconnu des droits sur une partie du piémont. Ainsi, à l'inverse du *duumvir* de Badès, la tribu des Ouled Rechaïch, qui nomadisait dans les Nememcha, s'est-elle vue reconnaître la propriété de terres situées aux abords de Badès[212].

IV. Latifundia *ou petite propriété*

La concentration dans l'Aurès oriental des plus grandes fermes, la pratique de l'oléiculture sur des surfaces étendues, qu'il avait fallu défricher, la construction de vastes huileries, le commerce du bois, toutes opérations qui supposaient des capitaux, la présence aussi dans cette même région de riches mausolées, types de monuments pratiquement inconnus dans la partie occidentale du massif, tout donne le sentiment que la terre y était entre les mains de quelques riches possédants. Peut-être parce qu'ils étaient absentéistes, ou peu romanisés, ils ont été peu soucieux de laisser des traces épigraphiques de leur générosité ou de leur piété. La main-d'œuvre qu'ils employaient et qui vivait sur place, n'en a pas laissé davantage.

Dans l'Aurès occidental au contraire, les vestiges de fermes sont plus modestes et l'on trouve souvent à proximité des caissons ou des stèles, qui rappellent l'existence en ces lieux de vétérans ou de simples citoyens, des invocations aux dieux pour le salut des empereurs, des pierres qui nous parlent de l'activité des petits magistrats locaux, des prêtres et des flamines. Presque tous les intervenant attestent par leurs *tria nomina*[213], qu'ils sont citoyens romains.

L'on est tenté d'en déduire que l'Aurès oriental était ce que l'on aurait appelé au début du siècle une colonie d'exploitation ; l'Aurès occidental, avec ses petits possédants romains ou romanisés, correspondrait mieux à notre notion de colonie de peuplement.

B. De la conquête arabe à l'indépendance de l'Algérie

Associée aux autres disciplines, l'archéologie aérienne aide à prendre conscience des phénomènes suivants :

I. Fin de l'urbanisation

L'un des traits les plus caractéristiques de cette période est la disparition progressive des villes du piémont-nord et du piémont-sud.

Bien que les historiens de la conquête arabe mentionnent encore Lambèse[214], on peut se demander s'ils n'ont pas confondu Lambèse et Timgad, dont ils ne parlent pas ; car la décadence de Lambèse est bien antérieure à celle de Timgad. Lambèse ne joue aucun rôle au moment de la reconquête byzantine et ne fait pas partie des cités dont Justinien ordonna de relever les remparts. Il est donc difficile d'imaginer qu'elle ait pu opposer une résistance efficace aux nouveaux envahisseurs.

Cependant, Timgad, dévastée une première fois par des Maures, avant la reconquête byzantine, puis reconstruite[215], ne survit pas à la conquête arabe.

Au contraire, Baghaï au nord, Thouda et Badès au sud, sont considérés par les historiens arabes du haut Moyen Âge comme de grandes cités[216], mais déjà, des querelles relatives à l'usage de l'eau, surgissent entre Thouda et ses voisins du nord[217]. Au voisinage de l'an mille, l'arrivée des tribus bédouines des Beni-Hillal, puis celle des Beni-Soléim[218] porte gravement atteinte à un équilibre économique, qui avait peu changé depuis la conquête musulmane. Thouda et Badès disparaissent de la carte. Tributaire d'un canal de 70 km de long, on imagine combien la situation de cette dernière pouvait être fragile. A partir du XIIIe siècle Biskra bénéficie du déclin de Tobna[219] et de Thouda, et à l'époque turque, jouera, aux confins de l'Aurès, un rôle militaire assez semblable à celui de l'antique *Thabudeos*.

II. Rupture de la solidarité entre la montagne et les villes

Elle se manifeste très tôt dans le domaine de l'hydraulique. Les aqueducs qui alimentaient Lambèse (devenue Tazoult), Timgad, Baghaï, Badès sont coupés ou tombent en ruines. À la place de l'ordre romain omniprésent se font face désormais et s'opposent souvent une montagne berbère et une plaine arabe ou arabo-berbère où le pastoralisme reprend ses droits. Cette rupture n'est cependant pas totale. Des relations commerciales subsistent ou se nouent entre montagnards et population d'un piémont, qui a pris le nom générique de Zab. Cependant l'économie monétaire ne joue pratiquement plus aucun rôle dans ces échanges. Autant les petits bronzes romains se trouvent partout, autant les trouvailles de monnaie arabe ou turque sont rares, voire inexistantes. Elles ne semblent même pas utilisées comme monnaie de compte. L'habitude s'est prise de calculer le prix des marchandises en charge de blé ou d'orge, pratique qui, selon G. Tillon s'est maintenue dans l'Aurès jusqu'à la veille de la Seconde guerre mondiale[220].

III. Nouveaux modes de vie

Contenue à l'intérieur du massif, la population s'organise, dans un premier temps sans doute :

– en développant au maximum la culture en terrasses ;

– en recourant, soit de façon épisodique, soit de façon plus durable aux habitats-refuges ;

– puis, dès qu'elle le pourra, en repartant à la conquête ou à l'achat de terres sur le pourtour.

Le développement du système des greniers fortifiés paraît lié à l'adoption d'une vie semi-nomade par des populations se déplaçant, comme nous l'avons vu, sur leur territoire au gré des saisons, plutôt qu'à une contrainte extérieure. Le recours aux nouvelles technologies, comme le carbone 14, la dendrochronologie et la palynologie devraient permettre de dater ces trois composantes du paysage aurasien traditionnel, de façon à mieux les relier à la chronologie des événements historiques extérieurs au massif et à tout le moins de faire le partage entre ce qui est préislamique et ce qui est postérieur à l'Islam.

IV. Le rôle des confréries religieuses

L'installation, dans l'Aurès à partir du XVIe siècle des représentants de plusieurs grandes confréries, Qadiriya à Menaa, (fig. 78), Chabbya, à la Zaouia des Beni-Barbar (fig. 207), Naciriya à Khanga Sidi Nadji (fig. 215) est une des composantes de l'histoire aurasienne, que l'on a eu trop tendance à négliger ; or elle paraît avoir été à l'origine d'une certaine renaissance, à la fois religieuse et économique[221], de ces trois agglomérations, qui avaient été les principaux points d'appui de la présence romaine (si l'on veut bien considérer que Khanga s'est substituée à la romaine *Badias*) et leur influence a souvent débordé ce cadre strictement local.

Leur présence se manifeste souvent au sol par un réel souci de mise en valeur des terres.

V. L'impôt, principal lien entre l'Aurès et le gouvernement central

La perception de l'impôt, conduit, de temps à autre, les dynasties successives, aghlabides, fatimides, hafsides, puis les Turcs à organiser dans le massif ou sur son pourtour des expéditions punitives ou des démonstrations de force. Celles-ci ne sont pas toujours couronnées de succès. Du passage de ces dynasties successives, nulle empreinte ne subsiste[222].

L'ordre et l'impôt, source de rentrées fiscales, mais surtout symbole de la soumission à l'ordre établi, seront aussi longtemps les principales préoccupations de l'administration française. Il faudra attendre le début de ce siècle pour la voir s'intéresser aux problèmes de développement en matière

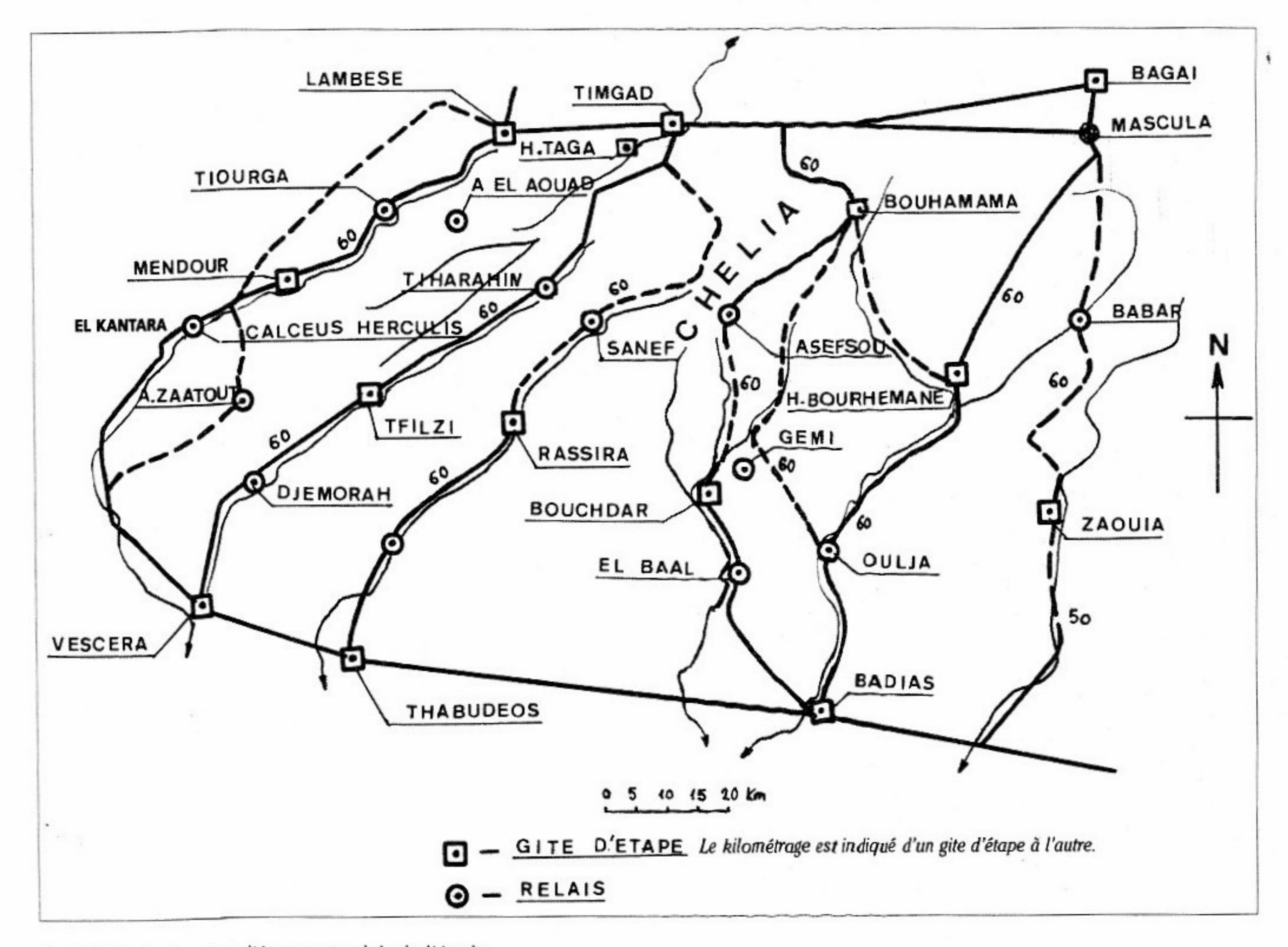


Fig. 232. Carte des gîtes d'étapes et relais de l'Aurès.

Alors que la carte des voies de communications (fig. 228) a été établie en tenant compte des vestiges trouvés au sol, celle-ci est basée principalement sur les distances comparées entre différents sites bien attestés qui ont pu servir de gîtes d'étapes ou de relais.

d'agriculture, de santé publique et d'éducation. Aux yeux de l'observateur aérien, ses réalisations matérielles n'ont laissé que peu de vestiges visibles dans l'Aurès, si l'on excepte les fortins destinés à surveiller maints villages pendant la guerre d'indépendance. Elle a cependant profondément marqué aussi le sol aurasien avec la construction dans les dernières années de la colonisation des barrages de Foum el Gueiss et de Foum Gherza destinés à irriguer la plaine de Kaïs au nord et celle de Thouda au sud.

Mais l'Algérie d'aujourd'hui n'est déjà plus celle de la décennie 1950-1960. Ce livre porte donc témoignage d'une époque révolue. Avec l'indépendance et plus généralement avec l'évolution du monde moderne, les paysages urbains, mais aussi les paysages ruraux de l'Aurès ont subi de profondes transformations qu'il appartient à d'autres de comprendre et de décrire. Puisse ce livre les y aider.

Notes

1. A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le* limes, *de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes (1925-1932)*, Paris, 1937.
2. D. Kennedy and Riley, *Rome's desert frontier from the air*, Londres, 1990.
3. L. Leschi, Recherches aériennes sur le *limes* de Numidie, *C.R.A.I.*, 1937.
4. J. Baradez, *Fossatum Africae*, Paris, 1949.
5. Pour Timgad : E. Boeswillwald, R. Cagnat et A. Ballu, *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, Paris, 1891-1905 ; C. Courtois, *Timgad, antique Thamugadi*, Alger, 1951 ; J. Lassus, *Visite à Timgad*, Alger, 1969 et *La Forteresse byzantine de Thamugadi*, 1982.
Pour Lambèse : R. Cagnat, *Guide de Lambèse* ; A. Delamare, Recherche sur la ville de Lambèse, *BSAF*, 3e série, t. I, 1852, p. 1-62 ; G. Wilmanns, Étude sur le camp et la ville de Lambèse, trad. Thédenat, *Bull. trim. des Antiquités africaines*, t. I, 1882-1883, p. 185-200, 238-251, 330-344, 293-417.
6. H. Graillot et S. Gsell, Ruines romaines au nord de l'Aurès, *MEFR*, 1893, p. 461-541.
7. A. Ballu, *Les ruines de Timgad, 7 années de découvertes, 1903-1910*, Paris, 1911, p. 138.
8. *Ibid*, p. 140.
9. I. Gui, N. Duval et J.-P. Caillet, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, I, Texte ; II. Illustrations, Paris, 1992.
10. Y. Le Bohec, *La IIIe Légion Auguste*, 1989.
11. D. Pringle, The defense of byzantine Africa from Justinian to the arab Conquest, *BAR. int. ser.* 99.
12. J. Durliat, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, École française de Rome, 1981.
13. El Idrissi, *Le Maghreb au Ve siècle de l'hégire*, trad. Hadj Saddoq, 1983.
14. El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 1857-1858, p. 126.
15. Cl. Carbuccia, *Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du général de Saint Arnaud, mai-juin 1850 dans les Nementchas et dans l'Aurès*, Bibliothèque de l'Institut, ms. 1369.
16. Ce caïd était en même temps chef de la zaouia qadirya de Menaa (fig. 78). Son installation dans la vallée d'Oued Taga, est un bon exemple de la tendance des Aurasiens à acquérir des terres sur le pourtour du massif. Cette soif de terres entraîna souvent des conflits, individuels ou tribaux, avec la population autochtone. Ainsi le fils de ce caïd fut-il assassiné dans cette ferme en 1879, à la faveur d'un mouvement tribal mal élucidé, J. Morizot, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, 1992.
17. S. Baghli et M. Bouchenaki, Recherches et travaux en 1970-1974, *B.A.A.*, 1971-1974, p. 9-24.
18. P. Morizot, Timgad et son territoire, pl. 41 et 42.
19. P. Morizot, L'Aurès et l'olivier, p. 211-214.
20. Cette appellation (en arabe : les sept dormants) tient à l'existence dans la falaise qui surplombe le ravin de ce nom, d'une grotte censée avoir abrité les « sept saints dormants » dont la légende se retrouve dans le folklore de plusieurs pays musulmans et que l'on a parfois rapproché, dans un esprit œcuménique, de certaines vies de saints chrétiens.
21. O.L. Frobenius, Das kleinafrikanische Grabau, *Prae-historische Zeitschrift*, 1916, p. 1-18.
22. A. Vel, *R.S.A.C.*, p. 260 ; A. Albertini, *B.C.T.H.*, 1921, p. 151 et ss ; M. Le Glay, Qui fut le premier *praeses* de la province de Numidie ?, p. 195-200 ; P. Morizot, Du nouveau sur la datation de Severinius Apronianus, *praeses* de Numidie d'après des documents inédits, p. 365-379.
23. P. Morizot, Les stations de la *Table de Peutinger* entre Lambèse et El Kantara.
24. *A.A.A.*, f° 38, n° 8 ; P. Morizot, Les inscriptions de Tazembout, aperçu sur un village romain de haute montagne au IIIe siècle, p. 72.
25. X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue de l'Aurès occidental, l'oued Fedhala, p. 372.
26. J. Zeiller, *B.C.T.H.*, 1903, p. 187.
27. X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue..., p. 373.
28. P. Morizot, Les stations de la *Table de Peutinger*..., p. 342.
29. X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue..., p. 378.
30. *B.C.T.H.*, 1921, p. CLXVII-CLXXIX ; P. Morizot, Économie et société en Numidie méridionale, l'exemple de l'Aurès, pl. VI.
31. P. Morizot, Les stations de la *Table de Peutinger*..., p. 340. X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue..., p. 378.
32. *Ibid*, p. 385.
33. E. Fromentin, *Carnet de voyage, en date du 21/4/1848, Œuvres complètes*, éd. de la Pléiade, p. 941-942.
34. E. Albertini, Les inscriptions d'El Kantara.
35. Carbuccia, *Description des ruines*..., f° 14.
36. J. Baradez, *Fossatum Africae*, p. 279 et ss.
37. Georges de Chypre, éd. Gelzer, p. 34.
38. P. Morizot, Le génie Auguste de Tfilzi, p. 70.
39. En Gaule, par exemple, le diamètre des théâtres d'Arleuf et de Bouzy-la forêt est de 40 m, celui des Bardiaux de 45 m (*Spectacula*

II ; Le théâtre antique et ses spectacles, musée archéologique, H. PRADES, Lattès, 1902, p. 30 et 57). En Afrique, le plus petit théâtre est vraisemblablement celui de *Limisa*, qui n'est pas encore publié, K. BELKHODJA, Fouilles de Ksar Lemsa, *Africa II*, 1967-1968, p. 313-348.

40. P. MORIZOT, L'Aurès et l'olivier, p. 204.
41. P. MORIZOT, Les inscriptions de Tazembout..., p. 76-79.
42. Je dois à X. Dupuis, d'avoir eu connaissance de cette inscription inédite.
43. P. MORIZOT, L'Aurès et l'olivier, p. 203 et 229.
44. E. MASQUERAY, *De Aurasio monte*, p. 43.
45. E. MASQUERAY, *Bull. de correspondance africaine*, 1882-1883, p. 340.
46. P. MORIZOT, Inscriptions inédites de l'Aurès (1941-1970), p. 138.
47. *C.* 17960-17963. *A.E.*, 1976, 717-720 ; pour ce dernier texte, remarques de M. SPEIDEL, dans *Ant. afr.*, 1991, p. 109, note 19.
48. E. MASQUERAY, *Bull. de corresp. afr.*, 1883, p. 335.
49. *C.* 2464-2467 ; *B.C.T.H.*, 1939, p. 333-334 ; *A.E.*, 1976, 710, 721, 722, 1979, 671.
50. P. MORIZOT, Le génie Auguste..., p. 45 et ss.
51. M. JANON, Une mission archéologique à Bouzina, fig. 10, p. 328 ; A. SAINSAULIEU, *Évolution des activités et de l'habitat*, Mémoire de maîtrise, Paris IV, 1985, fig. 14.
52. P. MORIZOT, Inscriptions inédites..., Tafel XIII, p. 144.
53. P. V. de la séance de la Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord du 18/3/1974, *B.C.T.H.*, 10-11, 1974-1975, Paris, 1978, p. 191.
54. C. Morrisson confirme l'identification, faite par son inventeur, R. Godon, d'un petit bronze, assez rare en Numidie, de l'empereur Phocas, 602-610.
55. P. MORIZOT, Inscriptions inédites..., p. 152.
56. *A.E.*, 1976, 712 ; ce *cornicularius* est une sorte d'agent administratif, relevant d'un préfet, qui est sans doute celui du camp de Lambèse.
57. *C.*, 2475-17964.
58. T. SHAW, *Travels*, p. 117.
59. E. MASQUERAY, *Note concernant les Ouled Daoud du mont Aurès*, Alger, 1879, p. 33-36.
60. CARBUCCIA, Description, f° 11.
61. P. MORIZOT, Pour une nouvelle lecture de l'*élogium* de Masties, p. 270.
62. P. MORIZOT, Inscriptions inédites..., tafel XII, b.
63. J. BIREBENT, *Aquae romanae*, Alger, 1962, p. 389.
64. J. CARCOPINO, Un empereur maure inconnu ; Encore Masties l'empereur maure inconnu ; C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, 1955, p. 333-339 ; G. CAMPS, Rex gentium maurorum et romanorum, *Ant. Afr.*, 1984 ; P.A. FÉVRIER, Masuna et Masties, *Ant. Afr.*, 1988, p. 133-147 ; P. MORIZOT, Pour une nouvelle lecture...
65. L. LAURENS, Description d'une trouvaille monétaire à Bousedda, *Rev. afr.*, 2ᵉ tr. 1934.
66. E. MASQUERAY, *De Aurasio monte*, p. 33, n° 3 ; P. TINGRY, *Le tourisme automobile à travers l'Aurès*, Constantine, 1937, p. 9 ; P. MORIZOT, Le réseau de communication de la IIIᵉ Légion de Lambèse au Sahara à travers l'Aurès, p. 417-419.
67. H. STIERLIN, *Les Cités du désert*, p. 47 et pl. 49.
68. La photothèque du centre Camille-Jullian en détient une photographie.
69. CARBUCCIA, Description, f° 12.
70. P. MORIZOT, Le génie Auguste..., p. 79-82.
71. L. RINN, Géographie ancienne de l'Algérie, djebel Aourès, *Rev. Afr.*, 1893, p. 309-311 et 317.
72. *C.*, 2485 ; VAYSSIÈRE, *Bull. de l'acad. d'Hippone*, 1891, p. XXXIII.
73. C.M. ROBERT, *Le long des oueds de l'Aurès*, Alger, 1939.
74. M. FAUBLÉE-URBAIN, Magasins collectifs de l'oued El Abiod (Aurès), p. 139.
75. J. MORIZOT, Le nomadisme agricole chez les Serhana et les Cheurfa.
76. TH. RIVIÈRE, L'habitation chez les Ouled Abderrahman.
77. PROCOPE, *B.V.* II, XX, 23.
78. A. PAPIER, *La guelaa de Kebach et l'Oasis de Mchounech*, Paris, 1894.
79. J.-P. BALLAIS, art. Aurès, *E.B.* VII, 1989, p. 1082.
80. J. MORIZOT, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, 1992, p. 134-137.
81. J. ET P. MORIZOT, Les ruines romaines de la vallée de l'oued Guechtane, p. 124.
82. J. BIREBENT, *op. cit.*, p. 290.
83. *Notitia dignitatum, Maur, Sitif.* 20 et 24.
84. J. ET P. MORIZOT, Les ruines romaines..., p. 126, n° 19.
85. E. MASQUERAY, *Bull. corr. Afr. I*, 1882, pl. cité et commenté par J. Laporte, *Rapidum*, p. 156, M. FAUBLÉE-URBAIN, Magasins collectifs..., p. 139-150.
86. N. DUVAL, Plastique chrétienne, en montre de nombreux exemples, la plupart provenant de Khenchela (*Mascula*) et des environs, fig. 28, fig. 62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 74.
87. J. ET P. MORIZOT, Les ruines romaines..., p. 128.
88. *Ibid*, p. 128-129.
89. *Ibid*, p. 135. Le nom de Resquil n'est pas sans évoquer celui de *Zerquilis* que Corippe situe dans des campagnes désolées, proches de la *Petra Geminianou*, le contexte indiquant qu'elles se trouvent dans l'Aurès (*Johannide*, II, 145).
90. *A.E.*, 1951, 225, 226.
91. VAYSSIÈRE, *C.R. de l'Acad. d'Hippone*, 1892, p. XVI-XVII.
92. P. MORIZOT, L'Aurès et l'olivier, p. 215-225.
93. J. BIREBENT, *op. cit.*, p. 174.
94. J.-D. MATTINGLY, *Tripolitania* ; M. Lenoir, *Le camp romain*.
95. *C.* 2447.
96. J. BIREBENT, *op. cit.*, p. 165.
97. J. ET P. MORIZOT, Les ruines romaines..., p. 122.
98. Je dois cette information inédite, confirmée par un croquis, à M. Abdelmalek Nasraoui, docteur en informatique, qui est originaire de Bou Hammama.
99. J. BIREBENT, *op. cit.*, 156.
100. PROCOPE, *B.V.* II, XIII, 33 ; P. MORIZOT, Solomon et l'Aurès, p. 331.
101. J. ALQUIER, *op. cit.*, n° 31.
102. S. GSELL, *Monuments antiques*, II, p. 68.

103. *Notitia dignitatum, Numidia*, n° 74.

104. Procope, *B.V.* II, XIX, 16.

105. P. Morizot, *C.R.A.I.*, janvier-février, 1993.

106. P. Morizot, *ibid.*

107. C. Monchicourt, Chroniques kairouanaises, *R.T.*, 1932-1936, p. 46.

108. *C* 24-55.

109. C. Monchicourt, *ibid.*

110. J. Baradez, *Fossatum*, p. 145-148, où l'auteur présente un plan d'organisation militaire des confins sahariens, dont l'idée générale est intéressante.

111. *Ibid*, p. 282-287.

112. *Ibid*, p. 279.

113. J. Marcillet-Jaubert, Bornes milliaires de Numidie, *Ant. Afr.*, 16, 1980, p. 140.

114. Corippe, *La Johannide II*, 156-157.

115. El Bekri, *Description de l'Afrique*, p. 127.

116. *B.C.T.H.*, 1932-1933, p. 50.

117. J. Baradez, *op. cit.*, p. 147 et ss.

118. K. Belkhodja, Fouilles de Ksar Lemsa, *Africa II*, 1967-1968, p. 313-348.

119. Texier, *Revue archéologique*, 1848, p. 133.

120. Ce terme désigne des canalisations souterraines destinées à amener l'eau, captée au pied des montagnes, jusqu'aux périmètres à irriguer. Elles se signalent, aux vues aériennes en particulier, par des alignements de petits monticules, très semblables à des taupinières, qui sont autant de regards, destinés à évacuer les déblais lors de leur creusement et plus tard, lors des opérations d'entretien.

121. E. Masqueray, *De Aurasio monte*, 1886.

122. Procope, *B.V.* I, XII, 5.

123. P. Morizot, La zaouïa des Beni Barbar, cité pérégrine ou municipe latin, note 5, p. 32 et p. 37.

124. J. et P. Morizot, Les ruines romaines..., p. 126.

125. *Cf.* ci-dessus note 64.

126. Les conditions d'exploitation des forêts dans l'Antiquité sont très mal connues, ainsi Rostovtseff (*The social and economic history*) n'y fait allusion que dans quelques notes éparses.

127. G.D.B. Jones, The Libyan Valley Survey : The development of Settlement Survey, dans Town and country in Roman Tripolitania, *BAR* int. series, 274, 1985, p. 264 et R. Rebuffat, Les fermiers du désert, *L'Africa romana* V, 1988, p. 47.

128. R. Rebuffat, *ibid*, p. 48.

129. G.D.B. Jones, *ibid*, p. 266.

130. X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue..., p. 371. L'hypothèse selon laquelle les derniers lettres de l'inscription, qui sont M. A., pourraient introduire le terme *macellum* (marché) a été avancée par P. Morizot lors du colloque international sur les divinités indigènes de Sintra (mars 1995), dont les Actes sont sous presse.

131. R.B. Hitchner, The Kassrine Archaeological Survey, 1987, *A.A.* t. 26, 1990, p. 231-260, p. 233.

132. P. Morizot, L'Aurès et l'olivier.

133. G. Tchalenko, *Le massif du Belus*, p. 70 et ss.

134. *A.E.* 1894, 84 ; M. Le Glay, *Ant. Afr.* 1991, p. 86.

135. *C.* 10753, 10757, 10758. L'ancêtre de ces Vitellii, qui portent le même *praenomen* et le même *gentillice* que le frère de l'empereur Vitellius, légat d'Afrique sous Néron, pourraient lui devoir leur citoyenneté romaine.

136. Un seul trésor monétaire découvert dans l'Aurès a été jusqu'ici publié (ci-dessus note 65). Il confirme les indications que l'on peut retirer des petits lots de pièces recueillis, çà et là, dans les autres vallées : les monnaies puniques et numides ne sont pas rares ; de Domitien à Phocas excepté la brève période d'occupation vandale, tous les siècles sont représentés, mais l'on note une forte prédominance des petits bronzes des IVe-Ve siècles.

137. P.A. Février, Évolution des formes de l'écrit..., p. 201-217.

138. J. Despois, La culture en terrasses en Afrique du Nord, *A.E.S.C.*, 2, 1956, p. 42-50.

139. C. Lepelley, Le déclin de l'agriculture antique au Bas-Empire, *Ant. Afr.*, 1967, p. 135-144.

140. P. Morizot, L'Aurès et l'olivier, p. 199-200.

141. J. Despois, *ibid*, 138.

142. A. Berthier, *Les vestiges du christianisme dans la Numidie centrale*, Alger, 1942.

143. P. Morizot, La Zaouïa des Beni-Barbar..., p. 73.

144. Ces évêchés nous sont connus soit par la *Notitia Dignitatum*, soit par les listes des conciles africains. Pour le Concile de Carthage, voir la carte de S. Lancel, *Sources chrétiennes* IV, n° 337 (ci-dessus, fig. 224).

145. I. Gui, N. Duval et J.-P. Caillet, *op. cit.*, vol. I, carte hors texte.

146. Conformément d'ailleurs à une recommandation de Varron (*Res rusticae*, I, XII, trad. J. Heurgon, p. 34-35). Varron ajoute d'ailleurs qu'un lieu élevé est aussi une protection contre les brigands, ce qui peut expliquer la situation « stratégique » de certaines fermes.

147. P. Morizot, L'enceinte fortifiée de Mendour, p. 123.

148. *Journal des marches et opérations de la colonne expéditionnaire de l'Aurès*, mai 1845, ms. S.H.A.T., Vincennes.

149. R. Cagnat, *L'armée romaine*, p. 575 et 592 en particulier. C'est encore en 1951 le point de vue de C. Courtois, Timgad antique Thamugadi, p. 15.

150. Procope, *De Aed.* VI, 7, 1-11, trad. J. Desanges, p. 44.

151. Y. Le Bohec, *La IIIe Légion Auguste*, p. 424.

152. J. Baradez, p. 282-283.

153. Procope, *De Aed.*, *ibid.*

154. R. Cagnat, *L'armée romaine*, t. II, p. 543.

155. J. Birebent, *op. cit.*, p. 174.

156. P. Morizot, Recherches sur les campagnes de Solomon en Numidie méridionale, p. 88-92.

157. P. Salama, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, 1951, p. 73.

158. J. Baradez, *op. cit.*, p. 350.

159. X. Dupuis et P. Morizot, *op. cit.*, p. 385, n° 19 ; J. Marcillet-Jaubert, *op. cit.*, p. 140.

160. P. Morizot, Le réseau de communication de la IIIe Légion...

161. Le voyageur anglais Hilton-Simpson, qui s'est rendu à plusieurs reprises dans l'Aurès entre 1912 et 1921, laisse entendre qu'il était alors possible de traverser les gorges avec un véhicule à roues,

ceci avant le percement de l'actuel tunnel, par conséquent en empruntant le lit de l'oued sommairement aménagé (*Among the hills folks of Algeria. Journeys among the Shawia of the Aurès mountain*, Londres, 1921, p. 170), ce qui relativise les difficultés de l'opération pour les soldats de la VI[e] Légion et pour ceux de Saint-Arnaud.

162. P. Morizot, Du nouveau sur Sévérinius Apronianus...

163. E. Albertini, Les inscriptions d'El Kantara.

164. P. Morizot, Les stations de la *Table de Peutinger...*

165. P. Salama, *op. cit.*, p. 60.

166. J. Birebent, *op. cit.*, p. 174. Le Dr A. Nasraoui, m'a assuré que dans sa jeunesse, il avait vu des traces de cette voie, qu'empruntent couramment les gens du douar Bradja quand ils se rendent à Oulja, où ils ont des terres.

167. *Ibid.*, p. 191.

168. J. Baradez, *op. cit.*, p. 196-198.

169. J. Despois, Les greniers fortifiés, *C.T.* I, 1953, p. 38-60.

170. T. Rivière, *op. cit.*, p. 295-309 ; M. Faublee-Urbain, *op. cit.*

171. J. Baradez, *op. cit.*, p. 281.

172. A. Laronde, La vie agricole en Syrie jusqu'à l'arrivée des Arabes, *Libyan Studies*, 20, 1989, p. 130.

173. T. Rivière, *op. cit.*, p. 311.

174. G. Camps, *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, p. 43.

175. F. Kadra, *Les Djedar.*

176. G. Camps, *Rex gentium.*

177. M. Bihoreau, *Djorf Torba, nécropole saharienne antéislamique*, éd. Karthala, Paris, 1993.

178. J. Baradez, *op. cit.*, p. 170.

179. E. Masqueray, Le djebel Chechar, p. 464.

180. *E.I.* V. art. *Lawata*, p. 699. VIII. art. *Hawara*, p. 305. Aucune des tribus de l'Aurès ne revendique de parenté avec les Lawata ou les Hawara, mais une source située au sud-est de Bahloul porte le nom d'Aïn el Aouara, « la source des Aouara » (ou Hawara) et Vaissière, qui a étudié la tribu berbérophone des Ouled Rechaïch qui nomadisait sur le plateau des Nememcha la considère comme une branche des Hawara « ou Chaouia » (*Rev. Afr.* XXXVIII, 1893, p. 206 et ss), assimilation que les historiens arabes ne démentent pas, puisqu'ils font des Hawara des habitants de l'Aurès.

181. J. Morizot, Le nomadisme agricole chez les Serhana et les Cheurfa.

182. J. Morizot, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, 1992, p. 110-112.

183. C.-M. Robert, *op. cit.*, p. 126.

184. T. Rivière, *op. cit.*, p. 287-311.

185. C. Monchicourt, *op. cit.*, p. 42.

186. Procope, *B.V.*, II, XIX, 22-25 ; *De Aed.*, VI, 7, 1-11. tr. J. Desanges.

187. Procope, *B.V.*, II, XIX, 21.

188. *Ibid*, XIX, 14.

189. J. Birebent, *op. cit.*, p. 182-187 ; J. Alquier, *op. cit.*, p. 35.

190. Corripe, *La Johannide*, II, 156-157, tr. J. Diggle et Goodyear, Cambridge, 1970, p. 32; El Bekri, tr. de Slane, p. 151-152.

191. Note manuscrite inédite du capitaine Butault de l'infanterie coloniale, année 1909. Archives IGN.

192. El Bekri, p. 171.

193. *A.A.A.*, f° 49, n° 26.

194. J. Alquier, *op. cit.*, p. 34.

195. Les mosaïques africaines en montrent de nombreux exemples (*cf.* Rostovtseff, *Histoire économique et sociale de l'Empire Romain*, trad. O. Demange, R. Laffont, 1988, p. 240). Pour l'Aurès, voir fig. 230. *Table de funérailles de Khenchela*, où figure une volaille servie sur un plat.

196. P. Morizot, L'Aurès et l'olivier. Liste récapitulative, p. 238-240, à laquelle il convient d'ajouter l'huilerie de Romadia II (fig. 161).

197. R. Cagnat, L'annone d'Afrique, *C.R.A.I.*, 1915, p. 13-16.

198. P. Quezel, *Hautes montagnes d'Afrique du Nord*, Paris, 1957, t. I, Milieu humain historique.

199. Vitruve, *De architectura*, II, IX, 40, tr. J. Heurgon.

200. Faventius (Opuscule de), abréviateur de l'œuvre de Vitruve (IV[e] siècle), trad. Choisy, p. 271.

201. Ibn Hauqal, *Configuration de la terre*, tr. J.-H. Kramers et G. Wiet. Pour les exportations de Syrie, p. 180, pour celles du Khorassan, p. 425.

202. J. Carcopino, L'inscription d'Aïn Djemala, *M.E.F.R.*, XXVII, 1906, p. 368.

203. Gsell, *H.A.A.N.*, p. 43, n° 13.

204. Procope, *B.V.*, II, XIII, 26 ; *De Aed.*, tr. J. Desanges, p. 44.

205. P. Salama, *op. cit.*, p. 84.

206. Temple à Saturne et à Ops, (*C.* 2670) ; à Silvain (*C.* 2671 + 18107) ; Dédicaces à Jupiter, J. Zeiller, *B.A.C.*, 1903, p. 184 ; à la Triade capitoline et à une divinité inconnue du nom de Tanant, X. Dupuis et P. Morizot, *op. cit.*, p. 371.

207. Janon, *op. cit.*, p. 313.

208. *A.E.*, 1987, 1072.

209. Leschi, Un aqueduc romain dans l'Aurès, *R. Afr.*, 1941, p. 23-30.

210. *A.E.*, 1920, 30 ; M. Le Glay, *A.A.*, t. 27, 1991, p. 86.

211. *C.* 2451-17954 ; P. Morizot, La zaouia des Beni-Barbar..., p. 41.

212. Vayssière, Les Ouled Rechaiche, *R. Afr.*, XXXVII, 1893.

213. Les citoyens romains se distinguaient par un état civil de trois noms, les *tria nomina* : prénom, gentilice (nom de famille) et surnom. Après 212, ces distinctions juridiques ont disparu du fait de l'extension de la citoyenneté romaine à toutes les personnes libres.

214. En Noweiri, Chroniqueur arabe du XIV[e] siècle, annexe à *L'Histoire des Berbères*, d'Ibn Khaldoun, tr. M.-G. de Slane, 2[e] éd., 1925, t. 1, p. 331-332. Une confusion est d'autant plus vraisemblable que En Noweiri écrit sept siècles après les événements relatés.

215. Procope, *B.V.*, II, 1-3 ; *De Aed.* tr. J. Desanges, VI, 7 ; 1 à 11.

216. El Bekri, p. 151.

217. El Bekri, p. 171.

218. G. Marcais, *Les Arabes en Berbérie du XI[e] au XVI[e] siècle*, Paris, 1913.

219. C.-A. Julien, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc*, 1930, p. 420.

220. G. Tillion, *A.E.S.C.*, 1957, p. 393-402. Cet article peu connu m'a été signalé par P. Salama, que je remercie bien vivement.

221. E. Masqueray, Formation des cités, p. 162. L'ouvrage de base à ce sujet reste : Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897.

222. Les chroniqueurs arabes sont en général très vagues en ce qui concerne ces expéditions qu'il est très difficile de localiser. *Cf. E.I.*, vol. 1, p. 793, art. Awras.

Glossaire des termes latins

Aquae, pluriel de *aqua*, l'eau, a souvent le sens d'eaux thermales.

Cardo, ce mot, dont le sens primitif est gond ou pivot a pris dans la toponymie urbaine celui d'axe routier nord-sud.

Castellus ou *castellumn*, château-fort, redoute.

Castra, à l'origine campement provisoire d'un corps de troupe, prend par la suite le sens de camp permanent.

Castrum, place forte ; parfois utilisé pour *castra*.

Catillus, partie supérieure d'une meule de moulin à blé.

Cavea, partie du théâtre réservée aux spectateurs.

Ciborium, baldaquin soutenu par des colonnes, qui recouvre l'autel des basiliques chrétiennes.

Clavicula, fortification souvent semi-circulaire destinée à protéger l'entrée d'une forteresse.

Colonus, cultivateur exploitant aux termes d'un contrat de fermage ; a, comme notre mot fermier, souvent été utilisé pour désigner toutes sortes de cultivateur, indépendamment de leur statut. Le *colonus* est aussi l'habitant d'une colonie.

Decurio, dans les cités, membre de l'assemblée locale ; dans l'armée, officier, qui, à l'origine, commandait dix cavaliers, mais à qui par la suite fut attribué un commandement beaucoup plus large.

Decumanus, voie menant à la porte principale du camp, la porte décumane et par extension, voie est-ouest.

Duumvir ou *duovir*, dans le cadre municipal, magistrat exerçant conjointement avec un autre, l'autorité suprême.

Dux, chef d'une armée, d'une province, d'une tribu (indigène).

Episcopus, évêque. La multiplication des évêques africains (près de 600 au Vᵉ siècle) en a quelque peu dévalorisé la fonction ou du moins le titre.

Fabrica, construction, bâtiment. Dans l'Antiquité tardive désigne parfois une basilique chrétienne.

Ferratus, a, um, garni de fer, cuirassé, qualificatif de la VIᵉ Légion romaine formée en Syrie.

Forum, place publique.

Gens, le terme, qui désigne à l'origine la race, la famille, en vient à désigner le peuple, ou les peuples voisins de Rome ; dans l'expression *praefectus gentis*, il prend plus précisément le sens de tribu indigène.

Groma, point central du camp, et, par extension le bâtiment de commandement qui s'y trouve.

Imperator, à l'origine titre décerné au général victorieux, devient avec l'instauration du Principat, l'appellation permanente de l'empereur romain. Dans le cas de Masties, il est vraisemblable qu'il ait été proclamé *imperator* par ses partisans, à moins qu'il se soit octroyé ce titre lui-même.

Insula, île, quartier d'habitation (nous employons nous-mêmes le terme d'îlot urbain dans une acception voisine).

Latifundium, grande propriété.

Limes, sentier, puis sentier servant de limite, enfin frontière.

Loca sanctorum, lieux consacrés au culte des saints.

Magister, en Afrique du Nord, aux IIᵉ, IIIᵉ siècles, désigne l'un des deux responsables ou porte-parole d'une communauté rurale n'ayant pas le statut de municipe. Agissant deux par deux, ils préfigurent, à l'échelle locale, les *duovirs* des cités plus importantes. Ils sont parfois assistés par des *seniores* (voir ce mot).

Mansio, gîte d'étape, établi au bord d'une voie ; les *mansiones* de la poste impériale étaient construites en principe à des distances, de l'ordre de 30 à 40 milles (44 à 60 km), mais leur emplacement était subordonné aux possibilités de ravitaillement en eau.

Mutatio, relais de poste.

Pars urbana, partie d'un domaine rural réservée à l'habitation du maître.

Ponderarium, table de pierre dans laquelle sont creusées des unités de mesure destinées au commerce des céréales.

Praedium, le plus souvent au pluriel, *praedia*, propriété, domaine.

Praefectus, préposé à un commandement civil ou militaire. Le *praefectus gentis* est un chef de tribu désigné par l'autorité impériale.

Praetorium, tente du général et par extension, endroit du camp où elle se trouve.

Proscenium, devant de la scène (d'un théâtre).

Seniores, les anciens, les notables d'une communauté.

Statio, poste de garde, généralement établi à un carrefour important. La *statio* joue parfois le rôle de relais de poste.

Strator, écuyer, membre d'un corps de cavalerie en mission spéciale.

Torcular, moulin destiné à écraser les olives avant le pressoir proprement dit.

Triade capitoline, cette expression désigne les trois divinités honorées sur le Capitole, Jupiter, Junon et Minerve, souvent réunies dans un même culte.

Veteranus, a le sens très général de retraité d'une fonction civile ou militaire. Il est souvent suivi de la préposition *ex* qui précise cette fonction.

Vexillatio, détachement militaire, le plus souvent de cavalerie.

Via, a le sens très général de voie, qu'elle soit dallée, empierrée ou sans aucun revêtement.

Via praetoria, voie conduisant à la tente du général.

Via principalis, voie desservant les *principia*, c'est-à-dire le quartier général d'un camp.

Vicus, dans une cité, quartier de ville ; à la campagne, bourg ou village ; prend parfois le sens de propriété rurale.

Vicani, habitants d'un *vicus*.

Villa, maison isolée au milieu de la campagne, par opposition à la maison d'une ville ou d'un village ; par extension tout domaine rural avec ses terres et les constructions qui s'y trouvent (Daremberg).

Vilicus ou *villicus*, fermier ou régisseur d'un domaine rural.

Glossaire des termes arabes*

Aïn, source.

Caïd, chef de tribu désigné par l'administration turque ou française.

Cheikh, vieillard, d'où chef reconnu d'une communauté laïque ou religieuse.

Dechra, hameau

Foggara, canalisation souterraine (par opposition à la *seguia*) (voir ce mot).

Foum, bouche, par extension, cluse.

Gara, sommet tabulaire et dénudé.

Henchir, domaine, mais aussi ruine.

Kef, rocher.

Khanga, défilé.

Ksar, pl. *ksour*, demeure ou village fortifié.

Mihrab, sorte d'absidiole aménagée dans le mur oriental de la mosquée, pour matérialiser la direction de la Mecque, vers laquelle se tournent les musulmans au moment de la prière.

Ouled, enfants, fils de, suivi d'un nom éponyme, désigne d'ordinaire les membres d'une tribu ou d'une fraction.

Qasr, autre prononciation, en Libye, par exemple du mot ksar.

Ras, tête ; par extension sommet (d'une montagne, etc.).

Sebkhra, étendue d'eau salée, généralement peu profonde.

Séguia, canalisation en plein air (par opposition à la *foggara*).

Toub, terre battue, mélangée avec de la paille et séchée au soleil.

Zaouïa, siège d'une confrérie religieuse ; abrite en général le tombeau du saint fondateur, ainsi qu'un local destiné à l'enseignement coranique.

* Dans le courant du texte la traduction des noms de lieux est donnée, lorsqu'elle est connue.

Bibliographie

A. SOURCES

1. Auteurs grecs

PROCOPE, La guerre des Vandales, Guerres de Justinien, livres III et IV, traduit et commenté par D. Roques, Paris, Les Belles lettres, 1990 ; *Bellum Vandalicum,* éd. G.P. Goold, avec traduction anglaise de H.B. Dewing ; *De aedificiis,* VI, 7, 1-11, éd. Haury, traduction française de J. Desanges, « Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine », *Byzantion,* t. XXXIII, 1963.

GEORGES DE CHYPRE, éd. Honigman (E.) *Le Synekdemos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre, Corpus bruxellense historiae byzantinae,* I, Bruxelles, 1939.

H. GELZER, *Georgius Cyprius, Descriptio orbis romanis,* éd. Teubner, 1890.

2. Auteurs latins

CÉSAR, *Bellum Civile.*

VICTOR DE VITA, *Historia persecutionis*, M.G.H.a.a. t. III, 1.

CORIPPUS, *Johannide*, M.G.H.a.a., t. III, 2.

Notitia provinciarum et civitatum Africae, M.G.H.a.a., t. III, 1.

Code Justinien, I, 27, 1, 12.

JEAN DE BICLAR, *Epistolae*, M.G.H., Epp., 1 et 2.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, V, 1re partie, texte établi, traduit et commenté par J. Desanges.

VARRON, *Res Rusticae*, traduit et commenté par J. Heurgon

VITRUVE, *De architectura.*

3. Auteurs arabes

EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. M. de Slane, 1857-1858.

EL IDRISSI, *Le Maghreb au* v*e* *siècle de l'hégire*, trad. Hadj Saddok, Publisud, 1983.

IBN HAUQAL, *Configuration de la terre*, trad. J.H. Kramers et J.G. Wiet.

B. OUVRAGES GÉNÉRAUX

Atlas archéologique de l'Algérie, par S. GSELL = *A.A.A.*

Corpus inscriptionum latinarum, T. VIII = CIL VIII.

Encyclopédie berbère = *EB.*

Encyclopédie de l'islam = *E.I.*

R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, 2e éd. 1913.

G. CAMPS, *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961.

C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique,* 1954.

C. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Coll. E.F.R. Paris, 1972.

S. GSELL, *Les monuments antiques de l'Algérie* (2 vol.), Paris, 1901.

J.M. LASSERE, *Ubique populus*, Paris, 1977.

M. LE GLAY, Les Flaviens et l'Afrique, *MEFR*, LXXX, 1963, p. 201-208.

Y. LE BOHEC, *La troisième Légion Auguste*, éd. du CNRS, 1989.

C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, 1981.

J. MESNAGE, *La romanisation de l'Afrique*, Alger, 1913.

H.- G. PFLAUM, « La romanisation de l'Afrique », *Akten* des VI internationalen Kongress für Griechische und Lateinische Epigraphik, München, 1972, *Vestigia* b. 17, Verlag C.H. Beck, München.

P. ROMANELLI, *Storia delle Provincie romane dell'Africa*, Rome, 1959.

M. ROSTOVTSEFF, *The social and economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1957.

P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord,* Alger, 1951.

E. WEBER, *La tabula Peutingeriana*, Graz, 1976.

C. ÉTUDES PARTICULIÈRES

E. ALBERTINI, *BCTH*, 1921, p. 153 et ss. ; Les inscriptions d'El Kantara, *R. Afr.* 1931, p. 193-261.

J. ALQUIER, Les ruines antiques de la vallée de l'oued El Arab (Aurès), *R. Afr.* 82, 1941, p. 31-39.

L. ANSELMINO *et alii*, Il *castellum* del Nador : storia di una fattoria tra Tipasa e Caesarea (Ier-IVe sec.) *Monogr. di Arch. Lib. XXIII*, Rome, 1989.

S. BAGHLI et M. BOUCHENAKI, Recherches et travaux en 1970-74, *B.A.A.* V, 1971-1974, p. 9-24.

J.P. BALLAIS, Aurès, *E.B.* VII, Édisud, 1989, p. 1067-1095.

A. BALLU, *Les ruines de Timgad, antique Thamugadi, 7 années de découvertes, 1903-1910,* Paris, 1911.

J. BARADEZ, *Fossatum Africae*, Paris, 1949.

D. VAN BERCHEM, L'annone militaire dans l'Empire romain au IIIe siècle, *B.S.A.F.*, 1936, p. 117.

A. BERTHIER, *Les vestiges du Christianisme antique dans la Numidie centrale*, Alger, 1942.

F. Bertrandy, La région de Constantine (Cirta) en Algérie (Ier siècle av. J.-C.-Ier siècle ap. J.-C.), *L'information historique*, 1990, 2, vol. 52.

M. Bihoreau, *Djorf Torba, nécropole saharienne anté-islamique,* éd. Karthala, Paris, 1993.

J. Birebent, *Aquae romanae*, Alger, 1962.

G. Camps, *Rex gentium maurorum et romanorum, Ant. Afr.* 20, 1984, p. 183-218.

Cl. Carbuccia, Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du général de Saint-Arnaud, mai-juin 1850, dans les Nementchas et dans l'Aurès, Bibliothèque de l'Institut, 1850, *ms. 1369.*

J. Carcopino, Le *limes* de Numidie et sa garde syrienne, *Syria*, 1925, p. 30-57 et 118-140 ; Un empereur maure inconnu, d'après une inscription latine récemment découverte dans l'Aurès, *R.E A.* t. 46, 1944, p. 94-120 ; Encore Masties, l'empereur maure inconnu, *R. Afr.* t. 100, 1956, p. 339-348.

A. Chastagnol, *L'album de Timgad*, Bonn, 1978.

R. Chevallier, Étude sur les centuriations romaines de Tunisie, *M.E.F.R.* LXX, 1958, p. 61-128 ; *Les voies romaines*, Paris, 1972 ; Les méthodes de prospection archéologique, *A.N.R.W.* II, 12, 1. Berlin/New York, 1982. *Voyages et déplacements dans l'Empire romain*, Paris, 1988.

M. Côte, Géomorphologie et évolution historique sur quelques piémonts de l'Est algérien, Géomorphologie et dynamique des bassins versants élémentaires en région méditerranéeenne, *Études méditerranéennes*, fascicule 12, Poitiers, 1988, p. 221-227.

M. Côte, *L'Algérie ou l'espace retourné*, Paris, Flammarion, 1988.

M. Côte, *Pays, Paysage, Paysans d'Algérie*, Paris, Éd. du CNRS, 1996.

J.- P. Darmon, Note sur le tarif de Zaraï, *C.T.* XII, 1964, p. 7-23.

J. Desanges, Les territoires gétules de Juba II, *R.E.A.*, LXVI, 1964, p. 33-47 ; Un drame africain sous Auguste : Le meurtre du proconsul L. Cornelius Lentulus par les Nasamons, in *Hommages à M. Renard*, II, Bruxelles, 1969, p. 199-202 et p. 211, n. 4 ; Le *vicus Abaris et l'Abaritana provincia*, *B.C.T.H.*, 1988, p. 87-94.

J. Despois, Les greniers fortifiés, *C.T.*, I, 1953, p. 38-60.

J. Despois, La culture en terrasses en Afrique du Nord, *A.E.S.C.*, 2, 1956, p. 42-50.

X. Dupuis et P. Morizot, Une vallée peu connue de l'Aurès occidental, l'oued Fedhala, *Afr. rom.* IX, 1992, p. 365-388.

J. Durliat, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Algérie byzantine*, École française de Rome, 1981.

N. Duval, Plastique chrétienne de Tunisie et d'Algérie, *B.C.T.H.*, n. s. 8, 1972, B. Paris, 1975.

N. Duval, L'iconographie des « villas africaines » et la vie rurale dans l'Afrique romaine de l'Antiquité tardive, *110e Congrès national des Sociétés savantes, Montpellier, 1985, IIIe colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord,* p. 163-176.

H. d'Escurac-Doisy, Lambèse et les vétérans de la *Legio III Augusta*, *Hommages à A. Grenier*, coll. Latomus 58, 1962, p. 571-583.

M. Euzennat, *Recherches récentes sur la frontière d'Afrique (1964-1974), 10e Congrès du* limes *(Cologne-Bonn)*, B.J. Beih, t. 38, 1977, p. 429-443.

M. Euzennat, *Les recherches sur la frontière romaine d'Afrique (1974-1976), 11e Congrès du limes (Budapest)*, 1977, p. 533-543.

M. Euzennat, La politique africaine de Septime Sévère, *B.C.T.H.*, t. 15-16, 1979-1980, p. 134.

M. Euzennat, L'olivier et le *limes*. Considérations sur la frontière romaine en Tripolitaine, *B.C.T.H.*, t. 19, 1985, p. 161-171.

M. Euzennat, *La frontière d'Afrique (1976-1983), 13e Congrès du* limes *(Aalen). For. u. Ber. zur Vor. - u. Frühgeschichte in Baden-Wurttemberg*, t. 20, 1986, p. 573-583.

M. Euzennat, Les troubles de Maurétanie, *C.R.A.I.*, 1984, p. 372-393.

M. Euzennat et P. Trousset, Le camp de Remada. Fouilles inédites du commandant Donau (mars-avril 1914), *Africa,* t. 5-6, 1978, p. 111-189.

A. Farges, Monographie de Zoui, *C.R. de l'Académie d'Hippone,* 20, 1890.

M. Faublée-Urbain, Magasins collectifs de l'oued El Abiod (Aurès), *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 21, n° 2, 1951, p. 139-150.

E. Fentress, Numidia and the Roman Army, *B.A.R., Intern. s.*, t. 53, Oxford, 1981, 242 p.

P.- A. Février, Évolution des formes de l'écrit en Afrique du Nord et durant le Haut Moyen Âge, *Acc. Naz. dei Lincei* q. 105, 1968, p. 201-217.

O.L. Frobenius, Das Kleinafrikanische Grabau, *Praehistorische Zeifschrift*, 1916, p. 1-8.

E. Fromentin, *Œuvres complètes. Carnet de voyage,* éd. de la Pléiade, 1984.

R.G. Goodchild, *Libyan studies, select papers of the late R.G. Goodchild,* Londres, ed. by J. Reynolds, 1976.

H. Graillot et S. Gsell, Ruines romaines au nord de l'Aurès, *M.E.F.R.*, 13, 1893, p. 461-541.

S. Gsell, Note sur quelques monuments du département de Constantine, *R.S.A.C.*, 32, 1898, p. 249-297.

I. Gui, N. Duval et J.P. Caillet, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord,* I, Texte ; II, Illustrations, Paris, 1992.

A. Héron. de Villefosse, Rapport sur une mission archéologique en Algérie, *Archives des missions*, 1875, p. 445-454.

J. Heurgon, Les origines campaniennes de la Confédération cirtéenne, *Libyca*, V, 1er sem. 1957 p. 7-24.

R.B. Hitchner, The Kassrine Archaeological Survey, 1982-1986, *Ant. Afr.*, t. 24, 1988, p. 7-41 et *Ant. Afr.*, t. 26, 1990, p. 231-260.

M. Janon, Recherches à Lambèse, *Ant. Afr.*, t. 7, 1973, p. 193-221.

M. Janon, Rapport sur une mission archéologique effectuée à Bouzina, Wilaya de l'Aurès, annexe 6 à l'art. de F. Colonna, « *Savants et paysans. Éléments d'histoire sociale sur l'Afrique rurale* », Alger, Off. des publications universitaires, 1987.

G.D.B. Jones, The Libyan valley survey : The development of settlement survey, in « Town and country in Roman Tripolitania », *B.A.R., Int. s.* , t. 274, 1985.

F. Kadra, *Les Djedar, monuments funéraires berbères de la région de Frenda,* Aix-en-Provence, 1974.

D. Kennedy et D. Riley, *Rome's desert frontier from the air,* Londres, éd. Batsford, 1990.

O. Keun, *Les oasis dans la montagne,* Paris, Calmann, 1918.

O. Keun, *Dans l'Aurès inconnu,* Paris, éd. du Hérisson, 1930.

T. Kotula, Le développement territorial et l'organisation des *latifundia* dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire, *Eos*, XLVI, 2, 1952-53, p. 113-139.

R. LAFFITTE, Étude géologique de l'Aurès, *Bull. du service de la carte géologique*, n° 15, Alger, 1939, 484 p.

J.-P. LAPORTE, Fermes, huileries et pressoirs de Grande Kabylie, *B.C.T.H.*, n.s. 19B, 1985, p. 127-146.

J.-P. LAPORTE, *Rapidum*, Dipartimento di Storia, Università degli studi, Sassari.

CL. DE LARTIGUE, *Monographie de l'Aurès*, Constantine,1904.

J. LASSUS, *La forteresse byzantine de Thamugadi*, Paris, Études d'Antiquités Africaines, 1982.

R.I. LAWLESS, The last Berber villages of Eastern Morocco and Western Algeria, *Man*, n. s. 7, 1972, p. 114-121.

Y. LE BOHEC, Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique proconsulaire et en Numidie sous le Haut-Empire, Aix-Marseille, 1989.

M. LE GLAY, *Saturne africain, Monuments*, II, Numidie-Maurétanies, 1966.

M. LE GLAY, Qui fut le premier *praeses* de la Province de Numidie ? *Actes de la Table ronde autour d'A. Chastagnol*, Rome, 1992.

M. LENOIR, *Le camp romain*, thèse de doctorat d'État, Sorbonne, 1995.

C. LEPELLEY, Le déclin de l'agriculture africaine au Bas-Empire, *Ant. Afr.*, 1967, p. 135-144.

L. LESCHI, Recherches aériennes sur le *limes* romain de Numidie, *C.R.A.I.* , 1937.

L. LESCHI, Un acqueduc romain dans l'Aurès, *R. Afr.* , 85, 1941, 23-30.

A. LETOURNEUX, Sur les monuments funéraires de l'Algérie, *Archiv. für Anthropologie*, T. II, 1867

P. LEVEAU, Une vallée agricole des Némenchas dans l'Antiquité romaine, *B.C.T.H.*, n. s. 10-11, 1974-1975, Paris, 1978.

J. MARCILLET-JAUBERT, Bornes milliaires de Numidie, *Ant. Afr.* , 16, 1980, p. 161-184.

G. MARCY, Cadre géographique et genre de vie en pays chaouia, *Éducation algérienne*, n° 3, février 1942.

E. MASQUERAY, Voyages dans l'Aouras, *Bull. de la Soc. de Géo.* 1876, p. 453-465.

E. MASQUERAY, O. Abdi, *R. Afr.*, 1876.

E. MASQUERAY, Le djebel Chechar, *R. Afr.* , 22, 1878, p. 26-48, 129-145, 202-214, 259-281.

E. MASQUERAY, *Bull. de corresp. afr.*, I, 1882, p. 264, et 327-341.

E. MASQUERAY, *De Aurasio monte*, 1886.

D.J. MATTINGLY, The roman road station at Thenadassa (Aïn Wif), *Libyan studies*, t. 13, 1982, p. 73-80 ; Libyans and the *limes ;* culture and society in roman Tripolitania, *Ant. Afr.*, t. 23, 1987, p. 71-94 ; The olive boom. Oil surpluses, wealth and power in roman Tripolitania, *Libyan studies*, t. 19, 1988, p. 21-42.

D.J. MATTINGLY, *Tripolitania*, Cambridge, 1995.

C. MONCHICOURT, Chroniques kairouanaises, *R.T.*, 1932-1936.

J. MORIZOT, Le nomadisme agricole chez les Serhana et les Cheurfa de l'Aurès oriental et ses conséquences économiques, Mémoires du C.H.E.A.M., 585, 1942.

J. MORIZOT, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, l'Harmattan, 1992.

J. et P. MORIZOT, Les ruines romaines de la vallée de l'oued Guechtane, *R. Afr.* 92, (1948), 120-142.

P. MORIZOT, Inscriptions inédites de l'Aurès (1941-1970) dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, vol. 22, Bonn, 1976, p. 137-168.

P. MORIZOT, Le Génie auguste de Tfilzi, *B.C.T.H.*, n.s. 10-11, années 1974-1975, Paris, 1978, p. 45-91.

P. MORIZOT, Renseignements archéologiques complémentaires sur la vallée de l'oued Mellagou (Aurès), *B.A.A.*, t. 7, 1977-1979, fasc. I, Alger, 1985, p. 271-279.

P. MORIZOT, La Zaouïa des Beni-Barbar, cité pérégrine ou municipe latin, *B.C.T.H.*, n.s. 18, année 1982, Paris, 1988, p. 31-75.

P. MORIZOT, Le réseau de communication de la III[e] Légion de Lambèse au Sahara à travers l'Aurès, dans les *Actes du IV[e] colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, T. II, *113[e] Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg*, 1988, p. 409-426.

P. MORIZOT, Les inscriptions de Tazembout, aperçu sur un village romain de haute montagne au III[e] siècle, *B.C.T.H.*, n. s. 20-21, années 84-85, Paris, 1989, p. 31-75.

P. MORIZOT, Pour une nouvelle lecture de l'*elogium* de Masties, *Ant. Afr.*, T. 25, 1989, p. 263-284.

P. MORIZOT, Les stations de *la Table de Peutinger* entre Lambèse et El Kantara in *Proceedings of the XVth international Congress of Roman Frontier studies, Canterbury 1989, Roman Frontier Studies*, 1989, Exeter University Press, 1991, p. 337-346.

P. MORIZOT, Économie et société en Numidie méridionale, l'exemple de l'Aurès, *Africa romana, VIII, Atti del convegno di studio*, Cagliari, 14-16/12/1990.

P. MORIZOT, L'enceinte fortifiée de Mendour, *Ant.Afr.*, T. 27, 1991, p. 123-140.

P. MORIZOT, (en collaboration avec X. DUPUIS) Une vallée peu connue de l'Aurès occidental, l'oued Fedhala, *Africa Romana* IX, *Atti del IX convegno di studio, Nuoro, 13-15 12/1991*, Sassari 1992, p. 365-388.

P. MORIZOT, L'Aurès et l'olivier, *Ant. Afr.*, 1993, p. 177-240.

P. MORIZOT, Solomon et l'Aurès, *B.S.N.A.F.*, 1992, Paris, 1994, p. 325-337.

P. MORIZOT, Timgad et son territoire, *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine, Mélanges à la mémoire de Marcel LE GLAY*, Coll. Latomus, Bruxelles, 1994, vol. 226, p. 220-243.

P. MORIZOT, Recherches sur les campagnes de Solomon en Numidie méridionale, *C.R.A.I.* janvier-février 1993.

P. MORIZOT, Du nouveau sur la datation de Severinius Apronianus, *praeses* de Numidie, d'après des documents photographiques inédits, Productions et exportations africaines. *Actualités archéologiques en Afrique du Nord antique et médiévales. Actes du V[e] colloque international*, Pau, 1993, éd. du CTHS, 1995.

A. PAPIER, *La guelaa de Kebach et l'oasis de Mchounech*, Paris, 1894.

CT. PAYEN, Lettre sur les tombeaux circulaires de la Province de Constantine, *R.S.A.C.*, VIII, 1863, p. 159-169.

G. PICARD, *La romanisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959.

X. DE PLANHOL, Caractères généraux de la vie montagnarde dans le Proche-Orient et en Afrique, *Annales de géographie*, 1962, p. 113-130.

A. POIDEBARD, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le* limes *de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes (1925-1932)*, Paris, 1937.

D. Pringle, The defense of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest, *B.A.R., Int. s.*, t. 99, 1981.

Reboud, *B.S.A.F.*, 1879, p. 227.

R. Rebuffat, Bu Njem, *Lib. Antica.* XI-XII, 1974-1975, p. 189-241.

R. Rebuffat, *Au-delà des camps romains d'Afrique mineure : renseignements, contrôle, pénétration, A.N.R.W.* 2, 10, 2, 1982, p. 474-513, reprend *B.A.M.*, t. 9, 1973-1975, p. 377 et ss.

R. Rebuffat, Les *principia* du fort oriental de Drah Souid, *B.C.T.H.*, t. 12-14, 1976-1978, p. 254 ; Recherches dans le désert de Libye, *C.R.A.I.*, 1982, p. 196-197 ; L'arrivée des Romains en Tripolitaine intérieure, *B.C.T.H.*, t. 19, 1983, p. 249-254 ; Le "*Limes*" de Tripolitaine, Mél. O. Hackett, *B.A.R., Int. s.*, t. 274, 1985, p. 127-141. Les fermiers du désert, *Afr. rom.* V, 1987, p. 36-68.

L. Rinn, Géographie ancienne de l'Algérie (djebel Aourès), *R. Afr.* 1893, p. 297-329.

T. Rivière, L'habitation chez les Ouled Abderrahman, *Africa,* 1938, p. 295-311.

Cl. M. Robert, *Le long des oueds de l'Aurès*, Alger, 1938.

S. Sainsaulieu, Évolution des activités et de l'habitat à Ménaa, Mém. maît., Paris IV : 1985, 265 p et annexes.

Maréchal de Saint-Arnaud, *Lettres* (1832-1854).

P. Salama, Économie monétaire de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité tardive, *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord*, IIe Colloque international (Grenoble, 5-9 avril 1983) *B.C.T.H.*, n. s. 19B, 1985.

T. Sarnowski, *Les représentations de villas sur les mosaïques africaines,* Varsovie, 1978.

T. Shaw, *Travels and observations relating to several parts of Barbary, and the Levant*, Oxford 1738.

SPECTACULA II. Le Théatre antique et ses spectacles, Musée archéologique H. Prades, Lattès, 1992.

M. Speidel, *Princeps* as a title for *ad hoc* commander, *Britannia*, XII, 1981.

F. Sprater, Die Heidelsburg bei Waldfischbach, eine Bergbefestigung aus Konstantinischer Zeit, *Pfälz. Museum, Pfälz. Heimatkunde*, 1928.

H. Stierlin, *Les cités du désert, Petra, Palmyre, Hatra*, Fribourg, 1987.

G. Tate, *Les campagnes de la Syrie du Nord*, Paris, Geuthner, 1992.

G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord, Le massif du Belus à l'époque romaine*, Paris, Geuthner, 1953.

Texier, *Revue Archéologique*, 1848, p. 133.

P. Tingry, *Le tourisme automobile à travers l'Aurès*, Constantine, 1937.

Général de Torcy, Note sur la route de Tébessa à Biskra par Négrine, *R.S.A.C.*, 44, 1910.

P. Trousset, *Encyclopédie berbère*, art. Badès.

Vayssière, *C.R. de l'Académie* d'Hippone, 1890, p. LVIII.

Vayssière, *C.R. de l'Académie* d'Hippone, 1892, p. 16-17, *R. Afr.* ; XXXVII, 1893, p. 137.

A. Vel, *R.S.A.C.*, 1909, 43 p. 260-265.

J. Zeiller, 1903, *B.C.T.H.* , 1903, p. 187.

Table des illustrations

Table des matières



A partir d'une centaine de photographies aériennes prises à basse altitude au-dessus de l'Aurès par l'armée de l'Air entre 1956 et 1962, Pierre Morizot, avec les ressources d'une triple compétence d'historien, d'archéologue et d'épigraphiste, expose les résultats de ses patientes prospections dans une région difficile d'accès et trop peu connue en égard du rôle historique qu'elle a joué à travers les âges.

Les vues aériennes ont été prises à différentes saisons, dans des conditions climatiques variées et elles couvrent la presque totalité du massif aurasien ; elles sont utilement complétées de cartes (dues au géographe Marc Côte), de schémas interprétatifs et de photographies prises au sol.